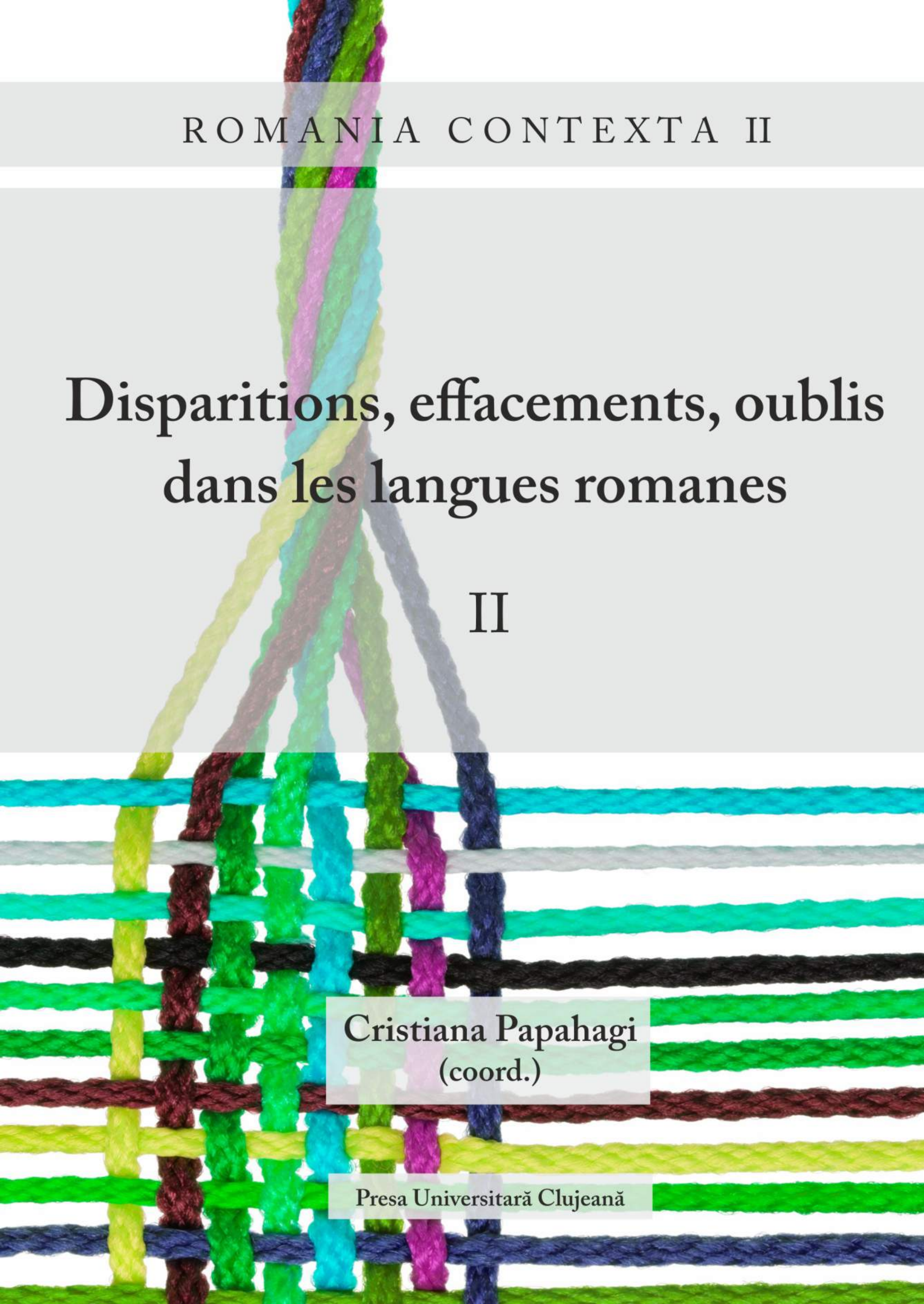


ROMANIA CONTEXTA II

# Disparitions, effacements, oublis dans les langues romanes

## II

Cristiana Papahagi
(coord.)

Presa Universitară Clujeană

Romania contexta II

DISPARITIONS, EFFACEMENTS, OUBLIS DANS LES LANGUES ROMANES

II

Romania contexta II

# Disparitions, effacements, oublis dans les langues romanes

***Sparizioni, cancellazioni, dimenticanze nelle lingue romanze***
***Desaparición, obliteración, olvido en las lenguas romances***
***Desaparecimientos, apagamentos, esquecimentos nas línguas românicas***

**II**

CRISTIANA PAPAHAGI
*(coord.)*

Presa Universitară Clujeană
2021

ISBN general 978-606-37-0997-5
ISBN specific 978-606-37-0996-8



Universitatea Babeş-Bolyai
Presa Universitară Clujeană
Director: Codruţa Săcelean
Str. Hasdeu nr. 51
400371 Cluj-Napoca, România
Tel./fax: (+40)-264-597.401
E-mail: editura@ubbcluj.ro
http://www.editura.ubbcluj.ro/

# Table des matières

# Introduction

Résultat du deuxième colloque international *Romania contexta*, qui s'est tenu à Cluj-Napoca en octobre 2019, le présent volume se veut d'une part un plaidoyer pour les études romanes, et d'autre part, une exploration dans les aspects moins connus de cette famille linguistique.

La série de colloques du Département de Langues et Littératures Romanes de l'Université de Cluj, prenant comme titre la métaphore des langues romanes « tissées ensemble », se propose de réunir tous les deux ans des spécialistes de différents champs – grammaire, lexicologie, épistémologie, pragmatique, traductologie – préoccupés de rapprocher et de « tisser ensemble » les différentes langues romanes, à une époque qui, hélas, voit plutôt l'éclatement de la recherche linguistique. En effet, conséquence d'un enseignement scolaire et universitaire « atomisé » des langues romanes, opposant la langue maternelle et les langues étrangères, ces dernières à leur tour cloisonnées derrière des étiquettes – italien, portugais… – la linguistique peine à sensibiliser le public à l'unité de la Romania. Et pourtant, cette unité existe, faite d'un héritage commun, de contacts incessants au fil des siècles, de références culturelles partagées et surtout de la conscience d'une destinée commune, comme le soulignait en Rebecca Posner : « Romanceness is more a matter of cultural awareness than of ethnic or religious brotherhood » (*The Romance Languages*, Cambridge University Press, 1996 : 344). Le « club roman » ne peut survivre que tant que ses membres reconnaissent cette appartenance et les nombreux « fils » qui les lient ensemble.

C'est dans cet esprit que les colloques *Romania contexta* se proposent de mettre en avant les points de similitude entre les langues romanes, à divers niveaux linguistiques et dans divers aspects des pratiques langagières.

Le premier volume de la série s'était ainsi construit, à partir de l'interrogation « Pourquoi sommes-nous perçus comme différents ? »,

autour de l'une des réponses possibles, à savoir les « au(c)torités » qui ont façonné le visage moderne de chacune des langues romanes.

Ce deuxième volume part, au contraire, de la volonté de mettre en lumière les aspects qui nous rapprochent. C'est là une démarche ancienne, celle qui a permis aux études romanes d'être le pionnier de la linguistique moderne. Mais les contributeurs au volume abordent ici un aspect peu exploré dans la linguistique romane, à savoir ce qui s'est perdu (ou se perd actuellement) dans nos langues et cultures.

En effet, selon le mot de Bernard Pivot, « rares sont les personnes émues par la disparition des mots. Ils sont pourtant plus proches de nous que n'importe quel coléoptère. Ils sont dans notre tête, sous nos yeux, sur notre langue, dans nos livres, dans notre mémoire » (Préface à *100 mots à sauver*). La science linguistique a ignoré elle aussi, avec de rares exceptions, les phénomènes de perte, se concentrant plutôt sur les changements ou les apparitions de mots, règles, usages ou conceptions. Or, les traits disparus des langues contemporaines peuvent mieux éclairer la communauté romane que ne le font les traits nouveaux, souvent facteurs de divergence. Ou, plus surprenant, des phénomènes disparaissent parallèlement dans deux ou plusieurs langues romanes, témoignant ainsi d'un courant souterrain qui dirige leur évolution dans une même direction. Ou encore des omissions faites par les locuteurs, souvent similaires d'une langue romane à l'autre, qui témoignent d'une même attitude langagière et culturelle.

Le présent volume réunit ainsi des réflexions sur différentes formes d'oublis, de disparitions ou de pertes dans une ou plusieurs langues romanes, en fonction du niveau linguistique où ils interviennent.

La première partie du volume regroupe des études portant sur la tradition linguistique elle-même et ses différentes écoles. Alberto Manco analyse le « canon » linguistique italien des dernières décennies et s'interroge sur l'absence de certaines figures marquantes, tels Gustave Guillaume ou Carla Schick, et sur l'oubli progressif d'autres, tels Louis Hjelmslev. La contribution d'Anamaria Curea explore la conception de l'École de Genève sur l'ellipse, et montre que les linguistes ont eu deux attitudes contraires envers le potentiel explicatif de ce phénomène, qu'ils

sont parmi les premiers à identifier. Enfin, Paul Buzilă analyse une approche très récente, la Relational Network Theory, et montre comment elle peut être adaptée pour expliquer les phénomènes d'oubli ou d'erreur dans le discours.

La deuxième section, la plus ample, réunit des analyses portant sur la disparition de phénomènes grammaticaux et lexicaux dans les langues romanes. La contribution de Jukka Havu, qui ouvre la section, propose un aperçu de l'évolution du système verbal en français, dans lequel les phénomènes d'effacement et de perte jouent un rôle déterminant. L'article de Cristiana Papahagi revient sur un sujet longtemps débattu : l'influence réelle des grammairiens du XVII$^{e}$ siècle sur la langue française. L'auteur montre que, dans le cas analysé (la disparition des périphrases aspectuelles *être+prép+INF*), le changement est dû à une conjonction de facteurs externes (la condamnation par les Remarqueurs) et de facteurs internes (le degré de grammaticalisation). Toujours dans le domaine verbal, l'article d'Ildiko Szijj analyse la réduction du paradigme portugais en *-ir* par conversion au modèle en *-ecer*, et établit un parallèle avec l'évolution de ce groupe de verbes en galicien, espagnol et catalan. La contribution de Veronica Manole se place à l'interface entre la grammaire, le lexique et la pragmatique ; l'auteur analyse l'évolution de *vós* en portugais européen, pour montrer que certains traits sémantiques du pronom ont disparu au fil du temps, alors que d'autres sont réapparus après une période d'oubli.

La sous-section proprement lexicale débute par la riche contribution de Claudio Giovanardi qui dresse une liste des mots en train de se perdre dans la langue italienne, sous la pression des emprunts à l'anglais, avec pour conséquence un appauvrissement global du lexique en usage. La contribution de Oana Sălișteanu vise à établir une typologie des causes conduisant à la disparition d'unités lexicales ; à partir d'un grand nombre d'exemples italiens, l'auteur identifie plusieurs motifs, aussi bien internes qu'externes, de la « mort des mots ». Dans une perspective plus optimiste, Adrian Chircu montre que la dérivation suffixale comme procédé de création des diminutifs (phénomène commun roman) est encore vivace en France au niveau dialectal, même si elle a disparu de la langue standard, et fournit une riche illustration du phénomène à partir du *Dictionnaire des mots français des provinces*. Ionica-Andreea Micu explore, dans des corpus roumains et

espagnols du XVI$^{e}$ et du XVII$^{e}$ siècle, la perte de productivité et finalement la disparition du suffixe féminin d'agent *-trix*. L'article de Mihai Enăchescu analyse, au contraire, une forme de résistance contre la disparition : de la triade latine *homo – vir – mulier*, seul le portugais a maintenu un descendant de *vir* (*varão*), mais à l'heure actuelle ce mot est en train de se perdre, remplacé par le descendant de *homo*, comme cela avait été le cas dans d'autres langues romanes. Enfin, Vlad Dobroiu interroge la disparition des noms latins des jours de la semaine, qui fut complète en portugais et partielle en galicien, et identifie ses causes lointaines dans les efforts de l'Église pour combattre le paganisme.

Les contributions réunies dans la troisième partie du volume abordent les productions langagières – écrites, orales ou hybrides – dans une perspective discursive. Pietro Trifone revient ainsi sur le très ancien (et quelque peu oublié) *Indovinello veronese*, et interroge le texte et son contexte probable de composition pour y déceler une possible conscience de l'émergence d'une nouvelle langue. L'article de György Domokos se préoccupe également de textes écrits et de leur contexte. L'auteur analyse des cas d'effacement concret, matériel dans le corpus Vestigia de correspondance diplomatique (XIV$^{e}$-XVI$^{e}$ siècles) et montre que les mots et phrases disparus lors des différentes étapes d'élaboration d'une telle lettre sont révélateurs du contexte politique de l'époque. La contribution de Liana Pop traite de l'impossibilité d'effacer ou de corriger la parole spontanée, ce qui entraîne diverses stratégies de rattrapage des « faux départs », ou des « retours discursifs » pour corriger les oublis. Le discours oral est également le champ d'analyse d'Anamaria Gebăilă ; à partir d'un corpus d'interviews et discours officiels roumains, français et italiens, sa contribution aborde l'oubli ou le lapsus (souvent simulés) en tant que stratégie discursive des hommes politiques. Les deux derniers articles traitent des nouvelles formes de communication sur Internet, souvent décrites comme « elliptiques ». À partir de discussions sur les forums espagnols et roumains, Carmen Candale montre que les mêmes phénomènes – oubli des normes de ponctuation et manque d'ancrage contextuel (en violation de la maxime de quantité de Grice) – caractérisent le discours des jeunes dans ce type d'environnement. Angela Pop analyse au contraire des blogs de voyage roumains et français,

en y voyant un type hybride de communication, dans laquelle les pratiques traditionnelles de l'écriture-lecture sont oubliées en faveur d'une écriture dialogale et d'une lecture « kaléidoscopique ».

La dernière section du volume aborde des aspects du contact linguistique à l'intérieur et à l'extérieur de la famille romane. Meriam Azizi analyse des emprunts français récents en arabe tunisien, pour montrer que le transfert s'accompagne d'une perte au niveau sémantique, ce qui est dû dans la plupart des cas à des facteurs culturels. Un autre type de contact, par la traduction, fait l'objet des trois dernières contributions. Thomas Johnen explore un corpus fait des versions catalanes, françaises, italiennes et espagnoles de deux romans de José Saramago ; l'auteur constate que toutes ces versions omettent assez régulièrement les marqueurs discursifs, alors que ceux-ci structurent l'écriture de Saramago, en l'absence des marqueurs orthographiques. Silvia Brambilla et Sofia Morabito explorent les versions italiennes de João Guimarães Rosa (dont le style combine les langues, les registres et les références culturelles) à la lumière de la théorie de Bruno Osimo, pour identifier et classer les types de « pertes » qui interviennent lors du transfert linguistique, mais aussi culturel. Les pertes traductologiques sont également abordées par Mathieu Mokhtari, qui analyse deux versions françaises du roman *Groapa* de Ion Barbu. À partir de ce corpus, l'auteur pose le problème de la traduisibilité de l'argot, ce code hautement instable du point de vue temporel, social et culturel. Mais il ne faut pas oublier que c'est par la traduction que les langues et cultures dialoguent, et la traduction reste, indubitablement, l'un des principaux mécanismes de l'unité romane.

Ainsi, ce deuxième volume *Romania contexta* est en soi un manifeste implicite contre la « disparition » de la linguistique romane en tant que perspective d'étude. Nous espérons montrer que le dialogue est encore possible entre les branches de l'arbre roman et entre les branches de la linguistique, et qu'il continue à être riche d'enseignements.

CRISTIANA PAPAHAGI

# Théorie linguistique

# Nomi dimenticati e "canone" di riferimento nella storia della linguistica in Italia[1]

**Alberto MANCO**
*Università degli studi di Napoli "L'Orientale"*

**Abstract.** In numerous Italian texts dedicated to general linguistics, a block of scholars' names has persisted for decades, which seems difficult to question, so much so that it has in fact defined itself in the form of a canon. In the present contribution, having referred to some well-known works dedicated to the discipline, we mention the varying fortunes of three scholars who have contributed significantly to the reflection, even if two of them, staying out of the "canon", are almost never mentioned.

**Keywords:** Gustave Guillaume, Louis Hjelmslev, Carla Schick, psychomechanics of language, history of linguistic thought

## 1. Introduzione

Nel presente lavoro, che vuole essere solo un modesto contributo alla riflessione su una questione di cui c'è ampia consapevolezza, si accenna al fatto che nella storia della linguistica si formano, fra altri, due tipi di oblio: quello che riguarda talune riflessioni rimaste ignote ai più sin dal loro concepimento e quello che riguarda riflessioni che in una certa fase sono state fra quelle dominanti e poi sono state perse di vista. Per motivi di spazio l'analisi viene circoscritta a tre brevi casi. Innanzitutto, per quanto sembri sorprendente, viene ricordato il nome di Louis Hjelmslev (1899-1965): per

[1] Ringrazio i revisori anonimi dei preziosi suggerimenti. Mia ogni responsabilità per eventuali sviste.

molti anni sembrava impossibile prescindere da considerazioni, anche articolate, che riguardassero la sua riflessione; oggi, mentre l'attenzione verso alcuni autori della sua epoca persiste in modo più strutturato, quella nei suoi riguardi è scemata al di là degli sforzi che i manuali fanno per tenerne in vita il ricordo. Il secondo nome che viene ricordato è quello di Gustave Guillaume (1883-1960), fra i pochi linguisti ad aver lavorato a una teoria organica, di complessità, ma al tempo stesso chiarezza difficilmente eguagliabili. Infine, viene ricordato il nome di Carla Schick (1916-1962), allieva di Terracini, autrice di un libro intitolato *Il linguaggio* pubblicato nel 1962, a sua volta dapprima trascurata e poi dimenticata[2].

Un ruolo non secondario in tale questione hanno avuto le varie storie del pensiero linguistico o della linguistica nonché i manuali in senso stretto che, volutamente o meno, hanno a loro volta tralasciato di tener conto di, ovvero, dare rilievo a qualche orizzonte di ricerca. Certo, in casi specifici non si ha l'obiettivo di essere enciclopedici e ogni pubblicazione si dà ragionevoli limitazioni, anche perché ricostruire il canone integrandovi questo o quel linguista comporta un lavoro che può rivelarsi arduo oltre ogni previsione; sta di fatto che di tale situazione c'è un riflesso evidente nella manualistica italiana dedicata alla linguistica, riflesso ancor più evidente quando, al di là di quei ragionevoli obiettivi, l'assenza di qualche nome si fa cronica. Dunque, ciascuno con la complessità e i meriti suoi propri, i manuali sui quali si formano gli studenti di linguistica hanno un ruolo importante che si intreccia con il canone formatosi nel corso del Novecento. Per questo, i manuali spesso sono – magari loro malgrado – apodittici e asseverativi nel dare per scontato che la linguistica debba essere riferita a un certo raggruppamento di autori, i nomi dei quali a lungo andare hanno fortemente contribuito a cristallizzare indici e trattazioni. Tuttavia, che il panorama delle riflessioni sia vasto e generoso e che gli autori ne siano consapevoli al di là del fatto di elevare ad esponente alcuni nomi ricorrenti, lo si può facilmente provare.

*Storia della linguistica* di Robins (1997), ad esempio, ossia un classico che nel 1971 usciva in traduzione italiana dall'edizione inglese del 1967, ha

---

2 Per una accurata ricostruzione delle vicende riguardanti Carla Schick si rimanda a Venier (2017).

in coda al volume un elenco di seicentotrentadue nomi di studiosi citati, tra i quali quelli con il maggior numero di riferimenti, tra quelli vissuti fra Otto e Novecento, sono Bloomfield, Chomsky, Firth, Saussure e lo stesso Robins.

A sua volta, un lavoro che tutti dovrebbero leggere, esso pure di impianto non esattamente manualistico come *Dei suoni e dei sensi* di Albano Leoni (2009) elenca quattrocentosessantasei nomi fra i quali ovviamente non tutti sono di autori canonici; tra questi ve ne sono moltissimi di rilievo per originalità di pensiero nonché in coerenza con il tema di cui l'opera tratta: tra i più richiamati risaltano lo stesso Albano Leoni, Bühler, Chomsky, De Mauro, Jakobson, Saussure, Trubeckoj.

*Nuovi dialoghi sulle lingue e sul linguaggio*, a cura di Nicola Grandi (2013), riflette da par suo nell'elenco di autori citati la varietà dei contributi che lo compongono: seicentoventisei nomi distribuiti su 7 pagine e 12 colonne di 45 nomi l'una; e così via. Ma, appunto, se si mette sotto la lente il quadro delineato intorno alla linguistica italiana del Novecento e oltre dai testi che hanno questo obiettivo, allora si deve notare che la recezione delle novità è lenta, filtrata, limitata e, appunto, a forte tendenza canonica.

## 2. Il "canone" nei manuali e nelle storie della linguistica

Procedendo con un criterio cronologico di uscita, si può iniziare da *La linguistica* di Jean Perrot pubblicato in Italia nel 1961 sulla base della quarta edizione francese. Tra gli autori citati da Perrot se ne rilevano alcuni che nel panorama italiano della linguistica hanno avuto buona fortuna e altri che vi sono apparsi invece in modo fugace o frammentario. Fra i primi si ricordano qua Sapir, Benveniste, Martinet, Saussure, Coseriu, Jespersen. Tra i secondi, al netto delle conclusioni alle quali, come si vedrà, si giunge attraverso la presente analisi, stanno autori come Cohen, Marouzeau e Schick. Se, infatti, i primi sono ampiamente noti, chi, sulla base di quel che si ricava oggi dai manuali, saprebbe dire qualcosa intorno alla riflessione dei secondi tre?

Similmente, nella *Breve storia della linguistica* di Waterman (orig. *Perspectives in Linguistics*, 1963), brillantemente introdotto da Tullio De Mauro e tradotto da Raffaele Simone nel 1968, si contano centoventitre nomi di linguisti con un buon indice di originalità; ma molti di quei nomi

sarebbero rimasti al di fuori della manualistica italiana e, come si vedrà più avanti, non si potrà tacere il fatto che quello di Waterman fosse un libro che non nasceva in Italia. Bloomfield, Saussure, Trubeckoj sono, in tale lavoro, i linguisti maggiormente richiamati, con decisa dominanza dei secondi due rispetto al primo.

Il tentativo di comprendere quale sia il quadro storico della questione si rafforza esaminando un altro noto lavoro di diverso carattere, *La linguistica sincronica* di Durante (1975). Nell'indice degli autori, formato da centocinquantatre nomi, si scorgono quelli di notissimi filosofi (Cartesio, Cassirer, Frege, Peirce, eccetera), di studiosi di ambiti che non sono ascrivibili alla linguistica (Barthes, Dante, Lévi-Strauss, Piaget, eccetera) nonché di linguisti che stanno nella storia della disciplina (Benveniste, Cardona, Graffi, Lucidi, eccetera) e di altri studiosi; i nomi più richiamati sono quelli di Bloomfield, Chomsky, Harris, Jakobson, Martinet, Saussure, Trubeckoj, con una marcata dominanza per Chomsky; al tempo stesso, l'indice degli argomenti è rispettoso del canone metalinguistico, essendo ben diffusi nel testo termini come *adeguatezza, arbitrarietà, commutazione, competenza, connotazione, defonologizzazione, discretezza, isoglossa, legge fonetica, quantificatore, morfosintassi, tratto distintivo*, solo per citare alcuni casi; va detto infine che nel volume sono ripresi anche alcuni termini che, essenzialmente, hanno avuto qualche rilievo nel vocabolario di chi li ha introdotti, come ad esempio i poco fortunati *cenemi* e *pleremi* di Hjelmslev, che oggi nessuno ricorda più. Può essere interessante rivedere anche l'indice di tale opera, che scolpisce il blocco di riferimento della manualistica italiana del Novecento: *L'impostazione saussuriana; La Scuola di Praga; André Martinet; Louis Hjelmslev; Leonard Bloomfield; I postbloomfieldiani; Noam Chomsky.*

Qualche anno dopo esce nella collana dei "Manuali Laterza" il corposo *Lezioni di linguistica* di Lyons (1981), traduzione del corso inglese destinato agli studenti di primo anno dell'Università del Sussex. Nell'indice analitico si contano una settantina di nomi propri. Nell'indice generale, il capitolo intitolato *Alcune scuole e movimenti moderni* è composto da: *Lo storicismo; Lo strutturalismo; Il funzionalismo; Il generativismo.* I principali riferimenti che si individuano scorrendo le pagine di tale capitolo sono: Saussure, Chomsky, Jakobson e Scuola di Praga, Trubeckoj, Bloomfield. Nel 1998 esce quindi, in

traduzione italiana, il *Manuale di linguistica* di Soutet, la cui edizione francese col titolo di *Linguistique* risale al 1995. Nella sua recensione, Éric Bordas esordiva nel modo seguente:

> L'ouvrage d'Olivier Soutet est certainement le meilleur manuel de linguistique dont disposent actuellement les étudiants (Bordas 1996: 50).

I riferimenti presenti in tale opera sono con ogni evidenza innanzitutto autori francesi, forse primo fra tutti Lucien Tesnière se non addirittura Gustave Guillaume, ai quali si accompagnano fra altri, al netto della suddetta dominanza "nazionale", soprattutto i nomi di Saussure, Martinet, Hjelmslev, Jakobson.

Procedendo in tale cursoria rassegna, si registra che nel 2001 esce, ancora nei "Manuali Laterza", *Il linguaggio. Storia delle teorie* di Formigari. L'opera, in coerenza con il profilo dell'autrice, contiene il riferimento a molte centinaia di autori che si sono occupati di linguaggio in prospettiva filosofica, ma contiene il riferimento anche a linguisti, e, soprattutto, tra gli argomenti ne espone, pur nella prospettiva sua propria, non pochi di stretta pertinenza della linguistica come il discorso, la fonetica, la metafora, l'etimologia, la semantica, eccetera. In ogni caso, a parte qualche richiamo a profili di primo piano come Bloomfield, De Mauro, Graffi, Greenberg, Hjelmslev, Jackendoff, Jakobson, Lakoff, Langacker, Meillet, Morpurgo Davies e a pochi altri, il libro si attiene con rigore alla sua vocazione filosofica, facendo riferimento ad autori che non possono essere definiti linguisti. Quel che interessa notare è che i linguisti citati sono, anche in quest'opera di riconosciuta rilevanza, quelli già ricorrenti nella tradizione della manualistica linguistica di settore; nel contempo, un linguista come Guillaume, che una teoria in sé organica ha fortemente contribuito a creare e che è stato al centro anche dell'attenzione di qualche filosofo almeno a partire da Jacob (1970), non è menzionato in un libro importante che promette di dedicarsi alle teorie del linguaggio.

Passando ad opere caratterizzate da tutt'altra impostazione e densità, cosa che contribuisce a esporre la trasversalità di quanto si sta cercando di evidenziare, un manualetto da prendere in considerazione è *Linguistica*, anch'esso del 2001 (Ghidetti 2001), lavoro molto ben organizzato benché del tutto riassuntivo e che si presume non pretenda di misurarsi con quelli sinora

menzionati; ciò detto, è interessante rilevare quali siano gli autori che vengono chiamati a rappresentarvi la linguistica del Novecento: Saussure, Jespersen, Martinet, Halliday, Hjelmslev, Boas, Sapir, Bloomfield, Pike, Harris, Chomsky specialmente. Dal canto suo, il complesso e innovativo manuale di Giorgio Graffi e Sergio Scalise *Le lingue e il linguaggio. Introduzione alla linguistica* uscito di lì a poco (2002), propone una rosa di linguisti a sua volta abbastanza consueta con una bibliografia in cui, tra i molti stranieri, il nome al quale viene dedicato più spazio è significativamente quello di Chomsky.

Un tale quadro della situazione, diffusamente attento a uno schema canonico dal quale è difficile prescindere, favorisce la pubblicazione di opere che sono frutto di lavori eseguiti in qualche caso decenni addietro. Ad esempio, *La linguistica moderna* di Robins esce nel 2005 e consiste nella ripresa dei capitoli dal VI al IX della notissima *Storia della linguistica* uscita in Italia nel 1997 e la cui edizione originale risale al 1967. Vale la pena riportare l'indice del III Capitolo:

*Ferdinand de Saussure e lo strutturalismo*
*La fonologia: Sweet, Jones e la scuola di Praga*
*La linguistica americana: Boas, Sapir, Bloomfield*
*Pike e la tagmemica*
*La fonologia prosodica di Firth*
*La teoria della stratificazione di Lamb.*

Più avanti, quindi, la storia della linguistica è riassunta nel modo seguente: *Da Chomsky ai giorni nostri*. Non sorprende, quindi, ciò che avviene nel caso di un altro minimo manualetto che presumibilmente ha fortuna soprattutto tra gli studenti che cercano sintesi estreme, ossia *Linguistica in tasca* pubblicato nel 2006 dalla Esselibri, sostanzialmente senza un vero e proprio autore se si tiene conto del fatto che viene menzionata una "redazione del testo a cura di" L. Albanese e G. M. Quinto: segnale importante, questo, a riprova del fatto che ormai il canone quasi cammini da solo. Infatti, anche in un simile lavoro, che rappresenta il livello più sintetico possibile di presentazione della disciplina, nell'ordine vengono trattati argomenti che fanno capo a Saussure, Martinet, Hjelmslev, Jakobson, Trubeckoj, Chomsky, Greenberg. A volte si tratta di citazioni davvero del tutto sintetiche, come ad esempio nel caso di Greenberg; non mancano tuttavia nomi di altri studiosi che, benché in misura variabile, nell'insieme

non è certo il caso di definire linguisti di stretta misura (Mukarovski, Peirce, Richards, Austin, Searle, Watzlawick, Bateson).

Si veda ora quale sia la situazione del manuale *Nuovi fondamenti di linguistica* (Simone 2013), che brilla tra l'altro per l'articolazione e la profondità con cui gli argomenti sono esposti. Così scrive l'autore:

> I metodi e gli indirizzi della linguistica moderna possono essere approfonditi con l'aiuto di manuali di diverse epoche, alcuni dei quali diventati classici. Raccomandiamo i seguenti: Saussure, Sapir, Vendryes, Jespersen, Bloomfield, Hjelmslev, Hockett, Martinet (Simone 2013: 307).

Una simile situazione si ritrova anche nella manualistica italiana successiva, ottimo esempio della quale, non ultimo anche in questo caso per la qualità elevata dell'opera, è il manuale di Berruto e Cerruti, *La linguistica. Un corso introduttivo*, seconda edizione del 2017 (Berruto & Cerruti 2017). Tale apprezzatissimo libro presenta una bibliografia che, per quanto riguarda i linguisti non italiani, fotografa con forte cognizione di causa l'orientamento dominante del Novecento; ad essi sono integrati i nomi di studiosi italiani a loro volta autori di manuali o introduzioni spesso di divulgazione per principianti, ossia opere che non aspirano ad essere sintesi teoriche bensì a riassumere ciò che hanno detto, come è normale per un manuale, altri noti studiosi: principalmente Chomsky, Bloomfield, Jespersen, quindi altri come Lyons e Martinet. In definitiva, su duecentosessantasei opere citate in bibliografia, Berruto & Cerruti (2017) presenta centoventotto autori stranieri.

## Alcuni casi di oblio e le ragioni che li determinano

Alla luce della sintetica rassegna presentata, si può osservare che ci sono nomi che sono usciti o tendono a uscire dalla manualistica e ce ne sono altri che non vi sono mai entrati. Tra i primi, come è stato accennato, si può ricordare quello di Hjelmslev. Tra i secondi ci sono, tra innumerevoli altri, quelli di Guillaume e di Schick.

Hjelmslev è stato un linguista la cui riflessione per un periodo alquanto prolungato ha goduto di grande visibilità; poi, per quanto lo si richiami

ancora regolarmente nei manuali, nella sostanza è stato dimenticato assieme alla sua glossematica. Non a caso Robins scriveva che

> La glossematica, questo il nome che Hjelmslev scelse per la sua teoria del linguaggio, costituisce una visione altamente teorica e personale della linguistica strutturale di Saussure, condotta al suo estremo logico. A causa della sua difficoltà e della terminologia in un certo modo idiosincratica […] non ha attirato l'interesse degli studiosi nel modo che avrebbe meritato" (Robins 2005: 88).

Come si nota, Robins individua nella terminologia di Hjelmslev uno dei due fattori primari che ne hanno frenato la recezione. Tale considerazione è centrale, poiché ciò che frena l'apertura ad altre teorie è proprio l'uso di una terminologia diversa da quella con la quale si ha già confidenza. A questo si devono aggiungere altre due considerazioni. La prima è che Hjelmslev poneva al centro della sua riflessione la semantica, ossia quanto di meno 'osserbavile' ci sia quando ci si occupi di lingue e linguaggio nella prospettiva di una certa linguistica. Alla esclusione del significato dall'osservazione scientifica deve essere riferita ad esempio l'opera di Bloomfield, studioso sempre presente nella manualistica il quale, scrive Robins,

> mentre scriveva il suo manuale di base *Language* (pubblicato nel 1933), rivide in modo drastico il suo precedente libro sulla linguistica […] per allineare la base teorica […] a fenomeni osservabili nello spazio e nel tempo da qualsiasi osservatore (Robins 2005: 101).

La seconda considerazione riguarda le traduzioni e la si può accompagnare a quanto scriveva Mounin in *Guida alla linguistica* (1971). Come è noto, Mounin era considerato uno studioso sbilanciato a favore della riflessione di Martinet, che egli considerava un'eccezione nella costruzione frammentaria e occasionale della disciplina: infatti, Martinet aveva proposto, a vedere di Mounin, un lavoro organico, mirante a proporre la linguistica con visione unitaria, al di là di quelle che erano spesso mescolanze di frammenti di teorie, inizi di ipotesi, tentativi disparati di interpretazione. Sintomaticamente, infatti, tale lavoro si apriva con un capitolo intitolato, nell'edizione italiana, *Cultura e ignoranza linguistica in Francia*:

> [...] la linguistica francese sino al 1936 è ricca di nomi di studiosi ragguardevoli: un Maurice Grammont per la fonetica, un Marcel

> Cohen, un Fernand Brunot e anche un Gustave Guillaume. (Mounin 1971: 5).

Mounin denunciava che, ai suoi giorni, il testo a cui coloro che volessero acquisire le prime nozioni di linguistica facevano grandemente ricorso restava *Le Langage* di Vendryes, sintesi della linguistica del periodo 1900-1910, scritto prima del 1914 e pubblicato solo dopo la guerra, nel 1920. Il problema, a quanto pare, era e resta ancora quello delle traduzioni. Infatti, Mounin (1971) raccomandava i manuali "solidi e completi" degli americani Henry A. Gleason del 1955, *An Introduction to Descriptive Linguistics*, uscito in Francia nel 1969 come *Introduction à la linguistique*; quello di Charles F. Hockett, *A Course in Modern Linguistics* del 1958; quello di Martin Joos *Readings in Linguistics: The Development of Descriptive Linguistics in America since 1925* del 1957; quello dell'inglese Robert H. Robins *General Linguistics: An Introductory Survey* del 1964 uscito in italiano come *Manuale di linguistica generale* nel 1969; e, ovviamente, *Les éléments de linguistique générale* di Martinet.

Un nome che Mounin inseriva fra i grandi linguisti noti alla cultura francese, ma che, stando a quanto si ricava dalla manualistica italiana, si può annoverare fra quelli ignorati se non addirittura ignoti, era quello di Guillaume. La singolare vicenda di Guillaume è ben rappresentata da quanto scriveva Ortigues (2007). Ortigues, pur riconoscendo che la frequentazione di lezioni di Guillaume fosse stata una tappa fondamentale nella sua formazione, dichiarava:

> Guillaume était un autodidacte, en quelque sorte: un financier, qui vivait de la Bourse et subventionnait ainsi ses recherches (Ortigues 2007: 250).

Una simile affermazione va presa con cautela, poiché in base a un simile ragionamento uno Einstein dovrebbe essere ricordato *en quelque sorte* come impiegato dell'ufficio brevetti di Berna; Ivar Aasen, padre della difficile riforma linguistica neonorvegese, sarebbe da ricordare nei testi di linguistica *en quelque sorte* come un contadino e Graziadio Isaia Ascoli, padre fondatore della linguistica storica italiana, sarebbe naturalmente *en quelque sorte* un filandiere. In realtà il problema riguarda, ancora una volta, il metalinguaggio e la traduzione, ma anche l'oggetto intorno al quale ruota la visione guillaumiana del linguaggio, ossia, e non sembra un caso, il significato.

Per quanto riguarda la traduzione di Guillaume, sul fatto che nei suoi testi abbondino termini apparentemente incomprensibili si esprimeva Roberto Silvi, traduttore dei *Principi di linguistica teorica* di Guillaume, il merito della traduzione dei quali si deve all'iniziativa di Roberto Silvi. Una delle difficoltà, fa comprensibilmente notare Silvi, la pongono i numerosi neologismi, sì necessari per esporre un punto di vista del tutto originale e cionondimeno credibile, ma che rendono difficoltoso accostarsi a quella riflessione (xxi-xxviii). Del resto Ducrot e Schaeffer, nel presentare Guillaume nel *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, segnalano che la sua opera è espressa in un linguaggio talvolta "esoterico" ed "oscuro" ed è del tutto indipendente dalle correnti di pensiero dominanti (Stanzione 1997: 1) .

Ancora una volta dunque, la difficoltà a recepire un metalinguaggio non viene considerata, come sarebbe persino ovvio fare, come una limitazione delle proprie competenze ma una "stranezza" da attribuire ad altri. Infatti, sarebbe più oggettivo dire che un linguaggio viene percepito come esoterico e oscuro quando è indipendente dalle correnti di pensiero dominanti o comunque dal linguaggio nel quale si è immersi: si deve avere una disposizione a studiare un nuovo linguaggio per comprenderlo e, se del caso, esprimersi su di esso.

L'altra studiosa dimenticata a cui si accenna nel presente lavoro è Carla Schick, che nel 1962 faceva uscire presso Einaudi un libro di singolare originalità intitolato *Il linguaggio. Natura, struttura, storicità del fatto linguistico*. In questo caso, l'oblio è stato favorito dalla feroce stroncatura di Giulio Lepschy, astro nascente della linguistica (strutturale) di quegli anni. Del resto Lepschy, nel suo *La linguistica strutturale* che pubblicherà a sua volta da Einaudi nel 1966, disegnerà un quadro di riferimento nel quale trovavano uno spazio studiosi come Ruben Adrianovich Budagov, Joshua Whatmough e Charles Francis Hockett, ai quali non era estranea la riflessione strutturalista. Non a caso, come fa notare De Palo (2016), il soggetto parlante restava estraneo al perimetro strutturalista; pertanto, si può aggiungere che non dev'essere stato casuale che un Guillaume, il quale poneva il significato al centro della sua riflessione, restasse al di fuori di un certo canone, né avrebbe potuto avere scampo una impostazione come quella di Schick, che

al centro della sua riflessione ha il soggetto parlante e che può essere riconosciuta come uno dei precursori, nel contesto italiano, della riflessione su quelli che si sarebbero di lì a poco chiamati "atti linguistici". Si pensi però che l'ormai storica antologia *Gli atti linguistici*, curata da Marina Sbisà, sarebbe uscita in Italia nel 1978 e non vi compariva alcun pensatore italiano.

## 4. Conclusioni

I dati commentati mostrano un risultato in parte controintuitivo. I nomi che circolano nella manualistica italiana (e non solo) sono grossomodo gli stessi da decenni a questa parte. In particolare, i nomi che si trovano fra i riferimenti che persino Mounin citava già negli anni Sessanta del secolo scorso sono quelli maggiormente presenti nei più recenti manuali italiani di linguistica. Al tempo stesso, nomi come quello di Guillaume, per quanto segnalato dallo stesso Mounin come uno dei più noti in Francia e, come si è visto, centrale in un manuale come quello di Soutet, pubblicato da un editore primario come Il Mulino, non è mai entrato nella manualistica italiana, né questo è accaduto per altri studiosi che non fanno parte del canone. A sua volta, il canone è talmente resistente che trattiene nomi come quello di Hjelmslev, con la cui prospettiva di fatto si è persa ogni dimestichezza.

In questo modo ancora oggi una "classifica" provvisoria dei linguisti più presenti continuerebbe a vedere ai primi posti Bloomfield, Saussure, Hjelmslev, poi Jakobson, Martinet e Chomsky, quindi Sapir, Trubeckoj e Jespersen. In altre parole, il quadro delle presenze vede resistere nomi già presenti settant'anni or sono, e, di rimando, anche oltre; inoltre, se questo può avere qualche significato, un simile quadro mostra che si tratta di nomi che, essenzialmente, non sono italiani.

## Bibliografia

*** (senza autore). 2006. *Linguistica… in tasca*, Napoli: Esselibri.

Albano Leoni, Federico. 2009. *Dei suoni e dei sensi*, Bologna: Il Mulino.

Berruto, Gaetano & Cerruti, Massimo. 2017. *La linguistica. Un corso introduttivo*, Torino: UTET.

Bordas, Éric. 1996. Compte-rendu de Linguistique, Paris: PUF, 1995. *L'Information grammaticale* 71. 50–51.

De Palo, Marina. 2016. *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento*, Roma: Carocci.

Durante, Marcello. 1975. *La linguistica sincronica*, Torino: Boringhieri.

Formigari, Lia. 2001. *Il linguaggio. Storia delle teorie*, Roma-Bari: Laterza.

Ghidetti, Giovanna. 2001. *Linguistica*, Milano: Vallardi.

Graffi, Giorgio & Scalise, Sergio. 2002. *Le lingue e il linguaggio. Introduzione alla linguistica*, Bologna: Il Mulino.

Grandi, Nicola (a cura di). 2013. *Nuovi dialoghi sulle lingue e sul linguaggio*, Bologna: Patròn.

Guillaume, Gustave. 2000. *Principi di linguistica teorica*, Raccolta di testi inediti sotto la direzione di Roch Valin, trad. it. di R. Silvi, Napoli: Liguori.

Jacob, André. 1979. *Les exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, Paris: Klincksieck.

Lepschy, Giulio. 1960. Recensione a Carla Schick. Il Linguaggio (Piccola Biblioteca Einaudi, 2). *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Lettere, Storia E Filosofia*, Serie II, 29(3/4). 289–98.

Lyons, John. 1981. *Lezioni di linguistica*, Roma-Bari Laterza.

Mounin, Georges. 1968 [1967]. *Storia della linguistica dalle origini al XX secolo*, Milano: Feltrinelli.

Mounin, Georges. 1971 [1968]. *Guida alla linguistica*, Milano: Feltrinelli.

Ortigues, Edmond. 2007 [nuova edizione ampliata di 1962]. *Le discours et le symbole*, Paris: Beauchesne éditeur.

Robins, Robert H. 1997 [prima ed. 1967; prima ed. italiana 1971]. *Storia della linguistica*, trad. di Giacomo Prampolini, Bologna: Il Mulino.

Robins, Robert H. 2005. *La linguistica moderna*, Bologna: Il Mulino.

Schick, Carla. 1969. *Il linguaggio. Natura, struttura, storicità del fatto linguistico*, Torino: Einaudi.

Simone, Raffaele. 2013. *Nuovi fondamenti di linguistica*, Milano: McGraw-Hill.

Soutet, Olivier. 1998 [1995]. *Manuale di linguistica*, Bologna: Il Mulino.

Stanzione, Massimo. 1997. Psicosistematica e metodologia operativa: elementi per un confronto. *Methodologia* 17(3). 1–9, http://www.methodologia.it/l1703/psi/meth173i.pdf.

Venier, Federica. 2017. Carla Schick: una linguista dimenticata. in De Meo, Anna & De Pace, Lucia & Manco, Alberto & Monti, Johanna & Pannain, Rossella (eds). *Al femminile. Studi linguistici in onore di Cristina Vallini*, 603–635. Firenze: Cesati.

# L'ellipse : un trop-plein, un vide ? Linguistes en dialogue dans l'École de Genève

**Anamaria CUREA**
*Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** In this article, we want to examine the approaches to the ellipse by the linguists of the Geneva School of General Linguistics in the early twentieth century. The definitions, delimitations and restrictions brought by their theories oscillate between two attitudes, one very favorable to the various forms of the ellipse, and the other, much more reserved regarding the explanatory potential of this notion.

**Keywords**: ellipse, Geneva School of General Linguistics, ellipsomania, ellipsophobia.

## 1. Introduction

Figure ou procédé, lacune ou stratégie, traversant des champs de recherche variés et intégrée à des méthodologies différentes, l'ellipse est une notion excessivement galvaudée en raison d'une pluralité d'interprétations susceptibles d'être apportées à l'absence.

En linguistique, la nature des références à l'ellipse traduit toujours une certaine conception du langage. Par exemple, selon Lauwers (2004), dans les grammaires françaises du début du XX^e^ siècle, deux attitudes sont à signaler par rapport à cette problématique, une *ellipsomanie* ou une *ellipsophobie*. En ce qui nous concerne, nous nous concentrerons ici sur l'école de linguistique générale de Genève au premier tiers du XX^e^ siècle, dans les théories de Charles Bally, d'Albert Sechehaye et d'Henri Frei, en apportant également l'éclairage ponctuel et assez énigmatique de Ferdinand de Saussure à ce propos. Notre choix est motivé par une conception souple du « fait

grammatical » présente chez ces linguistes, déterminée par une approche expressiviste de la linguistique qui caractérise leurs théories (voir Curea 2015). Or, on l'a souvent signalé, l'ellipse est un élément voué à une sorte d'oscillation entre le grammatical et le rhétorique. Quelle est donc l'interprétation que l'école de linguistique générale de Genève, saussurienne selon son origine, profondément originale et diverse, et non assimilable à une forme de structuralisme, a apportée à l'ellipse ?

## 2. Charles Bally, pour une typologie des signes absents

### *2.1. L'ellipse comme « moyen indirect d'expression »* *(***Précis** *1905,* **Traité** *1909)*

La première acception de l'ellipse chez Bally est présente dans ses travaux de stylistique, d'abord dans le *Précis de stylistique* (1905) et quatre ans plus tard, dans le *Traité de stylistique française* (1909). L'unité de la stylistique comme discipline qui se veut autonome au sein de la linguistique est « le moyen d'expression », et la problématique de l'ellipse est traitée selon la logique de la distinction entre expressif et non expressif, entre ce qui est et ce qui n'est pas un « moyen d'expression ».

L'ellipse est envisagée d'abord comme un procédé de la syntaxe subjective. La question que Bally se pose sur l'ellipse est emblématique : toute ellipse serait-elle expressive ? Il apporte une première réponse en évoquant le fonctionnement de la langue :

> L'ellipse est une expression naturelle des mouvements affectifs qui donnent la vie à nos pensées ; elle n'est que la conséquence de la loi formulée plus haut, page 149, d'après laquelle l'impression dominante isole les éléments de l'idée et les met en évidence par l'intonation et la place qu'ils occupent dans la phrase. Mais si l'impression dominante s'impose avec une force particulière, il peut arriver que le ou les mots qui la rendent soient seuls prononcés et que tout le reste soit simplement pensé. (Bally 1905 : 53)

Selon Bally, il faut éviter de traiter l'ellipse en évoquant sa nature psychologique, car de ce point de vue, il n'y a justement *aucune ellipse*, *tous* les éléments de la phrase sont *pensés*. La question qu'il faut se poser concerne la cause qui fait qu'un élément ou un autre de phrase « pensée » est ou n'est

pas exprimé dans la chaîne parlée. En fonction de la réponse, il est possible de distinguer une ellipse non expressive et une ellipse expressive :

Ellipse non expressive, qui n'est pas un « moyen d'expression » :

(1) *Que voulez-vous ? Rien !*

(2) *Que dois-je faire ? Obéir.*

Ellipse expressive, « moyen d'expression » :

(3) *Vous ici* ?

L'expressivité d'une ellipse est déterminée par le potentiel signifiant de l'omission en question, étroitement lié à la situation qui l'a engendrée. L'ellipse abrège les phrases jusqu'à les rapprocher de l'exclamation pure, et il arrive qu'elle ne soit plus sentie, l'expression se suffisant à elle-même, sans aucun besoin de recourir à la situation pour être comprise. Elle est donc, selon Bally, un élément qui peut devenir conventionnel en tant que moyen d'expression, jusqu'au moment où elle n'est plus sentie comme telle, mais comme une « pure exclamation ».

Plusieurs pages sont consacrées à l'ellipse dans le *Traité de stylistique française*, selon une définition qu'il qualifie lui-même d' « élargie » et de « modifiée » par rapport à l'acception commune du mot *ellipse* :

> Pour nous, l'ellipse est un moyen indirect d'expression résultant de l'absence d'un ou de plusieurs éléments linguistiques quelconques qui étaient, à l'origine, nécessaires à la détermination de l'ensemble, et que, actuellement, l'esprit ne cherche plus à rétablir. […] Contrairement au sens étymologique du terme et à la conception commune du phénomène, une ellipse ne devient un fait de langage et un fait d'expression que lorsque l'esprit ne cherche plus les éléments disparus et qu'au contraire l'ellipse est considérée inconsciemment comme un symbole expressif (Bally 1951[1909] : 278).

Trois sources de l'ellipse sont envisagées pour établir une typologie selon l'approche stylistique. La première source pourrait être une expression hésitante ou tronquée de la pensée : *Je veux bien, seulement, voilà… c'est que… enfin soit, mais*, etc. Nous avons affaire dans ce cas-là à des « faits de pensée individuels qui se répercutent dans des faits de langage individuels ». (Bally 1951[1909] : 279). Bally identifie pourtant une situation où l'ellipse par hésitation ou interruption devient un « véritable moyen indirect d'expression » : *Il fait un*

*froid… C'est d'une beauté…* ; l'adjectif n'est plus réclamé, c'est une expression qui a acquis une valeur symbolique d'intensité (nuance affective de l'intensité). Un type semblable d'ellipse peut avoir une origine « sociale », à savoir la prise en compte de l'interlocuteur, la volonté de ne pas blesser, les formes elliptiques de la condition et de la supposition : *Si vous croyez…, si tel est votre désir… ; si vous veniez faire un tour avec moi ?* L'ellipse a créé ici un « moule » syntaxique qui produit un effet affectif.

La deuxième source est la tendance au moindre effort ou le principe d'économie : *voiture automobile, automobile, auto. Il est plus savant que moi, si j'étais riche…* Les abréviations peuvent être ressenties comme des effets par évocation de milieu : *maths, prof, philo, géo, gym*.

La troisième source des ellipses est, à son sens, un mouvement affectif. C'est le cas des formes elliptiques exclamatives : *Comment ? Vous ici ?*.

Selon Bally, la stylistique a un grand intérêt pour la problématique des ellipses issues de cette troisième source, « la poussée affective », qui est à la base de l'hypothèse fondatrice du projet stylistique lui-même. Le langage exclamatif et ses locutions phraséologiques s'appuient toujours sur une ellipse de cette troisième classe : *Pas possible ! À la bonne heure !*

### *2.2. Restrictions et délimitations*

Ultérieurement, Charles Bally propose de nouvelles définitions et envisage de restreindre la portée de cette notion. Dans son article de 1922, « Copule zéro et faits connexes », il apporte des distinctions quant aux divers types d'absence d'éléments (par exemple, la copule) dans la langue, selon une approche comparative des langues, et dans le discours, selon la distinction saussurienne entre linguistique statique et linguistique des évolutions. Il propose trois notions désignant des phénomènes linguistiques qui ne s'expliquent que dans et par le fonctionnement d'une langue en synchronie, que ce soit proprement dans la langue ou dans la parole (« langue parlée »).

Bally identifie ainsi trois manifestations différentes de l'absence de la copule *être*. La première est la copule zéro, et l'exemple dont il se sert pour illustrer cette notion est en russe (*domi novi*), où il y a absence obligatoire de la copule à l'indicatif présent, mais présence obligatoire à d'autres modes et temps (indicatif passé, futur, conditionnel, impératif) : « Le signe zéro est un

signe revêtu d'une valeur déterminée, mais sans aucun support matériel dans les sons » (Bally 1922 : 3). Dans ce cas, la copule zéro est associée aux signes morphologiques zéro dans les paradigmes grammaticaux :

> En outre, dans tout paradigme grammatical, lorsqu'une forme dépourvue de morphème est nécessairement liée à un ensemble de formes qui en sont pourvues, l'absence de signe dans le premier cas est interprétée comme valant, non pas zéro signe, mais signe zéro. (Bally 1922 : 2)

Cette absence est à distinguer du second type, celui de la copule sous-entendue (exemples du grec et du latin), où l'absence/la présence de la copule est fonction d'un choix du locuteur (les deux formes sont utilisées, avec une légère distinction stylistique : lat. *Paulus fortis* et lat. *Paulus fortis est*) :

> Un signe est sous-entendu dans un sens restreint lorsque, sans figurer à d'autres places du contexte, il est suppléé spontanément par l'esprit grâce à la coexistence dans le système d'un type parallèle où il a une forme positive. (Bally 1922 : 3)

Enfin, le troisième type d'absence est proprement l'ellipse, redéfinie par rapport à l'acception issue de son approche stylistique. Il y a ellipse dans l'exemple :

(4) *Dieu est bon et les hommes méchants.*

car l'élément absent doit absolument figurer dans le contexte antécédent ou subséquent :

> Enfin l'ellipse, dont la définition a été souvent étendue abusivement, est la reprise ou l'anticipation d'un élément qui figure nécessairement dans le contexte ou est suggéré par la situation. (Bally 1922 : 4)

Notons que Charles Bally rattache ces trois types d'absence d'éléments à la linguistique statique et, en plus, il les situe par rapport à la distinction langue-parole. Le signe zéro appartient exclusivement à la langue ; la sous-entente, du fait de la coexistence de deux types parallèles dépendant du choix du sujet parlant, bien qu'appartenant à la langue, est en contact avec la parole ; alors que l'ellipse, elle, appartient exclusivement à la parole. Comment expliquer cette répartition ? Le critère est la mesure dans laquelle l'absence est « grammaticalisée » ou relève uniquement d'un choix du sujet parlant, autrement dit, d'un emploi discursif individuel.

Dans son ouvrage de 1932, seconde édition de 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, Ch. Bally revient sur cette problématique en la précisant davantage et en apportant plus d'exemples à l'appui de ses prises de position théoriques. La distinction langue–parole lui sert d'argument pour les définitions de la *sous-entente* et de l'*ellipse*.

***Tableau 1.*** *Distinction signe zéro – sous-entente – ellipse chez Ch. Bally*

| **Signe zéro** | **Sous-entente** | **Ellipse** |
|---|---|---|
| Suffixe zéro : *marcher-marche, calculer-calcul*<br><br>Désinence zéro : lat. *vir*, fr. *je marche*<br><br>Copule zéro : russe<br><br>Phonème zéro : h aspiré | lat. *Paulus aeger.*<br><br>angl. *I think you lie.*<br><br>all. *Ich denke, Sie lügen.*<br><br>angl. *The man we saw yesterday.*<br><br>angl. *The man you think of.*<br><br>fr. *Travailler la nuit.*<br><br>fr. *Je viens vous demander un service.* | *Madame X. a deux enfants, l'un de six ans, l'autre de quatre.*<br><br>*Le vin rouge et le blanc.*<br><br>*- Où allez-vous ?*<br>*- À l'Université.*<br><br>*- Irez-vous au théâtre ?*<br>*- Je pense.*<br><br>*Dans un délai de deux ou, au maximum, de trois mois.* |

Sa définition de la sous-entente évoque la restituabilité de l'élément par contraste avec une forme explicite utilisée avec la même valeur. Au contraire, l'ellipse est associée à la parole, sa définition évoque la restituabilité par rapport à un signe figurant dans un contexte précédent ou suivant. En ce sens, l'ellipse est un représentant zéro :

> On comprend dès lors en quoi diffèrent la sous-entente dans la langue et l'ellipse dans la parole. La première a une valeur uniquement grammaticale ; la seconde peut représenter, au gré des circonstances, n'importe quel signe ou groupe de signes, pourvu qu'il soit de nature lexicale (Bally 1965 [1944] : 160).

Bally envisage également une ellipse situationnelle : l'énoncé *Regardez !* suppose la présence d'une situation en fonction de laquelle il prend son sens. Comme en 1922, il distingue rigoureusement entre les énoncés exclamatifs (les phrases exclamatives, expressions abrégées ou brachyologie) sans verbe : *Quelle horreur ! Plutôt mourir !* et les ellipses. Dans le cas de ces énoncés, il estime qu'il

n'y a rien dans le contexte ou la situation qui soit susceptible de suppléer les signes déterminés et positifs que la grammaire réclame.

## 3. Henri Frei, l'ellipse dans la linguistique fonctionnelle

### *3.1. La notion de « besoins »*

Dans sa *Grammaire des fautes* (1929), ouvrage capital sous plusieurs angles, Henri Frei envisage cinq besoins fondamentaux, considérés comme des lois qui gouvernent le fonctionnement du langage. Le premier est l'analogie, notion définie également par Ferdinand de Saussure et assimilée au mécanisme même de la parole. Frei affirme qu'il attribue à ce concept une portée plus large que F. de Saussure, ainsi qu'un rôle explicatif quant à l'étymologie populaire, la contamination et la contagion. L'analogie est envisagée comme un besoin général d'assimiler les signes par leurs formes et par leurs significations afin de les ordonner dans un système.

La contrepartie du besoin de réduction des signes à une masse homogène est le besoin de différenciation ou de clarté, deuxième besoin (ou fonction). Le troisième est l'économie, qui exige une compréhension aisée et rapide (abréviations, raccourcis, sous-entendus, ellipses). Le besoin d'invariabilité exige que les associations dans la parole fonctionnent avec le moindre effort de mémoire. À ces quatre premiers s'oppose le besoin d'expressivité, déclenché par l'usure sémantique et par l'absence de signes suffisamment « frappants », et mettant en place des procédés consistant à agir sur l'entendeur, « soit pour le forcer à tenir compte de ce qu'on lui dit, soit pour le ménager » (Frei 2007[1929] : 29). L'auteur ajoute un aspect très significatif de ce traitement en termes de besoins, à savoir l'harmonie et l'antinomie relatives qui existent entre eux, clé de la stabilité et de l'instabilité du système de la langue.

### *3.2. Fonctions de l'ellipse*

L'ellipse est un phénomène linguistique régi par le besoin de brièveté. Ce même besoin de brièveté est régi soit par un principe d'économie, soit par un principe expressif.

La notion d'ellipse chez Henri Frei couvre un domaine plus vaste que chez Ch. Bally, ce qui engendre un élargissement ou une extension de ce domaine notionnel. Il s'agit, pour Frei, de ramener à la même source ou à la même cause primaire des faits linguistiques assez hétérogènes, mais qui ont une même fonction dans l'usage de la langue. Il entre en dialogue avec son maître, mais son approche et celle de Bally divergent sur plusieurs points. Si Bally distingue dans un deuxième temps entre ellipse et sous-entente, H. Frei introduit les notions d'ellipse mémorielle et d'ellipse discursive. Il admet que la terminologie grammaticale est loin d'être fixée :

> Tandis que M. Nyrop (V § 14 sv) appelle l'ellipse mémorielle *ellipse proprement dite*, M. Bally (*Copule zéro*) voudrait réserver le terme d'ellipse à la seule ellipse du discours. (Frei 2007[1929] : 121)
>
> L'ellipse mémorielle consiste à sous-entendre un élément qui doit être suppléé par la mémoire : *un documentaire* (= un *film* documentaire), tandis que l'ellipse discursive est l'anticipation ou la reprise d'un élément donné dans le discours : *illustrations dans et hors texte* (= dans *texte*) ; *les pommes cueillies et les tombées* (= et les *pommes* tombées). (Frei 2007[1929] : 120-121)

Henri Frei réserve le terme de « sous-entente » à l'ellipse mémorielle, et celui d'haplologie (non répétition) à l'ellipse discursive.

***Tableau 2**. Ellipse mémorielle et ellipse discursive chez Henri Frei*[1]

| **Ellipse mémorielle** | | **Ellipse discursive** |
|---|---|---|
| Sous-entente :<br>• Sous-entente du déterminé :<br>• Sujet :<br>*Regrette, n'ai plus.*<br>*Bien fâché, n'y pouvons rien. Monsieur X ? Connais pas.*<br>• Substantif déterminé :<br>*On vous le fournira fin (du mois) courant.* | Amuïssement :<br>• Début :<br>*(Au rev)oir m(on)sieur.*<br>*(Bon)jour m(on)sieur.*<br>*(pas) du tout.*<br><br>• Milieu :<br>*Fêtes gymn(ast)iques.*<br>*V(oi)là l'affaire.*<br>*(Mer)ci m(ademoi)selle, (au rev)oir m(ademoi)sélle*, etc. | Haplologie verbale :<br>• Un déterminé :<br>*On pourrait envoyer des cartes postales… Des ( ) en couleurs et des ( ) en noir* (Nyrop V § 21).<br>*Eh bien ! tu sauras qu'les chasseurs à pied et les chasseurs à cheval, ça fait deux. Zut, j'oubliais les ( ) à cheval* (Nyrop V § 21).<br>• Un déterminant :<br>*Illustrations dans ( ) et hors texte* |

[1] Tous les exemples cités et les références des exemples proviennent de *La grammaire des fautes*, p. 149-161.

| Ellipse mémorielle | | Ellipse discursive |
|---|---|---|
| • Subordonnante (sujet + signe de rapport) :<br>- *Vous avez volé ça - J'ai volé ça ?* (Vous prétendez que, Vous dites que…).<br>- *Où veux-tu aller ? - Où je veux aller ?* (Tu demandes où…).<br><br>• Subordonnante dans une circonstancielle :<br>*Donc c'est entendu : si beau je viens, si pluie je reste.*<br>*Le cortège aura lieu pluie ou pas pluie.*<br><br>• QUI EST, etc. :<br>*Par divers renseignements recueillis, j'apprends que tous ceux morts sur le champ de bataille ont pu être enterrés* (APG).<br><br>• QUE (+ régime) :<br>*Tu veux je vienne ?*<br>*Faut je m'en aille ?*<br>*Il a dit i viendrait (viendra, veut venir).*<br>*Je veux pas tous ces types i soyent toujours à me courir* (B 142).<br><br>• Préposition d'inhérence (+ prédicatif) :<br>*Une dissolution du Reichstag est considérée impossible par tous les milieux politiques.*<br>M. C. *considérerait excessive* la réduction projetée du programme naval.<br>*On le considère très habile* (Martinon II 497). | • Fin :<br>*Arti(llerie)*<br>*Bénef(ice)*<br>*Fantaise (< fantaisie)*<br>*Fortif(ications)*<br>*Occase (< occasion)*<br>*Perme (< permission)*<br>*Redingue (< redingote)*<br>*Transat(lantique)*<br>*Faire des magnes (<manières)*<br>*Adieu, bon app(étit).*<br><br>• Amuissements de phonèmes :<br>*Peut-être : ptèt'* bien qu'il est malade > *tèt'* bien…<br>*Petite : Tit'fille, tit'maison*, etc.<br>*Septembre* > quelquefois *settembre* (B 176).<br>*Ostiner, ostiné* (Martinon II 583), *oscur, nonostant* (B 48), quelquefois *ostacle* (B 48).<br>*Cataplasse, catéchisse, rhumatisse* (Martinon I 275) ; *augusse, busse* (= buste) ; *dentisse, artisse, anarchisse*, etc.<br>*Madame > Maame > Marne Durand.*<br>*Clotilde > Clotile* (B 91).<br>*Donne-moi > domoi* (B 48).<br>*Ave(c) lui, ave(c) toi*, etc.<br>*Dans l'autobu.*<br>*Voyons voir > wayõwar.*<br>*Su l'dos, su l'banc, su l'journal, su l'boulevard, etc.*<br><br>• Élimination de la finale *-re* :<br>1. *pauv'femme, une liv'de sucre, quat'francs, une aut'fois*, etc ;<br>2. tous les infinitifs de la 4e conjugaison : *mett', combatt', défend', prend'*, etc ; | • ou un signe de rapport :<br>*Sous peine d'échouer et même ( ) périr* (Joran n° 84).<br>Haplologie syllabique :<br>• Non-répétition de syllabes en contact :<br>DE DE : *Les poésies de Musset.*<br>EN UN : *Le papier destiné à l'imprimerie se vend en feuilles plus ou moins grandes selon qu'on les destine à être pliées un peu plus ou moins grand nombre de fois* (éditeur).<br>QUE QUE : *Rien n'est plus sûr que vous vous êtes trompé.*<br>*Je ne saurais dire autre chose qu'il a commis une faute* (Martinon II 415) ;<br>*Je ne crains rien tant qu'il s'en aille* (Martinon II 415), etc.<br>QUELQUE… QUE : *Quel âge qu'on ait ; sous quelle forme que ce soit ; à quelle époque que ce soit ; pas de politique ni de politiciens de quelle couleur que ce soit ; Les citoyens à quel parti qu'ils appartiennent ; monsieur, quelle nouvelle que vous puissié me dire nesité pas car…* (APG)<br>QUAND… QUE : *Quand c'est tellement grand et il y a tant de choses ; Comme quand on coupe une ficelle et ce qu'il y a au bout tombe.*<br>QUE… QUE : *Madame S. pourrait s'adresser là-bas, le corps n'en sait pas plus que je viens de dire* (APG, = *que ce que*) ;<br>Haplologie phonique :<br>*Qu'est-ce que c'est que ça ? > kèksèksa -> kèsèsa ;*<br>*Qu'est-ce que ça fait ? > kèksafè > kèsafè.*<br>La question de l'*e* muet en français avancé ; la langue correcte même n'admet pas sa |

| **Ellipse mémorielle** | | **Ellipse discursive** |
|---|---|---|
| • Préposition :<br>*Le fils Dupont, la fille Durand* (Joran n° 134).<br>*Voyez caisse ! Voyez terrasse ! Voyez guichet 5 !*<br><br>• Préposition composée > simple :<br>*C'est en face la Sorbonne.*<br>*Continental Hôtel, face les Bains.*<br>*Le pavillon est placé hors la vue des promeneurs.*<br>*Au point de vue enseignement.*<br>*Placez-vous au point de vue relief.*<br><br>• Sous-entente du déterminant :<br>*Rompez ! (les rangs).*<br>*Allons, ouvre ! (la porte).*<br>*Aujourd'hui, tout le monde veut avoir sa voiture (automobile).* | • Élimination de la finale *-le* :<br>*aimabe, vignobe, meube, ensembe, trèfe, sièque, simpe, impossibe, mufe*, etc.<br><br>• Élimination de /l/ devant yod *:*<br>*miyon, miyard, miyer, miyeu, souyer, escayer, biyeux, famiyer, au yeu de* (= au lieu de), *yeutenant*.<br>*M'man > man.'dieu ! 'ttention ! 'ttends un peu ! 'vec qui ?*, quelquefois *qu'rante* (B 97) ; *c(a)outchouc, extr(a)ordinaire.* | répétition dans une suite de deux ou plusieurs syllabes, et la « loi des trois consonnes » pourrait s'appeler tout aussi bien la « loi des deux voyelles ».<br>Exemples : *ça nə mə fait rien ; *veux-tu tə ləver ; *on sə dəmande ; *il restə dəbout ; *tu mə rəssembles ; *vous rədəvənez jeune ; *on mə lə donne ; *si jə lə savais.<br>À plus forte raison, la répétition multipliée de la même voyelle entraîne une bouillie imprononçable : *jə nə mə lə rappelle pas (d'où : je ne m'*en* rappelle pas) ; *jə nə tə lə rəfuse pas (d'où pop. je t'*y* refuse pas), etc. |

L'ellipse mémorielle présente deux sous-types en fonction du type de réalisation (plutôt de non réalisation) de l'élément ellipsé : si l'élément ellipsé est grammatical, le type est appelé sous-entente. Dans ce cas, le signe manquant est toujours accompagné d'une signification distincte. Si l'élément ellipsé est phonique, ce type est appelé amuïssement, phénomène qui « intéresse le signe – phonèmes, syllabes, groupes de syllabes – à l'exclusion de la signification » (Frei 2007[1929] : 124).

L'ellipse discursive ou haplologie est « l'omission d'un élément logé dans la chaîne du discours » (Frei 2007[1929] : 128). Henri Frei l'entend dans un sens très large, celui de non-répétition (haplologie progressive) ou non-anticipation (haplologie régressive) « en contact ou à distance, sous une forme identique ou approchante, d'un simple phonème, d'une syllabe ou d'un mot » : haplologie verbale, syllabique ou phonique.

Selon Frei, le besoin de brièveté a deux fonctions possibles, l'économie et l'expressivité. La brièveté expressive régit un type particulier de sous-entente, sans que cette sous-entente soit appelée ellipse. Les exemples sont édifiants et se rapprochent considérablement de la conception de son directeur de recherche, Ch. Bally :

(5) *Bonjour ami, comment va ?* (au lieu de *Bonjour mon ami, comment ça va ?*)

(6) *Il fait un vent… !, C'est d'un triste… !, Elle et sa politesse… !* (suppression de la fin d'une phrase, accompagnée d'une intonation montante),

une structure grammaticale spécifique (un « moule syntaxique », selon les termes de Bally) servant à exprimer l'acte de langage 'reproche' :

(7) *Toi et ton cinéma ! Toi et tes cartes !*

et la plupart des exclamations : *Tu parles* (si j'étais content) *!, Vous pensez* (comme ça doit l'amuser) *! Et comment* (qu'elle est rusée) *!, J'comprends* (que vous avez raison) *!, Puisque je vous le dis* (pourquoi ne le faites-vous pas ?) *!, Si vous croyez que ça l'a changé* (eh bien, vous vous trompez) *!, Si on allait se promener* (qu'en dites-vous ?) *!, Encore s'il n'avait fait que ça* (je ne dirais rien) *!, Si ça avait été permis, je ne dis pas* (qu'on n'aurait pas dû) *!, Quand vous m'aurez tout dit* (je finirai par comprendre) *!.*

**4. Albert Sechehaye, ellipsophobe ?**

Dans le *Programme et méthodes de la linguistique théorique* d'Albert Sechehaye (1908), les notions d'ellipse, sous-entente, et même celles de zéro, vide ou… lacune sont absentes. Comment expliquer ce silence sur une thématique qui a pourtant largement inspiré Ch. Bally ? Essayons d'apporter une réponse possible en évoquant son travail de 1926, *Essai sur la structure logique de la phrase*.

Trois occurrences du mot *elliptique* sont recensées dans l'index. La première est à propos de la phrase monorhème de l'enfant *mama, papa, bobo :*

> Il serait naturellement faux d'expliquer, comme on a pu le faire, ces phrases à un seul terme aux énoncés elliptiques des adultes. (Sechehaye 1926 : 9)

Ces premiers énoncés des enfants ne présentent aucune ellipse et aucune absence, à ses yeux. Il s'agit tout simplement d'un élément du langage prégrammatical (premier dans le temps et différent par rapport au langage organisé), de la « parole pure », « de véritables phrases, dans ce sens que chacun d'eux constitue un acte d'expression et de communication achevé ». L'enfant n'a pas besoin d'autre chose pour accomplir une communication complète.

Le deuxième emploi du terme *elliptique* se situe au début du IX$^{e}$ chapitre, au sujet des coordinations appelées par Sechehaye « prédicatives », caractérisées par l'absence de marque grammaticale du rapport logique des propositions, qui suivent le schéma sujet (psychologique) – prédicat psychologique : *Il pleut, je reste*. D'autres exemples seraient :

(8) *Je le verrais de mes propres yeux, je ne le croirais pas.*

(9) *Fait-il beau temps, je sors.*

(10) *À peine était-il entré, le spectacle commença.*

L'explication apportée par Sechehaye à cet ordre de faits ne passe pas par l'ellipse, par une ellipse grammaticale ; il propose en revanche une notion particulièrement intéressante (et actuelle) : « ces coordinations prédicatives ne constituent pas une institution grammaticale spéciale, mais seulement des cas divers de constructions à logique implicite » (Sechehaye 1926 : 178).

La troisième occurrence du terme *elliptique* se trouve à la page 207, à propos de l'emploi de certaines conjonctions de coordination et de subordination : *Il est nouveau venu, donc ignorant des usages ; Il est ignorant des usages, parce que nouveau venu ; Ces dames portent des fichus à fleurs, de courts jupons de soie, le jupon vert si protestantes, rouge si catholiques* (Vittoz) ; *Il est blanc comme un linge ; Je me plais plus à la ville qu'à la campagne*. Comme avant, là aussi le terme *elliptique* a une fonction purement descriptive et non une fonction explicative. L'ellipse, on peut la constater, mais elle n'a aucun potentiel explicatif.

## 5. Et chez Ferdinand de Saussure ?

Dans le *Cours de linguistique générale*, le terme *ellipse* est absent. La catégorie zéro apparaît en revanche sous trois formes : désinence zéro, signe zéro et suffixe zéro. Par contre, dans les *Écrits de linguistique générale* (2002), une note item est centrée sur la notion d'*ellipse* :

> 3308 Item. Le seul mot d'*ellipse* a un sens qui devrait faire réfléchir. Un tel terme paraît supposer que nous savons initialement de combien de termes *devrait* se composer la phrase et que nous y comparons les termes dont, en fait, elle se compose, pour constater les déficits. Mais si

> un terme est indéfiniment extensible dans son sens, on voit que le compte que nous croyons établir entre *n* idées et *n* termes est d'une puérilité absolue, en même temps que d'un arbitraire absolu. Et si, quittant la phrase particulière, nous raisonnons en général, on verra probablement très vite que *rien du tout n'est ellipse*, par le simple fait que les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment, quitte à reconnaître que tel mot ou tel tour exprime plus qu'on ne croyait. Réciproquement, il n'y aurait pas un seul mot doué de sens sans ellipse, mais dès lors, *pourquoi parler d'ellipse* (comme Bréal)[2] comme s'il y avait une norme quelconque au-dessous de laquelle les mots sont elliptiques. Ils le sont sans aucune interruption ou sans autre appréciation exacte possible du […] L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur […] (ELG : 102)

Saussure est très critique envers l'ellipse dans ce passage assez énigmatique et frisant le paradoxe, mais tout à fait précis. D'abord, l'emploi du terme suppose l'existence d'une compositionnalité ou complétude préétablies ; or, les signifiés étant extensibles, la complétude jugée à l'aune de la compositionnalité n'est qu'un leurre. Dès lors, l'hypothèse d'une restituabilité est erronée. Ensuite, même en réfléchissant hors du cadre de la phrase, rien n'est ellipse, en raison du principe de l'adéquation des signes à ce qu'ils expriment. Selon Bisconti, si Saussure reformule la notion d'ellipse en termes de valeur, ce n'est pas pour l'intégrer dans sa théorie sinon pour mieux la réfuter : « Tout excès est impossible en vertu du réglage différentiel des valeurs au sein du système et du principe sémiologique d'adéquation des signes à ce qu'ils expriment » (2016 : 222).

## 6. Conclusions

On observe une différence assez frappante quant au degré de l'intérêt que ces linguistes accordent à la problématique de l'ellipse. Chez Charles Bally, avec les modifications conceptuelles signalées, comme chez Henri Frei, qui traite les ellipses selon leurs fonctions, cette problématique, sans être centrale, fait l'objet de développements théoriques intéressants : répartition

[2] L'ellipse chez Bréal a un sens tout particulier : appelée plus précisément « ellipse intérieure » ou « idées latentes du langage », il s'agit d'une conception qui envisage le langage comme « coextensif à l'intelligence », qui est en mesure de combler les absences d'unités linguistiques. Le sous-entendu et l'imprécision font partie de la mécanique du système.

entre langue et parole, prise en compte du sous-entendu ou de l'implicite, élargissement à différents types de réalisations langagières (« moyen d'expression » chez Bally, « amuïssement » et « haplologie » chez Frei).

Pour Albert Sechehaye, cette problématique semble avoir un potentiel explicatif trop faible. Ce n'est qu'une notion descriptive, sans portée explicative, comme chez Ferdinand de Saussure. Pour ce dernier, le réglage différentiel des valeurs et l'adéquation des signes à la pensée conduisent à une réfutation ou à une critique de l'ellipse.

Ellipsomanes, ellipsophobes ? Ch. Bally et H. Frei ont traité la problématique en frôlant parfois l'ellipsomanie. A. Sechehaye et F. de Saussure seraient, à notre sens, plus proches d'une attitude ellipsophobe.

## Références

### Sources primaires

Bally, Charles. 1905. *Précis de stylistique : esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne.* Genève : Eggimann.

Bally, Charles. 1951[1909]. *Traité de Stylistique française*. Genève : Librairie Georg – Paris : Klincksieck.

Bally, Charles. 1922. Copule zéro et signes connexes. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 23, 1–6.

Bally, Charles. 1965[1944, 1932]. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Francke.

Frei, Henri. 2007[1929]. *La grammaire des fautes*. Paris : Ennoïa.

Sechehaye, Albert. 1926. *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris : Honoré Champion.

Saussure, Ferdinand de. 1996[1916]. *Cours de linguistique générale*. Édition critique préparée par Tullio de Mauro. Paris : Payot.

Saussure, Ferdinand de. 2002. *Écrits de linguistique générale*. Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris : Gallimard.

### Bibliographie secondaire

Bisconti, Valentina. 2016. *Le sens en partage*. Lyon : ENS Éditions, coll. Langages.

Curea, Anamaria. 2015. *Entre expression et expressivité : l'école linguistique de Genève de 1900 à 1940*. Lyon : ENS Éditions, coll. Langages.

Lauwers, Peter. 2004. *La description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique. Étude historiographique et épistémologique de la grammaire française entre 1907 et 1948*. Leuven-Paris : Peeters.

# La desaparición de las unidades lingüísticas en la Teoría de las Redes Relacionales

**Paul BUZILĂ**
*Universidad de Bucarest*

**Abstract.** This paper presents the main argument from the Relational Network Theory (Lamb 1999) which proves that there are no linguistic units within the linguistic system of a person. The first consequence of this view is that linguistic structure is purely relational and all linguistic phenomena will be explained in terms of the interconnectedness of the system producing them. The second consequence is that marginal linguistic phenomena such as errors or slips of tongue can be satisfactorily explained with this model. We suggest that the theory should be applied to a larger extent to such marginal phenomena, specially to language contact cases.

**Keywords**: *Neurocognitive Linguistics, Relational Network Theory, connectionism, linguistic unit.*

## 1. Introducción

En este trabajo se presenta el tratamiento que reciben las unidades lingüísticas dentro de la Teoría de las Redes Relacionales y las consecuencias que derivan de ello. Se trata de una presentación detallada y adaptada de un argumento formulado por Lamb (1999). Las consecuencias de tal argumento han sido presentadas en parte por el mismo autor y constituyen la parte central de su teoría. Este trabajo identifica unas consecuencias adicionales que se refieren a la utilidad que este planteamiento podría tener en la investigación de fenómenos que tradicionalmente se han resistido a los

intentos de explicarlos a través de otras teorías, como por ejemplo el caso de los fenómenos de contacto lingüístico.

## 2. La Teoría de las Redes Relacionales

La Teoría de las Redes Relacionales (TRR) es un planteamiento teórico en el estudio del lenguaje humano que parte de la idea básica que el sistema lingüístico de una persona es fundamentalmente un conjunto de múltiples redes relacionales formadas por nodos y líneas (conexiones) y no por unidades lingüísticas concebidas como un tipo de objetos reales: fonemas, morfemas, sintagmas etc. Hay que mencionar que este enfoque se propone estudiar el sistema lingüístico a nivel individual, es decir la intención es la de proponer un modelo que detalle los mecanismos cognitivos que le permiten a un hablante entender y producir lenguaje natural. Desde este punto de vista, es una perspectiva que se acerca a la psicolingüística (que también se centra en el procesamiento mental de la información lingüística) o a la neurolingüística (que se interesa por las estructuras neuronales implicadas en el procesamiento del lenguaje) . No obstante, el enfoque es uno fundamentalmente teórico, ya que no parte ni de experimentos estrictamente controlados, como la primera, ni de estudios clínicos o basados en técnicas de neuroimagen, como la segunda. La teoría usa todas esas informaciones para mantener el razonamiento en límites plausibles, pero se configura en un edificio puramente teórico[1]. La plausibilidad, en efecto, es el criterio esencial que esta teoría se impone a sí misma y que se presenta bajo tres aspectos: operacional, adquisitivo y neurológico. Desde el punto de vista operacional, es necesario que el modelo sea capaz de funcionar de tal modo que produzca los resultados que se observan en hablantes regulares. Desde el punto de vista de la adquisición, los elementos y las estructuras del modelo deben tener tal forma que puedan ser aprendidas y expandidas, fenómeno muy visible sobre todo en los niños. Finalmente, el modelo propuesto debe ser representable de manera plausible como una estructura neuronal. Con estos tres criterios de plausibilidad en la mente, Lamb (1999) construye su modelo desde abajo hacia arriba, es decir parte de

[1] Como cualquier teoría, hace una serie de predicciones verificables en práctica experimental, pero de momento se ha hecho poco esfuerzo por validarlas.

observaciones puramente lingüísticas, acerca de los textos[2] producidos por los hablantes.

En un sentido amplio, La TRR puede ser considerada una versión mucho mejor de lo que más de treinta años antes, se había presentado como *gramática estratificacional* (Lamb 1966), por lo cual, las observaciones en que se basa el argumento[3] que presentaremos a continuación derivan de esa visión estratificada del lenguaje.

## 3. La unidad lingüística en la TRR

Es cuestión ampliamente aceptada que las unidades lingüísticas se definen por las relaciones que contraen unas con otras. "En la lengua no hay más que diferencias" decía Saussuure para referirse al concepto de valor lingüístico y más allá concluía: "Así, pues, en un estado de lengua todo se basa en relaciones" (Saussure 1945: 147). El planteamiento neurocognitivo combina la visión estratificada con esa intuición sausurriana acerca de la importancia de las relaciones. Así pues, se parte de dos asunciones generales: las distintas unidades lingüísticas existen a niveles o estratos distintos (fonológico, morfológico, léxico, semántico) y para definir una unidad lingüística hay que identificar todas las relaciones que dicha unidad contrae con las demás unidades del mismo nivel y de los niveles adyacentes y especificar el tipo de relación (sintagmática o asociativa) en cada caso. Sabemos que un morfema[4] como *sol* está formado en el plano fónico por tres fonemas en sucesión: /f/, /o/ y /n/. Se puede decir que lo que es una unidad en el plano (o estrato) morfológico, se compone de tres unidades distintas a un nivel inferior, el fonológico. Al mismo tiempo, este morfema está

---

2 Lamb usa el término "texto" para cualquier tipo de producción lingüística, oral o escrita, pero insiste en que una teoría lingüística, aunque empiece por la observación de textos, no debe ser una teoría de aquellos textos, tal como lo es la lingüística tradicional, dado que puede haber una diferencia fundamental entre la naturaleza de los textos y la naturaleza del sistema que los produce (Lamb 1999: 10).

3 Los elementos de este argumento aparecen varias veces en el libro, pero constituyen la parte central del cuarto capítulo, "A network of relationships" (Lamb 1999: 50-65).

4 Al ser un morfema libre, puede ser considerado lexema, también, pero para simplificar el razonamiento nos vamos a referir a un solo nivel intermediario, entre el significado y la expresión fonética.

relacionado también con varios elementos del nivel semántico, dado que, tal como la mayoría de las palabras de las lenguas naturales, *sol* tiene más de un significado. En la Figura 1 se ofrece un primer intento de representar gráficamente estas relaciones implicadas por la existencia del morfema *sol.*

Esta manera de representar el morfema tiene la ventaja de poner de relieve la existencia de niveles distintos y el hecho de que una unidad es expresión para el nivel superior y contenido para el nivel inferior. Evidentemente, "arriba" y "abajo" son unas convenciones de notación con el sentido hacia abajo apuntando hacia la expresión y el hacia arriba apuntando hacia el significado (el sistema conceptual). La representación gráfica también ayuda a aclarar a qué se refiere el concepto de relación. Dado que el morfema *sol* determina la producción de los tres fonemas, entendemos que relación significa una especie de conexión a través de la cual tiene que transmitirse una especie de señal que desencadene la realización de la unidad que está al cabo de aquella línea de conexión. En un sistema que tiene la arquitectura representada en la Figura 1 los elementos se influyen unos a otros a través de impulsos de activación. Cuando el elemento que representa el morfema está activado, activa las líneas de conexión que llevan a los fonemas y los activa uno tras el otro.

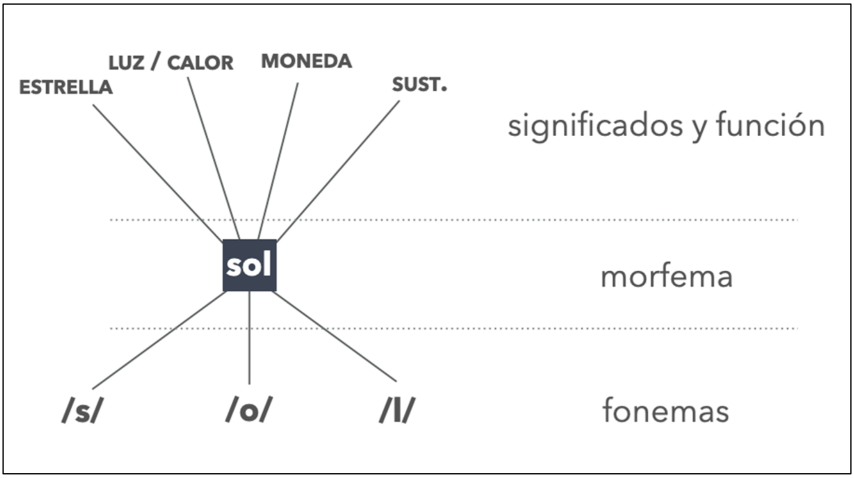



***Figura 1.*** *El morfema* sol *y algunas de sus relaciones*

El mismo razonamiento se puede aplicar a los demás elementos. Si el elemento (semántico) ESTRELLA está activado, transmitirá la activación al

morfema, que, a su turno, como acabamos de explicar, activará los tres fonemas. Este tipo de activación de los elementos del sistema explica la producción lingüística. Para el sentido inverso, el de la percepción del lenguaje, la situación es similar. La activación de los tres fonemas en sucesión activará el morfema, y el morfema activará uno de los significados.

Este modo de entender las relaciones que existen en un sistema lingüístico hacen el siguiente descubrimiento casi evidente. El morfema *sol* que, en esta representación muy esquemática, está situado entre el nivel semántico y el fonológico, parece tener solamente una función básica: la de recibir activación de uno de los niveles contiguos y transmitirla al siguiente. Dicho de otro modo, cada vez que uno de los significados representados en la Figura 1 esté activado, se transmitirá activación, a través del morfema, para la producción de la serie de fonemas /s/, /o/ y /l/. En sentido inverso, cada vez que estos fonemas se activen en esta sucesión (i.e. se realizan fonéticamente), se transmitirá activación, a través del morfema, a uno de los significados. Esto implica que no hay nada al nivel morfológico que sea esencial ni para el significado ni para la expresión de *sol*, dado que esa información ya está representada a los niveles contiguos. Lo que hemos etiquetado en el diagrama con la palabra *sol* parece ser simplemente un punto por el cual se conecta el nivel de la expresión con el nivel del significado.

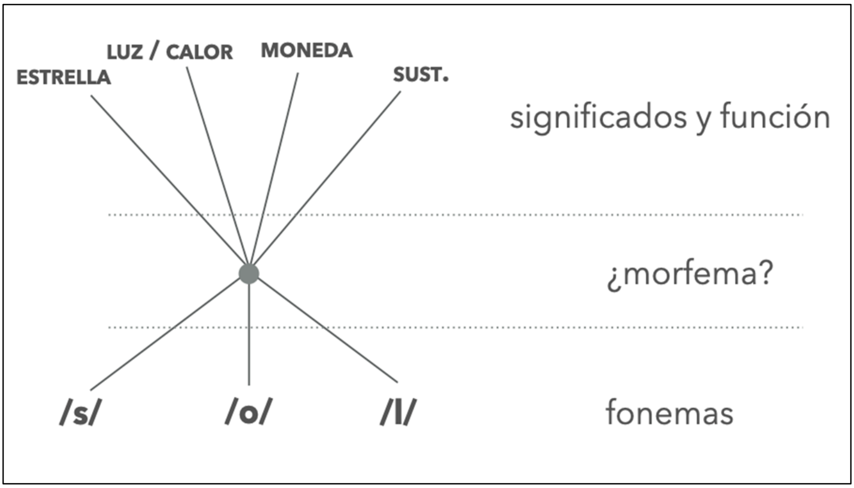



***Figura 2.*** *El morfema* sol *como nodo en el sistema*

Efectivamente, si quitamos esa etiqueta, no hay ningún tipo de pérdida de información y el sistema sigue funcionando del mismo modo que acabamos de exponer. En la Figura 2 se ofrece una representación alternativa, con el morfema remplazado por un simple punto, o nodo en el sistema.

La diferencia entre las dos figuras está en la desaparición de la etiqueta "sol" que, ahora se entiende, estaba allí para ayudar a leer el diagrama, pero no pertenece al sistema del mismo modo en que lo hacen las líneas de conexión, por ejemplo. Dicho de otro modo, las líneas tienen que estar allí para servir de medio de transmisión de la activación de los elementos de significado a los elementos de expresión, o a la inversa, pero la etiqueta "sol" no es esencial, el sistema funciona sin ella mientras haya allí un nodo que reciba y transmita la activación.

Hay al menos dos preguntas que surgen en este momento.

1. ¿Qué tipo de relación hay entre los elementos del mismo nivel? El diagrama no parece aclararlo.
2. Si el morfema no es nada más que un nodo a través del cual las unidades del nivel semántico están conectadas con las unidades del nivel fonológico, ¿cuál es la naturaleza de las unidades de aquellos dos niveles?

En cuanto a la primera pregunta, observamos que los fonemas tienen que combinarse en sucesión, es decir tienen que realizarse uno tras el otro en el axis sintagmático para configurar el morfema *sol*, mientras que las unidades de significado no se realizan todas al mismo tiempo. En un contexto pragmático habitual, una palabra tiene un solo significado, y los demás existen en lo que llamamos axis paradigmático. Por estas razones se necesita una convención de notación que aclare esta diferencia. La TRR usa dos tipos de nodos: nodos Y y nodos O. El nodo Y, representado por un triángulo, recibe activación en una línea y la deja pasar a todas las líneas que van al siguiente nivel, por lo cual las unidades con las que está conectado se realizarán/activarán todas (en el axis sintagmático). El nodo O recibe activación en una línea y la deja pasar solamente a una línea de las que salen del otro lado, hacia el siguiente nivel. La Figura 3 remplaza el nodo de la

Figura 2 con estos dos tipos para representar de manera más explícita el tipo de relaciones que se establecen.

Se observa que se ha remplazado el nodo de la Figura 2 con tres nodos distintos. Explicaremos por qué. Para la realización de los fonemas se necesita que la activación provenga a través de un nodo Y para que se activen los tres elementos fónicos. Además, los tres fonemas tienen que activarse en sucesión, no al mismo tiempo. Este rasgo está representado por el detalle de que las líneas que conectan el nodo con los fonemas no salen del mismo punto de la base del triángulo, sugiriendo de forma gráfica, la sucesión temporal. Este nodo tiene dos modos de funcionar, según el sentido de la activación que atraviesa el sistema. Si recibe activación desde arriba, la transmite a todas las líneas de abajo, en sucesión. En sentido inverso, solo si recibe activación de todas las líneas de abajo y en esta sucesión, se activará y transmitirá la activación a la línea de arriba. Si el nodo no recibe activación de las tres líneas, no se activará.

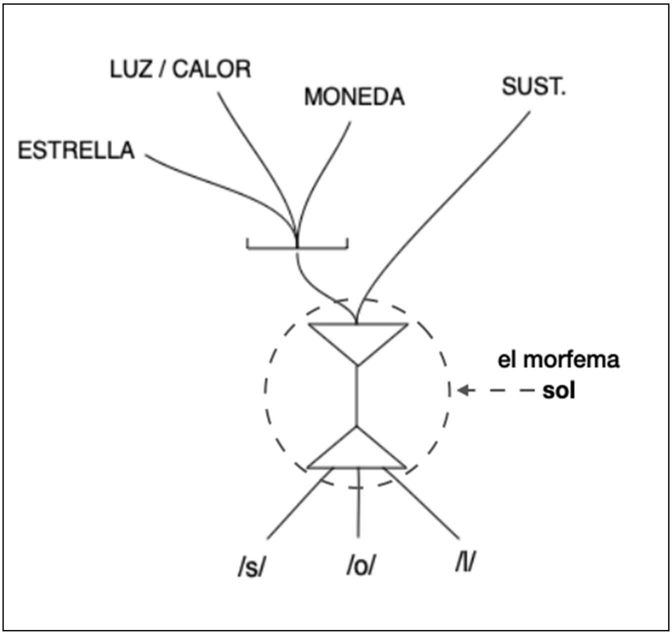



***Figura 3.*** *Los dos tipos de nodos que representan el morfema* sol

Este nodo está conectado hacia arriba con otro nodo Y, pero que está representado al revés. Esta es otra convención de la notación de TRR para

representar la segunda distinción que la teoría hace entre los nodos. Tanto un nodo Y como un nodo O puede ser ascendente o descendente. Los términos no se refieren a la dirección de la activación. Por ejemplo, el nodo que hemos presentado en el párrafo anterior es un nodo Y descendente, aunque hayamos dicho que puede recibir activación en los dos sentidos. La distinción ascendente vs. descendente se refiere a la orientación del nodo, es decir a la orientación del lado conectado con más líneas (uno de los dos lados se conecta siempre con solo una línea). Desde luego, el segundo nodo que presentamos es un nodo Y ascendente porque se conecta con una línea que va hacía abajo y dos líneas que van hacía arriba. El nodo necesita activación de las dos líneas desde arriba para activarse y, en sentido opuesto, cada vez que reciba activación desde abajo, activará ambas líneas hacia arriba. La razón de interponer este nodo es un aspecto que no hemos mencionado al hablar de las dos primeras figuras, para no dificultar el entendimiento del razonamiento principal, pero ahora lo podemos plantear. Entre los elementos de significado mencionados en el diagrama, aparece también el de SUST. El concepto de sustantivo es, evidentemente distinto de los conceptos semánticos. Es, más bien, un concepto morfo-sintáctico en el sentido en que se refiere a la función que un morfema puede desempeñar en una construcción más amplia. No obstante, a este nivel muy simplificado de la explicación, en que distinguimos básicamente entre forma (expresión) y contenido (significado), las informaciones gramaticales como el tiempo, el género, el número, la clase de palabras etc. son, evidentemente, más contenido que forma. Así pues, la expresión [s o l] activa al mismo tiempo tanto el concepto de SUST. como uno de los conceptos semánticos que están más a la izquierda en el diagrama. Para ilustrar esto se necesita interponer un nodo Y ascendente y no ordenado. Esto significa que el nodo activará las dos líneas ascendentes al mismo tiempo, no en sucesión, como lo hace el nodo Y que activa los fonemas. La convención de notación es representar las líneas saliendo del mismo punto de la base del triángulo. El morfema *sol* tiene al mismo tiempo tanto un significado léxico como una función, la de sustantivo. De este nodo, la línea que va hacia la izquierda pasa por otro nodo antes de activar uno de los

significados. Este es un nodo O que solo permite pasar la activación a una de las líneas ascendentes, por lo cual solo uno de los significados se va a activar, según el contexto[5].

Volviendo ahora a la primera pregunta, la respuesta es que el tipo de relación que hay entre los elementos del mismo nivel viene especificado por el tipo de nodo del nivel contiguo, al que están conectados. Los fonemas /s/, /o/ y /l/ están en una relación sintagmática (en este contexto) porque el nodo Y dicta que van a aparecer juntos, mientras que los significados ESTRELLA, LUZ/CALOR MONEDA están en una relación paradigmática porque el nodo Y dicta que cualquiera podría activarse, pero que sólo uno lo va a hacer en un contexto determinado.

Pero cuál es la naturaleza de estos elementos? Esta es la segunda pregunta que hemos formulado más arriba. Sin prolongar más la respuesta, diremos que el mismo tipo de razonamiento que funciona para el nivel morfológico funciona para todos los niveles de la estructura lingüística. En la Figura 4 se representa la misma información relacionada con el morfema *sol*, pero con más detalles. Explicaremos algunos elementos para ilustrar la idea principal. Los tres fonemas que configuran el morfema tampoco son unidades. Sabemos que un fonema se define a través de sus rasgos distintivos, pues son estos los que tienen que producirse para que el fonema adquiera realidad acústica. Por lo cual, lo que llamamos fonemas son también nodos en la red, esta vez nodos Y descendientes y no ordenados, que transmiten activación para la producción simultánea de todos los rasgos distintivos de aquel fonema. De hecho, se observa que se ha remplazado la etiqueta de cada fonema con una combinación de un nodo O ascendente, que representa el hecho de que tal fonema puede aparecer en muchos otros morfemas que están en una relación paradigmática entre ellos, y un nodo Y descendente, para la producción de los rasgos.

---

[5] De hecho, el nodo O deja pasar la activación a todas las líneas, pero al siguiente nivel todos los nodos con los que se conecta van a ser nodos Y que necesitarán la activación de una línea adicional para pasar la activación más adelante. Normalmente, solo en un caso habrá esta línea adicional activa, por lo cual la activación de las otras líneas morirá (Lamb 1999: 68-69).

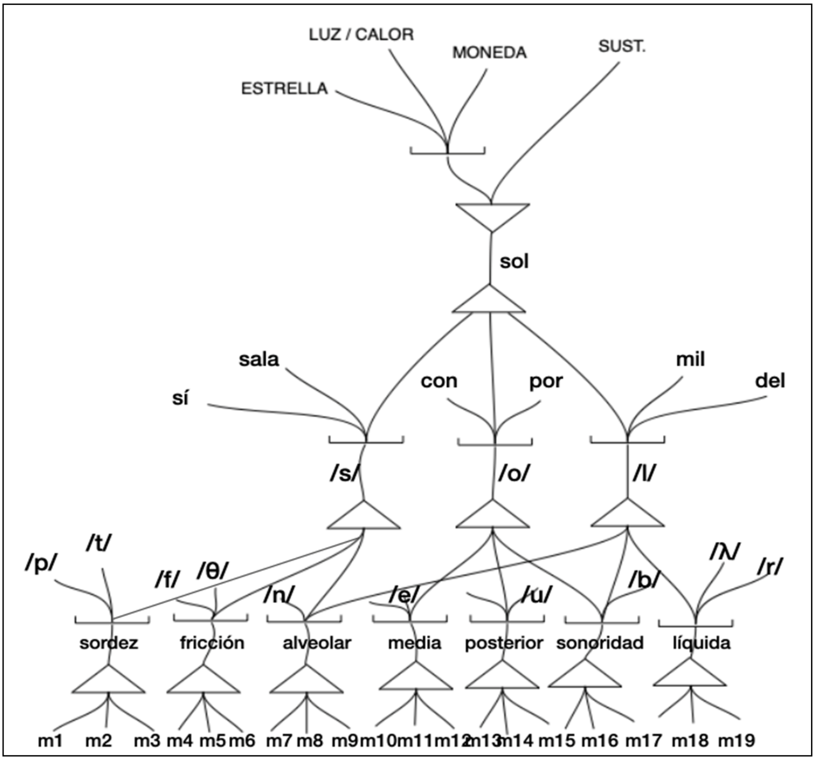



***Figura 4.*** *Algunas de las relaciones implicadas en la producción del morfema* sol

Y los rasgos distintivos, ¿tendrán quizá más realidad física que los demás elementos? Por ejemplo, para la producción de lo que llamamos fricción sabemos que los órganos articulatorios de una persona tienen que funcionar de una manera extremadamente coordinada con el resultado de una columna de aire que sale con dificultad a través de una apertura muy reducida (Hualde *et al*. 2009: 61). Este resultado se obtiene por contracciones musculares. Así que un rasgo articulatorio es a su vez un nodo en la red que transmite la activación a todos los músculos implicados. Y los músculos? Estos sí que tienen realidad física, por lo cual el nivel inferior, representado en el diagrama por las etiquetas m1, m2, m3 etc., representan la interfaz del sistema lingüístico, que es puramente relacional, con un sistema biológico[6], en este caso el muscular.

---

[6] En un hablante humano, el sistema relacional es implementado en estructuras que son también biológicas, el sistema nervioso. Pero, en principio, podría implementarse en otros tipos de estructuras mientras mantenga el mismo tipo de funcionamiento.

Se puede entender ahora mejor cómo puede haber un sistema que contenga solamente relaciones, sin objetos o unidades entre los cuales se establezcan las relaciones. Dentro del sistema solamente hay relaciones, es verdad, pero a sus extremidades el sistema lingüístico tiene interfaces con sistemas que sí contienen elementos físicos. Lo que acabamos de presentar es válido para la producción lingüística y, efectivamente, las evidencias que provienen de las neurociencias confirman que la producción lingüística consiste en actividad motoria (Lieberman 1984: 98-122), es decir en la contracción de músculos que reciben impulsos nerviosos procedentes del cerebro. Pero ¿qué músculos van a activarse en cierto momento? ¿Cómo se organiza el sistema nervioso central para transmitir activación a ciertos músculos? Es a este tipo de preguntas a las que la TRR ofrece un modelo plausible.

En cuanto a la recepción, las cosas son relativamente similares, con la diferencia de que la interfaz inferior nu es con el sistema muscular sino con los órganos de sentido, estructuras biológicas extremadamente especializadas en convertir estímulos de la realidad exterior (luz, sonidos, presión etc.) en impulsos nerviosos, i.e. en activación. De allí, la activación entra en el sistema lingüístico y pasa por las varias vías de activación hasta llegar al nivel superior de los significados. Y allí, ¿qué tipo de interfaz hay? La cuestión es mucho más compleja, pero en un intento de presentar la versión simplificada, diremos que el nivel de los significados no es uno puramente lingüístico. Dicho de otro modo, el nivel semántico es él mismo la interfaz con el sistema conceptual general que está conectado no solo con el sistema lingüístico, sino con todos los sistemas de percepción. El concepto SOL (MONEDA) no está conectado solamente con la red lingüística (parte de la cual se presenta en la Figura 4), sino también con otros sistemas (que, supuestamente, son ellos mismos redes relacionales), en los cuales se forma la imagen de una moneda, el sonido de una moneda (cuando toca el suelo, por ejemplo) o la sensación táctil de cómo se siente una moneda entre los dedos. Todas las redes que representan estos tipos de información están conectadas con un nodo central, situado en la parte superior de esta jerarquía, que representa el concepto multimodal SOL (Lamb 1999: 141-162, Lamb 2016).

## 4. Conclusiones

Hemos presentado en los apartados anteriores el tipo de argumento que la teoría lambiana utiliza para demostrar su tesis fundamental: el sistema lingüístico es una red relacional que no contiene ni unidades, ni símbolos, sino solamente nodos y líneas a través de las cuales la activación circula por el sistema entre las dos interfaces con el sistema muscular y los órganos de sentido en la parte inferior y el sistema conceptual en la parte superior.

La consecuencia fundamental de esta concepción acerca del lenguaje es la necesidad de explicar cualquier fenómeno lingüístico (a nivel individual) en estos términos de redes relacionales. Los pocos estudios que han empezado a aplicar la teoría, han demostrado que el modelo tiene un gran poder explicativo en cuanto a fenómenos habituales (Lamb 1999: 94; Martín García 2015; Sullivan 2017) pero también para explicar hechos marginales como los errores de habla y los actos fallidos (Gil 2014; Sullivan & Tsiang 2017) o los fenómenos de interferencia lingüística en la fonética (Buzilă 2017).

Sugerimos, por todo esto, que uno de los campos que se ocupa por fenómenos que siempre han sido considerados "desviaciones de la norma" (Weinreich 1974 [1953]: 1), es decir el campo del contacto lingüístico, debería empezar a utilizar el modelo de la TRR a la hora de analizar la producción lingüística de hablantes bilingües o multilingües. Sería interesante evaluar si un sistema que no contiene unidades lingüísticas, contiene en el caso de los bilingües, tales entidades como lenguas distintas o si, en su caso, también se trata solamente de redes y subredes interconectadas sin delimitaciones claras entre los idiomas.

## Bibliografía

Buzilă, Paul. 2017. Language contact phenomena from a neurocognitive perspective. In Wohl, Eugen (ed.). *Tehnici și strategii novatoare în dinamica limbajelor de specialitate.* 215–229. Cluj-Napoca: Casa Cărții de Știință.

Gil, José María. 2014. Sobre la importancia linguïstica de los actos fallidos, *Psicoanálisis* 26(1). 23–43.

Hualde, José Ignacio & Olarrea, Antxon & Escobar, Ana María & Travis, Catherine E. 2009. *Introducción a la lingüística hispánica.* New York: Cambridge University Press.

Lamb, Sydney. M. 1966. *Outline of Stratificational Grammar.* Washington, D.C.: Georgetown University Press.

Lamb, Sydney M. 1999. *Pathways of the Brain. The Neurocognitive Basis of Language.* Amsterdam: John Benjamins.

Lamb, Sydney. 2016. Linguistic structure: A plausible theory. *Language Under Discussion* 4(1). 1–37.

Martín García, Adolfo. 2015. A connectionist approach to Functional-Cognitive linguistics: Spanish pronominal clitics and verb endings in Relational Network terms. *Revista Signos: Estudios de Lingüística* 48(88). 197–222.

Lieberman, Philip. 1984. *The biology and evolution of language.* Cambridge, MA: Harvard University Press.

Saussure, Ferdinand de. 1945. *Curso de lingüística general*. Buenos Aires: Editorial Losada.

Sullivan, William J. 2017. An RNT approach to Russian obstruent onsets. In García, Adolfo M. & Sullivan, William J. & Tsiang, Sarah (eds) *Relational Network Theory. History, Principles and Descriptive Applications.* 79–102. Sheffield: Equinox.

Sullivan, William J. & Tsiang, Sarah. 2017. An RNT Approach to speech errors in English and Polish. In García, Adolfo M. & Sullivan, William J. & Tsiang, Sarah (eds) *Relational Network Theory. History, Principles and Descriptive Applications.* 157–173. Sheffield: Equinox.

Weinreich, Uriel. 1974 [1953]. *Languages in Contact. Findings and Problems*. The Hague. Paris: Mouton.

# Grammaire et lexique

# Réorganisation du système verbal en français

**Jukka HAVU**
*Université de Tampere*

**Abstract.** The verbal system of the French language has undergone profound changes during its documented history. Many forms that were quite normal in medieval and classical French (especially simple past, anterior past, imperfect subjunctive, pluperfect subjunctive) are hardly ever used in contemporary spoken language but continue existing, albeit in decreasing frequency, in formal written language. In this study I examine also some other changes in Modern French, involving the 1st group of verbs, which represents almost 90 % of all verb entries. In addition to the forms mentioned above, almost all the subjunctive present forms of the 1st group of verbs are identical with those of the present indicative. Moreover, the infinitive (*parler*) and the perfect participle (*parlé*) are pronounced the same way. These changes lead to the conclusion that in spoken French there are two basic forms of the 1st group of verbs, [parl] and [parlE], and that the distinction between the indicative and the subjunctive no more exists within this group. An exception are the forms of 1st and 2nd persons plural (*nous parlons – nous parlions; vous parlez – vous parliez*). However, in spoken language the etymological form *nous* has been replaced by the impersonal form *on*, which formally aligns the 1st person plural with the rest of the forms. The only exception is thus the 2nd person plural that maintain the difference between the indicative present *parlez* and the subjunctive present *parliez*, presumably because of its markedly interactional function. The changes within the 1st group of verbs affect in some cases even verbs of the two other groups (ex. *j'ai peur qu'il finit par tout faire disjoncter ; les rencontres que j'avais ou allais faire ; quelles mesures avez-vous ou allez-vous prendre*).

**Keywords:** French language, verbal system, spoken language, structural reorganization, homonymy

## 1. Introduction

Il peut sembler, de prime abord, qu'il soit difficile, presque impossible de dire quelque chose de nouveau sur le système verbal du français. De nombreux chercheurs ont produit des milliers de travaux de recherche sur le verbe qui, sans doute, constitue une des catégories grammaticales les plus complexes de cette langue. L'étude de Jean-Marie Fournier (2013) illustre d'une façon particulièrement compétente l'histoire du traitement théorique et descriptif du temps verbal dans la tradition grammaticale française depuis Port-Royal jusqu'à la fin du XIXe siècle. L'approche des grammairiens, avec de notables exceptions telles que Beauzée, est souvent normative et cherche à fixer l'emploi correct et prescriptif des formes verbales. Au XXe siècle, avec le développement de la linguistique moderne et contemporaine, les études sur le verbe approfondissent considérablement l'analyse sémantique et la dimension cognitive des formes verbales du français et essayent d'en analyser le lien avec la réalité extralinguistique et la perception et cognition humaines.

L'important nombre de textes anciens conservés ainsi que les nombreuses études portant sur l'évolution diachronique du français permettent de suivre l'évolution des valeurs des différentes formes verbales. L'emploi de certaines formes, aussi bien celui des temps que des modes verbaux, a subi d'importantes modifications sémantiques au cours des siècles. Rien de plus naturel car le changement linguistique est un phénomène constant dans toutes les langues naturelles ; seules les langues mortes ne changent pas. Marchello-Nizia (1979 : 6) constate que « tout état de langue est à la fois, nécessairement, *transition* et *stabilité* ». D'autre part, il est clair que les langues diffèrent les unes des autres en ce qui concerne la rapidité du changement. Par exemple, dans le domaine linguistique roman, c'est le français et le roumain qui se sont éloignés le plus des solutions typiques des autres langues sœurs. Dans le cas du roumain (qui d'ailleurs présente aussi de nombreux traits archaïsants), il s'agit vraisemblablement, au moins en partie, de l'influence des langues de superstrat et d'adstrat. Contrairement aux autres langues romanes, le roumain s'est développé

d'une certaine façon en vase clos, isolé géographiquement des autres langues appartenant à la même famille linguistique.

## 2. Le changement linguistique

Il existe de très nombreuses études sur le changement linguistique. En fait, la linguistique moderne apparaît sur la base construite par la philologie comparée des langues indo-européennes au XIXe siècle. L'école philologique cherchait à documenter et à reconstruire l'évolution des langues afin de remonter à leurs origines communes. La philologie comparée était étroitement liée aux sciences de l'histoire, d'une part, et aux sciences biologiques, de l'autre (d'où l'expression « la vie du langage » ; voir l'évolution de la linguistique dynamique en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, voir Klippi 2010). Les comparatistes du XIXe siècle priorisaient l'étude des changements phonétiques qui, selon un point de vue largement partagé, entraînaient souvent des changements morphologiques, morphosyntaxiques et syntaxiques. Il semble évident, pourtant, que les changements phonétiques ne sont pas le seul élément qui puisse expliquer la disparition de certaines formes et l'apparition de nouvelles structures.

Les langues romanes se sont développées sur la base du latin populaire (sur ce latin dit vulgaire, cf. l'étude classique de Väänänen (1981[1963]), qui présentait vraisemblablement des différences parfois même considérables dans les régions latinisées de l'Empire romain. En outre, les diverses langues de substrat, de superstrat et d'adstrat ont laissé des traces dans les langues romanes et contribué à la fragmentation de la Romania. Cette influence externe est souvent difficile à documenter en raison du petit nombre de textes conservés en langues romanes avant l'an 1000 (dans certaines langues romanes, les premiers documents datent d'époques encore beaucoup plus tardives). Il semble évident que le passage du latin aux langues romanes s'est produit pendant la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, époque particulièrement pauvre de documents écrits. Certains des changements linguistiques qui se sont produits pendant cette évolution se manifestent déjà dans des textes qui appartiennent à la période de la latinité tardive, souvent en tant que déviations de la norme (comme le prouvent les

traités de grammaire rédigés entre le IIIe et le Ve siècles). Les documents notariaux, écrits tout au long du Haut Moyen Âge dans un latin parfois très profondément imprégné d'éléments typiques des langues romanes, illustrent également l'évolution qui se produisait dans la langue parlée (voir l'ouvrage de Wright, 1982 ; l'auteur considère que la dichotomie latin vs. langue vernaculaire s'est réalisée en France seulement avec la renaissance carolingienne et en Espagne beaucoup plus tard)[1]. Les changements linguistiques aboutissent au cours des siècles à des structures grammaticales qui dans les premiers textes romans se sont déjà considérablement éloignées des solutions latines. Or, malgré la diversité d'influences et de contextes, les langues romanes présentent d'indubitables similitudes structurelles lorsqu'elles commencent à être utilisées dans des textes écrits. Il est clair, néanmoins, que l'évolution linguistique de ces langues ne s'est pas arrêtée mais a continué à se développer et à créer de nouvelles formes d'expression et à en éliminer d'autres.

### 3. La réorganisation du système verbal du français

Dans la présente étude, nous allons aborder certains phénomènes qui ont changé la physionomie du système verbal du français. Parmi ces phénomènes, certains sont documentés depuis des siècles (comme l'extension du passé composé), mais d'autres sont plus récents (comme la confusion de l'infinitif et du participe de la première conjugaison). L'évolution du système verbale du français est caractérisée par des processus de simplification en ce qui concerne les formes étymologiques (par exemple la disparition du passé simple et de l'imparfait du subjonctif).

Or, le système verbal du français, comme ceux de toutes les autres langues romanes, s'est enrichi avec de nombreuses expressions périphrastiques dont quelques-unes sont pleinement grammaticalisées, comme les temps composés (*avoir/être* + participe), qui constituent un élément paradigmatique du système verbal, et les temps surcomposés (*avoir eu* + participe) qui ont du mal à être acceptés par la grammaire normative. Certaines de ces périphrases de formation romane ont disparu (par exemple les expressions *être* +

---

[1] L'approche de l'auteur a été pourtant critiquée assez durement par plusieurs romanistes.

gérondif, *cuider* + infinitif, etc., et *sortir/achever de* + infinitif pour exprimer le sens de passé récent), d'autres mènent une existence précaire (par exemple *aller* + gérondif) dans la langue contemporaine, tandis que d'autres sont d'un usage généralisé et partie intégrante du système (*venir de* + infinitif, *aller* + infinitif, *être en train de* + infinitif, *être sur le point de* + infinitif, etc.). Parallèlement à l'évolution morphologique des formes de base du système, à savoir les temps et modes simples et composés, il faut constater les importants changements sémantiques subis non seulement par certaines formes étymologiques mais aussi par les formes composées, de formation romane.

Le français est une langue où plusieurs éléments constitutifs de la structure linguistique (phonétique, morphologie, syntaxe) se réalisent très différemment selon qu'il s'agit de la langue écrite ou orale. Martinet (1992 : 161) a fait l'observation suivante concernant la relation entre la langue parlée et la langue écrite :

> Une grammaire du français, fondée uniquement sur la langue parlée sous sa forme phonique, présenterait une structure qui différerait profondément de celle qu'offrent les grammaires classiques qui ne tiennent guère compte que de la langue traditionnelle sous sa forme graphique.

Le système verbal est un exemple illustratif de cette différence des deux registres ; plusieurs formes qui ont presque totalement disparu de la langue parlée (le passé simple, le passé antérieur, l'imparfait du subjonctif, le plus-que-parfait du subjonctif, etc.) continuent de se maintenir, tant bien que mal, dans la langue littéraire. C'est pourquoi, au moment d'analyser le système verbal, il faut bien distinguer entre les différents registres allant du langage écrit soutenu à la langue orale familière et populaire. En outre, parmi les formes verbales, il y en a plusieurs qui sont homographes ou homophones, comme la 3e personne du passé simple et de l'imparfait du subjonctif des verbes en *-er*, identiques à l'oral et distinctes à l'écrit.

Notre approche consiste à analyser les formes verbales du 1er groupe des verbes dans le français parlé. Nous nous concentrons sur le premier groupe des verbes en *-er*, parce qu'il est de loin le plus important des trois

groupes du point de vue du nombre des verbes. Le tableau suivant est emprunté à Surcouf (2011 : 103) :

***Tableau 1.*** *Répartition des verbes dans les groupes dans le Petit Robert (2011)*

| | **1er Gr** | **2e Gr** | **3e Gr** | **Total** |
|---|---|---|---|---|
| nombre de verbes | 5922 | 313 | 393 | 6628 |
| % | 89% | 5% | 6% | 100% |

Il faut constater, néanmoins, que du point de vue de la fréquence, la situation apparaît plus complexe. Une proportion importante des verbes du 3e groupe sont à la fois très fréquents et très irréguliers. Des 100 verbes les plus fréquents (*être* et *avoir* exclus), ceux qui appartiennent au 3e groupe représentent presque la moitié (49). En revanche, les verbes du 2e groupe ont une fréquence nettement moins basse ; parmi les 100 verbes les plus fréquents, il n'y a que deux de ce groupe (v. Surcouf 2011 : 103). Nous partons de la supposition que les modifications des valeurs sémantiques des différentes formes qui se produisent à l'intérieur du 1er groupe affectent aussi les verbes des autres groupes (voir les exemples 40-52, plus bas). En outre, la première conjugaison, hormis le verbe *aller* (qui d'ailleurs pourrait être intégré dans le 3e groupe), est homogène du point de vue des désinences ; les irrégularités sont fondamentalement orthographiques (par ex. les types *-cer*, *-ger*, *-guer*, etc.) ou bien des alternances vocaliques du radical (parfois combinées avec des modifications orthographiques comme par exemple *céder* et *jeter*, etc.).

***Tableau 2.*** *Les formes verbales simples et composées du français (1ère conjugaison, 3e personne)*

| **indicatif, temps simples** | **indicatif, temps composés** | **subjonctif, formes simples** | **subjonctif, formes composées** |
|---|---|---|---|
| il parle | il a parlé | il parle | il ait parlé |
| il parlait | il avait parlé | il parlât | il eût parlé |
| il parla | il eut parlé | | |
| il parlera | il aura parlé | | |
| il parlerait | il aurait parlé | | |

Il apparaît du tableau précédent qu'à la 3e personne, ce sont surtout les formes homophones qui se trouvent depuis longtemps dans une situation précaire. Or, l'homophonie ne se limite pas à la 3e personne. Les formes du présent du subjonctif du 1er groupe des verbes sont identiques avec celles de l'indicatif sauf à la 4e et à la 5e personne. En outre, la 4e personne (*nous*) est le plus souvent remplacée par *on* dans la langue parlée ce qui renforce encore l'identité formelle de ces deux modes. Les seules formes qui restent distinctes sont celles de la 5e personne ( *vous parlez* vs. *vous parliez*) :

***Tableau 3.*** *L'indicatif et le subjonctif présent, 1er groupe de verbes*

| Indicatif | Subjonctif |
|---|---|
| je parle | je parle |
| tu parles | tu parles |
| il / elle parle | il / elle parle |
| (nous parlons) / on parle | (nous parlions) / on parle |
| vous parlez | vous parliez |
| ils / elles parlent | ils / elles parlent |

## 4. Le subjonctif et l'indicatif

Il semble assez naturel qu'en raison de la similitude des formes de l'indicatif et du subjonctif, il émerge des confusions structurelles chez les locuteurs. Comme *Je sais qu'il chante* et *Je veux qu'il chante* ne présentent aucune différence formelle quant au mode verbal de la proposition subordonnée, il n'est pas étonnant que dans certains parlers ce parallélisme entraîne la disparition de la distinction indicatif-subjonctif : *Je sais qu'il vient / Je veux qu'il vient,* v. Pooley (1996) pour le chtimi et Mougeon & Beniak (1989) pour le français canadien parlé hors Québec. Poplack (1990: 15) constate que dans son corpus de 6000 phrases, « /…/ au moins la moitié des verbes enchâssés sont ambigus, c'est-à-dire que leur forme morphologique ne permet pas de distinguer s'il s'agit d'un indicatif ou d'un subjonctif /…/ ».

Meillet (1982[1920] : 189) définissait le mode verbal de la manière suivante :

> Sous le nom de *modes* on entend les formes au moyen desquelles est indiquée l'attitude mentale du sujet parlant par rapport au procès indiqué par le verbe.

Il semble, toutefois, que le mode verbal, souvent défini dans les grammaires des langues romanes selon des critères morphologiques, n'est qu'un de plusieurs facteurs qui régissent le contenu modal d'un énoncé. Rocchetti (2014 : 149) observe :

> La différence entre *il faut que tu manges* et *je vois que tu manges* n'est pas une différence modale au même titre que *il faut que tu dormes / je vois que tu dors*. Dans ce dernier couple, il y a encore une redondance entre le subjonctif marqué *tu dormes* et la sémantèse virtualisante de *il faut*.

Rothstein (2015 : 216), dans son étude sur les verbes *espérer* et *souhaiter,* considère que l'emploi du subjonctif présuppose la focalisation du rôle de l'allocutaire. D'après l'auteur, il y a des cas où l'allocutaire est présent d'une façon explicite comme dans les occurrences de la « modalité déontique (*il faut que*), épistémique (*impossible que*), des marqueurs concessifs (*bien que*) ou appréciatifs (*dommage que*) où « le subjonctif ne fait que souligner le rôle de l'allocutaire dans la prise en charge assertive partagée et surtout partageable » (Rothstein 2015 : 218). Dans d'autres types de contextes, c'est le subjonctif seul qui remplit cette fonction. Comme nous pouvons l'observer, l'analyse de ce chercheur montre que le contenu sémantique souvent attribué au seul subjonctif, peut se réaliser de différentes manières dans la phrase complexe. En fait, il semble qu'en français, les cas où le sens d'une phrase change uniquement en vertu de l'alternance indicatif vs. subjonctif (comme *Je cherche une secrétaire qui connaît bien l'anglais* vs. *Je cherche une secrétaire qui connaisse bien l'anglais*) soient clairement moins nombreux que les contexte où le subjonctif n'est qu'un phénomène de dépendance.

Lindschouw (2011) passe en revue les principales théories concernant les fonctions du subjonctif en français. Son ouvrage illustre bien la multiplicité des analyses proposées et montre la complexité de cette catégorie sémantique, impossible à définir selon des critères univoques. Cela apparaît clairement lorsque l'on compare le subjonctif dans les langues romanes, qui présentent des différences parfois même considérables pour ce qui est de l'usage de ce mode. En espagnol, par exemple, le subjonctif conserve davantage d'indépendance dénotative qu'en français. Pour illustrer les différences par rapport au français, examinons le cas des

propositions concessives. Elles appartiennent à deux groupes selon le caractère réel ou irréel de la situation exprimée dans la subordonnée. En espagnol, cette différence est exprimée au moyen de l'alternance indicatif vs. subjonctif :

(1) *Tienes que ir a la reunión aunque estás* [ind] *enfermo*.

(2) *Tienes que ir a la reunión aunque estés* [subj] *enfermo.*

Dans la première phrase, il s'agit d'une situation réelle ; le locuteur est au courant du fait que son interlocuteur est malade, tandis que dans la seconde, il ignore quel est son état de santé. Pour ce qui est du français, l'exemple (1) serait très probablement traduit par *Tu dois aller à la réunion bien que tu sois malade* et le second par *Tu dois aller à la réunion même si tu es malade* ou *Tu devrais aller à la réunion même si tu étais malade.* Cette petite analyse contrastive montre que ce qu'en espagnol est exprimé au moyen de l'alternance du mode verbal dans la subordonnée est rendu en français par deux conjonctions différentes (pour une analyse très détaillée sur l'emploi des modes dans les propositions concessives en français et en espagnol, voir l'étude de Lindschow, 2011).

En français, l'on préconise, depuis longtemps déjà, la mort du subjonctif :

> L'amour du subjonctif est une passion aujourd'hui assez rare. À ce mode et au déploiement de ses temps déjà nous pouvons songer avec nostalgie : on n'en use plus vraiment que dans l'écriture littéraire où il est suspect d'académisme : et il tend, même au présent, à déserter maintes bouches (ainsi j'entends dire : « j'ai peur qu'il ne viendra pas », ou : « bien qu'il était là », ou bien : « encore qu'il fait froid »). Et il est dérisoire qu'il subsiste, fortement, dans son emploi fautif avec la locution *après que*, et qu'il tende à s'imposer après le verbe *espérer*. On le voit disparaître de la langue comme d'un visage défait les couleurs, ou d'un ciel d'été les nuages qui lui donnaient relief et hauteur. (Richard Millet, 1986, *Le sentiment de la langue*, Éditions de la Table Ronde)

> Mais c'est vrai, nous nous oublions : le subjonctif ne sert à rien. Il n'est donc pas nécessaire d'en affliger notre jeunesse. Un mode qui exprime l'irréel, le possible, l'incertain, tout un monde d'imaginaire et de supposition, de souhaits et de regrets, voilà qui est en effet bien inutile

> dans un monde moderne. La suppression de toute complexité dans les formes grammaticales a signé la mort du subjonctif. (Natacha Polony, 2005, *Nos enfants gâchés,* Éditions Jean-Claude Lattès)

Or, on peut bien entendu se demander si c'est vraiment le subjonctif qui exprime « l'irréel, le possible, l'incertain », etc., étant donné que bien des langues qui ne connaissent pas ce mode, sont tout à fait capables d'exprimer ces notions par d'autres moyens. C'est aussi l'opinion de Rihs (2016 : 6) qui défend une approche procédurale de l'analyse des fonctions sémantiques du subjonctif : « Force est d'admettre que l'hypothèse selon laquelle le subjonctif serait porteur d'un sens conceptuel (représentationnel) est difficile à maintenir. »

D'après Kukenheim (1967 : 96), « […] le subjonctif est en recul depuis l'ancienne langue et qu'actuellement le bon usage de ce mode a été codifié par les grammairiens logiques. » Brunot & Bruneau (1949 : 368) observent que « L'histoire du mode subjonctif est l'histoire de sa lutte avec le conditionnel. Aujourd'hui *le conditionnel l'emporte*, et le subjonctif n'est plus qu'un mode défectif ».

Soutet (2000 : 4) constate que « […] il ne faut pas majorer ces données très socialement marquées [les emplois fautifs du point de vue de la grammaire normatif, JH], force là encore est de reconnaître que, dans le plan verbal, seul le subjonctif est concerné par un tel risque de marginalisation confinant à l'élimination ». Il est évident, d'autre part, que l'emploi « correct » du subjonctif est aussi socialement marqué ; son emploi est assez fortement imprégné de considérations normatives et de culture littéraire. Or, il est quelque peu exagéré de dire que l'emploi du subjonctif aurait « été codifié par les grammairiens logiques » si par là l'on veut dire que son emploi serait strictement déterminé par la grammaire prescriptive. Soutet (2000) présente de nombreux cas où alternance indicatif vs. subjonctif produit des sens distincts (par exemple *Je comprends qu'il n'a pas l'intention de m'aider* vs. *Je comprends qu'il n'ait pas l'intention de m'aider*) sans que ces usages soient dictés par la grammaire prescriptive (voir aussi Rihs 2016).

Malgré la vision pessimiste de Richard Millet et de Natacha Polony (et de beaucoup d'autres), ce qui vient d'être exposé ne veut pas dire que le subjonctif se soit complètement perdu en tant que catégorie grammaticale.

Tout simplement, il est peu productif, et la plupart de ses emplois se limitent surtout à des contextes bien définis par les grammaires normatives (les « grammairiens logiques » de Kukenheim, voir plus haut). Il est bien connu (comme l'observe aussi Richard Millet dans sa plaidoirie), que dans certains cas le subjonctif se répand aux dépens de l'indicatif, surtout dans la langue parlée. C'est notamment le cas de la conjonction *après que* (voir par exemple Kronning 1999) et du verbe *espérer* (voir Rothstein 2015).

Siepmann & Bürgel (2015 : 11) observent que le rapport subjonctif/ indicatif varie considérablement selon les registres. Dans le genre oral informel il est de 1/74, oral formel de 1/22, dans les forums de discussion 1/35 et dans les lettres 1/21. Les auteurs ne précisent pas s'ils ont pris en considération les cas où l'indicatif et le subjonctif sont formellement identiques ; les exemples qu'ils donnent contiennent uniquement des subjonctifs des 2e et 3e groupes de verbes qui présentent des formes du subjonctif distinctes de celles de l'indicatif.

Comme il vient d'être dit, dans la plupart des cas, le subjonctif est devenu un phénomène de dépendance et il n'a plus de valeur dénotative. Il est évident, néanmoins, qu'il serait précoce, pour dire le moins, de considérer que le subjonctif a disparu du système français. Or, étant donné son identité formelle avec l'indicatif dans un très grand nombre de cas, surtout dans les verbes du 1er groupe, on pourrait dire que c'est une forme fossilisée dont la productivité est sérieusement affectée.

## 5. Les « temps » du subjonctif

La marginalisation du subjonctif vaut encore davantage pour les formes autres que le subjonctif présent. L'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif sont des formes presque complètement absentes du langage oral et peu utilisées dans la langue écrite. Il est évident que même dans l'ancienne langue où le subjonctif possédait une vitalité qu'il a perdue dans la langue contemporaine, les « temps » de ce mode n'avaient pas la même fonction temporelle que les temps de l'indicatif. Les différences les plus frappantes entre les valeurs temporelles des formes de l'indicatif et du subjonctif sont l'inexistence d'un futur du subjonctif ainsi que la neutralité aspectuelle de

l'imparfait du subjonctif qui n'exprime aucune différence entre une action achevée ou inachevée.

Malgré les efforts de l'association CO.R.U.P.S.I.S. (le COmité pour la Réhabilitation et l'Usage du Passé Simple et de l'Imparfait du Subjonctif, inactif, il est vrai, depuis 2003, cf. le livre de Bouissière 1999), l'imparfait du subjonctif semble définitivement mort et enterré, au moins dans le français parlé. Dans le français littéraire, c'est la 3e personne que continue à végéter dans des conditions précaires, tandis que les autres formes sont le plus souvent jugées simplement ridicules. La « complainte amoureuse », attribuée à Alphonse Allais[2] en est une preuve illustrative :

*Ah ! Fallait-il que je vous visse,*
*Fallait-il que vous me plussiez,*
*Qu'ingénument je vous le disse,*
*Qu'avec orgueil vous vous tussiez ;*
*Fallait-il que je vous aimasse,*
*Que vous me désespérassiez,*
*Et qu'en vain je m'opiniâtrasse*
*Et que je vous idolâtrasse,*
*Pour que vous m'assassinassiez ?*

Sur le site de l'Université Ouverte des Humanités[3], nous trouvons le tableau suivant sur l'emploi de l'imparfait du subjonctif dans la langue classique et le registre soutenu :

***Tableau 4.*** *L'emploi du subjonctif imparfait dans le français classique*

| Temps de la principale | Rapport Subordonnée/ principale | Exemple |
|---|---|---|
| Présent ou futur | Simultanéité / postériorité<br>Antériorité | *Je crains qu'il ne vienne*<br>*Je crains qu'il ne soit venu* |
| Passé | Simultanéité / postériorité<br>Antériorité | *Je craignais qu'il ne vînt*<br>*Je craignais qu'il ne fût venu* |

Comme il est évident que cette présentation de la concordance des temps au subjonctif ne correspond pas à la réalité langagière contemporaine,

2 Cette attribution est mise en doute dans le livre de Bouissière (1999), l'ouvrage clé de l'association CO.R.U.P.S.I.S.

3 http://www.uoh.fr/front/document/ac9e977b/a499/4c6e/ac9e977b-a499-4c6e-896f-7ff42feb292b/co/03_05_concordance_temps.html

l'on précise sur le même site que dans la langue courante, l'imparfait et le plus-que parfait étant désormais peu utilisés, on se retrouve avec un système à deux entrées :

- Soit la subordonnée est postérieure ou simultanée à la principale, quel que soit le temps de celle-ci, et l'on utilise le subjonctif présent : *Je crains /je craignais qu'il ne vienne.*
- Soit la subordonnée est antérieure à la principale, et on utilise le subjonctif passé : *Je crains /je craignais qu'il ne soit venu.*

D'après Kragh (2015 : 181), le subjonctif présent a perdu sa fonction temporelle (celle d'un présent) ayant acquis une valeur aspectuelle d'inaccompli. Par conséquent, elle considère que la réorganisation du système consiste à remplacer la distinction traditionnelle mode et temps par mode et aspect :

> The system has been reorganised and the original frame mood and tense [...] have been replaced by mood and aspect. (Kragh 2015 : 182)

Or, les observations présentées ci-devant sont incomplètes car elles ne prennent en considération que les actions téliques dans la subordonnée. La concordance des temps présentée dans le tableau 4. est souvent inopérante lorsque le prédicat de la subordonnée est un verbe d'état :

(3) *Le mois dernier, il a décidé de faire un voyage à l'étranger. Or, il n'avait pas d'argent.*

Avec une phrase concessive à partir de ces éléments, nous nous heurtons à des problèmes :

(4) ? *Le mois dernier, il a décidé de faire un voyage à l'étranger, bien qu'il / quoiqu'il n'ait pas eu d'argent.*

(5) *Le mois dernier, il a décidé de faire un voyage à l'étranger, bien qu'il / quoiqu'il n'ait pas d'argent.*

Dans le deuxième exemple, la forme *-ait* pourrait être comprise comme une référence au moment de la parole. Pour des raisons présentées plus haut, il n'est pas étonnant de trouver des indicatifs (surtout des imparfaits mais aussi des conditionnels) dans certains contextes qui selon la grammaire normative exigeraient l'emploi du subjonctif :

(6) *Les larmes me sont montées aux yeux et bien qu'il faisait froid, je suis restée là de longs moments.* (http://www.sosfuturesmamans.org/les-temoignages/)

(7) *Et donc le film est riche, même si je pense qu'il aurait pu l'être beaucoup plus, il est drôle, bien qu'il aurait pu l'être beaucoup plus /…/* (http://www.allocine.fr/film/fichefilm-251903/critiques/spectateurs/recentes/?page=7)

(8) */…/ la cession finalement intervenue dans le cadre de la liquidation judiciaire avait été décidée moyennant un prix de 155.000 euros, chiffre très inférieur au passif évalué dans le rapport précité quoiqu'il avait estimé les pertes comptables enregistrées au bilan à plus de 530.000 euros /…/* (https://www.legifrance.gouv.fr/affichJuriJudi.do?idTexte=JURITEXT0 00028896080)

Comme il ressort des exemples qui précèdent, la disparition de l'imparfait du subjonctif a contribué à l'affaiblissement général de la distinction indicatif vs. subjonctif dans certains contextes.

## 6. Le passé simple et le passé composé

La place du passé simple dans le système verbal du français constitue le sujet d'un débat linguistique depuis longtemps. L'étude de Labeau (2015) offre une excellente vision d'ensemble sur les études portant sur l'histoire de cette forme ainsi que sur son emploi dans le français contemporain. Or, en ce qui concerne l'origine de la forme composée, nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec l'observation suivante (Labeau 2015 : 167) :

> [...] il est généralement reconnu que l'interprétation parfaite de FECI avait montré des 'signes de faiblesse' [...] et que le latin vulgaire (LV) l'a remplacé par une périphrase en *habere* (avoir) au présent + participe passé.

Tout d'abord, nous voulons faire remarquer qu'il y a des langues romanes qui n'ont pas développé des formes composées du tout (le galicien) ou qui au sein de leur système ne leur accordent qu'une place relativement restreinte (le portugais, les dialectes italiens méridionaux). En outre, dans le

domaine linguistique hispanique, la plupart des variétés américaines conservatrices montrent une préférence très nette pour les formes simples. Tara (2014) montre d'une façon très convaincante, à l'aide d'un corpus très vaste, que les expressions construites avec *habere* + participe passé ne sont pas pleinement grammaticalisées dans les textes de la latinité tardive et que le verbe *habere* conserve son indépendance sémantique. Tout au plus, on peut entrevoir une légère désémantisation du verbe *habere* suivi de participe sans que l'on puisse parler d'une périphrase proprement dite. Il est donc probable que le passé composé est une création romane ce qui fait que sa place dans les différents systèmes varie considérablement.

En ancien français, le passé simple avait un champ sémantique plus large que dans le français moderne et contemporain. Caudal (2020 : 53) observe que le passé simple de l'ancien français était une forme hautement polyfonctionnelle :

> Roughly speaking, the passé simple (PS, henceforth) was highly polyfunctional during much of the Old French period, as it was capable of not only perfective, but also imperfective and resultative (i.e. perfect-like) readings (Foulet 1920) – very much like the simple past in some dialects of English.

Il pouvait, surtout avec les verbes *être* et *avoir*, être utilisé dans des contextes imperfectifs[4] :

(9) *Cil Agriano fu filz d'un roy qui ot nom Label, et fu nez en l'ille de Gamo et ot une seur qui ot nom Guigamo.* (RB1 : 44)

(10) *Celle sale ne fu pas celle dont Gieffroy ot faicte mencion a Berinus au compte par devant, ains estoit une autre qui estoit d'autre part de la chambre du roy.* (RB1 : 42)

Or, le passé simple « imperfectif » semble apparaître surtout dans des contextes ritualisés comme ceux de l'exemple (9) et au début de la phrase dans l'exemple (10), où il est d'ailleurs suivi de deux imparfaits.

Dans les limites de la présente étude, il n'est pas possible d'entrer en détail dans les différentes fonctions du passé simple dans l'ancienne langue.

---

4 *Roman de Berinus*, tome 1, édité par Robert Bossuat, Paris, Société des anciens textes français, 1931. Publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la Base de français médiéval, dernière révision le 28.05.2013 (http://catalog.bfm-corpus.org/Berin, abrégé RB1).

Nous avons signalé l'emploi « imperfectif » du passé simple afin de montrer que cette forme, aujourd'hui reléguée surtout aux registres littéraires, a subi plusieurs changements sémantiques dans son évolution, tendant en général à un rétrécissement de ses fonctions. Au fur et à mesure que la polyfonctionnalité du passé simple se perd, le champ sémantique du passé composé s'élargit (pour une étude détaillée sur l'évolution du passé composé en ancien français, voir Treikelder 2006).

La disparition pratiquement totale du passé simple de la langue parlée et partielle de la langue écrite (surtout littéraire) semble être liée à des phénomènes phoniques. Il est bien connu que les passés simples à la 4e et 5e personnes ont une sonorité désagréable pour l'oreille française et prêtent souvent à des malentendus et à des jeux de mots humoristiques :

(11) *Vous m'offrîtes des patates frites, vous m'épatâtes.*

(12) *Vous qui étiez pieux, en rîtes, et nous qui étions poètes, en rîmes.* (https://www.languefrancaise.net/forum/viewtopic.php?id=11888)

(13) *À la fromagerie, ils dégustèrent les goudas, et nous les aidâmes.* (https://www.languefrancaise.net/form/viewtopic.php?id=11888&p=4)

Le français moderne a pratiquement éliminé à l'oral les formes qui se construisent sur le radical + *-a- : parla, parlât, parlâmes, parlâtes, parlassions,* etc.

Le passé simple se maintient relativement bien comme la forme qui assure la progression narrative dans les textes littéraires, surtout à la 3e et 6e personnes. La différence par rapport au passé composé est le fait que le passé simple établit une séquence chronologique linéaire et progressive des événements, surtout dans des contextes interphrastiques (pour les exemples, voir L. de Saussure 1998 : 247) :

(14) *Paul poussa Max. Max tomba.*

(15) *Max tomba. Paul le poussa.*

≠ *Max tomba. Paul l'avait poussé.*

La fonction de progression narrative comme la fonction de base du passé simple a été contestée, entre autres, par Bres (2003). Sans commenter

en détail cette problématique, il nous semble utile de signaler que la différence entre les contextes intraphrastiques et interphrastiques montrent que l'interprétation non progressive du passé simple dépend de facteurs cotextuels. Comparons les exemples suivants :

(16) *Il but le verre de vin qu'on lui tendit.*

(17) *Il but le verre de vin. On le lui tendit.*

(18) *Il but le verre de vin. On le lui arracha des mains.*

L'interprétation naturelle des exemples (16) et (18) semble bien plus facile à effectuer que celle de l'exemple (17). Il paraît évident que le trait « progression » constitue l'un des emplois prototypiques du passé simple et que c'est surtout grâce au moyen de contextes que l'on peut lui attribuer d'autres sens.

En revanche, le passé composé permet une interprétation spontanée linéaire et non linéaire :

(19) *Paul a poussé Max. Max est tombé.*

(20) *Max est tombé. Paul l'a poussé.*

Ce dernier exemple peut avoir le sens *Max est tombé parce que Paul l'avait poussé* mais permet aussi une lecture linéaire.

Un autre contexte où le passé simple et le passé composé ne se comportent pas de la même façon est celui de la fonction inchoative, surtout avec des verbes d'état. Caudal (2020 : 58) commente le fait qu'une expression *Il fut empereur* peut, dans certains entourages, être interprétée comme étant inchoative, tandis que *Il a été empereur* ne peut se référer qu'à la période d'*être empereur* dans sa totalité.

Ces phénomènes sont liés à la sémantique du passé composé, une forme hautement polyfonctionnelle dans le français contemporain surtout dans la langue parlée où peut avoir une fonction de localisation temporelle (antérieur au présent) mais aussi un emploi qui dénote l'accompli au présent (résultatif ou non selon l'aspect lexical du prédicat). Ces deux fonctions sont

bien présentes dans la tradition grammaticale française ; nous citerons un ouvrage de grammaire du XVIII$^{e}$ siècle, celui de Wailly, A. [1759], *Abrégé de la Grammaire françoise*) :

> Le *parf. déf.* marque une chose faite dans un temps qui est entierement ecoulé & dont il ne reste plus rien ; comme *je reçus* hier, la semaine passée, le mois dernier, &c. des nouvelles de notre ami. Le *parf. indéf.* marque une chose faite dans un temps qui n'est pas encore tout-à-fait ecoulé. Ex. *J'ai vu* aujourd'hui, cette semaine, ce mois-ci, cette année, quelqu'un qui m'a parlé de vous.

En français parlé, le passé composé empiète sur le terrain du passé simple depuis très longtemps et, petit à petit, son champ sémantique s'élargit et finit par supplanter complètement cette dernière forme dans la langue parlée. Par conséquent, la distinction formelle entre l'aspect aoriste et l'aspect accompli se perd et entraîne la disparition du passé simple (= passé défini) dans la plupart des registres de la langue (v. Caudal & Vetters 2007, Labeau 2015).

Examinons de plus près les différents emplois du passé composé. Les deux fonctions déjà mentionnées, antérieur au présent et accompli au présent, ne sont pas les seules. Voici les principaux emplois de cette forme :

i) Fonction résultative : Le passé composé est compatible avec l'adverbe *maintenant* qui indique, au lieu du moment de l'événement, le moment de visualisation de l'état résultant. Si le passé composé résultatif se réfère à plusieurs situations, il n'y a pas de progression linéaire (22) :

(21) *Avant, d'ici on voyait la mer, mais maintenant ils ont construit ces horribles gratte-ciels et on ne voit que du béton.*

(22) *Regarde ! Quelqu'un a jeté mes papiers par terre et a ouvert tous mes tiroirs et, le comble, a même forcé la serrure de la porte !*

ii) Fonction existentielle (ou d'expérience) : Le passé composé se réfère à un lapse de temps qui atteint le moment de la parole et à l'intérieur duquel se sont produites ou non une ou plusieurs occurrences d'une situation (pour plus de détails, voir Apothéloz 2017). Ce lapse de temps peut être borné à

gauche mais est ouvert à droite. Le parfait existentiel est très fréquent dans les interrogations :

(23) *Depuis les années 1980, on a construit ici des immeubles sans aucun travail cohérent de planification urbaine.*

(24) *Est-ce que tu es allé au Portugal ? – Non, je n'y ai jamais mis les pieds.*

iii) Dans les contextes d'expressions d'habitualité, le passé composé dans une subordonnée temporelle, indique l'antériorité par rapport à la situation exprimée par la principale :

(25) *Quand il a picolé, il devient insupportable.*

iv) La lecture « imperfective » du passé composé se réfère à une action durative qui est toujours en cours au moment de la parole et peut continuer au-delà :

(26) *J'ai attendu déjà plus d'une heure et elle ne vient pas. Je patiente.*

v) Le passé composé narratif exprime la progression linéaire des situations qui se succèdent :

(27) *Ce matin, je me suis levé à six heures, j'ai pris mon petit-déj dans le café du coin et je suis allé à pied au bureau.*

vi) Le passé composé aoristique est compatible avec la localisation temporelle d'une situation dans une période dissociée du moment de la parole :

(28) *Diderot est né à Langres (Haute-Marne) en octobre 1713. /…/ Issu d'une famille très religieuse, Diderot a été élevé chez les jésuites.* (https://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/denis-diderot.php)

L'incapacité du passé composé d'exprimer l'inchoativité est sans doute le résultat de sa double fonction de forme résultative et aoristique.

Comme il s'ensuit de ce qui précède, le passé composé est polyfonctionnel et plus flexible que le passé simple. En outre, l'infinitif passé, du point de vue formel assimilable davantage au passé composé, peut remplacer aussi bien un passé composé qu'un passé simple :

(29) *Il a dîné avec ses potes. Ensuite il est parti. > Après avoir dîné avec ses potes il est parti.*

(30) *Il dîna avec ses potes. Ensuite il partit.* > *Après avoir dîné avec ses potes il partit.*

Au fur et à mesure que le passé composé pénètre dans le domaine du passé dissocié du moment de la parole, le passé simple perd toutes les valeurs temporelles ou aspectuelles différentes de celles du passé composé (voir Apothéloz 2017). L'emploi du passé simple relève, par conséquent, du domaine des registres et de styles et l'acquisition de ses formes requiert des études grammaticales plus ou moins systématiques. D'après M. Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale, la maîtrise du passé simple relève en partie des conditions sociales des enfants :

> J'ai exprimé publiquement mon étonnement sur le manque d'ambition de l'école primaire sur la conjugaison. Pourquoi attendre d'un élève de 6e qu'il ne conjugue le passé simple qu'à la 3e personne du singulier et du pluriel ? Le passé simple, s'il n'est pas appris à l'école, le sera en famille, mais dans certaines familles uniquement, privant ainsi certains enfants de pans entiers de notre littérature et même d'une vision complète de la richesse de notre langue. Il est donc important que l'école offre à tous le meilleur de la connaissance. C'est une exigence de justice sociale. (http://www.leparisien.fr/societe/jean-michel-blanquer-le-passe-simple-est-une-exigence-de-justice-sociale-15-04-2018-7664985.php)

Dans l'émission *Au Tableau !* sur C8, le samedi 18 novembre 2018, les écoliers ont demandé à Jean-Michel Blanquer d'effectuer une dictée sur le tableau. Lorsqu'il a terminé son devoir, les élèves remarquent qu'il a fait deux fautes en conjuguant le verbe *courir* au passé simple. Le ministre a écrit « je couru » et « il/elle courra », deux erreurs morphologiques, corrigées rapidement par les écoliers[5].

Il semble évident que si un agrégé de droit public, professeur de droit public à l'Institut d'études politiques de Lille et ministre de l'Éducation nationale, n'est pas capable de conjuguer correctement au passé simple un verbe (irrégulier, certes, mais fréquent), c'est que cette forme est presque définitivement tombée en désuétude en tant que forme productive.

---

[5] Voir par exemple : https://www.ouest-france.fr/politique/jean-michel-blanquer/quand-le-ministre-de-l-education-nationale-fait-deux-grosses-fautes-de-conjugaison-en-direct-608 0411

Comme il a été dit, le passé simple se maintient relativement bien comme le temps de la progression narrative dans les textes littéraires et, d'une manière moins systématique, aussi dans des textes journalistiques (voir par exemple Forsgren 1998, Do Hurinville 2006). Dans ce genre de textes, comme d'ailleurs dans bien des textes littéraires, l'emploi du passé simple s'insère davantage dans le domaine textuel, stylistique, sans que l'on puisse lui attribuer une valence aspectuelle distincte de la valeur aoristique du passé composé. Citons, à ce propos, l'article de Do Hurinville (2006 : 70) :

> Nous […] avons analysé les combinaisons du PS et du PC dans des textes à progression à thème constant, des textes à progression à deux thèmes différents, et des textes à progression à thème linéaire. Notre corpus sur cette cooccurrence complexe tend à montrer qu'à l'heure actuelle, il est prématuré d'envisager la disparition du PS notamment dans la presse écrite, car les journalistes continuent à recourir au PS et au PC pour créer des effets de contraste d'ordres syntaxique et informationnel : les PS, utilisés dans les subordonnées (conjonctives ou relatives), fournissent des informations non négligeables, alors que les PC, employés dans les principales, ont une valeur de bilan.

Il nous semble, pourtant, qu'il serait difficile de généraliser cette observation au-delà des textes journalistiques.

L'alternance du passé simple avec le passé composé et le présent est très fréquente dans les textes littéraires contemporains. Cela illustre le fait que l'emploi de ces formes obéit souvent à des préférences stylistiques ou textuelles, bien plus difficiles à analyser que les valeurs purement temporelles et aspectuelles. Comme un exemple de ce qui vient d'être dit, citons un passage du roman *Villa Triste* de Patrick Modiano (Éditions Gallimard, 1975. 138) :

> Yvonne m'a présenté en indiquant mon titre nobiliaire. J'étais gêné, mais lui semblait trouver cela parfaitement naturel. Il s'est tourné vers elle et lui a demandé d'un ton bourru :
> — Est-ce que le comte aime les escalopes panées ? — Il avait un accent parisien très prononcé. — Parce que je vous ai préparé des escalopes.
> Il gardait, pour parler, sa cigarette au coin des lèvres ou plutôt son mégot et plissait les yeux. Sa voix était très grave, enrouée, voix d'alcoolique ou de gros fumeur.
> — Asseyez-vous…

> Il nous désigna un canapé bleuâtre contre le mur. Puis il marcha à petits pas chaloupés vers la pièce contiguë : la cuisine. On entendit le bruit d'une poêle à frire.

Il serait assez difficile de trouver une justification temporelle ou aspectuelle pour l'emploi des deux passés dans le passage ci-dessus. Les motifs stylistiques qui régissent le choix d'un des deux passés ne se laissent pas facilement systématiser. En outre, le présent est utilisé toujours plus fréquemment dans les textes narratifs, ce qui contribue à compliquer l'analyse des valeurs aspectuo-temporelles des formes verbales dans les textes littéraires. De toute façon, il semble hors de doute que le changement des valeurs des temps perfectifs et la présence grandissante du présent sont liés à la disparition du passé simple dans la langue parlée.

Il faut dire, pourtant, que l'évolution qui consiste en une extension sémantique du passé composé aux dépens du passé simple est un phénomène qui n'est nullement exclusif du français. Le roumain parlé standard, les dialectes italiens du Nord et l'allemand parlé, entre autres, font un usage très généralisé du passé composé aux dépens des formes simples (les passés simples dans les langues romanes et la forme, aspectuellement neutre, appelée « imparfait » dans la grammaire allemande). Dans le domaine linguistique de l'espagnol, il règne une importante variation concernant l'emploi du passé simple et du passé composé. Dans les parlers du Río de la Plata le passé composé été pratiquement éliminé, tandis que dans d'autres, comme par exemple dans l'espagnol péninsulaire, le passé composé empiète sur le terrain du passé simple. La relation complexe des deux passés dans le domaine linguistique espagnol illustre bien le fait que les deux passés partagent certaines propriétés aspectuo-temporelles ce qui explique les glissements de sens.

La perte du passé simple a entraîné aussi la disparition du passé antérieur. Ce temps, confiné presque exclusivement à des propositions subordonnées temporelles dans le français moderne, avait des fonctions plus étendues en ancien français. Dans le *Roman de Berinus*, par exemple, en plus des propositions subordonnées temporelles, il est utilisé même dans des propositions principales mais surtout dans les propositions

relatives pour exprimer l'antériorité à la manière du plus-que-parfait du français moderne :

(31) *Quant Berinus ot perdu son jeu, si fu plains d'ire et de courroux [...]* (RB2 : 8)[6]

(32) *Atant Romaine s'en parti et vint au chevalier tout souef, sans lui noise faire, mais il estoit un pou estourdi pour le travail qu'il ot eü.* (RB2 : 5)

(33) *Tous se assentirent a ce que Berinus ot dit, si lui apporta l'en draps pour vestir [...]* (RB1 : 15)

(34) *Une autre foiz avint que une fame ot changiee sa vesteure et devint nonnain et s'en vint de Tours à Paris. Ele ot changiéz sez vestemenz, mes por ce n'ot ele mie changié l'enlacement du monde.* (VSG : 17)[7]

Dans le français contemporain, le passé antérieur est employé au sein d'un niveau de langue particulièrement soutenu et se trouve surtout dans deux entourages distincts :

i) Dans le français littéraire moderne, on l'emploie surtout dans une proposition subordonnée introduite par une conjonction ou une locution temporelles comme *quand, lorsque, aussitôt que, dès que,* etc. Le passé antérieur attribue le caractère d'antériorité immédiate au prédicat de la proposition subordonnée par rapport à celui de la proposition principale :

(35) *Quand il eut ouvert la fenêtre, il vit son voisin sortir dans le jardin.*

(36) *Lorsqu'il eut terminé son travail, il partit.*

ii) On emploie le passé antérieur aussi dans des propositions principales ou de subordination inversée. Jusqu'au 18e siècle, on pouvait utiliser le passé antérieur nié pour exprimer une situation achevée (cette

---

6 *Roman de Berinus*, tome 2, édité par Robert Bossuat, Paris, Société des anciens textes français, 1933. Publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la *Base de français médiéval*, dernière révision le 28.05.2013 (http://catalog.bfm-corpus.org/Berin, abrégé RB2).

7 *Vie de sainte Geneviève* (version I), édité par Anders Bengtsson, Stockholm, Almqvist och Wiksell, 2006. Publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la *Base de français médiéval*, dernière révision le 30-5-2016 (http://catalog.bfm-corpus.org/SGenPr1, abrégé VSG).

construction est tombée en désuétude au début du 19e siècle, voir surtout Havu 2010) :

(37) *À peine eut-il dit cela qu'une dispute générale éclata.*

(38) *Il eut bientôt fini son travail.*

(39) *Amasis aussi n'eut pas demeuré dans la maison environ un quart d'heure, qu'elle se ressouvint de Dorinde, et sçachant bien qu'elle n'avoit pas esté à la fontaine, ...* (Frantext: Balthazar Baro, La Conclusion et dernière partie d'Astrée, 1628. 486)

La réforme scolaire du plan Darcos (ministre de l'Éducation Nationale entre 2007 et 2009, actuellement chancelier de l'Institut de France), malgré la volonté d'élever la maîtrise du français au rang de priorité, rejetait le passé antérieur comme faisant partie des programme d'apprentissage :

> Contrairement à ce qui fut un temps envisagé, le ministre a en revanche renoncé à y intégrer l'apprentissage du passé antérieur, de la division ou de la règle de trois. (http://www.lefigaro.fr/actualites/2008/05/03/01001-20080503ARTFIG00012-les-quatre-reformes-du-plan-darcos-.php?pagination=1)

Un peu plus tard, le ministre a pourtant décidé de réintroduire le passé antérieur, pour des raisons qu'explique, peut-être, l'anecdote suivante :

> Xavier Darcos […] avait auparavant au cours de la même émission, donné une mauvaise réponse sur le verbe *naître* à conjuguer à la première personne du pluriel au passé antérieur. « Nous serons nés », a répondu dans un premier temps le ministre agrégé de lettres classiques qui a apparemment fait une confusion avec le futur antérieur. (https://www.lesechos.fr/2015/11/ces-politiques-pris-en-flagrant-delit-dignorance-279798)

La disparition du passé simple et du passé antérieur a souvent été considérée comme le phénomène qui est à la base de l'apparition des formes surcomposées (*a eu* / *avait eu* / *aurait eu parlé*, etc.). Ces formes, que nous n'allons pas commenter dans les limites de la présente étude, ont eu du mal à être acceptées par la gammaire descriptive (voir, entre autres, Ayres-Bennett & Carruthers 1992 ; Apothéloz 2010' de Saussure & Sthioul 2012 ;

Havu 2013a et 2013b). Il semble, pourtant, qu'elles deviennent de plus en plus utilisées. Citons à ce propos Walter (1988 : 182) :

> Posez donc la question autour de vous et vous constaterez que beaucoup de personnes cultivées l'emploient en toute bonne conscience, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, en étant intimement persuadées que c'est la seule forme correcte. Mais d'autres personnes, tout aussi cultivées, et avec le même sentiment de détenir la vérité, refusent de l'employer, en affirmant avec la même vigueur que ce sont là des formes incorrectes et absolument non conformes à la norme. D'autres encore, dont je suis, tout en les jugeant tout à fait utiles, ne peuvent se résoudre à les utiliser.

## 7. L'infinitif et le participe passé

Pour terminer, nous allons aborder une confusion assez fréquente à l'écrit, à savoir la confusion entre l'infinitif et le participe passé du 1er groupe de verbes, à savoir entre *parler* et *parlé.* Très souvent, dans les manuels de français, on insiste sur ce problème en le considérant comme une faute d'orthographe :

> S'il est bien une faute que l'on peut voir très souvent c'est la confusion entre le participe passé et l'infinitif. Autrement dit entre « *é* » et « *er* ». On l'observe chez les élèves de CE1 bien sûr (c'est là que l'on commence à aborder cette notion), mais aussi en cycle 3, au collège et même au-delà !... Serait-ce une fatalité ? Non, il faut résister ! (https://www.logicieleducatif.fr/francais/ homonymes/er_e.php)

On se souviendra de l'horrible assassinat, en 1991, de Ghislaine Marchal, qui aurait écrit en lettres de sang « Omar m'a tuer » afin d'indiquer le nom du meurtrier et l'expression macabre, « Homard m'a tuer », calquée sur la première, diffusée sur les réseaux sociaux au sujet des somptueux repas de gala offerts par François de Rugy, président de l'Assemblée Nationale (démissionné en 2019).

L'homophonie de l'infinitif et du participe passé de la première conjugaison peut produire des changements dans le système. Nous avons fait des tests linguistiques avec des informateurs natifs sur l'emploi des constructions *aller* + infinitif et le plus-que-parfait. Ces tests n'ont pas encore

été faits d'une façon systématique et n'ont pas, par conséquent, de force probatoire. Ils sont toutefois illustratifs.

Le premier test est une question directe : Est-ce que vous accepteriez le dialogue suivant : *Quand je suis rentré, Marc m'a dit qu'il avait parlé avec Jeanne. – Qu'est-ce que tu as dit ? Qu'il avait ou allait parler avec Jeanne ?*

Le deuxième test consiste à prononcer des phrases comme celle qui a été donnée dans la description du test précédent et à demander à l'interlocuteur s'il détecte des anomalies grammaticales. Les deux tests, informels certes, semblent indiquer que les locuteurs de français acceptent ce genre d'expressions lorsqu'ils sont directement consultés sur ce sujet et, si elles sont utilisées dans la chaîne parlée, ne réagissent pas à cette incorrection grammaticale flagrante.

Il est assez naturel, étant donné qu'il s'agit d'un phénomène qui se manifeste surtout dans la langue parlée, que soient relativement rares les occurrences de cette juxtaposition de deux formes qu'en principe, on devrait maintenir rigoureusement séparées. Or, sur Internet, nous avons réussi à relever un nombre assez important d'exemples de cette construction qui, à notre connaissance, n'a pas été commentée dans la littérature spécialisée.

(40) *Comme moi, **ils avaient ou ils allaient accepter** le partage du chemin avant de concevoir le scrupule de priver le village d'un si charmant animal.* (Hervé Berteaux, 2013, *Les Alpes. Les petites histoires de la vieille*. CPE Éditions).

(41) *Les bénéficiaires - avec la honte habituelle de ceux qui sont dans le besoin - trouvaient normal de jouir d'une solidarité à laquelle **ils avaient, ou ils allaient contribuer,** à moins d'avoir de bonnes raisons d'en être empêchés.* (Guy Bajoit, 2008, *Le contrat social dans un monde globalisé*, Éditions Saint-Paul, Academic Presse Fribourg)

(42) *PUCHA si tu repasse par ici, j'avais lu dans le forum sac il me semble que **tu avais ou allais t'acheter** (je sais plus exactement) le légende !* (https://forums. madmoizelle.com/sujets/sac-saint-germain-24h-gerard-darel.32832/)

(43) *Dans le cadre de la démarche qualité en place, les étudiants évaluaient de manière variée cette préparation : soit elle était trop tardive dans le cursus et elle ne servait (ou servirait) à rien car **ils avaient (ou ils allaient) trouvé** un poste, soit elle était utile mais trop réduite dans le temps.* (Nathalie Chelin & Siegfried Rouvrais, 2013 « De la relation au temps dans la construction d'un projet professionnel et personnel : retour d'expériences pour une formation alignée avec les besoins des nouvelles générations », QPES 2013, Juin 2013, Sherbrooke, Canada. 354–361)

(44) *Par ailleurs, la presse a révélé que la société en question, endettée à hauteur de 75 millions d'euros, était au bord de la faillite, et que la propriété intellectuelle du code source de la plateforme, également à la base de la solution de vote électronique suisse, **avait ou allait être** rachetée par la poste suisse.* (https://www.senat.fr/questions/base/2020/qSEQ200516388.html)

(45) *Elle m'a demandé si **j'avais ou allais parler** de ce suivi à mon père.* (http://foliepathetique.canalblog.com/archives/2014/04/23/29722921.html)

Nous avons trouvé même des occurrences où il n'est plus question d'homophonie ce qui semble indiquer que la confusion des deux formes est contagieuse et peut se généraliser :

(46*) Nous souhaiterions savoir M. le Maire quelles mesures **avez-vous ou allez-vous prendre** pour répondre à ces problèmes sanitaires tout en respectant l'être humain qui « habite » sous cet abribus.* (http://www.pontoisensemble.asso.fr/spip.php?page=forum&id_article =755)

(47) *Durant cette période, je n'avais de pensées que pour le concours, pour l'amélioration de mes recettes par exemple (jusqu'à me faire des schémas sur "post-it" sur ma table de nuit de peur de perdre mes idées..), ou encore les rencontres que **j'avais ou allais faire**.* (https://www.festivitas.fr/news/14/34/Une-nouvelle-vie-après-Les-Epicure-2011.html)

(48) *Comme Baselworld, ce salon plutot confidentiel (35 exposants)* ***avait ou allait perdre*** *quelques exposants de premier plan …* (https://fashionunited.fr/actualite/salons/le-sihh-et-baselworld-vont-harmoniser-leurs-dates/20 18121819446)

(49) *Donc du temps où internet et autres moyens de communication modernes n'existaient pas, les cloches de l'église ou du beffroi prévenaient la population quand quelque chose d'important* ***avait ou allait avoir lieu****.* (https://mag. haut-rhin.fr/uf-elsassisch-0)

(50) *Ils ont ainsi pu découvrir ce qui* ***avait ou allait être*** *dit à leurs enfants.* (https://apel.saintadrien-lasalle.fr/commissions/cap-sante/130-conference -parents-un-clic-un-declic)

(51) *Je n'ai jamais eu de notification comme quoi mon option* ***allait ou avait pris*** *fin à telle ou telle heure.* (https://communaute.sosh.fr/t5/Ma-facture-mon-paiement-Mon/Hors-forfait-incomprehensible/td-p/2205452)

Les exemples précédents montrent qu'il n'est plus question simplement d'une faute d'ortographe mais d'une confusion entre deux constructions grammaticales en principe distinctes. Il semble évident que cette confusion a ses origines dans l'homophonie des infinitifs et des participes passés du 1er groupe de verbes dans la langue parlée peu soutenue. Il semble, toutefois, que cette confusion puisse se manifester même dans des contextes où l'infinitif et le participe passé ont une forme phonique clairement différente.

## 8. Discussion

Cette étude porte sur certains changements qui se sont produits et qui se produisent actuellement dans le cadre des formes du 1er groupe des verbes en *-er* dans la langue parlée et qui sont susceptibles de produire des modifications dans le système verbal du français (illustrées, entre autres, par les exemples 40-51).

Tout d'abord, citons quelques études sur l'opposition phonologique /e/ vs. /ɛ/ et de son impact sur l'acquisition des formes verbales :

> La situation est bien différente pour les terminaisons d'imparfait : là, les fluctuations [entre /e/ et /ɛ/, JH] sont nombreuses chez tous les informateurs. (Walter, 1992 : 64)
>
> Les formes du futur et du conditionnel présent, *ferai – ferais*, ou encore du participe passé et de l'imparfait, *été – était*, ne sont plus guère distinguées dans la parole d'une grande majorité des locuteurs [...] (Fagyal *et al.*, 2002 : 165)
>
> Dans cette étude, nous avons pu mettre en évidence le rapprochement acoustique entre les voyelles /e/ et /ɛ/, comparativement aux voyelles /ɛ/ et /a/. Ce rapprochement est particulièrement évident pour le corpus de parole spontanée que nous avons utilisé. (Gendrot & Audibert, 2019 : 63)
>
> En effet, la complexité de l'acquisition des formes verbales en /E/ provient du fait de la double sélection qu'impliquent ces finales [...] sélection d'un morphogramme dans un paradigme indépendant de l'accord (*-ai*, *-é*, *-e*) puis sélection éventuelle d'une marque de mode, ou d'accord en nombre, genre ou personne, si le paradigme le permet. (Totereau & Brissaud 2006 : 62)

Les résultats de ces analyses montrent que surtout à la fin du mot et tout particulièrement en ce qui concerne l'imparfait, cette opposition se trouve dans une situation de plus en plus précaire. Ce phénomène, ainsi que ce que nous avons observé dans les chapitres qui précèdent au sujet des temps et des modes des verbes du 1er groupe, nous amènent à présenter l'expression de ces catégories grammaticales dans le français parlé de la façon suivante (la lettre E symbolise l'archiphonème qui peut avoir une réalisation ouverte [ɛ] ou fermée [e]) :

***Tableau 5.*** *La forme [parl]*

| | | |
|---|---|---|
| i) présent :<br>*je* [parl]<br>*tu* [parl]<br>*il/elle* [parl]<br>*on* [parl]<br>*ils/elles* [parl] | [parl] | La forme [parl] correspond à l'écrit :<br><br>i) au présent (de l'indicatif et du subjonctif, formellement<br>identiques aux 1ère , 2e, 3e et 6e personnes, *je parle, tu parles, il/elle parle, on parle, ils/elles parlent*).<br><br>ii) à la forme *Parle !* |
| (ii) impératif de la 2e personne | | |

***Tableau 6.*** *La forme [parlE]*

<table>
<tr><td>i) imparfait :<br>*je* [parlE]<br>*tu* [parlE]<br>*il/elle* [parlE],<br>*on* [parlE]<br>*ils/elles* [parlE]</td><td rowspan="3">La forme [parlE] correspond à l'écrit :<br><br>i) imparfait : *je parlais, tu parlais, il/elle parlait, on parlait, ils/elles parlaient*.<br><br>ii) à l'infinitif *parler*<br><br>iii) au participe passé *parlé*<br><br>iv) au présent de l'indicatif et à l'impératif de la 5e personne, *vous parlez* et *parlez !*</td></tr>
<tr><td>ii) infinitif (exemplifié par les périphrases verbales pleinement grammaticalisées) :<br>- *je vais* [parlE], etc.<br>*j'allais* [parlE], etc.<br>- *je viens de* [parlE], etc.<br>*je venais de* [parlE], etc.</td></tr>
<tr><td>(iii) participe passé (et, par conséquent, à l'événement principal des temps composés) :<br>*j'ai* [parlE], etc.<br>*j'avais* [parlE], etc.<br>*j'aurai* [parlE], etc.<br>*j'aurais* [parlE], etc.<br>*que j'aie* [parlE], etc.<br>*avoir* [parlE]</td></tr>
<tr><td>iv) présent et imparfait de la 5e personne :<br>*vous* [parlE]<br>[parlE] !</td><td></td></tr>
</table>

Dans le tableau qui précède, on notera l'absence des formes introduites par *nous*, remplacées par *on* ou *nous, on* dans le français parlé spontané. La 5e personne (*vous*) constitue un cas à part car c'est la seule personne (si l'on exclut les formes introduites par *nous*) où la distinction entre l'indicatif (*vous parlez*) et le subjonctif (*vous parliez*) se maintient. Cette dernière forme est d'ailleurs identique à l'imparfait de l'indicatif (*vous parliez*). Le caractère marqué de la 5e personne dérive de son étymologie ; en latin, la 4e et la 5e personne étaient accentuées sur la désinence contrairement aux autres personnes, accentuées sur le radical. L'apparition de *on* dans le français parlé a fait que la 4e personne s'aligne sur la structure plus fréquente, tandis que la 5e personne, vraisemblablement en raison de son statut interactionnel marqué, ne s'est pas modifiée.

## 9. Conclusion

Dans cette étude, nous avons abordé les changements fonctionnels des formes verbales du groupe des verbes en *-er*. Comme nous l'avons dit plus haut, ces changements sont susceptibles d'affecter aussi les verbes des autres deux groupes qui jusqu'à présent échappent à la simplification morphologique qui se produit au sein de ce premier groupe de verbes. Il est vrai que l'on peut trouver des occurrences qui témoignent d'une certaine hésitation même en ce qui concerne les formes des verbes des autres groupes :

(52) *Et mon cœur brûle, il brûle d'amour comme de désespoir, il fait des étincelles et j'ai peur qu'il finit par tout faire disjoncter.* (https://www.facebook.com/ Lmycunedernierefois/)

(53) *Quoi qu'il en soit j'étais curieux de savoir les méthodes que la Ligue allait ou avait déjà mise à disposition pour m'arrêter*... (http://aurora-millenarius.forumactif.org/t1590-petits-secrets-entre-amis-ft-jan-asgeir-don-interlude -de-mission)

Pourtant, d'une façon générale, ces emplois sont très peu fréquents et se retrouvent surtout (mais pas exclusivement) dans des textes écrits par des locuteurs non natifs du français.

Les verbes les plus fréquents, comme *être, avoir, faire, aller, venir,* etc., sont aussi les plus irréguliers, et l'acquisition de leurs formes repose davantage sur la mémoire que sur des règles acquises. Ces verbes (comme d'ailleurs la plupart des verbes du 2e et 3e groupe) maintiennent la différence morphologique entre l'indicatif et le subjonctif au présent. La perte de cette opposition que l'on peut voir dans certaines occurrences, peu fréquentes, doit se produire par contagion avec ce qui a été dit sur le premier groupe de verbes :

(54) *C'est fichu, maintenant, mais je suis content qu'il a retrouvé du travail* (https://www.lanouvellerepublique.fr/romorantin/quand-le-nouvel-entraineur-de-l-om-perdait-a-romorantin)

Dans les études sur l'acquisition de la morphologie verbale, on considère que les formes en /E/ constituent des catégories grammaticales

distinctes. Or, en ce qui concerne le premier groupe de verbes dans le français parlé contemporain, nous sommes enclin à penser que dans la conscience des locuteurs, c'est l'élément ou les éléments qui précèdent la forma verbale qui détermine la fonction de celle-ci. À notre avis, dans la série *je [parlE], j'ai [parlE], je vais [parlE],* par exemple, la forme [parlE] représente l'événement principal et que l'opposition morphologique principale se manifeste entre *[parl]* et *[parlE].* Les différentes formes orthographiques traduisent une volonté de récupérer à l'écrit des distinctions qui se sont perdues dans la langue parlée. Reste à voir si cette évolution se généralise au sein de tout le système.

## Références

Ayres-Bennett, Wendy & Carruthers, Janice. 1992. Une regrettable et fort disgracieuse faute de français ? The Description and Analysis of the French Surcomposés from 1530 to the Present Day. *Transactions of the Philological Society* 90(2). 219–257.

Apothéloz, Denis. 2010. Le Passé surcomposé et la valeur de parfait existentiel. *French Language Studies* 20. 105–126.

Apothéloz, Denis. 2017. Le parfait d'expérience et l'évolution de la relation passé composé – passé simple. In Prévost, Sophie & Fagard, Benjamin (éds) *Le français en diachronie. Dépendances syntaxiques, morphosyntaxe verbale, grammaticalisation*, 157–188. Berne : Peter Lang.

Bouissière, Alain. 1999. *Le bar du subjonctif.* Paris : Éditions Hatier.

Bres, Jacques. 2003. Non, le passé simple ne contient pas l'instruction [+ progression]. *Cahiers Chronos* 11. 99–112.

Brunot, Ferdinand & Bruneau, Charles. 1949. *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris : Masson & Cie.

Caudal, Patrick & Vetters, Carl. 2007. Passé composé et passé simple: Sémantique diachronique et formelle. *Cahiers Chronos*, 16. 121–151.

Caudal, Patrick. 2020. Coercion for the ages? A thousand years of parallel inchoative histories for the French passé simple and passé composé. *Proceedings of the Linguistic Society of America,* [S.l.], 5(2). 51–66. Disponible à : https://journals.linguisticsociety.org/proceedings/index.php/PLSA/article/view/4793.

de Saussure, Louis. 1998. L'encapsulation d'événements. L'exemple du passé simple. In Moeschler, Jacques (éd.) *Le temps des événements,* 245–269. Paris : Éditions Kimé.

de Saussure, Louis & Sthioul, Bertrand. 2012. Formes et interprétations du passé surcomposé : unité sémantique d'une variation diatopique. *Langages* 188. 75–94.

Do-Hurinville, Danh Thành. 2006. La cooccurrence du passé simple et du passé composé dans la presse française. *RELQ/QSJL* 1(2). 54–73.

Fagyal, Zsuzsanna & Hassa, Samira & Ngom, Fallou. 2002. L'opposition [e]-[ɛ] en syllabes ouvertes de fin de mot en français parisien : étude acoustique préliminaire. *XXIVèmes Journées d'Étude sur la Parole*, Nancy. 165–168.

Forsgren, Mats. 1998. L'emploi du passé simple dans la langue d'aujourd'hui. In Pierrard, Michel (éd) *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire. Mélanges offerts à Marc Wilmet à l'occasion de son 60e anniversaire,* 199–208. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Fournier, Jean-Marie. 2013. *Histoire des théories du temps dans les grammaires françaises.* Lyon : ENS Éditions.

Gendrot, Cédric & Audibert, Nicolas. 2019. La distinction /e/ vs /ɛ/ en français standard est-elle maintenue en finale de mot ? Étude sur des corpus de parole journalistique et de parole spontanée. *Langue française* 203. 53–65.

Havu, Eva. 1996. *De l'emploi du subjonctif passé*, Annales Academiæ scientiarum Fennicæ 285.

Havu, Jukka. 2010. Le passé antérieur et la négation. In Combettes, Bernard & Guillot, Céline & Prévost, Sophie & Oppermann-Marsaux, Evelyne & Rodríguez Somolinos, Amalia (éds) *Le changement en français. Etudes de linguistique diachronique*, 235–248. Berne : Peter Lang.

Havu, Jukka. 2013a. Le passé surcomposé dans le français classique. In Guillot, Céline *et al*. (éds) *Le changement en français*, 177–191. Berne : Peter Lang (Sciences pour la communication 101).

Havu, Jukka. 2013b. Le Passé surcomposé en français classique et moderne. In Sullet-Nylander, Françoise & Engel, Hugues & Engwall, Gunnel (éds) *La Linguistique dans tous les sens*, 37–57. Stockholm : Kungliga Vitterhets Historie och Antikvitets Akademie.

Klippi, Carita. 2010. *La Vie du langage : La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*. Lyon : ENS Éditions.

Kragh, Kirsten Jeppesen. 2015. The reorganisation of the tense, aspect and mode paradigms of French. *Acta Linguistica Hafniensia* 47(2). 174–198.

Kukenheim, Louis. 1967. *Grammaire historique de la langue française.* Presses Universitaires de Leyde.

Labeau, Emmanuelle. 2015. Il était une fois le passé simple.... *Journal of French Language Studies* 25. 165–187.

Lindschouw, Jan. 2011. *Étude des modes dans le système concessif en français du 16e au 20e siècle et en espagnol moderne. Évolution, assertion et grammaticalisation*. Copenhagen : Museum Tusculanum Press (Études Romanes 61).

Marchello-Nizia, Christiane. 1979. *La langue française aux XIVe et XVe siècles*. Paris : Bordas.

Martinet, André. 1991. *Eléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin, 4e éd.

Meillet, Antoine. 1982[1920]. *Linguistique historique et linguistique générale*. Genève : Slatkine / Paris : Champion (vol. 1, réimpr. de l'éd. 1975, Paris). 175–198.

Mougeon, Raymond & Beniak, Édouard. 1989. *Le français canadien parlé hors Québec. Aperçu sociolinguistique*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Pooley, Timothy. 1996. Chtimi The Urban Vernaculars of Northern France. *Applications in French Linguistics*, 2. Clevedon–Philadelphia–Toronto : Multilingual Matters Ltd.

Poplack, Shana. 1990. Prescription, intuition et usage : le subjonctif français et la variabilité inhérente. *Langage et société* 54. 5–33.

Rihs, Alain. 2016. Le subjonctif comme marqueur procédural, *Syntaxe et sémantique* 17(1). 57–73. https://www.cairn.info/revue-syntaxe-et-semantique- 2016-1-page-57.htm?contenu=article

Rocchetti, Alvaro. 2014. La réduction progressive des formes et des emplois du subjonctif dans les langues romanes en concomitance avec l'extension de l'indicatif : quel est le sens de cette évolution ?. *Studii de ştiinţă şi cultură* 10(2). 143–152.

Rothstein, Philippe. 2015. *Espérer* et *souhaiter :* le subjonctif, la ronde des modalités et l'euphorie. *Lexique* 22, Presses Universitaires du Septentrion. 189–221.

Siepmann, Dirk & Bürgel, Christoph. 2015. L'élaboration d'une grammaire pédagogique à partir de corpus : l'exemple du subjonctif. In Tinnefeld, Thomas (éd.) *Grammatikographie und Didaktische Grammatik – gestern, heute, morgen. Saarbrücker Schriften zur Linguistik und Fremdsprachendidaktik* (SSLF), Saarbrücken. 159–186.

Soutet, Olivier. 2000. *Le subjonctif en français.* Paris : Ophrys.

Tara, George Bogdan. 2014. *Les périphrases verbales avec habeo en latin tardif.* Paris : L'Harmattan.

Totereau, Corinne & Brissaud, Catherine. 2006. Acquisition des flexions verbales homophones en /E/ : une étude longitudinale du CE2 au CM2. *Rééducation Orthophonique* 225. 59–73.

Treikelder, Anu. 2006. *Le passé composé de l'ancien français : Sémantique et contexte*. Tartu : Tartu University Press.

Walter, Henriette. 1988. *Le français dans tous les sens.* Paris : Éditions Robert Laffont.

Walter, Henriette. 1992. Les fluctuations mettent-elles en danger une opposition phonologique? *Linguistique* 28(1). 59–68.

Wright, Roger. 1982. *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*. Liverpool : Francis Cairns.

Väänänen, Veikko. 1981[1963]. *Introduction au latin vulgaire*. 3e éd. rev. et corr. Paris : Klincksieck.

# Sur la disparition des périphrases verbales *être+prép+INF* en français classique

**Cristiana PAPAHAGI**
***Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca***

**Abstract.** The paper explores the partial or complete disappearance of several aspectual constructions in seventeenth-century literary French (*être à, être après, être pour* followed by the infinitive). After a brief survey of their emergence, the paper analyses the role of the normative movement of the *Remarqueurs* in the disappearance of these expressions. It argues that classical *grammairiens* rejected these constructions because of their low degree of grammaticalisation at that moment. Hence, external change was fostered by internal factors.

**Keywords:** verbal construction, grammaticalization, classical French, *Remarqueurs.*

Le français moderne fait figure à part parmi les langues romanes par la quasi-absence d'expressions grammaticalisées de l'aspect (Coșeriu 1976, Bertinetto 2000, Pusch 2003, Laca 2004, Schøsler 2007). Cependant, il n'en fut pas ainsi à d'autres époques. Jusqu'au XVIII[e] siècle, le français présente un grand nombre de constructions verbales en cours de grammaticalisation vers le statut de périphrases aspectuelles, comme en italien, en espagnol, etc. Leur décadence et leur disparition ont été peu explorées. Les quelques études dédiées (Fournier 1998, Posner 1998, Pusch 2003, Laca 2004, Schøsler 2007) se concentrent surtout sur les périphrases à gérondif ; seules les études plus vastes de Haase (1914) et Gougenheim 1971[1929]) évoquent les périphrases à infinitif. Le présent article se propose ainsi d'analyser plus précisément un sous-groupe de périphrases verbales aspectuelles du XVII[e] siècle, formées du

verbe *être* suivi d'une préposition (*à, après, pour*) et de l'infinitif, qui expriment l'aspect duratif/progressif ou l'imminence. Après un bref historique de ces constructions et des mentions qui en sont faites dans les grammaires et dictionnaires des XVII$^{e}$-XVIII$^{e}$ siècles, je discuterai le rôle des Remarqueurs dans la disparition de ces périphrases.

## 1. Aperçu historique

### *1.1.* être à + *INF*

Cette construction, avec une valeur durative, est attestée par Gougenheim (1971[1929] : 50-56) dès la *Chanson de Roland*. L'infinitif qui la suit est nominal jusqu'au XV$^{e}$ siècle, et figure souvent avec l'article, alors que le verbe *être* assume encore la valeur d'un locatif :

(1) *Quant ils furent au disner, l'enfant morut.* (La Tour Landry, apud Gougenheim)

Au XV$^{e}$ siècle, la construction commence à se grammaticaliser, l'infinitif figure sans article, avec une valeur verbale, et *être* a une valeur ambigue, entre locatif – existentiel – auxiliaire aspectuel :

(2) *Au commencement de automne, les bergiers de la contrée estoient à guarder les vines et empescher que les estourneaux ne mangeassent les raisins.* (Rabelais, *Gargantua*, 25)

La périphrase inclut souvent *en* ou un adverbe de lieu ou de temps qui précise sa valeur durative ; en 1690 déjà, le *Dictionnaire…* de Furetière (sous *être*) enregistre cette périphrase uniquement avec un adverbe, comme dans :

(3) *Tu serois trop longtemps à t'habiller.* (Marivaux, *Paysan*, III, 89)

À la même époque existaient d'autres constructions ou expressions en cours de figement de la forme *être à+INF*, éventuellement intégrant les mêmes adverbes, qui exprimaient, en fonction du contexte, l'obligation (*Une chose est à faire*), l'imminence (*Une chose est à venir*), la capacité ou la possibilité (*J'en suis à me demander si… ; Je n'en suis pas à mendier*). Ce foisonnement d'expressions très proches dans la forme et le sens attire l'attention des grammairiens du XVIII$^{e}$ siècle (Féraud, *Dictionnaire critique…*, 1787, sous

*être*), qui condamnent *être à+INF* duratif et recommandent d'utiliser le verbe simple à sa place.

La construction *être à+INF* n'a pas complètement disparu, car on en trouve des exemples sporadiques dans la langue contemporaine de France, toujours avec un adverbe de lieu ou de temps, limitée à certains verbes d'activité, et presque toujours dans les registres sous-standard :

(4) *Samedi soir, et on est là à regarder des séries. On est vieux, tu crois ?* (titre sur Saviezvousque.net, avril 2015)

Je mentionne cette construction, même si elle n'a pas complètement disparu, car elle fait système avec les autres périphrases discutées ici et peut contribuer à éclaircir la question posée au départ, à savoir quel fut le rôle des grammairiens classiques dans le phénomène de disparition des périphrases à préposition et infinitif. En outre, en français classique, la préposition *à* est souvent utilisée pour le sens de direction ou but, à la place de *pour*, et *pour* figure dans des contextes où la langue moderne emploie *à*. Il existait donc une superposition partielle entre les sens de ces deux prépositions, qui justifie d'associer les constructions les contenant.

La périphrase constituée d'un verbe d'état/locatif avec le descendant de *ad* latin et l'infinitif est attestée encore aujourd'hui en portugais européen, en galicien, en occitan et en romansch (Squartini 1998, Bertinetto 2000, Hassler 2002), avec une valeur de duratif ou de progressif, comme dans cet exemple portugais :

(5) *La policia estava a tomar notas do que o falante disse.* (*apud* Bertinetto 2000 : 566)

La périphrase existe aussi en italien, en concurrence de la construction à gérondif, mais semble limitée au registre parlé du Centre et surtout de Rome (voir d'Achille & Giovanardi 1998 : 472 pour des discussions concernant son statut socio-géographique) ; *stare a* peut assumer aussi le sens d'un habituel, et, comme en français, la construction italienne comprend souvent un adverbe de temps :

(6) *Ti stai sempre a lamentare*. (exemple de Bertinetto 2000 : 569)

La construction *être à+INF* s'est maintenue en Louisiane et au Québec (où elle semble appartenir à un registre élévé, cf. Schøsler 2007 : 106). Elle

n'existe pas dans les créoles, probablement à cause du peu de substance phonétique de *à*, imperceptible dans le flux parlé, comme en témoignent son incorporation dans de nombreux mots créoles (haitien *aklè* < *à clé* 'ouvert', *okabine* < *au cabinet* 'toilettes') ou, au contraire, la chute du préfixe verbal homophone (haitien *asezonnen* vs. *sezonnen ; apiye* vs. *piye*, etc.).

### *1.2.* être après (à) + *INF*

Cette périphrase apparaît au XVI^e siècle, avec une valeur progressive-durative ; elle figure avec le nom d'action ou absolument, avant de s'associer régulièrement à l'infinitif (Gougenheim 1971[1929] : 56-57, Pusch 2003). En se grammaticalisant, la construction passe, pour le sens, de la position spatiale relative à une action à l'intention de faire l'action puis à l'aspect progressif-duratif. Selon Gougenheim (1971[1929] : 57), après Malherbe, qui l'emploie encore avec des noms ou avec l'infinitif précédé de *à* ou *de*, la périphrase se fige sous la forme *être après à+INF*. J'en ai trouvé des exemples plus précoces, dans des textes non littéraires :

(7) *Il leur donna les meubles que lon gardoit au chasteau, lesquelz pendant qu'ilz estoient apres à diuiser & partir entr'eux, il deliura de prison tous les Barons.* (*L'histoire d'Italie...* translatée par Hierosme Chomedet, 1568, Livre 1, n.p.)

(8) *ie vous entamay deux choses (...) : l'une, que nous estions apres à trouver vn exemple d'vne dispense donnée du temps du feu Pape Gregoire XIII...* (*Lettres du cardinal d'Ossat, avec des notes historiques et politiques de Mr. Amelot de La Houssaie*, publ. 1708, À M. de Villeroy, nº 183, lettre de 1580)

La périphrase figure plusieurs fois dans les *Essais* de Montaigne : *il estoit apres à escrire de l'institution des enfans* (L. I, 26) ; *les habitans estoient apres à composer de sa victoire* (L. II, 33) ; *il dict estre tous les jours apres à satisfaire par bien-faicts aux successeurs de ceux qu'il a desrobez* (L. III, 2) ; *madame est encore apres à se coiffer et atiffer en son cabinet.* (L. III, 9), etc. Elle semble par contre absente des écrits plus « soignés » de Marguerite de Navarre.

Au XVII^e siècle, la périphrase apparaît une seule fois chez Molière : *Je dois partir pour l'armée ; je suis après à m'équiper* (*Scapin*, II, 5) ; elle figure, selon

un décompte rapide à partir des exemples fournis par Gougenheim (1971[1929]) en une seule occurrence dans la correspondance de Descartes, de Racine, de Bossuet. À ceci je peux ajouter quelques occurrences dans des textes non littéraires jusqu'au milieu du XVII$^{e}$ siècle, comme :

(9) *Il y manque encore quelque chose en l'exactitude des pendules, puis que les exces n'ont pas estè tous les jours de mesme, ce que j'ay observè aussi bien sur terre avec ces mesmes horologes, lors que Monsieur le Comte de Kincairdin et moy estions apres a les ajuster, et je suis bien aise de veoir que sur mer ils ont allè tout aussi bien que dans ma chambre.* (lettre de Christian Huygens à R. Moray, 18 novembre 1663, *Œuvres complètes*. Tome IV. éd. 1891)[1]

La périphrase fait l'objet de critiques de la part de nombreux grammairiens. Vaugelas (*Remarques…*, 1647, p. 332) écrit : « *Après :* ce mot devant vn infinitif pour dénoter vne action présente & continüe, est François, mais bas, il n'en faut jamais vser dans le beau stile. »

Scipion Dupleix (*Liberté…*, 1651, p. 149) l'accepte uniquement avec un nom, tout en confirmant le jugement de Vaugelas : « et tiens que tous les exemples rapportés icy par l'auteur [Vaugelas], non seulement son du bas style, mais plutost du mauvais. Toutefois, j'estime que ce mesme terme d'*aprez* employé devant un nom substantif, comme preposition, est fort bon. Par exemple : *il est aprez la lecture de Ciceron ; il est aprez son bastiment ; le Medecin est aprez ses malades* ». Sont également critiques le Père Chiflet (*Essay…*, 1668, p. 106), Macé (*Politesse…*, 1663, p. 5), A. de Saint-Maurice (*Remarques…*, 1672, p. 174) et Thomas Corneille (*Notes…*, 1687, p. 18), mettant en avant le même argument : la périphrase appartient au registre bas, elle est à bannir du beau style.

Vers la fin du XVII$^{e}$ siècle, Andry de Boisregard (*Reflections…* I, 1689, p. 46) enregistre et accepte cette périphrase : « *Estre après quelque chose :* Cette manière de parler est d'usage, *j'estois apres trouver une Méthode sure & facile pour retenir cela* (traduction d'Horace par le Père Tart.) » ; on a chez Thomas Corneille l'écho d'une opinion favorable de Jean Chapelain. Enfin, Furetière

[1] Le français n'était pas la langue maternelle de l'auteur, mais il la pratiquait à la cour du Stadthouder et dans sa correspondance. Je n'ai pas trouvé d'exemple aussi tardif de cette construction chez un auteur natif francophone.

(*Dictionnaire…*, 1690) et l'édition 1694 du Dictionnaire de l'Académie enregistrent sans commentaires l'existence de la périphrase, sous la forme *être après à*, avec la valeur progressive. Mais à cette époque la mode n'est plus aux interdictions, mais aux collections de curiosités… Au XVIIIe siècle, les observations sur cette périphrase se font plus rares, et elle est signalée comme vieillie, ce qui semble confirmer sa disparition du français standard.

Selon Grevisse (1988 : ch. 791), la périphrase – sans *à* – est encore en usage dans certaines régions de la France, notamment le Berry, la Franche-Comté et la Provence.

Par contre, *être après+INF* est très vivace en français du Canada et en Louisiane (Pusch 2005), et figure comme particule aspectuelle complètement grammaticalisée, sous la forme *ap, ape, apré,* dans les créoles de Louisiane, du Haïti[2], La Réunion, île Maurice et les Seychelles (Damoiseau 2012 :105, Syea 2017 : 201).

Une périphrase similaire est enregistrée en italien (Bertinetto 2000, Cerruti 2007) :

(10) *Messalina (…) era dietro a farlo anche Imperatore* (*Annali d'Italia I*, 1750, p. 170)

Elle semble encore en usage, car signalée par le dictionnaire Treccani : « *Essere d. a una cosa* o *a fare una cosa*, attendere a farla, occuparsene: *era d. a scrivere una lettera*; in usi region., anche riferito a oggetti, col sign. di stare facendo, o di stare per fare: *la pentola era d. a bollire*. »[3]. Cerruti (2007) limite son usage actuel aux variétés du Nord (Lombardie, Veneto, Trentino). L'espagnol connaît aussi une construction similaire, *estar en pos de+INF*, qui n'est pas grammaticalisée, et donc d'usage restreint[4].

---

2 En haïtien, le marqueur *ap* a également la valeur d'habituel (Lefebvre 1998 :120) ; cette extension de sens est attestée aussi en italien (voir l'exemple 6 ci-dessus).

3 On notera que dans la périphrase italienne l'infinitif est introduit par la préposition *a*, la préposition spatiale *dietro* ne pouvant pas déterminer un infinitif, tout comme en français classique.

4 Je remercie le professeur Jukka Havu de m'avoir signalé cette construction espagnole, qui ne figure pas dans les ouvrages de référence courants. Un exemple de date récente est: *El jefe del Gobierno ha remarcado que, pese a ello, "los esfuerzos" que se están haciendo, las "autoexigencias" y el rigor presupuestario han llevado a esta comunidad a "mejorar" las cifras y "estar en pos de cumplir ese objetivo"*. (*El diario montañés*, 14.09.2012, https://www.eldiariomontanes.es/20120914/local/cantabria-general/ignacio-diego-afirma-cantabria-201209141721_amp.html).

Au XVI^e^ siècle apparaît aussi la variante *être après pour+INF*. Cette construction est à peine signalée par Gougenheim (2971[1929] : 57) dans une note, avec un exemple tiré de Calvin, un autre de La Rochefoucauld, un du cardinal de Retz et deux écrits non littéraires. Une recherche rapide sur Internet a produit plusieurs dizaines d'occurrences, la plupart du XVI^e^ et du début du XVII^e^ siècle, exclusivement dans des textes non littéraires, comme :

(11) *L'on estoit après pour abattre la grand église quand il y arriva. Il fit esteindre le feu qui estoit contre les pilliers, et conserua l'église soubz l'espérance d'en faire une halle* (*Relation du pillage de l'abbaye de La Couronne par les protestants, en 1562 et 1568. Extrait inédits du la Chronique Française de l'abbaye de La Couronne,* par Antoine Boutroys, chanoine régulier de cette abbaye ; éd. G. Babinet de Rencogne, Paris, 1862, n.p.)

(12) *Mais estant, le jour mesme, adverty que aulcuns voulans aigrir la matiere estoient apres pour luy imprimer qu'elle ne se debvoit aulcunement soubzmettre a ceste declaration de paix ou de guerre, a quoy vous la sommiez, et que c'estoient ses ennemys qui vous incitoient de luy fere, sans occasion, ceste bravade, je me hastay de luy envoyer, bien peu d'heures apres, mon memoire* (*Correspondance diplomatique de Bertrand de Salignac de la Mothe Fénélon 1568-1575*, tome 1, p. 222)

(13) *C'est l'opinion de quelques-uns, qu'un certain Benoist auquel le Roy avoit donné commission expresse de l'emprisonner, comme il estoit apres pour le destacher de la colomne d'un autel où il s'estoit luy mesme lié, ses mains s'y trouverent miraculeusement attachées.* (*Le théâtre universel des princes*, ou *Histoire générale de tous les papes, roys et monarques du monde,* Paris, 1613, p. 567)

(14) *Sur l'advis qu'ils eurent que l'on estoit apres pour transporter sa bibliotheque de Padouë à Naples, ils envoyerent soudain un de leurs magistrats qui saisit cent balles de livres* (Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliotheque*, 1627, p. 105)

Le sens de cette construction semble combiner la valeur progressive de *être après* (sensible surtout dans l'exemple 11) et le sens d'imminence ou

d'intention de *être pour*. Il est possible qu'elle représente une variante de *être après à*, étant donné que, comme signalé ci-dessus, les prépositions *à* et *pour* se superposent partiellement en français de la Renaissance. Toutefois, le sens est plus proche de *être pour*, ce qui indiquerait plutôt une hybridisation entre *être après* et *être pour*.

La construction *être après pour* en tant que telle n'est pas signalée par les grammairiens du XVII^e siècle, soit parce qu'elle avait déjà disparu, soit parce qu'elle ne figurait pas dans les types de discours qui les intéressaient. Elle n'a été retenue par aucune variété de français et n'a pas de correspondant dans une autre langue romane, ce qui pourrait indiquer d'une part, une innovation française, et d'autre part, sa circulation limitée. Et, en effet, les textes où elle figure relèvent uniquement du registre administratif-juridique. Sa disparition peut avoir été entraînée par la disparition des autres périphrases à préposition plus infinitif.

### *1.3.* **être pour +** ***INF***

La dernière périphrase verbale analysée indique à l'époque classique un futur avec diverses nuances modales, ou l'imminence. Une construction du verbe *être* avec l'infinitif précédé de *pour* est attestée en ancien et moyen français (Gougenheim 1971[1929] : 114), avec un sens final, qui est celui de la préposition. La périphrase aspectuelle proprement-dite apparaît au XV^e siècle. Selon Gougenheim (1971[1929] : 114) qui reprend Meyer-Lübke, elle serait un calque de l'italien, sans rapport avec la construction française médiévale, de sens différent ; toutefois, les exemples qu'il fournit remontent plus loin que les débuts de l'influence italienne, comme il l'avoue lui-même. Selon Fournier (1998 : 254), il s'agit d'une construction autochtone qui, en se grammaticalisant, passe du sens « favorable à » au sens modal, puis au sens aspectuel d'imminence ; Schøsler (2007) y voit aussi une nuance progressive, et signale également sa haute fréquence à partir du XV^e siècle.

La périphrase *être pour+INF* figure dans des écrits littéraires (15) et non littéraires (16) :

(15) […] *regardant tantost les uns, tantost les autres, amis et ennemis, d'une façon qui encourageoit les uns et signifioit aux autres qu'il estoit pour*

*vendre bien cher son sang et sa vie à qui essayeroit de la luy oster.* (Montaigne, *Essais*, L. III, 6)

(16) *Et ainsi que nous estions pour conferer nosdits advis, sont venues les nouvelles premières de la maladie et tout après du trépas de S. Ste.* (Lettre du roi François Ier à l'Empereur Charles Quint, 30 mars 1555, in August von Druffel, *Beiträge zur Reichsgeschichte*, 1553-1555, éd. Karl Brandi, München 1896, nº 587, p. 629-630).

Le sens est orienté vers le futur (Haase 1914 : 168), avec différentes nuances modales : avoir l'intention, être capable ou disposé à…, ou une nuance aspectuelle, comme dans :

(17) ... *il sembloit que les affaires du Roy estoient pour se porter assez mal* (*L'histoire d'Italie... translatée par Hierosme Chomedet*, 1568, Livre 8, n.p.)

où on peut voir un progressif : 'les affaires du roi allaient assez mal' ou un futur potentiel : 'les affaires du roi risquaient d'aller assez mal'. La valeur grammaticale est encore assez vague à ce stade et repose beaucoup sur le contexte.

L'opinion des grammairiens est encore plus catégorique dans ce cas : seul Maupas (*Grammaire…*, 1607, p. 209) accepte cette périphrase pour correspondant du participe futur latin, mais le but de son ouvrage n'est pas normatif. Vaugelas (*Remarques…*, 1647, p. 342), Dupleix (*Liberté…*, 1651, p. 258), Chiflet (*Essay…*, 1668, p. 107), A. de Saint-Maurice (*Remarques…*, 1672, p. 174), ainsi que Thomas Corneille et les *Observations…* de l'Académie condamnent la périphrase *être pour* comme « basse (…) à éviter dans le beau style » (Dupleix), ou vieillie : « plus en usage. La langue veut aujourd'hui des termes plus simples et plus aisez » (*Observations* de l'Académie, 1704, p. 231).

Parallèlement à ces critiques, l'usage de la périphrase semble en effet se réduire dans les œuvres littéraires (même si Gougenheim en enregistre une dizaine d'occurrences chez Corneille), mais pas dans les écrits de caractère familier, comique (chez Molière, par exemple) ou non littéraire, où elle subsiste encore au XIXe siècle, et elle est enregistrée par Grevisse (1988, ch. 791).

*Être pour+INF* se maintient dans certaines régions de France : en Franche-Comté, au Midi et dans des régions de l'Ouest et du Nord. Comme la périphrase avec *après,* celle-ci est fréquente en français du Canada et de la

Louisiane, avec la valeur d'imminence ou de futur (Pusch 2005), et elle s'est grammaticalisé en un marqueur de futur dans les créoles de l'Océan Indien (Syea 2017 : 199-200). En haïtien, l'auxiliaire *pou* couvre le plus large spectre sémantique, du futur iréel au potentiel, à l'exhortatif et à l'injonctif, probablement sous l'influence du superstrat (Lefebvre 1998 : 118), mais cette extension prouve que la construction-source, *être pour+INF*, était assez fréquente dans la langue des colons pour être retenue, et son sens était compatible avec tout ou grande partie de ces interprétations.

Des périphrases similaires à *être pour+INF* existent en espagnol, portugais et italien contemporains, avec la valeur d'imminence 'être sur le point de' (Bertinetto 2000), comme dans l'exemple portugais suivant :

(18) DER (Departamento de Edificações e Estradas de Rodagem) *retira pedra que estava para se soltar na Serra da Piedade* (https://www.em.com.br/app/ noticia/gerais/2020/07/21...)

## 2. Pour interpréter la disparition des périphrases *être+prép+INF*

La présence de constructions similaires, généralement grammaticalisées, dans les autres langues romanes, ainsi que le maintien vigoureux dans les variétés coloniales, parfois aussi régionales du français, laissent supposer que les périphrases *être+prép+INF* étaient assez répandues dans l'usage français au XVII^e siècle. Elles ont continué à se grammaticaliser dans les créoles, ce qui témoigne de leur vivacité dans la langue des classes sociales modestes, non lettrées, qui furent les « fondateurs » des colonies. En effet, comme l'indique Mufwene (2001 : 133), de nombreux instruments grammaticaux des créoles proviennent des variétés basses ou régionales de la langue lexificatrice, non de la variété prestigieuse, et ils devaient être suffisamment fréquents dans l'usage pour être saisis.

D'autre part, ces constructions s'inscrivaient dans un paradigme en pleine expansion au XVI^e siècle, celui des périphrases à $V_2$ infinitif. Ce changement, noté par Schøsler (2007) comme cause possible de la disparition des périphrases à gérondif du type *il va écrivant*, avait démarré en moyen français et avait produit aussi les périphrases temporelles *aller+INF* et *venir de+INF*. Malgré ce contexte favorable, pourtant, les constructions

*être+prép+INF*, en cours de grammaticalisation au XVII^e siècle, disparaissent de la variété standard de France, sans être évincées par des constructions concurrentes, puisque *être en train de+INF* n'émerge véritablement qu'au XIX^e siècle. Il est donc raisonnable de postuler un facteur externe qui a stoppé la grammaticalisation de ces périphrases en français standard, et ce facteur externe n'est autre que l'intervention des Remarqueurs du siècle classique.

Rappelons brièvement que le mouvement des *Remarques* commence par Vaugelas, en 1647. Son œuvre est un manuel des manières langagières de la Cour et s'adresse à ceux qui aspirent à rejoindre ce groupe ou à s'en donner les apparences ; Vaugelas vise donc à donner à un lecteur francophone et relativement éduqué une compétence précise, avant tout orale, dans une variété de langue qu'il avait étudiée sur le vif. Vaugelas est en général favorable à la variation, inhérente à toute langue naturelle, mais il présente souvent ses observations sous forme de règles prescriptives et de jugements de valeur, pour des raisons « commerciales » (Ott 1962, Ayres-Bennett 2002 et 2014).

Au-delà de son succès personnel (une vingtaine d'éditions des *Remarques* au fil du siècle), Vaugelas fut immédiatement repris, comme autorité ou comme adversaire, dans pratiquement tous les ouvrages qui relèvent du genre des *Remarques.* Comme l'observe Ayres-Bennett (2002), on ne récupère pas de Vaugelas les discussions sur la variation, mais on résume ses observations sous forme de règles prescriptives. C'est notamment le cas pour Macé et de Saint-Maurice, pour Laurent Chiflet et pour le père Bouhours, tous du parti jésuite, mais aussi des « adversaires » comme Dupleix. Fait un peu figure à part Andry de Boisregard, qui semble favorable à l'usage et peu prescriptif (Delesalle 2006), mais il n'est grammairien qu'à ses heures perdues. Enfin, le dictionnaire de Furetière, celui de Richelet et celui de l'Académie lui sont redevables. Les remarques de Vaugelas ont ainsi eu un écho qui dépasse largement l'ouvrage de 1647, mais sous une forme bien plus catégorique et normative.

Qui a été atteint par ces « nouvelles lois » ? De Saint-Maurice s'adresse aux étrangers, mais on ne sait pas à quel point il a été suivi ; Chiflet est enseigné dans les écoles ; les dames débattent des points grammaticaux dans les salons ; des auteurs, surtout proches des jésuites, font corriger leurs

œuvres par le père Bouhours. Par contre, le mouvement de Port-Royal rejette les prescriptions *à la* Vaugelas ; elles touchent vraisemblablement peu les couches sociales basses, la province et les protestants qui se trouvent hors de France (Brunot 1947). Vers la fin du siècle, de toute façon, les ouvrages normatifs se préoccupent de régler le discours littéraire plutôt que l'« usage », et surtout les registres littéraires « hauts » comme la poésie sérieuse, la tragédie et la prose historique. La condamnation des périphrases discutées ici était donc observée uniquement dans le milieu des courtisans (aspirants) et dans une partie des œuvres littéraires produites à la fin du XVII^e^ siècle et au siècle suivant. Mais par ces œuvres littéraires, érigées en modèle par l'Académie, puis devenues le canon *via* l'institution scolaire, c'est une certaine forme de français qui s'impose (Milo 1986, Lodge 1997 : 240), et de cette forme avaient été exclues les périphrases *être+prép+INF*. Partout ailleurs, ces constructions ont pu survivre et continuer leur grammaticalisation.

**3. Pourquoi les Remarqueurs ont-ils condamné ces périphrases ?**

Un esprit commun animait le mouvement des Remarqueurs (Brunot 1947, Siouffi 2001) : ils avaient la conscience d'une modernisation radicale du français à leur époque, ce qui leur fit rejetter tous les modèles linguistiques et littéraires, même aussi proches que la génération précédente. Pour eux, il fallait profiter de ce mouvement pour faire du français un objet parfait, et la seule méthode, c'était le tri radical du matériel. Ils voulurent ainsi purger le « bon usage » de tout ce qui était « vieux », « bas » (réaliste ou technique), mais aussi de tout ce qui paraissait vague, ambigu, polysémique ou polyvalent. Il fallait clarifier, désambiguiser autant le sens que la forme ; c'est ce même esprit qui leur avait fait condamner, par exemple, les mots polycatégoriels (comme *dessus* préposition et adverbe, cf. Papahagi 2015 : 194) ou encore la dérivation impropre (cf. Brunot 1947). Les mots d'ordre des Remarqueurs sont la justesse et la clarté, le « sens propre ».

Or, les constructions *être+prép+INF* n'en sont, au siècle classique, qu'à un stade incipient de grammaticalisation. *Être* n'avait pas perdu toutes ses propriétés de verbe plein : dans *être pour+INF*, par exemple, le verbe peut figurer au présent, à l'imparfait, au passé simple de l'indicatif, au

conditionnel présent et passé, au gérondif. La préposition conserve elle aussi des propriétés de sa classe, comme en témoigne le conseil de S. Dupleix (*Liberté…*, 1651, p. 149) de n'employer *être après* que suivi d'un nom. Les périphrases *être+prép+INF* n'étaient pas obligatoires pour noter un sens grammatical : à preuve, les cacologies du XIX^e^ siècle citées par Gougenheim (1971[1929] : 51) rejettent la périphrase et recommandent d'employer à sa place le $V_2$ : « Ils étaient à pêcher quand J.-C. vint à eux. *Il faut dire :* Ils pêchaient quand… » (Barthélémy, *Omnibus…*, 1837). Mais surtout, le sens – grammatical – de la construction n'était pas bien éloigné du sens des composants, dans le cas de *être après* et *être pour*. De plus, *être à* et *être pour* étaient en train de développer plusieurs sens grammaticaux plus ou moins proches, comme signalé ci-dessus. Tout cela indique, si on considère les paramètres de Lehmann (2002), que ces constructions commençaient à peine à se grammaticaliser, à la différence, par exemple, des constructions temporelles *aller+INF* et *venir de+INF*, déjà bien grammaticalisées au XVII^e^ siècle.

Or, justement, les grammairiens acceptent ces dernières, comme ils acceptent la construction causative avec *faire*. Vaugelas, de Saint-Maurice, les dictionnaires de Richelet et Furetière, les *Observations* de l'Académie de 1704, plus tard Beauzée (1767) évoquent ici ou là *aller+INF, venir de+INF, faire+INF* pour critiquer des emplois particuliers comme la tautologie ou la passivation, mais ils leur reconnaissent une valeur grammaticale, et les traitent en tant que constructions pleinement grammaticalisées, complètement distinctes de leurs composants.

Au contraire, la distance sémantique insuffisante conduit les Remarqueurs à interpréter les périphrases étudiées ici à la lumière du sens et du fonctionnement de leurs composants lexicaux, d'où l'impression d'imprécision et d'usage impropre. Et l'impropriété des termes est, comme signalé, ce qui dérange le plus l'esprit « raison et clarté » des Remarqueurs.

Ainsi, les constructions aspectuelles *être+prép+INF*, malgré un contexte linguistique favorable (émergence massive du paradigme des auxiliaires à $V_2$ infinitif), se grammaticalisent plus lentement que les constructions temporelles. Lors des premières interventions normatives, au milieu du XVII^e^ siècle, ces constructions sont donc peu grammaticalisées : peu individuées à l'intérieur d'un paradigme aspectuel où foisonnent les

expressions de forme et de sens assez proche, et surtout peu éloignées du sens de leur composants, elles dérangent le principe d'univocité qui est le fondement de la pensée des Remarqueurs. Paradoxalement donc, ces périphrases émergentes furent condamnées parce qu'elles étaient « nées » trop tard.

## Références

### Grammaires et dictionnaires cités

*** *Le dictionnaire de l'Académie française*. Vol. 1 A-L, Paris, 1694.

*** *Observations de l'Académie françoise sur les Remarques de M. de Vaugelas*, Paris, chez Jean Baptiste Coignard, 1704.

Andry de Boisregard, Nicolas. *Réflexions sur l'usage présent de la langue française ou Remarques nouvelles et critiques touchant la politesse du langage,* tome 1, Paris, chez Laurent d'Houry, 1689.

Barthélémy, Prosper. *L'omnibus du langage*, Dijon, 1839.

Beauzée, Nicolas. *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage : pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues,* Paris, J. Barbou, 1767.

Chiflet, Laurent. *Essay d'une parfaite Grammaire de la langue françoise où le lecteur trouvera, en bel ordre, tout ce qui est de plus nécessaire, de plus curieux, et de plus élégant, en la pureté, en l'orthographe, et en la prononciation de cette langue*, Anvers, Jacques van Meurs, 1659.

Corneille, Thomas. *Remarques sur la langue françoise de M. de Vaugelas, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire. Nouvelle edition reveuë & corrigée, avec des notes de T. Corneille*, Paris, chez Theodore Girard, tome 1, 1687.

Dupleix, Scipion. *La Liberté de la langue française dans sa pureté*, Paris, Denys Béchet, 1651.

Féraud, Jean-François. *Dictionaire critique de la langue française. Tome second, E-N*, Marseille, Mossy, 1787.

Furetière, Antoine. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, tome 1, A. et R. Leers, La Haye, 1690.

Macé, Jean. *La Politesse de la langue françoise pour parler puremant et écrire nettemant*, chez Balthasar Vivien, 1663.

Maupas, Charles. *Grammaire françoise, contenant reigles tres certaines et addresse tres assevree a la naïve connoissance & pur usage de nostre langue. En faveur des estrangers qui en seront desireux.*, Blois, Phillippe Cottereau, 1607.

Richelet, Pierre. *Dictionnaire françois : contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, ses expressions...,* Genève, J.-H. Widerhold, 1680.

Saint-Maurice, Alcide de Bonnecase. *Remarques sur les principales difficultez que les estrangers ont en la langue françoise : avec un recueil alphabétique de plusieurs mots*..., E. Loyson, Paris, 1672.

Vaugelas, Claude Favre de. *Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*, Paris, Vve J. Camusat et P. Le Petit, 1647.

## Références critiques

Ayres-Bennett, Wendy. 2002. « An evolving genre. Seventeenth century remarques and observations on the French language ». In Sampson, Rodney & Ayres-Bennett, Wendy (eds) Interpreting the History of French. A Festschrift for Peter Rickard on the occasion of his eightieth birthday, Amsterdam, New York : Brill. 353–368.

Ayres-Bennett, Wendy. 2014. « From l'*usage* to *le bon usage* and back. Norms and usage in seventeenth-century France ». In Rutten, Gijsbert & Vosters, Rik & Vandenbussche, Wim (eds) *Norms and Usage in Language History, 1600–1900. A sociolinguistic and comparative perspective*, Amsterdam : John Benjamins. 173–200.

Bertinetto, P. M. 2000. « The progressive in Romance, as compared with English ». In Dahl, Ö. (ed.), *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, Berlin, New York : Mouton de Gruyter. 559–604.

Brunot, Ferdinand. 1947. *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome IV : La langue classique (1660-1715) Ie Partie, Paris : Armand Colin.

Cerruti, Massimo. 2007. « Sulla caratterizzazione aspettuale e la variabilità sociale d'uso di alcune perifrasi verbali diatopicamente marcate ». *Archivio Glottologico Italiano* 92(2). 203–247.

Coșeriu, Eugen. 1976. *Das romanische Verbalsystem*. Tübingen : Narr.

D'Achille, Paolo & Giovanardi, Claudio. 1998. « Dal romanesco del Belli al romanaccio contemporaneo : conservazione e innovazione nella sintassi verbale ». In : Ramat, Paolo & Roma, Elena (eds), *Sintassi storica. Atti del 30º Congresso della Società di Linguistica Italiana*. Roma : Bulzoni. 469–494.

Damoiseau, Robert. 2012. *Syntaxe créole comparée (Martinique, Guadeloupe, Guyane, Haïti).* Sceren : Karthala.

Delesalle, Simone. 2006. « Le statut du lexique dans la Grammaire de Laurent Chiflet et dans la Méthode de Claude Irson : 1656-1660 ». *Histoire Épistémologie Langage* 28(2). 2006. 37–52.

Fournier, Nathalie. 1998. *Grammaire du français classique*. Paris : Belin.

Gougenheim, Georges. 1929. *Étude sur les périphrases verbales de la langue française.* Paris : Les Belles Lettres. [rééd. 1971, Paris : Nizet]

Grevisse, Maurice. 1993. *Le bon usage*. Paris : Duculot, 13e éd.

Haase, A. 1914. *Syntaxe française du XVIIe siècle,* Nouvelle édition traduite et remaniée par M. Obert. Paris : Delagrave.

Hassler, Gerda. 2002. « Crosslinguistic and diachronic remarks on the grammaticalization of aspect in Romance languages » In Wischer, Ilse & Diewald, Gabriele (eds) *New Reflections on Grammaticalization*. Amsterdam: John Benjamins. 163–179.

Laca, Brenda. 2004. « Les catégories aspectuelles à expression périphrastique : une interprétation des apparentes 'lacunes' du français ». *Langue française* 141. 85–98.

Lefebvre, Claire. 1998. *Creole genesis and the acquisition of grammar: the case of Haitian creole*. Cambridge : Cambridge University Press (Cambridge Studies in Linguistics 88).

Lehmann, Christian. 2002. *Thoughts on grammaticalization*. Arbeitspapiere des Seminars für Sprachwissenschaft der Universität Erfurt, 9.

Lodge, Anthony R. 1997. *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris : Fayard.

Milo, Daniel S. 1986. « Les classiques scolaires », In Nora, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire II. La Nation III*. Paris : Gallimard. 517–562.

Ott, Karl August. 1962. « La notion du 'Bon usage' dans les *Remarques* de Vaugelas ». *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 14. 79–94.

Posner, Rebecca. 1998. « La morphologie 'progressive' en français: aperçu historique ». *La Linguistique* 34(2). 103–110.

Pusch, Claus D. 2003. « La grammaticalisation de l'aspectualité : les périphrases à valeur progressive en français ». *Verbum* 25(4). 495–508.

Pusch, Claus D. 2005. « L'expression de la progressivité dans les français d'Amérique ». In Brasseur, P. & Falkert, A. (eds), *Français d'Amérique: Approches Morphosyntaxiques*. Paris : L'Harmattan. 139–150.

Siouffi, Gilles. 2001. « L'éternel passé de la langue : temps et perception linguistique au XVII$^{e}$ siècle ». *Littératures classiques* 43. 241–256.

Squartini, Mario. 1998. *Verbal Periphrases in Romance. Aspect, actionality, and grammaticalization.* Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Schøsler, Lene. 2007. « Grammaticalisation et dégrammaticalisation, étude des constructions progressives en français du type *Pierre va/vient/est chantant* ». In Labeau, E. & Vetters, C. & Caudal, P. (éds), *Sémantique et diachronie du système verbal français*, *Cahiers Chronos* 16. Amsterdam : Rodopi. 91–119.

Syea, Anand. 2017. *French Creoles : A Comprehensive and Comparative Grammar.* London, New York : Routledge.

# Substituição de verbos acabados em *-ir* por verbos acabados em *-ecer* nas línguas ibero-românicas

**Ildikó SZIJJ**
***Universidade Eötvös Loránd, Budapeste***

**Abstract.** In Portuguese some verbs changed their *-ir* ending in *-ecer* (*aborrir* > *aborrecer*). The aim of this article is to present these verbs, to describe their characteristics and to compare them with their Galician, Spanish and Catalan equivalents. Catalan doesn't have similar changes (*avorrir*), and that has to do with the fact that one part of the verbs in the third conjugation have *-eix-* segment in the rhizotonic forms (*avorreixo*). In Portuguese and the other two languages some of the verbs that underwent the change were/are defective, while the new verbs have all the forms. The new forms (port. *aborreço*) are similar to Catalan forms.

**Keywords:** iberoromance conjugation, *-ecer* ending, defective verbs, rhizotonic forms.

## 1. Introdução

No português antigo existiram verbos acabados em *-ir* que mudaram a terminação para *-ecer: fornir* > *fornecer, escarnir* > *escarnecer, guarnir* > *guarnecer* (Coutinho 1976: 274), *podrir* > *apodrecer* (formado a partir de *podre*), *oferir* > *oferecer* (Nunes 1989: 278). O interesse da evolução é que a 3ª conjugação é mais numerosa e produtiva do que a 2ª, porém, neste caso, os verbos passaram do tipo mais produtivo para o menos produtivo.

Podemos relacionar esta mudança com a formação de verbos parassintéticos da 2ª conjugação, acabados também em *-ecer*, p. ex. *emagrecer, anoitecer.* Entre os verbos citados que substituíram os antigos verbos da 3ª conjugação, *apodrecer* é também um parassintético.

O meu objetivo é examinar os verbos em que se produziu a mudança. Observarei também os seus derivados, porque as palavras formadas a partir do verbo antigo conservam-se nalguns casos, atestando a existência dos verbos antigos.

Trato, em primeiro lugar, a mudança portuguesa, mas pretendo compará-la com o que aconteceu nas outras línguas ibero-românicas: o galego, a língua mais próxima do português, o espanhol e o catalão.

A estrutura do meu artigo será a seguinte: em primeiro lugar irei fazer o inventário dos verbos portugueses que experimentaram a evolução *-ir* > *-ecer*, apresentando também as formas derivadas dos antigos verbos que se conservam até hoje; depois indico os verbos galegos, espanhóis e catalães equivalentes, e para acabar falo sobre a estrutura morfológica e as características dos verbos tratados nas diferentes línguas.

Além de gramáticas históricas, tirei os dados de diferentes dicionários. Para o português usei, em primeiro lugar, o *Dicionário Houaiss* (DH, 2009) e o *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea* (DLPC, 2001), mas também outros dicionários, no caso de indicarem qualquer informação suplementar. Os dois dicionários principais complementam-se: o DH contém mais elementos, também arcaísmos, enquanto o DLPC, como o título indica, reúne palavras da língua contemporânea, isto é, mostra de forma mais evidente se o verbo é ainda hoje usado. Para procurar os pares de verbos com terminação *-ir*/*-ecer* também tive em conta o *Dicionário Inverso* (1993) de Andrade, que por causa da sua natureza é um instrumento útil para recolher grupos de palavras com uma terminação comum.

## 2. Inventário dos verbos

### *2.1. Português*

A minha lista inclui verbos que hoje têm duas formas, uma acabada em *-ir* e outra em *-ecer*, ou que antigamente tinham a terminação *-ir* e hoje a terminação *-ecer*. Enumero os verbos por ordem alfabética e indico se aparecem nos dois dicionários usados como fonte principal e que informações é que os dicionários dão no que diz respeito ao seu emprego e ao seu significado. Os elementos em questão são os seguintes:

1. *aborrir* / *aborrecer;* DH: 2 verbos, sinónimos, o verbo primário é *aborrecer;* DLPC: só *aborrecer;* Infopedia.pt: *aborrir* é antiquado
2. *bastir* / *abastecer;* DH: *(a)bastecer;* DLPC: *bastecer;* o verbo *bastir* aparece no DH, na etimologia de *bastecer* (do francês antigo *bastir*, germanismo + sufixo -*ecer*) e no DLPC, na etimologia na palavra *bastidor*
3. *dormir* / *adormecer*; este é o par mais simples e é bem conhecida a existência de ambos os verbos, sendo a diferença semântica básica entre eles que *dormir* é durativo enquanto *adormecer* é incoativo; segundo o DH os dois verbos datam do século XIII, ambos vieram diretamente do latim (pelo contrário, no caso do espanhol Corominas (1976) indica que *dormir* tem a primeira documentação em 1140 e *adormecer* é de 1250, sendo um derivado de *dormir*)
4. *empedernir* / *empedernecer;* DH: 2 verbos, sinónimos, o verbo primário é *empedernir;* DLPC: só *empedernecer*
5. *escarnir* / *escarnecer;* DH: 2 verbos, sinónimos, o verbo primário é *escarnecer;* DLPC: 2 verbos
6. *esvair* / *esvaecer;* DH: 2 verbos, os significados dos dois verbos são, em parte, diferentes; DLPC: 2 verbos
7. *falir* / *falecer;* DH: 2 verbos, significados diferentes; DLPC: 2 verbos
8. *fornir* / *fornecer;* DH: 2 verbos, significados em parte diferentes (não há referência de um verbo ao outro); DLPC: 2 verbos
9. *guarir* / *guarecer;* DH: 2 verbos, ambos obsoletos, o verbo primário é *guarir;* DLPC: só *guarir,* sem qualquer indicação; Infopedia.pt: 2 verbos, sinónimos
10. *guarnir* / *guarnecer;* DH: 2 verbos, sinónimos, o verbo primário é *guarnecer;* DLPC: 2 verbos
11. *oferir* (Nunes 1989: 278) / *oferecer; oferir* não aparece nos dicionários
12. *podrir* (*Ibid.*) / *apodrecer; podrir* não aparece nos dicionários

Os verbos acabados em -*ir* têm os seguintes derivados:

*aborrir: aborrido, aborrimento,* DH (também *aborrecido, aborrecimento,* formados a partir de *aborrecer*)

*bastir: bastida, bastidor,* DH/DLPC; existem também outras palavras com a mesma origem, mas vieram através doutras línguas, p. ex. *bastilha* (do francês), *bastião* (do italiano)

*dormir* naturalmente tem numerosos derivados (*dormente, dormitar, dormitório*, etc.)

*empedernir: empedernido,* DH/DLPC

*escarnir: escarnido* (também *escarnecido*), *escarnicar, escarnicador, escarnicação,* DH; *escárnio* (origem controversa), *escarninho,* DH/DLPC

*esvair:* não tem derivado

*falir*: não tem derivado

*fornir:* não tem derivado

*guarir: guarida,* DH/DLPC

*guarnir: guarnição,* DH/DLPC (também *guarnecimento*)

*oferir: oferente,* DH (etimologia: OFFERENS)

*podrir: podrido,* DH (etimologia controversa, porque não é evidente se vem de *podrir* ou *podre*)

As etimologias indicadas aparecem no DH.

Em resumo, *bastir, oferir* e *podrir* desapareceram, não estando documentados nos dicionários. Os verbos *guarir* / *guarecer* parecem ambos antiquados. *Aborrir* e *empedernir* transformaram-se em *aborrecer* e *empedernecer*, mas ainda aparecem no DH. Os verbos *escarnir* / *escarnecer*, *guarnir* / *guarnecer* sobrevivem em duas formas, sendo primário o verbo acabado em *-ecer*. *Esvair* / *esvaecer* e *fornir* / *fornecer* existem nas duas formas com significados em parte diferentes. Os verbos *falir* / *falecer* sobrevivem com significados claramente diferentes. Existem derivados atuais dos verbos *aborrir, bastir, empedernir, escarnir, guarir* e *guarnir.*

## *2.2. Galego*

No que se segue irei dar os equivalentes dos verbos portugueses nas outras línguas ibero-românicas. No caso do galego vi o dicionário on-line da Real Academia Galega (DRAG) e o *Gran diccionario Xerais da lingua* (DX, 2000). Neles aparecem os seguintes equivalentes dos verbos portugueses mencionados:

DRAG/DX: *aburrir* / *aborrecer*, significados em parte diferentes

DRAG/DX: *abastecer*

DRAG/DX: *empedernir*

DRAG: *escarnecer,* DX: *escarnir* / *escarnecer*, forma primária: *escarnecer*

DRAG: *esvaecer* / *esvaer*; DX: *esvaír*, na entrada há uma referência a *esvaer* / *esvaecer*

DRAG/DX: *falir* / *falecer*, significados diferentes

DRAG: *fornecer*; DX: *fornir*, referência a *ataviar* / *fornecer*

DRAG/DX *guarir* / *guarecer*, significados em parte diferentes (formas mais frequentes: *gorir*, *gorecer*, DRAG)

DRAG/DX: *guarnecer* (forma mais frequente: *gorecer*, DRAG)

DRAG/DX: *ofrecer*

DRAG: *podrecer*; DX: *podrir* / *podrecer*, forma primária: *podrecer*

Em síntese, *bastir, escarnir, fornir, ofrir, podrir* transformam-se em *abastecer, escarnecer*, *fornecer*, *ofrecer*, *podrecer.* Os verbos *aburrir* / *aborrecer, guarir* / *guarecer* conservam-se com significados em parte diferentes. *Falir* / *falecer* conservam-se com significados diferentes. O verbo *empedernir* conservou-se. *Esvaír* tem uma evolução mais complexa.

Comparando o galego com o português, vemos que o galego conserva *podrir*, enquanto no português esta forma já não se usa. *Guarir* / *guarecer* parecem menos antiquados em galego do que em português. *Aburrir* usa-se, contrariamente ao português, tendo um significado diferente de *aborrecer*. *Empedernir* conserva-se e não tem a forma *empedernecer*, que só existe em português. Nestes casos o galego parece mais conservador que o português. *Escarnir* tem como forma primária *escarnecer*, como em português. *Guarnecer* é o único verbo documentado, enquanto em português aparece também *guarnir* nos dicionários, pelo que neste caso é o português a língua mais conservadora. *Falir* / *falecer* e *fornir* / *fornecer* têm significados diferentes nas duas línguas.

### 2.3. Espanhol

No espanhol a evolução dos verbos em questão foi parecida à portuguesa. Existem também verbos com duas terminações (Menéndez Pidal 1980: 284). Para comparar os verbos espanhóis com os portugueses tive em conta o *Diccionario de uso* de María Moliner (MM 2000) e o Dicionário da Real Academia Española (DRAE on-line). Os equivalentes dos verbos portugueses que aparecem nos dois dicionários são os seguintes:

MM / DRAE: *aburrir / aborrecer*, significados diferentes

MM: só *abastecer*; DRAE: *bastir / (a)bastecer, bastir* e *bastecer* aparecem como verbos desusados

MM: só o derivado *empedernido*; DRAE: *empedernir / empedernecer* (referência a *empedernir*)

MM / DRAE: só *escarnecer* (etimologia: *escarnir*, Corominas 1976)

MM / DRAE: *desvaír(se), desvanecer* (*desvaír* de origem portuguesa, *Ibid*.)

MM / DRAE: só *fallecer* (derivado do antigo *fallir* (*Ibid*.)

DRAE: *fornir*, desusado em parte, existe *fornecer*, também desusado

MM: *guarecer*; DRAE: *guarir / guarecer*, alguns sentidos são diferentes, alguns desusados

MM: *guarnecer*; DRAE: *guarnir / guarnecer*

MM / DRAE: *ofrecer*; o verbo antiguo foi *ofrir* (*Ibid*.)

MM / DRAE: *podrir/pudrir*, a forma primária é *pudrir;* DRAE: existe *podrecer*

Em resumo, *bastir, escarnir, fallir, ofrir* transformaram-se em *escarnecer, fallecer, ofrecer.* Coexistem *empedernir / empedernecer*, sendo que segundo o dicionário a palavra primária é *empedernir.* Os verbos *fornir / fornecer*, *guarir / guarecer* em parte são desusados, os significados não coincidem completamente. *Guarnir / guarnecer, podrir/pudrir / podrecer* coexistem como sinónimos. Os verbos *aburrir / aborrecer* sobrevivem com sentidos diferentes. O par *desvanecer / desvaír* teve uma evolução mais complexa, já que se considera que *desvaír* é de origem portuguesa.

Resumindo, podemos ver em linhas gerais a mesma evolução nas três línguas: este grupo de verbos acabados em *-ir* desenvolve uma forma acabada em *-ecer*, sendo que a antiga forma pode conservar-se como sinónimo ou pode produzir-se uma cisão entre o significado dos dois verbos.

### *2.4. Catalão*

O caso do catalão é simples, por isso não é necessário verificar a existência dos verbos em vários dicionários. O dicionário on-line do Institut d'Estudis Catalans indica as seguintes formas: *avorrir, bastir, escarnir, esvair, fallir, fornir, guarir, guarnir, oferir, podrir.* O verbo português *empedernir* não tem equivalente em catalão.

## 3. Estrutura morfológica dos verbos em questão

No que se segue vou descrever as características morfológicas dos verbos acabados em *-ir* / *-ecer* do português e compará-las com as outras três línguas. Em português os verbos acabados em *-ir* constituem a terceira conjugação. Por outro lado, os verbos acabados em *-ecer* são da 2ª conjugação e, no que diz respeito à sua origem, têm diferentes procedências. Em parte nasceram a partir de verbos acabados em *-escere*: *conhecer, parecer, merecer* (*cognoscere, *parescere, *merescere*); outro verbo parecido é *obedecer*, procedente de um verbo da quarta conjugação latina (*oboedire*) (etimologia de Corominas 1976). Um grupo considerável entre os verbos com terminação *-ecer* é o dos verbos parassintéticos: *enriquecer, enorgulhecer*, etc. E temos os nossos verbos, como *oferecer*, *fornecer*, etc., nascidos a partir de um verbo da 3ª conjugação. O galego e o espanhol têm os mesmos tipos, com as mesmas origens.

Em contrapartida, no catalão a distribuição dos tipos e dos verbos concretos é diferente. Os verbos acabados em *-ir* têm dois subtipos: 1. *dormir* (pres. ind. *dormo, dorms, dorm, dormim, dormiu, dormen*); 2. *servir (serveixo, serveixes, serveix, servim, serviu, serveixen).* O segundo subtipo nas formas rizotónicas (melhor dito, rizotónicas nos outros tipos) tem o incremento *-eix-*. Os verbos que nos interessam agora pertencem ao segundo subtipo: *obeir* (*oboedire*), os parassintéticos (*enriquir, enorgullir*, etc.) e os verbos equivalentes aos verbos portugueses de que estamos a falar, *avorrir, escarnir, esvair, fallir,*

*fornir, guarir, guarnir, oferir, podrir,* etc. O subtipo com incremento *-eix-* é o tipo produtivo, que incorporou p. ex. empréstimos germânicos (como os nosso verbos *guarir, escarnir, fornir*) ou verbos parassintéticos (como *ennegrir, endurir, afeblir, esblanqueir*) (Pérez Saldanya 1998: 111).

Por outro lado, os verbos procedentes de *cognoscere, *apparescere, *merescere* são *conèixer, aparèixer, merèixer*, da 2ª conjugação. Nestes verbos o segmento *-eix-* faz parte da forma lexical do verbo, pelo que aparece em todas as formas do paradigma, p. ex. o presente do indicativo é *mereixo, mereixes, mereix, mereixem, mereixeu, mereixen.*

## 4. Características dos 8 verbos portugueses acabados em *-ir* e dos equivalentes das outras línguas

### *4.1. Português, galego e espanhol*

Dos 11 verbos portugueses acabados em *-ir* que sofreram a mudança *-ir > -ecer* vou considerar 8, porque 3 (*bastir, oferir, podrir*) já não se usam e não estão documentados nos dicionários. Dou as informações contidas no *Dicionário Houaiss*.

- *aborrir, guarir*: verbos defetivos, não têm 1ª p. do pres. ind., nem todo o conjuntivo (**aburro; *aburra, *aburras*, etc.)
- *empedernir, falir, fornir*: verbos defetivos, usados nas formas em que o *i* se segue ao radical (**furno, *fornes, *forne, *fornem; *furna*, etc.)
- *escarnir, esvair, guarnir* não são defetivos segundo o *Dicionário Houaiss*; segundo Paulik (1997) *guarnir* é defetivo, usando-se nas formas em que o *i* se segue ao radical.

Entre os 8 verbos, 5 são defetivos (6, se temos em conta Paulik 1997), entre os quais *aborrir*, *empedernir* e *fornir* têm vogal radical *o/e*. Estes verbos sofreriam alternância vocálica entre as formas rizotónicas do paradigma (as formas seriam **aburro, *aborres*, etc.), e a sua defetividade deve estar relacionada com este fenómeno. Os verbos que não são defetivos (*escarnir, esvair, guarnir?*) têm vogal radical *a*, sem alternância fonética entre as formas rizotónicas (*escarno, escarnes*, etc.). Os novos verbos, acabados em *-ecer*, pelo contrário, têm todas as formas, sem qualquer restrição. Estes verbos também têm alternância vocálica (Paulik 1997: 41), mas é mais sistemática do que na 3ª conjugação e há só uma diferença de 1 grau na abertura das vogais (no

presente do indicativo a 1ª pessoa e as pessoas rizotónicas do conjuntivo têm *e* fechado, enquanto as outras formas rizotónicas têm *e* aberto).

Entre os verbos galegos é defetivo (segundo o dicionário da RAG) *empedernir*, que só tem formas com desinência que começa por *i.* Nos verbos galegos, como no português, há alternância vocálica nos verbos da 3ª conjugação com vogal radical *e/o*, p. ex. *sentir: sinto / sentes, durmir: durmo / dormes*, ou *pedir: pido / pedimos*.

Entre os verbos espanhóis equivalentes, segundo o DRAE, são defetivos *empedernir* e *desvaír*, tendo só formas com desinência que começa por *i.* A alternância vocálica tem lugar entre formas rizotónicas e arrizotónicas, p. ex. *pedir: pido / pedimos, sentir: siento / sentimos*.

Por conseguinte, parece que a mudança *-ir* > *-ecer* tem a ver com a defetividade dos verbos acabados em *-ir*, especialmente os que têm vogal radical *e/o*.

### *4.2. Paralelismo com o catalão*

O subtipo da 3ª conjugação com incremento no catalão, p. ex. *avorrir, servir, empobrir*, tem o incremento tónico *-eix-* nas formas que nos outros tipos de verbos seriam rizotónicas, p. ex. *avorreixo* (cf. *avorrim,* forma arrizotónica), pelo que nestes verbos não há formas rizotónicas propriamente ditas, porque nelas o acento cai no incremento.

Segundo vimos, no português e nas outras duas línguas uma parte dos verbos que sofreram a mudança *-ir* > *-ecer* são defetivos, e as formas que não existem são as rizotónicas. De uma forma muito geral, podemos dizer que tanto o português como o catalão evitam as formas rizotónicas nestes verbos, o português e as outras duas línguas com a mudança *-ir* > *-ecer,* o catalão com o incremento *-eix-*.

## 5. Conclusão

Entre as línguas ibero-românicas, no português, no galego e no espanhol produziu-se a mudança *-ir* > *-ecer* na terminação de um grupo reduzido de verbos. No catalão, pelo contrário, esta mudança não se produz (port. *escarnir* > *escarnecer;* cat. *escarnir*). Mas a diferença entre as três línguas e o catalão é só aparente. O catalão nestes verbos tem o incremento *-eix-*

(*escarneixo*) nas formas que seriam rizotónicas. No português e nas outras duas línguas com a mudança de conjugação nascem formas paralelas às do catalão (*escarneço*). Entre os verbos portugueses acabados em *-ir* (também espanhóis e portugueses) alguns são defetivos, já que não têm formas rizotónicas ou algumas formas rizotónicas. Os novos verbos, acabados em -*ecer*, têm todas as formas. As novas formas rizotónicas do português e as formas com incremento do catalão são semelhantes porque nelas o elemento tónico é o segmento *-ec-* / *-eix*.

Alguns dos verbos antigos conservam-se como sinónimo do novo verbo, mas noutros casos produz-se uma cisão maior, já que o verbo original e o verbo acabado em *-ecer* têm significados diferentes, p. ex. *falir* / *falecer*.

Os verbos que experimentaram esta mudança são pouco numerosos, alguns deles hoje pouco frequentes, e entre os dicionários também encontramos diferenças, no sentido de que alguns dos verbos menos frequentes não se encontram documentados em todos os dicionários.

## Bibliografia


Academia das Ciências de Lisboa. 2001. *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea*. Lisboa: Verbo.

Andrade, Ernesto d'. 1993. *Dicionário inverso do português.* Lisboa: Cosmos.

Corominas, Joan. 1976. *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana.* Madrid: Gredos.

Coutinho, Ismael de Lima. 1976. *Gramática histórica.* Rio de Janeiro: Ao livro técnico.

*Gran diccionario Xerais da lingua.* 2000. Vigo: Xerais.

Instituto Antônio Houaiss de Lexicografia. 2009. *Dicionário Houaiss da língua portuguesa.* Rio de Janeiro: Objetiva.

Menéndez Pidal, Ramón. 1980 (16ª edición). *Manual de gramática histórica española*. Madrid: Espasa-Calpe S. A.

Moliner, María. 2000. *Diccionario de uso del español.* Madrid: Gredos.

Nunes, José Joaquim. 1989. *Compêndio de Gramática Histórica Portuguesa.* Lisboa: Clássica Editora.

Paulik, Willy. 1997. *Das portugiesische Verb*. Ismaning: Max Hueber Verlag.

Pérez Saldanya, Manuel. 1998. *Del llatí al català. Morfosintaxi verbal històrica*. València: Universitat de València.

https://dle.rae.es (Diccionario de la lengua española, Real Academia Española, DRAE)

mdlc.iec.cat (Diccionari de la llengua catalana, Institut d'Estudis Catalans, DIEC)

https://academia.gal/dicionario (Dicionario da Real Academia Galega, DRAG)

infopedia.pt (Dicionários Porto Editora)

# O legado da perda: o pronome *vós* no português europeu atual

**Veronica MANOLE**
*Universidade Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** The paper analyses the current uses of the pronoun *vós* in European Portuguese. The findings of the corpus analysis are consistent with previous studies that identify certain trends regarding *vós.* As an address form for one interlocutor, *vós* is used only in religious discourse, while as an address form for two (or several) interlocutors the situation is more complex. The pronoun is still productive as a non-marked address form in some dialects, but in standard language, especially in political and public discourse, its current uses (only the accusative or dative forms) are a polite address form. We also discuss the evolution of the semantic features [± politeness], [± deference] of *vós* in terms of disappearance and reappearance.

**Keywords**: address terms, personal pronouns, evolution of *vós*, European Portuguese.

## 1. Considerações prévias

O foco deste trabalho é o pronome *vós,* que integra o sistema pronominal do português de maneira bastante peculiar. Aliás, tomando em consideração a evolução de *vós* e os seus usos no português atual, consideramos oportuno este estudo num volume que se debruça sobre *desaparecimentos*, *apagamentos* e *esquecimentos* nas línguas românicas.

Situamos a nossa análise na categoria mais ampla de estudos sobre a dinâmica das formas de tratamento[1] (doravante FT) do português. Enquanto

[1] Carreira (1997) propõe um modelo teórico mais abrangente, que contém formas de tratamento alocutivas, elocutivas e delocutivas.

recursos linguísticos que mais refletem a evolução sócio-cultural de uma comunidade de falantes, as FT sofrem mudanças ao longo dos séculos, registando tanto inovações (ou aparecimentos), como desaparecimentos, apagamentos ou esquecimentos em função dos costumes linguísticos de cada geração. Aliás, como veremos mais adiante, os reaparecimentos são também possíveis. Por conseguinte, podemos considerar as FT como fenómeno linguístico em mudança, em que a(s) norma(s) e o(s) uso(s) se negoceiam em função do que os falantes consideram num determinado momento e num determinado contexto ser "o correto". Lembramos aqui a famosa frase portuguesa: "Você é estrebaria", que qualifica como falta de educação o uso do pronome *você.*

Em português, os usos das FT pronominais apresentam uma variedade considerável, em função de parâmetros sócio-pragmáticos (idade, género, estatuto social, profissão, nível de educação, tipo de interação, meio de comunicação, etc.) que regulam as trocas verbais e escritas, mas também em função das particularidades das variedades nacionais e/ou regionais (por exemplo, os usos de *tu* e *você, nós* e *a gente* em Portugal e no Brasil).

Apesar das múltiplas variações relativas ao sistema pronominal, um fenómeno ocorre em todas as variedades padrão atuais da língua portuguesa: o (quase-)desaparecimento do pronome *vós*, que limita as suas utilizações a alguns contextos específicos.

Tentaremos analisar este fenómeno, respondendo a algumas perguntas sobre evolução de *vós*, um pronome que sofreu perdas, que pode ter sido esquecido pelos falantes, mas que (ainda) não desapareceu por completo do português europeu[2].

Vejamos, num primeiro momento, alguns aspetos diacrónicos.

### *1.1. Mas* **Vós** *de onde vindes?*

O latim tinha dois pronomes de 2ª pessoa, *tu* para o singular e *vōs* para o plural, utilizados independentemente da posição social dos interlocutores. O emprego do plural para um interlocutor deu-se a partir dos séculos III e IV d. Cr., com o advento da fragmentação do Império Romano e a

[2] Quanto à distribuição de ocorrências entre o PE e o PB, o *corpusdoportugues* mostra claramente que *vós* é utilizado com mais frequência em Portugal do que no Brasil (5.71 usos per milhão de palavras vs 1.36).

necessidade de se incluir os dois imperadores nos discursos e nos documentos oficiais (Brown & Gilman 1960: 254).

*Tu* e *vōs* deram origem aos pronomes *tu* e *vós*, que em português antigo[3] eram empregues de maneira seguinte: *tu* para se dirigir a um interlocutor com quem se tinha um certo grau de intimidade ou para se dirigir a um inferior, ao passo que *vós* era forma privilegiada para se dirigir a um interlocutor de forma respeitosa ou a vários interlocutores de maneira indiferente (informal e formal). Traços semânticos como a cortesia e a deferência ou a dinâmica das relações de poder ou de solidariedade entre os locutores (Brown & Gilman 1960) parecem explicar os empregos de *vós* num primeiro momento. Porém, por causa da extensão progressiva do uso de *vós* para o tratamento dado a outras categorias sociais, estes traços semânticos começam a desaparecer. Por exemplo, no final da Idade Média, *vós* passou a ser utilizado no tratamento que os esposos se davam um ao outro. Marcotulio (2014) sintetiza de forma inequívoca a evolução de *vós* nos seus primeiros séculos de existência:

> A forma de cortesia *Vos*, no entanto, começou a ser utilizada para outros estratos sociais próximos à figura do imperador, como membros do clero e da alta nobreza. Com o tempo, outras camadas menos nobres passam a recebê-la também. Como consequência, a forma cortês *Vos* perde traços semânticos de cortesia, sendo usada, cada vez mais, para camadas inferiores da sociedade.

A partir do século XIV deu-se em português uma "revolução da terceira pessoa" (Santos Luz 1957: 229 *apud* Faraco 2017), com consequências significativas para o sistema pronominal. Cintra (1986: 26) aponta que durante a Idade Média o pronome *vós* "continuou a ser frequentemente utilizado por e para todas as classes sociais, mas não manteve durante toda ela o mesmo significado e valor". Já no fim do século XV e no início do século XVI, *vós* como forma de se dirigir a um interlocutor "estava começando a perder sua posição para outras formas" (Faraco 2017: 121), nomeadamente para formas nominais (*Vossa Senhoria*, *Vossa Excelência* e, sobretudo, *Vossa*

[3] Cardeira (2006: 47) define o Português Antigo como "o período da história do português que se inicia com os primeiros documentos escritos em 'língua vulgar' e que se prolonga até finais do século XIV ou meados do século XV", ao passo que Castro (2006) fala do "ciclo da Formação da língua, que decorre entre os sécs. IX e XV".

*Mercê*, que seria a origem do pronome *você*). No sistema pronominal, a terceira pessoa que causou a "revolução" é *você*, com uma primeira atestação em 1666 segundo o *Dicionário etimológico da língua portuguesa* de José Pedro Machado[4] (Cintra 1986: 27). A decadência progressiva do tratamento por meio de *vós* para um interlocutor continuou nos séculos seguintes, ao ponto de já no final do século XVIII e início do século XIX se encontrar "absolutamente afastado" da língua padrão, "a que rapidamente se seguiria a decadência mais lenta [...] de *vós* dirigido a vários interlocutores" (Cintra 1986: 32). Atualmente, "nem sequer se conservam vestígios dialetais do emprego de *vós* para um único interlocutor" (Cintra 1986: 67).

Com uma notável exceção, que se mantém ainda hoje: o tratamento dado a Deus. No discurso religioso, o tratamento *vós* para um interlocutor teve um percurso nem sempre linear. *Tu* foi "durante toda a Idade Média" (Cintra 1986: 32) a forma privilegiada para o tratamento que se dava a Deus. Cintra (1986: 63-102) mostra num estudo sobre *tu e vós* em orações e na poesia portuguesa como a decisão da Igreja Católica Portuguesa de manter o tratamento por *Vós* para Deus em orações na segunda metade do século XVII "deixou a linguagem litúrgica afastada de qualquer norma culta viva em Portugal", uma vez que nessa altura *vós* já era considerado por falantes um tratamento popular ou até rude. A tradução dos textos litúrgicos feita na década dos anos '60 do século XX, no seguimento do Concílio Vaticano II (1959-1962), que pôs fim à obrigatoriedade de celebrar a missa em Latim, manteve a forma *Vós* em português, mostrando, mais uma vez, o caráter conservador do discurso religioso. Porém, a nova tradução da *Bíblia*, publicada em 2019 pela Conferência Episcopal Portuguesa, volta ao uso do pronome *tu* para o tratamento dado a Deus, inclusive no caso da mais conhecida oração cristã, *Pai Nosso* (Mateus 6: 9-13), mas ainda não foi tomada uma decisão sobre a forma de tratamento a Deus que vai ser utilizado durante a missa.

O uso de *vós* para o tratamento dado a vários interlocutores continua até hoje em determinados contextos. Se no português europeu padrão, o pronome *vós,* na sua forma nominativa, não é utilizado nem para o tratamento dado a um interlocutor, nem para o tratamento dado a vários

[4] Há também usos anteriores, descobertos ulteriormente. Por exemplo, o *corpusdoportugues* contém uma ocorrência de 1645, na obra *Arte de Furtar* do Padre Manuel da Costa.

interlocutores, as formas acusativas e dativas ainda são empregues em alguns tipos de discurso (público ou político, por exemplo). As formas nominativas continuam produtivas para o tratamento dado a vários interlocutores em algumas variedades dialetais (sobretudo no Norte de Portugal). Cunha e Cintra (2005: 287) falam também de um "vós de cortesia", de que se servem "alguns oradores [...] para se dirigirem cerimoniosamente a um auditório qualificado". Podemos, portanto, afirmar que em determinados contextos (discurso público ou político), *vós* (como complemento) é usado no português atual como forma que expressa deferência, ao contrário de *vocês* (*a vocês*), que é forma neutra ou reservada para as relações de familiaridade.

Na tabela abaixo, fazemos uma síntese — redutora, uma vez que não consegue incluir as diferentes matizes — da evolução das formas pronominais alocutivas em português, tomando como ponto de referência a periodização da língua portuguesa proposta por Castro (2006). Incluímos também estas primeiras duas décadas do século XXI no "português moderno", que a periodização do linguista português não contém.

***Tabela 1.*** *Evolução das FT pronominais alocutivas*

| | | **Português antigo** | **Português médio** | **Português clássico** | **Português moderno** |
|---|---|---|---|---|---|
| | | Até ao final do séc XIV | Até meados do século XVI | Até meados do século XVIII | Séculos XIX-XX(I) |
| sg. | intimidade | *tu* | *tu* | *tu* | *tu* |
| | cortesia | *vós* | *vós*<br>*Vossa Mercê* | *você* | *você (?)* |
| pl. | intimidade | *vós* | *vós* | *vós* | *vocês* |
| | cortesia | | *Vossas Mercês* | *vocês* | *vós* |

Na secção seguinte apresentaremos algumas tendências atuais, com base no corpus *corpusdoportugues*, a secção NOW, que contém textos jornalísticos publicados entre 2012 e 2019.

## *1.2.* **Vós** *por onde andais?*

Depois desta sucinta e (forçosamente) incompleta apresentação da evolução do pronome *vós*, a nossa análise continuará em plano sincrónico.

No *Manual de linguística portuguesa*, Martins (2016: 14) sintetiza claramente o uso de *vós* no português europeu atual:

> O pronome vós continua a ser admitido como forma da língua padrão em **registos muito formais**, embora seja geralmente **excluído pelos falantes dos dialetos portugueses centro-meridionais** (que mantêm, contudo, **a forma de acusativo/dativo *vos***) (nosso negrito).

Vejamos as FT pronominais para a 2ª pessoa em português europeu (a única variedade contemplada neste estudo), segundo a *Gramática do português (GP)*, publicada pela Fundação Gulbenkian.

***Tabela 2.*** *Formas pronominais de 2ª pessoa no português europeu. (GP. vol 1. pág. 902)*

| **Formas tónicas** | | | **Formas átonas (clíticas)** | |
|---|---|---|---|---|
| Sujeito (Nominativo) | Complemento de preposição | Possessivo (Genitivo) | Complemento Direto | Complemento Indireto |
| *tu* | *ti, contigo* | *teu, tua, teus, tuas* | *te* | *te* |
| *você* | *você, si, consigo* | *seu, sua seus, suas* | *o, a, se* | *lhe* |
| *vós* | *vós, convosco* | *vosso, vossa vossos, vossas* | *vos* | *vos* |
| *vocês* | *vocês, convosco* | *vosso, vossa vossos, vossas* | *os, as, vos, se* | *lhes, vos* |

Fazemos a distinção nesta análise entre *vós* como forma de tratamento para um interlocutor e para vários interlocutores, critério que utilizámos na classificação das ocorrências do *corpusdoportuguês*, a secção NOW[5].

## 2. *Vós* que viveis e reinais pelos séculos dos séculos

Os exemplos em que *vós* é utilizado para se dirigir a um interlocutor circunscrevem-se essencialmente ao discurso religioso, o que coincide com a análise dos estudos linguísticos consultados. Trata-se de pronomes com função de sujeito, complemento de preposição ou vocativos. Reparamos também no uso deste pronome com a 2ª pessoa do plural dos verbos (*sois, amais, viveis, estáveis*) outro "desaparecimento" do sistema verbal do português atual.

[5] O corpus se encontra disponível *online*: https://www.corpusdoportugues.org/now/ (último acesso 22/06/2020)

Nas frases destacadas abaixo, o interlocutor é Deus ou a Virgem, sendo os textos orações ou preces, ou citações de diferentes textos religiosos que os jornalistas incluíram nos seus artigos. Identificámos também em (6) usos em textos populares, como no conto "O astrólogo real", reproduzido num blogue que tem como objetivo a divulgação da literatura popular.

Portanto, uma breve investigação de textos atuais (ocorrências entre 2012 e 2019) mostra que no registo escrito, *vós* para o tratamento de um interlocutor fica limitado quer ao discurso religioso, quer à linguagem dos contos populares.

(1) *se lembram de rezar a Deus para dizer: "Amo-Vos, Senhor.* ***Vós*** *sois a minha vida". Francisco falou de o "perigo"...* (*Agência Ecclesia* 17-10-15 PT)

(2) *Estendei-nos a mão, Senhor, e agarrai-nos. Ajudai-nos a amar, como* ***vós*** *amais. Ensinai-nos a deixar o que passa...* (*Agência Ecclesia* 18-11-18 PT)

(3) *Depois: « Damo-vos graças, Deus omnipotente, por todos os vosso benefícios,* ***Vós*** *que viveis e reinais pelos séculos dos séculos.* (*Observador* 16-10-29 PT)

(4) *Ó senhora minha, ó minha mãe, eu me ofereço todo a* ***vós****, e em prova de a minha devoção para convosco vos consagro em este dia...* (*Observador* 16-10-29 PT)

(5) *Em Cristo Jesus,* ***vós****, que outrora estáveis longe, agora, estais perto, por o sangue de Cristo. Ele é a nossa paz, de dois povos fez um só e destruiu o muro de separação, a inimizade.* (*Público* 18-12-09 PT)

(6) *Logo que o astrólogo chegou, o rei caminhou com ele para junto de uma ampla janela e perguntou-lhe: –* ***Vós****, que dizeis conhecer os astros e os seus movimentos e que vos dedicais a predizer acontecimentos futuros com manifesta precisão, dizei-me: quanto tempo ainda tereis de vida?* (*Capeia Arraiana* 19-01-12 PT)

## 3. Quem de *vós* nunca partilhou uma password?

*Vós* para o tratamento dado a dois (ou mais) interlocutores é mais frequente no português atual, havendo porém limites de natureza diatópica

(Norte de Portugal), diastrática (predomónio das populações rurais) e diafásica (certos registos da língua). Há também limites morfossintáticos, uma vez que o uso de *vós* como sujeito é bem mais reduzido que as utilizações como complemento (*a vós*, *para vós*, *por vós* etc.).

O estudo sociolinguístico recente de Aguiar e Paiva (2017), em que é analisado o corpus compilado no âmbito do projeto de investigação *Perfil Sociolinguístico da Fala Bracarense*, mostra que *vós* (como sujeito explícito e como complemento) tem usos bastante reduzidos, sendo *vocês* uma opção preferida pela maioria dos locutores. Aliás, como o título do trabalho e outros exemplos do artigo bem ilustram — *Vocês tenham cuidado, sois educadas para isso ; Vocês andais a gastar dinheiro* —, aparecem usos híbridos, em que as formas verbais de 2ª pessoa do plural são empregues com o pronome *vocês*, que em grande parte dos contextos já substituiu o pronome *vós.* Do ponto de vista dos traços semânticos, é importante salientar que *vós* não tem caraterísticas de [+respeito], [-familiaridade] nos usos dialetais (Aguiar & Paiva 2017).

Se nos usos dialetais do dia-a-dia *vós* perdeu a competição com *vocês*, uma vez que os poucos exemplos identificados pertencem a locutores de uma determinada faixa etária – mais de 60 anos (Aguiar & Paiva 2017: 142) –, no português padrão a situação parece bem mais complexa.

*Vós* permanece em estilos oratórios cerimoniosos, sendo empregue no discurso público e/ou político. Sem ser esse o objetivo específico deste trabalho, fizemos uma pesquisa no corpus de debates da Assembleia da República[6] e observámos que a forma oblíqua tónica do pronome *vós* (portanto, não na função de sujeito) é usada em 2020:

(7) *Afinal de contas, exprimi-me, nos últimos segundos, de uma forma que não é entendível para a esmagadora maioria de* ***vós*** *e que impede a comunicação entre nós.* (DAR nº 48/27-04-2020)

(8) *Os senhores não compreendem isso, porque não está muito claro para* ***vós*** *que o que nos move é a população.* (DAR nº 40/13-03-2020)

(9) *Segundo, o que farão, caso as ditas compensações por* ***vós*** *propostas não forem aprovadas por este Parlamento?* (DAR nº 25/07-02-2020)

[6] Disponível *online*: http://debates.parlamento.pt/(último acesso 22/06/2020)

(10) *Eu tenho uma resposta, mas prefiro que sejam os Srs. Deputados, cada um de **vós**, a dar a resposta por si próprio.* (DAR nº 21/11-01-2020)

(11) *Sr. Presidente, Sr.as e Srs. Deputados, já o disse e faço agora questão de repetir perante **vós**: este é o melhor dos cinco Orçamentos do Estado que já apresentei a este Parlamento.* (DAR nº 21/11-01-2020)

Neste caso, a forma *vós* é usada para expressar uma deferência típica do discurso parlamentar e não necessariamente cortesia em relação aos interlocutores[7]. Aliás, no discurso parlamentar português o uso de FT (tanto nominais, como pronominais) oscila entre dois polos opostos: por um lado, a necessidade de manter um registo elevado da língua, nem que seja para projetar uma imagem de si positiva, e, por outro lado, a agressividade intrínseca da confrontação política em que os locutores, por vezes, deslizam das normas consideradas adequadas[8].

No *corpusdoportugues*, há numerosas ocorrências de *vós* (na forma oblíqua tónica) em diversos tipos de discursos políticos, como se pode observar nos exemplos seguintes: em (12) trata-se de uma intervenção proferida em campanha eleitoral por um dos líderes da oposição; em (13) são fragmentos de um discurso do Presidente da República; em (14) há um fragmento de uma declaração de imprensa de uma deputada. Nestes casos, o emprego de *vós* tem como objetivo criar uma imagem positiva tanto do locutor, como dos interlocutores, que são tratados com um maior de deferência. O tratamento por *vocês* seria demasiado familiar e até rude. Como se pode observar, *vós* não é utilizado na função de sujeito.

(12) *No dia de o final de a campanha de as eleições europeias, Assunção Cristas fez nesta quinta-feira um forte apelo a o voto à família centrista durante um jantar em o Porto, que reuniu cerca de 600 pessoas. "Peço a todos **vós** que estão em esta sala: domingo, vá votar. Telefone à família, telefone aos amigos, telefone aos colegas de trabalho, telefone ao vizinho do lado".* (*Público* PT 19-05-23)

---

7 Ver Marques (2008) para uma análise da "cortesia agressiva" nos debates parlamentares portugueses.

8 Ver Manole (2012) e (2014) sobre o uso de *você* nos debates parlamentares portugueses.

(13) *Pensem em **vós**, mas também nos vossos filhos e netos, olhem para amanhã e depois de amanhã e não só para hoje. # Chamem a atenção de os que querem ver eleitos para os vossos direitos e para as vossas escolhas políticas, por a opinião, por a manifestação, por a greve, mas respeitem sempre os outros, os que de **vós** discordam e os que podem sofrer as consequências de os vossos meios* (*Observador* PT 19-01-01)

(14) *Na conferência de imprensa de hoje, a deputada de o PSD Emília Cerqueira admitiu ter a password de Silvano, mas disse não ser a única, sugerindo tratar-se de uma prática comum. # "Digam-me, senhores jornalistas, quem de **vós** nunca partilhou uma password, quem nunca partilhou que diga, seja deputado, jornalista, uma secretária, normalmente temos alguém e se alguém não tem é uma exceção a a regra em o mundo de o trabalho e de as organizações", afirmou, assegurando não ter entrado em o computador de José Silvano para assinalar, de forma falsa, a sua presença em plenário.* (*Jornal de Notícias* PT 18-11-09)

Outra categoria de ocorrências relaciona-se também com o discurso público, nomeadamente com entrevistas, declarações, conferências de imprensa e outras intervenções públicas. Os exemplos (15)-(18) foram identificados em jornais desportivos, mas há ocorrências em outros tipos de jornais também. Nos contextos destacados abaixo, *vós* é utilizado para expressar um maior grau de deferência em relação aos interlocutores, sendo considerado mais cortês do que *vocês.* Portanto, em determinados contextos, *vós* como FT para vários interlocutores mantém traços semânticos de cortesia.

(15) *A todos **vós**, ilustres Sportinguistas, agradeço de o fundo de o meu coração a presença em esta assembleia.* (*Record* PT 18-12-15)

(16) *Desde que Luís Filipe Vieira iniciou o discurso, os atletas fizeram silêncio, ouvindo o balanço de a época. Porém, essa letargia parou quando o presidente informou que os jogadores teriam direito a um prémio duplicado por o título. "Um obrigado a todos **vós**, estou superfeliz e os adeptos estão superfelizes. Por isso, o vosso prémio será duplicado", comunicou.* (*O Jogo* PT 19-05-19)

(17) *Temos de descer a a terra. A realidade é que vamos a jogo com o objetivo claro de o ganhar; sempre. Umas vezes com mais qualidade, outras vezes com menor qualidade. Temos de continuar a percorrer o caminho para sermos olhado por todos* ***vós*** *como outras equipas de o campeonato.* (*Mias futebol* PT 18-12-23)

(18) *Somos uma referência em o futebol e isto deve-se tudo a todos* ***vós****, que têm colaborado e sacrificado para termos hoje um Benfica a a Benfica e já somos um Benfica a a Benfica. E o Benfica vai dar todas as condições para sermos cada vez maiores, para em os afirmarmos cada vez mais por um sonho. Temos de ser campeões europeus um dia, desejou.* (*Sapo Desporto* PT 18-10-14)

## 4. Discussão e conclusões

Esta breve contribuição mostra o percurso possível do *aparecimento*, *desaparecimento* e até o *reaparecimento* de traços semânticos do pronome *vós* em português europeu.

Numa primeira etapa, o pronome *vós*, usado no tratamento para um interlocutor em contextos muito formais adquire traços semânticos relacionados de deferência ou cortesia. Estes traços vão-se perdendo, junto com a própria forma pronominal, que cai em desuso. No caso do tratamento dado a um único interlocutor, o pronome *vós* é utilizado no português atual apenas no discurso religioso, para o tratamento dado a Deus e a outras entidades religiosas, sendo o português a única língua românica que não adotou o *tu* para este contexto específico. No entanto, regista-se uma instabilidade no discurso religioso também, uma vez que as traduções mais recentes da Bíblia utilizam o pronome *tu* como forma de tratamento para Deus, estratégia longe de ser consensual tanto nos meios clericais, como junto dos crentes. Aliás, como já referimos, a decisão sobre a FT para Deus a ser utilizada durante a missa ou em orações importantes ainda não foi tomada.

(19) *Numa atitude inédita em a Igreja em Portugal, a comissão de tradução de a Bíblia decidiu sujeitar esta versão preliminar a o escrutínio de os*

*leitores, tendo, aliás, criando um endereço de correio electrónico para a recolha de correcções e sugestões [...].* ***Uma das novidades mais visíveis a um olhar leigo é que Deus é tratado por "tu" e não por "vós", o que altera orações tão fundamentais como o Pai Nosso.*** *Mas a Igreja ainda não decidiu se a segunda pessoa de o singular será adoptada também em as celebrações que constituem o culto oficial de a Igreja.* (*Público* PT 19-04-21)

Portanto, podemos afirmar que o pronome *vós* (quase) desapareceu do sistema de tratamento para um interlocutor, sendo o discurso religioso (por tradição mais conservador) o único que o mantém. *Você*[9] ou diferentes formas nominais de tratamento substituíram *vós* em contextos em que os locutores pretendem expressar cortesia ou deferência em relação a um interlocutor.

No que diz respeito ao tratamento para dois ou mais interlocutores, a evolução do pronome é mais complicada.

Por um lado, sobrevive ainda o *vós* dialetal. Porém, análises recentes (Aguiar e Silva 2017) mostram que apenas falantes de uma carta faixa etária (a partir dos 65 anos) o utilizam. Além disso, o próprio uso dialetal se aproxima de um desaparecimento da forma pronominal *vós*, uma vez que *vocês* é por vezes utilizado com a 2ª pessoa do plural do verbo (por exemplo, *vocês sois* em vez de *vós sois*). Podemos prever o seu desaparecimento nas próximas décadas. Mais ainda, o *vós* dialetal não mantém traços semânticos de cortesia ou de formalidade.

Por outro lado, no português padrão, *vós* (nas suas formas oblíquas tónicas) é preferido por falantes em contextos cerimoniosos (discursos públicos, discursos políticos), sendo considerado mais cortês do que *vocês.* Neste caso, não se regista nem um desaparecimento (completo), nem o apagamento de traços semânticos. Antes pelo contrário, observamos que em determinadas circunstâncias (discursos políticos, conferências de imprensa,

[9] Quanto ao caráter cortês de *você,* Guilherme e Bermejo (2015) mostram que "o uso deste pronome não demonstra ser muito produtivo em português europeu, o que parece revelar alguma inadequação deste pronome em situações comunicativas mais formais e de maior deferência".

debates públicos), reaparecem traços semânticos de cortesia no caso de *vós* com função de complemento.

Para concluir, notamos que *vós* tem o seu lugar invulgar no sistema de tratamento do português europeu. Ainda não desapareceu (como alguém poderia imaginar ao ler os manuais de português para estrangeiros publicados em Portugal). Permanece como marca de respeito, formalidade e cortesia em determinados contextos. Após a gradual perda de traços semânticos iniciais (na sua origem uma FT para imperadores chegou a ser considerado rude no século XVII), depois de ter caído em desuso ao longo dos séculos, podemos considerar que nos poucos contextos em que permanece o seu legado cortês continua. Quando em 2019, um orador diz ou escreve "tenho, mas tenho mesmo, um orgulho imenso em todos vós", conseguimos identificar o traço semântico de cortesia. Um traço que se perdeu há muitos séculos para o tratamento dado a uma pessoa, mas que está a ser recuperado no tratamento dado a dois ou mais interlocutores. Conseguimos assim identificar o legado da perda.

## Referências bibliográficas


Aguiar, J. & M. da Conceição de Paiva. 2017. *Vocês tenham cuidado, sois educadas para isso*. Second person pronouns in Braga speech. In Barbosa, P.P. *et al* (eds) *Studies on Variation in Portuguese*, 136–152. Amsterdam / New York: John Benjamins.

Brown, R. & Gilman, A. 1960. The pronouns of power and solidarity. In. Sebeok, T. A (ed.) *Style in Language*, 253–276. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.

Cardeira, E. 2006. *História do Português*. Coleção *O Essencial*. Lisboa: Editorial Caminho.

Carreira, M. H. A. 1997. *Modalisation linguistique en situation d'interlocution: proxémique verbale et modalités en portugais*. Louvain/Paris: Éditions Peeters.

Castro, I. 2006. *Introdução à História do Português*., 2ª edição. Lisboa: Edições Colibri.

Cintra, L. 1986. *Sobre "formas de tratamento" na língua portuguesa*. Lisboa: Livros Horizonte.

Cunha, C. & Cintra, L. 2005. *Nova Gramática do Português Contemporâneo*, 18ª edição. Lisboa: Edições João Sá da Costa.

Faraco, C. A. 2017. O tratamento *você* em português: uma abordagem histórica. *LaborHistórico* 3(2). 114–132. Disponível *online*: https://revistas.ufrj.br/index.php/lh/article/view/17150 (último acesso 12/07/2020)

Guilherme, A. R., B. & Bermejo, V. L. 2015. Quão cortês é você? O pronome de tratamento você em Português Europeu. *LaborHistórico* 1(2). 167–180. Disponível *online*: https://revistas.ufrj.br/index.php/lh/article/view/4801 (último acesso 12/07/2020)

Manole, V. 2012. Le discours parlementaire portugais et roumain entre l'oral et l'écrit : le cas des formes d'adresse. In Carreira, M. H. A. & Teletin, A. (dir.) *Les rapports entre l'oral et l'ectrit dans les langues romanes*. *Travaux et Documents* 54. 255–271.

Manole, V. 2014. Os pronomes *você* e *dumneata* no discurso parlamentar português e romeno. In Roboredo Seara, I. (org.) *Cortesia: olhares e (re)invenções*, 191–210. Lisboa: Chiado Editora.

Marcotulio, L. L. 2014. Formas de tratamento no português arcaico: contribuições do teatro português quinhentista. *Confluência. Revista do Instituto da Língua Portuguesa* 46. 157–200. Disponíbel *online*: http://llp. bibliopolis.info/confluencia/rc/index.php/rc/article/view/14 (último acesso 12/07/2020)

Marques, M. A. 2008. Quando a cortesia é agressiva. Expressão da cortesia e imagem do outro. In Oliveira, F. & Duarte, I. M. (eds) *O fascínio da linguagem. Actas do Colóquio de Homenagem a Fernanda Irene Fonseca*. 277–296. Porto: Faculdade de Letras da Universidade do Porto.

Martins, A. M. 2016. Introdução: O português numa perspetiva diacrónica e comparativa. In Martins, A. M. & Carrilho, E. (eds) *Manual de linguística portuguesa*. 1–39. Berlin/Boston: De Gruyter.

Paiva Raposo, E. B. *et al* (org.). 2013. *Gramática do português*, 2 vols, Lisboa: Fundação Gulbenkian.

# La decrescita (in)felice dell'italiano

**Claudio GIOVANARDI**
*Università Roma Tre*

**Abstract.** The aim of this paper is to investigate how the English language has been affecting contemporary Italian. The first main consequence of the use of English words in both public and private communication has been the impoverishment of the Italian lexis. More and more often, English words are being exclusively used to the detriment of neglected Italian synonyms. The first part of the paper will present examples of anglicisms that have entered Italian; the second part will deal with the campaigns that, especially in recent years, have aimed to promote the use of Italian words, and avoid English or American ones in public communication, which concerns Italian citizens of all ages and all social backgrounds.

**Keywords**: anglicisms, Italian lexis, synonyms, lexical poverty.

**1.** In quello che credo sia stato il suo ultimo contributo prima della scomparsa, Maria Luisa Altieri Biagi individua col solito penetrante acume i motivi di quella che chiama «la peste del linguaggio», ovvero da un lato la tendenza a usare «parole lunghe invece di quelle brevi; parole difficili in luogo di quelle semplici; parole rare invece di quelle quotidiane»; dall'altro, ed è l'aspetto che più ci interessa in questa sede, una tendenza inversa, ossia «quella che cerca di fare economia: risparmiando parole, trascurando sinonimi, disattivando sfumature semantiche che sono anche distinzioni concettuali» (Altieri Biagi 2018: 13-19). Quando indicai il titolo del mio intervento al Convegno, non avevo ancora letto l'articolo della Altieri Biagi, ma devo dire che l'idea era proprio quella di segnalare un sostanziale impoverimento complessivo della nostra lingua, dovuto, tra l'altro, a una

pigrizia lessicale che induce a scegliere la soluzione più a portata di mano, la parola pronto uso, che sovente è peraltro un anglicismo, a scapito di scelte più meditate che condurrebbero a una maggiore nitidezza denotativa (Giovanardi, Gualdo & Coco 2008: 13-49). Naturalmente tale perniciosa approssimazione vale in prima istanza per la lingua parlata, ma si tratta di un veleno che da mille rivoli tende a penetrare anche nelle pagine scritte.

Com'è ampiamente noto, uno stigma della nostra lingua è la grande ricchezza sinonimica, dovuta innanzitutto all'impronta letteraria che la qualifica da sempre (e in tal senso un ruolo fondamentale è stato svolto dalla grande confidenza, maggiore che in altre lingue, con i latinismi colti)[1], ma anche alla secolare co-occorrenza di varietà caratterizzate in senso diatopico (basti pensare alla fioritura dialettale che non conosce pari in altri contesti geolinguistici), o diafasico (registri e linguaggi specialistici). Ma, come ha ricordato Coletti (2018) nel suo recente e bel volume *L'italiano scomparso*, anche l'italiano, la cui contiguità tra le diverse fasi storiche è senza dubbio maggiore rispetto ad altre lingue, può contare su un nutrito numero di parole e di forme sparite, cadute nel dimenticatoio. Normale dialettica evolutiva di ogni lingua, si dirà. Certo, e lo sapeva bene anche Dante, quando nel *Convivio* (I, V 9) affermava:

> […] se coloro che partiron d'esta vita già son mille anni tornassero a le loro cittadi, crederebbero la loro cittade essere occupata da gente strana, per la lingua da loro discordante.

Oggi il "ritornato in vita" di cento o duecento anni fa (ammesso che appartenesse alla ristretta schiera degli italofoni) si chiederebbe certamente che fine abbiano fatto tante parole e locuzioni a lui familiari, e per quale motiv nel parlare e nello scrivere si sia così ristretto il bagaglio lessicale della più parte degli italiani.

L'abbondanza di sinonimi dell'italiano animò un serrato dibattito, nel corso del Sette-Ottocento, tra chi la considerava un punto di forza e chi, viceversa, vi leggeva la manifestazione lessicalmente più evidente di un'impronta letteraria che impediva alla nostra lingua di raggiungere la

---

1 Vorrei ricordare almeno il paragrafo *Latinismi* che Bruno Migliorini, nella sua *Storia della lingua italiana* del 1995[1960], inserisce nell'analisi del lessico in ogni secolo.

chiarezza definitoria del francese (Giovanardi 1987: 383-496)[2]. Leopardi, ad esempio, nello *Zibaldone* affronta il tema dell'abbondanza dei sinonimi nella lingua italiana, valutandola negativamente, specie nel confronto con il latino. Leggiamo questo brano del 1821:

> La lingua italiana ha più sinonimi assai che la latina. È ella perciò più ricca di lei? Figuriamoci che trentamila voci latine, tutte distinte di significato, sieno passate nella lingua italiana, ma in modo che invece di trentamila cose, ne significhino sole diecimila: tre parole per significato. Che giova all'italiano il poter dire quelle diecimila cose ciascuna in tre modi, se quelle altre ventimila che i latini significavano distintamente egli non le può significare o solo confusamente? Questa è povertà, non ricchezza. (Giovanardi 1987: 403)[3]

Nel ragionamento leopardiano, condizionato dal pensiero razionalista in materia, il principio fondamentale è quello della chiarezza semantica, nella vana ricerca del rapporto biunivoco tra segno linguistico e realtà extralinguistica; ma il vero problema sottolineato dal poeta, a ben guardare, è quello di realizzare una significazione chiara, precisa, non confusa. Non vorremmo ascrivere arbitrariamente il povero Giacomo a sostenitore delle tesi che sto cercando di illustrare in questo intervento, ma il nòcciolo della questione è esattamente lo stesso: come evitare che nella nostra lingua ci si debba rassegnare a una significazione sfocata e approssimativa solo perché si rinuncia a usare le risorse di cui l'italiano dispone. Secondo Leopardi non è bene che più parole designino la stessa "cosa", come la chiama lui, ma è ancora meno bene, aggiungiamo noi, che una sola parola, peraltro straniera, designi più cose.

In questo mio intervento presenterò dapprima qualche esempio, tra i tantissimi che si potrebbero scegliere, di anglicismi[4] (integrali o adattati) che hanno esautorato, o almeno marginalizzato, i possibili corrispondenti italiani. Le fonti sono disparate, né mi interessa, in questa occasione, ripercorrere la microstoria di ciascun anglicismo; basti sapere che si tratta di voci che hanno larga circolazione tra i cosiddetti "social" (*social networks*) e

---

2 Per il dibattito sui sinonimi nel Settecento e nell'Ottocento, e per un'analisi della lessicografia sinonimica italiane e francese, mi permetto di rinviare a Giovanardi (1987).

3 Sul pensiero linguistico leopardiano si veda Gensini (1984).

4 Quanto alla *querelle* se si debba preferire *anglismo* o *anglicismo*, la mia scelta per la seconda forma è dettata dall'esempio di Bruno Migliorini e di Arrigo Castellani.

anche (purtroppo) nel linguaggio scolastico, e universitario in particolare. Sempre più spesso la pressione di parole angloamericane, con i loro propri connotati o in maschera, deprime le risorse dell'italiano, fino a cancellarle, in ambiti e contesti d'uso sempre più numerosi. Nella seconda parte darò conto di quanto la comunità degli studiosi ha fatto e sta facendo per contrastare il fenomeno in una prospettiva aliena da prese di posizione ideologiche (e men che meno di stampo puristico) e fondata su serie considerazioni scientifiche.

**2.** L'apertura non può non essere riservata a qualche "dono" straniero arrivato insieme alla pandemia del Coronavirus (Covid-19). Mi riferisco in particolare a *lockdown* e a *smart working* (per cui si veda oltre). Anche i più accesi fautori dell'ingresso libero dei forestierismi in italiano ammettono che *lockdown* è parola semanticamente opaca (Sgroi 2020); eppure dall'inizio della pandemia i mezzi di comunicazione televisivi e a stampa italiani hanno imposto tale anglicismo. Sgroi sostiene che il successo di *lockdown* è da imputare al fatto che in italiano non c'è un traducente unico in grado di rendere l'anglicismo (Sgroi 2020), il quale, in effetti, rinvia a due nozioni diverse: il *confinamento* delle persone in casa e la *serrata* delle attività produttive. Già nel volume *Inglese-Italiano 1 a 1*, la mancanza di un traducente unico italiano è stata considerata una delle motivazioni che favoriscono la diffusione di un vocabolo inglese (Giovanardi, Gualdo & Coco 2008: 38-49); tuttavia in quello stesso volume si riteneva un parametro favorevole alla traduzione italiana la solidarietà con le lingue sorelle francese e spagnolo (Giovanardi, Gualdo & Coco 2008: 38-49): ebbene il francese e lo spagnolo hanno usato rispettivamente *confinement* e *confinamiento*, offrendo un'utile sponda all'italiano *confinamento*, che ha avuto infatti una sia pur limitata circolazione mediatica[5]. Si sarebbe dunque potuto accogliere *confinamento (in casa)* come termine di riferimento, utilizzando *serrata* o *chiusura* laddove ci si richiamasse esplicitamente a esercizi commerciali o a attività produttive costretti al fermo dall'epidemia. Al tempo stesso, in contesti meno formali e più espressivi, si sarebbero potute usare alternative

[5] La prospettiva romanza nella traduzione degli anglicismi fu affrontata in un importante Convegno di studi tenutosi presso l'Accademia della Crusca nel febbraio del 2015, da cui è derivato il volume *La lingua italiana e le lingue romanze di fronte agli anglicismi*.

come (alcune sono ricordate dallo stesso Sgroi 2020) *isolamento (domiciliare)*, *reclusione*, *autoreclusione*, *coprifuoco*[6]. E siamo giunti al punto nevralgico del mio ragionamento: l'uso (quasi) esclusivo dell'anglicismo presenta due aspetti problematici coesistenti; da un lato, la parola che ha avuto l'indice di frequenza più alto nei momenti peggiori dell'epidemia risulta oscura semanticamente e viene quindi recepita nei modi più vari, anche se il riferimento generale è desumibile dal contesto; dall'altro, *lockdown* elimina una serie di equivalenti italiani che avrebbero potuto irrorare il vocabolario dei parlanti e consentire loro un'espressione più raffinata e più calibrata dal punto di vista della significazione[7]. Ma usciamo dal sentimento claustrofobico indotto dalla triste vicenda del Coronavirus e spigoliamo in terreni meno accidentati.

Cominciamo con una parola di grande successo, il verbo *spoilerare*, molto usato soprattutto con riferimento a spettacoli o a libri, per alludere al rivelarne il finale[8]. Si tratta di un caso interessante, perché la sua penetrazione, dopo un'iniziale circolazione in Rete, sembra ora quasi interamente circoscritta alla lingua parlata con scarse attestazioni nella lingua scritta[9]; non più, dunque, il tradizionale percorso che vede l'anglicismo transitare dallo scritto al parlato, ma semmai un passaggio dall'uso parlato a qualche affioramento nello scritto. Come molti anglicismi, *spoilerare* (formato dal sostantivo *spoiler* con la desinenza verbale *-are*) possiede una notevole densità semantica, dal momento che consente di risparmiare materiale lessicale proponendosi come soluzione tuttofare. Un'utente di *facebook*, che mi ha dato il permesso di rivelarne l'identità (si chiama Sara Benatti), a proposito del nostro verbo scrive:

> E con buona pace di chi odia il termine, non esistono versioni italiane che coprano l'intera gamma di significati con una sola parola[10].

---

6 Quest'ultima è la soluzione proposta da Francesco Sabatini in uno scambio di e-mail con il gruppo *Incipit* (per cui si veda oltre).

7 Il fatto che il vocabolo inglese costituisca la prima (e unica) soluzione a disposizione del parlante italiano era già stato notato da Dardano, Frenguelli & Perna (2000).

8 Alessio Petralli ha segnalato al gruppo *Incipit* che la Commissione per l'arricchimento della lingua francese per sostituire *to spoil* ha proposto *divulgâcher*, un franco-canadesismo.

9 È quanto si ricava dalla scheda curata da Vera Gheno per la consulenza linguistica dell'Accademia della Crusca (leggibile nel sito dell'Accademia).

10 Lo scambio d'idee con Sara Benatti risale all'estate del 2019.

Fa poi degli esempi (suppongo tratti da testi reali, non so se orali o scritti) con cinque verbi italiani (anche verbi sintagmatici e perifrasi) che, a suo dire, potrebbero essere tutti sostituiti dall'unico *spoilerare*: *anticipare*, *dire*, *mettere qui*, *commentare*, *fare rivelazioni*. All'elenco di sostituti italiani potremmo aggiungere almeno (senza particolare riflessione) i seguenti: *annunciare*, *preannunciare*, (a voler gigioneggiare anche *annunziare* e *preannunziare*), *predire*, *rivelare*, *raccontare*, *svelare*, e così da cinque alternative si salirebbe a tredici, e chissà quante ancora se ne potrebbero aggiungere. Ma il punto è proprio questo: per la Benatti (e per tanti altri) il ricorso a un unico vocabolo è una nota di merito, mentre per me mette in atto un processo di atrofizzazione delle risorse lessicali endogene, che, se sostituite sistematicamente dal verbo semi-inglese, non possono che andare incontro, almeno nei contesti in cui si usa *spoilerare*, ovvero soprattutto nel linguaggio cinematografico e della critica letteraria, a un fatale declino. E non sfugga che nel concetto di "impoverimento semantico" includo anche un altro aspetto importante della significazione, ovvero la capacità delle varie scelte lessicali di rappresentare i diversi registri d'uso. Qualsiasi parlante italiano coglie una distanza stilistico-espressiva notevole tra due forme come *mettere qui* e *preannunziare*, per rifarci agli esempi precedenti, e sarà sua cura scegliere l'una o l'altra possibilità a seconda del contesto enunciativo e delle intenzioni espressive; tale selezione e tale attenzione si annullano automaticamente di fronte a quella che si vorrebbe diventasse una soluzione obbligata.

Un'altra parola-cannibale di provenienza anglica è *location*. La definisco così perché ha progressivamente ingoiato vocaboli italiani come *ambiente*, *ambientazione*, *situazione*, *luogo*, *locale*. Il significato originale di *location* è così definito nel *Vocabolario* Treccani (consultabile in linea):

> Luogo, ambiente, sito in cui si prevede che debba essere girata una scena di un film o di uno spettacolo televisivo; viene identificato mediante appositi sopralluoghi preventivi.

Si tratta, o meglio si trattava, di un tecnicismo cinematografico che, a un certo punto, ha visto espandersi il proprio contenuto semantico; nel momento stesso in cui è debordato nella lingua comune, infatti, ha in qualche modo "ingoiato" parole italiane dotate di un valore loro proprio più definito e più raffinato rispetto all'omologante e banalizzante *location*.

Proseguiamo la nostra esemplificazione con una coppia di parole imparentate, *sottomettere* e *sottomissione*. Si tratta ovviamente di parole italianissime, non fosse che, per un banale quanto inutile calco semantico, vengono oggi usate in contesti impropri. Leggiamo la seguente frase, tratta da una *call for papers* (o dovrei dire, piuttosto, da una *call*?):

(1) *Prima di sottomettere un abstract leggere attentamente il programma.*

Perché mai un povero *abstract* dovrebbe essere sottomesso? Cosa avrà fatto per meritare simile punizione? In realtà, come dicevo, siamo di fronte a un calco semantico dal verbo inglese *to submit*, che vale, per l'appunto, 'sottoporre'. L'incuria lessicale induce l'estensore di quell'avvertenza a ricorrere alla prima parola che gli viene in mente (avendo presente evidentemente un modello inglese), senza preoccuparsi della collisione semantica e senza scomodare tanti bei sinonimi disponibili; ne vogliamo citare qualcuno? Eccoli: *sottoporre*, *proporre*, *consegnare*, *inviare*, *mandare*, *allegare*. Ma se *sottomettere* dovesse affermarsi come pseudo-tecnicismo in contesti del genere, i corrispettivi italiani si avvierebbero a un fatale declino. Lo stesso ragionamento riguarda il sostantivo *sottomissione* nel seguente esempio:

(2) *La sottomissione delle riviste per accedere alla fascia A.*

Anche in questo caso non mancano soluzioni più eleganti e più centrate, come *vaglio*, *analisi*, *scrutinio*, *selezione*, ma anche in questo caso si è scelta una scorciatoia pericolosa, in grado di generare, se non veri e propri equivoci, quanto meno dei fastidiosi intralci a un'immediata comprensione del dettato.

Un tradizionale punto di forza degli anglicismi è il noto grado di tecnicità, che ne rende difficile la resa in italiano. Oggi però assistiamo a un fenomeno interessante: i tecnicismi (intendendo questo termine in un'accezione ampia) di origine inglese tendono a sconfinare nella lingua comune, dove da un lato perdono la loro specificità semantica, e dall'altro vanno a fare concorrenza a parole italiane di antico uso e di migliore nitidezza semantica. Mi limiterò a ricordare due soli esempi. Il termine inglese *trigger*, propriamente 'grilletto', appartiene al linguaggio dell'elettronica, nel quale indica segnali di comando provenienti da un determinato dispositivo. Da tale sostantivo inglese si è ricavato il verbo

*triggherare*, il cui uso è penetrato in enunciati di grana colloquiale come il seguente (da me personalmente udito):

(3) *La tua reazione è stata triggherata dalla situazione.*

A che serve qui scomodare e banalizzare l'anglicismo? Stento a capirlo, dal momento che si sarebbe potuto optare per *la tua reazione è stata causata*, *provocata*, *innescata* e chi più ne ha più ne metta.

Ma torniamo alla *call*, di cui dicevo prima. *Call* è ovviamente un falso anglicismo, di quelli che si generano amputando la parte finale di un sintagma (come *social* per *social network* e *night* per *night club*) (Giovanardi, Gualdo & Coco 2008: 50-94; Gualdo 2019: 118-120)[11]. Nel linguaggio accademico ricorre in due diverse combinazioni: *call for papers* 'richiesta di comunicazioni per un convegno' e *call for ideas*, che sta per 'progetto, proposta, filone di ricerca'; paradossalmente, dunque, al netto del contesto disambiguante, si ricorre a uno pseudoanglicismo non per migliorare la qualità della comunicazione, come sarebbe da attendersi, ma per renderla più opaca. Se, dunque, è doloroso doversi inchinare all'internazionalità dell'inglese scientifico in nome delle esigenze della globalizzazione che hanno toccato *in primis* la comunicazione scientifica[12], e dover sopportare la possibile atrofia di alternative italiane in quel campo, appare invero incredibile che i vocaboli italiani vengano sopraffatti nella comunicazione di tutti i giorni da anglicismi, veri o finti, dal significato poco chiaro.

**3.** Veniamo ora alla seconda parte, nella quale darò conto delle principali proposte e iniziative degli studiosi per cercare di arginare il fenomeno dell'acquiescente accoglimento di sempre più numerosi anglicismi[13]. Mi scuso se comincerò proprio da me, ma è opportuno seguire

[11] Sui vari tipi di falsi anglicismi, ma anche sul tema dei "falsi amici" e altre importanti questioni, si veda Coco (2019) e Gualdo (2019). Per il fenomeno degli pseudoanglicismi in chiave europea: Furiassi & Gottlieb (ed.) (2015).

[12] Sul tema dell'inglese come lingua *domina* delle scienze si leggano i rilievi critici di Villa (2013). E si vedano anche i saggi contenuti nel volume Cabiddu (ed.) (2017).

[13] Una puntuale e aggiornata bibliografia sui vari temi inerenti il rapporto tra inglese e italiano oggi si trovano nel bel volume di Gualdo (2019).

l'ordine cronologico. Quando, ormai sedici anni fa, con l'amico Riccardo Gualdo (e con la collaborazione di Alessandra Coco) scrivemmo *Inglese – Italiano 1 a 1. Tradurre o non tradurre le parole inglesi?* (2003)[14], le reazioni degli addetti ai lavori oscillarono dalla curiosità divertita al fastidio per un'operazione giudicata di stampo neopurista. In altri casi il volume è stato (ed è) ignorato in studi di argomento consimile, sia di ispirazione diversa, sia tutto sommato affine. Partendo dal presupposto (all'epoca invero poco condiviso) che la crescente invadenza delle parole anglo-americane rappresentava un problema di non poco conto, la ragione profonda di quel volume risiedeva nel tentativo di individuare alcuni parametri (alla fine saranno quattordici) di linguistica interna ed esterna, in grado di far azzardare una prognosi sulle possibilità di successo di un traducente italiano, quale esso sia (Gualdo 2019)[15]. Dietro tale *modus operandi* vi era il convincimento che non fosse possibile tradurre indiscriminatamente tutti i forestierismi, perché in taluni casi, per dire così, la battaglia pareva persa in partenza: quale speranza di successo avrebbe, oggi, anche il più brillante sostituto di parole come *film*, *bar*, *smog*, *flirt*, per non dire di tecnicismi quali *chip*, *byte*, *bypass*, *screening*? Ovviamente nessuna[16]. La proposta dei sostituti italiani, in quel volume, non rappresentava, come dichiarato a più riprese, il fine primario, ma rientrava in un progetto ben più articolato (Giovanardi 2015; Giovanardi & De Roberto 2017)[17]. In tal senso il nostro fine differiva da quello di Castellani (1987) e del suo famoso *Morbus anglicus,* che ebbe, oltre a tanti pregi, il difetto di considerare tutti gli anglicismi alla stessa stregua in vista di un'indifferenziata opera di traduzione o adattamento.

Tuttavia, come si suol dire, il tempo è galantuomo, e ciò che un ventennio fa apparve ai più un inutile allarmismo, appare oggi, agli occhi di molti, un serio elemento di riflessione. Possiamo dire che la sensibilità degli

[14] Poi, in seconda edizione riveduta e ampliata: Giovanardi, Gualdo & Coco (2008).

[15] Questo stesso principio è richiamato, in apertura del suo volume, anche da Riccardo Gualdo al quale rinvio per l'illustrazione dei quattordici parametri utilizzati nel nostro precedente volume.

[16] Sono senz'altro utili, ma concepite partendo da presupposti diversi, raccolte di anglicismi con traduzione italiane, come quelle di Valle (2016) e Zoppetti (2018).

[17] A distanza di circa dieci anni ho proposto un bilancio dell'esito di quelle proposte di sostituzione. Ulteriori spunti e indicazioni si trovano in Giovanardi & De Roberto (2017).

studiosi si è progressivamente allineata a quella dell'opinione pubblica, da sempre ostile al profluvio di anglicismi che giornali, televisione, internet rovesciano ogni giorno sulla nostra mensa linguistica. Grazie soprattutto al contributo degli scienziati, particolarmente spaventati dalla possibilità che l'italiano non sia più in grado in un futuro prossimo di veicolare contenuti di alta scientificità e specializzazione[18], si è cominciato a capire che l'acquiescenza tutta italiana verso il massiccio afflusso di parole straniere ha rappresentato il cavallo di Troia per consentire all'inglese di "vampirizzare" interi mondi della comunicazione relegando l'italiano in un ruolo sempre più appartato e secondario. Purtroppo spiace constatare che è proprio dal mondo universitario e scolastico che sono partiti gli attacchi più forti all'italiano. La rincorsa a un mal concepito proposito di internazionalizzazione ha prodotto l'aberrazione dell'obbligo dell'insegnamento in lingua inglese in interi corsi di studi magistrali e dottorali, cui ha posto riparo, almeno in parte, una sentenza della Corte Costituzionale di cui dirò tra poco. Molte polemiche e dissensi ha prodotto nella scuola secondaria superiore l'introduzione della metodologia CLIL, acronimo che sta per *Content and Language Integrated Learning*; tale prassi didattica prevede l'insegnamento di una disciplina non linguistica in una lingua straniera, ovvero in inglese (Marazzini 2018).

Al termine di un Convegno di studi organizzato presso l'Accademia della Crusca nel febbraio del 2015[19], si decise di costituire un gruppo di lavoro (coordinato dal Presidente della Crusca Claudio Marazzini) battezzato *Incipit*, con lo scopo di intercettare i neologismi (di fatto, anglicismi) incipienti, in procinto di entrare o appena entrati nel campo della comunicazione pubblica (discorso politico, atti legislativi e amministrativi, documenti delle istituzioni accademiche, delle banche e di altri enti di interesse generale). Il gruppo *Incipit* (di cui fanno, o hanno fatto, parte, oltre a Marazzini, Michele Cortelazzo, Paolo D'Achille, Valeria Della Valle, Jean-

[18] Oltre agli studi citati alla nota 12, vorrei ricordare gli atti (purtroppo usciti con grande ritardo) di un fondamentale Convegno che si tenne a Firenze, presso l'Accademia della Crusca, nel febbraio 2003 (Nesi & De Martino 2012). Quel Convegno fu preceduto da una serie di incontri preliminari tra linguisti (guidati da Francesco Sabatini) e scienziati (guidati da Gian Tommaso Scarascia Mugnozza) nella sede dell'Accademia delle Scienze a Roma, cui ebbi l'onore di partecipare, e che furono per me di fondamentale importanza per affrontare i ragionamenti successivi in merito al rapporto tra l'inglese e l'italiano.

[19] Cfr. la nota 5.

Luc Egger, Claudio Giovanardi, Alessio Petralli, Luca Serianni, Annamaria Testa) ha finora prodotto tredici comunicati (leggibili nel sito dell'Accademia della Crusca) nei quali ha avanzato proposte ragionate, e spesso assai dibattute, di sostituenti italiani a fronte di parole inglesi presenti nella comunicazione pubblica. Il fatto che gli interventi siano stati sinora soltanto tredici, in cinque anni di vita, si presta almeno a due letture. La prima è che non è semplice individuare i vocaboli su cui intervenire: molto spesso siamo davanti a occasionalismi o modismi di corto respiro, destinati a infervorare il dibattito, ma a sparire, (almeno nell'immediato, salvo poi ricomparire a distanza di tempo) con altrettanta rapidità; è il caso, per esempio, di *stepchild adoption*, di cui dirò tra poco. La seconda è che una volta individuato il bersaglio, le discussioni all'interno del gruppo circa la scelta del sostituente sono quasi sempre lunghe e appassionate, spesso sulla base di solide argomentazioni scientifiche che magari si contrappongono. In taluni casi, in assenza di un punto di vista comune, si è preferito rinunciare a proporre un corrispondente italiano.

È comunque opportuno chiarire due presupposti che sono alla base dell'azione del gruppo *Incipit*. Il primo, insito nel nome stesso, è che l'attenzione è rivolta esclusivamente ai neologismi (di fatto, almeno sinora, forestierismi) *in statu nascenti*; il convincimento è che le speranze di successo di una sostituzione lessicale siano legate alla recenziorità del forestierismo, e che sia quindi necessario contrastarlo quando ancora non si è radicato nell'uso comune. Il secondo è che il gruppo si occupa esclusivamente di vocaboli che circolano nella comunicazione pubblica, nella convinzione che la trasparenza, in quel contesto, sia un requisito fondamentale nel rapporto fiduciario tra istituzioni e cittadini. In tal senso gli interlocutori privilegiati di *Incipit* vorrebbero essere i responsabili delle principali testate giornalistiche e televisive, i funzionari degli enti pubblici, i parlamentari e tutti coloro i quali sono realizzatori di testi destinati a un vasto pubblico di utenti. È la complessa "macchina" dello Stato e dell'informazione, nelle sue varie articolazioni, che porta su di sé la responsabilità di usare una lingua trasparente, chiara, depurata dal sospetto di "eufemismo sociale" che grava spesso sui vocaboli inglesi, soprattutto se usati per interpretare nozioni socialmente scomode.

Mi soffermerò solo su alcuni casi particolarmente significativi, rinviando a una lettura integrale dei comunicati nel sito dell'Accademia della Crusca. A proposito degli anglicismi "virali" che il Coronavirus ha trascinato con sé, all'inizio ho accennato a *smart working*, ovvero la modalità di lavoro da casa cui molti lavoratori sono stati costretti dall'emergenza sanitaria, e che pare destinata a essere prolungata anche a emergenza finita. Il 1° febbraio 2016 il gruppo *Incipit* pubblicò il suo terzo comunicato stampa dedicato proprio a quell'anglicismo; ne riporto il passaggio più saliente:

> È ora la volta di un termine di cui si stanno occupando le cronache, cioè "**smart working**". In Italia si sta lavorando, appunto, a un disegno di legge sullo "smart working", tema a cui si è dedicato il giuslavorista Maurizio Del Conte: si tratta di una nuova forma di tele-lavoro che permetterà ai dipendenti svolgere la loro attività in modo più flessibile, ad esempio dalle loro case, per via telematica. Noi riteniamo che l'italiano "**lavoro agile**" sia un perfetto equivalente, con il vantaggio della maggiore trasparenza. Con grande piacere dobbiamo notare che non siamo isolati in questa opinione: dopo l'incertezza iniziale, "**smart working**" sta perdendo terreno e lascia il posto al trasparente ed espressivo "**lavoro agile**". I giornali ormai definiscono così questa nuova forma di attività. Di ciò siamo pienamente soddisfatti, anzi ringraziamo, anche a nome dell'Accademia, i giornalisti e gli addetti ai lavori che, per una volta, non si sono abbandonati senza riserve al forestierismo.

Come si può vedere, la proposta fu quella di sostituire l'espressione inglese (sulla cui effettiva circolazione nel mondo anglofono pende peraltro più di un sospetto) con *lavoro agile*, anche sulla base di quanto avveniva nella stampa del tempo. Ma la resilienza degli anglicismi è fortissima, e così, a distanza di quattro anni e nonostante nella dicitura ufficiale dei vari DPCM (Decreto del Presidente del Consiglio dei Ministri) che si sono susseguiti nei mesi più duri dell'epidemia si dicesse e scrivesse *lavoro agile*, i mezzi di comunicazione hanno rilanciato *smart working*, che ha di nuovo respinto in un angolo *lavoro agile*. La difficoltà di un traducente italiano rispetto a *smart working* deriva, tra l'altro, dal fatto che l'aggettivo *smart* ha avuto un grande successo in italiano, prima di tutto perché si tratta del nome commerciale di una famosissima piccola macchina da città, ma anche perché *smart* viene usato in italiano sempre più spesso in sostituzione di aggettivi quali *leggero*,

*veloce*, *agile*, *snello* (un altro dei casi di "cannibalismo" descritti nel paragrafo precedente). A complicare ulteriormente il quadro, poi, c'è anche la fioritura di denominazioni italiane (*lavoro a distanza*, *telelavoro*, *lavoro da casa*, *lavoro da remoto*), che finiscono inevitabilmente, essendo così cangianti e instabili, per rafforzare l'anglicismo visto come una sorta di iperonimo equalizzante. L'anarchia lessicale è il miglior alleato del forestierismo. Chissà per quale motivo agli organi di informazione, ai giornalisti, ai politici, agli economisti, ai giuslavoristi, ai tanti medici che hanno affollato le trasmissioni televisive nei mesi passati riesce così difficile fare il piccolo sforzo di usare compattamente *lavoro agile*, dal momento che si tratta della denominazione ufficiale scelta dal governo.

Venendo a qualche altro esempio, avevo accennato prima a *stepchild adoption*. Questo anglicismo circolò intensamente nel dibattito politico-parlamentare, e di conseguenza nei giornali e in televisione, a cavallo tra 2015 e 2016 nel pieno delle riforme del diritto civile volute dall'allora governo Renzi. Il motivo del contendere riguardava la possibilità di concedere a uno dei partner di una coppia omosessuale di adottare il figlio del compagno. Non può sfuggire, in casi come questo, che l'anglicismo svolge anche una funzione di eufemismo sociale, perché tende a sfumare in qualche misura il contenuto socialmente rischioso dell'espressione. Il gruppo *Incipit* ritenne però inaccettabile che una discussione così rilevante ruotasse attorno a un concetto opaco. Fu adottata una duplice proposta alternativa: da un lato, raccogliendo un suggerimento di Francesco Sabatini, *adozione del configlio* (un neologismo "forte" appoggiato, ad esempio, a *consuocero*); dall'altro *adozione del figlio del partner*, meno sintetica ma forse più accessibile, pur se contenente a sua volta una parola inglese, *partner*, però ormai del tutto acclimatata in italiano. Ma, come si sa, le fortune dei governi in Italia negli ultimi anni sono piuttosto incerte, e quindi, caduto di lì a qualche mese il governo Renzi, di quel provvedimento e del nome per designarlo non si è mai più parlato.

Più o meno dello stesso tenore è il caso di *care giver*, una definizione che fu introdotta nella legge di bilancio del 2018 a proposito di uno stanziamento di sessanta milioni di euro in favore di chi assiste, non professionalmente, propri familiari gravemente malati. La denominazione

inglese di una figura socialmente così ragguardevole inserita in un provvedimento di legge italiano è parsa a *Incipit* inaccettabile. Pescando tra le denominazioni dell'uso corrente, si è pensato che *familiare assistente* (in quest'ordine, perché *assistente familiare* significherebbe altra cosa) sia in grado di sostituire *care giver* senza che vi fosse alcun nocumento alla portata semantica dell'espressione. Anche in questo caso si è però trattato di un fuoco fatuo, perché di tale figura non si è più sentito parlare dopo quella specifica occasione.

Il comunicato di *Incipit* del 4 aprile 2019 si riferisce a un caso piuttosto scabroso, ovvero l'espressione *revenge porn*, circolata negli ambienti politici, parlamentari e giornalistici, a proposito di un emendamento introdotto in un disegno di legge a tutela delle vittime della violenza domestica. L'anglicismo, per fortuna evitato dal legislatore italiano, allude alla diffusione di immagini o video sessualmente espliciti usati contro una donna per ricattarla. Come tradurre *revenge porn* evitando una lunga perifrasi? In questo caso il gruppo *Incipit* ha seguito la scelta di alcuni quotidiani che scrivevano di *porno vendetta*, proponendo, però, la forma univerbata *pornovendetta*. Seppure non del tutto soddisfacente sul piano semantico, tale soluzione ha il vantaggio di essere sintetica e di essere stata già adottata dai media; il successo del forestierismo, infatti, è spesso determinato da un eccessivo numero di sostituenti italiani, i quali finiscono con l'indebolirsi vicendevolmente.

**4.** Il problema dell'anglicizzazione linguistica non si limita però all'ingresso di vocaboli o espressioni, per quanto numerosi essi siano. Vi sono stati e vi sono, specie nelle università, pronunciamenti in favore di una didattica (almeno per alcuni corsi) svolta interamente in inglese, la lingua moderna, all'avanguardia, competitiva. Ne consegue che l'italiano viene in qualche modo retrocesso a lingua "regionale", buona per veicolare contenuti di base, ma da accantonare quando ci si inoltra sulla strada della specializzazione (Marazzini 2018; Graziosi & Beccaria 2015). Tutti coloro che hanno davvero a cuore la lingua italiana si sono rallegrati di fronte alla sentenza della Corte Costituzionale (24 febbraio 2017) che stabiliva

l'illegittimità di tenere corsi esclusivamente in inglese nelle università italiane[20]. Si tratta di una sentenza equilibrata, che certo non nega la possibilità di tenere corsi in lingua inglese (o in qualsiasi altra lingua straniera), ma impedisce che l'italiano venga marginalizzato o addirittura escluso dell'insegnamento universitario[21]. Ricordiamo infatti che in un prestigioso ateneo italiano era stato introdotto l'obbligo di tenere corsi in inglese sia per le lauree magistrali, sia per i dottorati di ricerca. C'è chi ha voluto vedere nella sentenza della Consulta un elemento di freno al processo di internazionalizzazione degli atenei italiani[22]. Ma chi conosce i meccanismo della comunicazione linguistica, sa che, quando ci esprimiamo in una lingua che non è la nostra materna, a un'inevitabile povertà linguistica corrisponderà un'altrettanto inevitabile povertà concettuale. Questo è l'aspetto fondamentale su cui gli scienziati insistono maggiormente: un inglese semplificato produrrà una scienza semplificata, mettendo le comunità scientifiche non anglofone naturali in una condizione di minorità (Villa 2017).

Se, dunque, gli scienziati temono che la progressiva marginalizzazione dell'italiano come lingua della ricerca scientifica possa danneggiare la feconda tradizione del pensiero scientifico nostrano (da Galilei a Volta a Fermi, tanto per ricordare tre pilastri della scienza di tutti i tempi), non si può dire che la lingua comune, l'italiano della conversazione colta e anche della letteratura siano immuni da rischi. La pervasività degli anglicismi, con il loro carico di indefinitezza e di genericità, il loro essere buoni per tutti gli usi, la loro adattabilità a svariati contesti comunicativi, finiscono per oscurare le ricche e preziose risorse lessicali ed espressive di cui l'italiano dispone, anche a seguito di una storia linguistica che ha visto per secoli il predominio della lingua scritta di stampo letterario. L'uso irriflesso dell'anglicismo rischia di desertificare il lessico italiano; le parole, se non usate a lungo, tendono a svanire dalla competenza attiva dei parlanti (e degli scriventi). La banalizzazione e l'impoverimento del lessico delle generazioni più giovani sono sotto gli occhi di tutti. Spesso si rimprovera alla letteratura

---

20 Sentenza resa definitiva da quella del Consiglio di Stato del 9 gennaio 2018.

21 Un ottimo commento alla sentenza è quello di Caretti (2017).

22 Oltre al saggio di Caretti (2017), al tema fanno riferimento diversi interventi contenuti nel volume Cabiddu (ed.) (2017).

contemporanea di non saper più andare oltre una lingua votata alla più trita quotidianità; e questo non già per una precisa scelta stilistico-espressiva, ma piuttosto per un'obiettiva carenza di risorse, *in primis* lessicali, degli autori. Tutto ciò non è certo attribuibile esclusivamente all'eccesso di anglicismi, ma è frutto di concause ben note, prima fra tutte l'indebolimento della civiltà alfabetica e il trapasso verso quella telematica; e tuttavia l'anglomania fa la sua parte.

Certamente vi sono altre responsabilità ben individuabili nel processo di decrescita dell'italiano. Prima ho ricordato quelle attribuibili agli ambienti accademici, ma non si possono tacere quelle del giornalismo, in particolare televisivo. Nei notiziari e nelle rubriche di approfondimento domina la fretta, l'esigenza di incarnare un'idea di velocità. Lo si deduce dai ritmi vertiginosi del parlato di alcuni telegiornalisti, sempre più omologati verso uno stile uniformato, ispirato all'*horror vacui*: parlare, parlare e parlare per riempire ogni possibile interstizio e impedire persino un solo attimo di silenzio. Poco importa se nel chiacchiericcio e nella deplorevole abitudine di darsi sulla voce si finisce per non approfondire pressoché nulla. Alla luce di tali presupposti metodologici non può stupire che anche le scelte lessicali siano frutto di improvvisazione e di superficialità Si potrebbero fare numerosi esempi al riguardo, ma mi limiterò a un'espressione che ha preso piede recentemente nel "telegiornalese", il cui essere un altro probabile calco dall'inglese è nella fattispecie meno rilevante: mi riferisco all'espressione *bomba d'acqua*, con cui si sottolinea ormai immancabilmente e senza distinzione di testate il verificarsi di forti precipitazioni atmosferiche che provocano danni di varia entità. Non mi sfugge che l'espressione ha una sua efficacia rappresentativa, ma l'uso quasi ossessivo che se ne fa in televisione finisce paradossalmente per attenuare, se non addirittura azzerare, tale efficacia. Ma possibile che nessuno usi più alternative come *temporale*, *acquazzone*, *tempesta*, *fortunale*, *rovescio*, *procella*, *uragano* e via aggiungendo? Anticipo due possibili obiezioni al riguardo. Si potrebbe dire che i sinonimi che ho appena citato non designano sempre lo stesso fenomeno atmosferico e sono in taluni casi troppo generici. Vero, ma forse *bomba d'acqua* è un termine tecnico con un significato scientificamente ben rilevato? Non mi sembra. Si potrebbe aggiungere che il determinato della polirematica (*bomba*)

indica di suo l'abnorme dato quantitativo del fenomeno, nonché la sua concentrata intensità in un breve tempo, e che questi due aspetti concomitanti non sono necessariamente desumibili dagli altri vocaboli. Vero anche questo, ma a ciò si potrebbe ovviare con l'ausilio di aggettivi e specificazioni quali *violento*, *forte*, *intenso*, *improvviso*, *abbondante*, *di breve durata* e così via. Insomma, nessuna parola o espressione, che non sia un tecnicismo crudo, è di fatto insostituibile.

Ma c'è di peggio nelle abitudini linguistiche dei telegiornali. Il 24 agosto del 2019 la gran parte delle testate televisive avevano un titolo come questo: *Via il backstop o brexit senza accordo*, con riferimento alle dichiarazioni dell'attuale premier britannico Boris Johnson sull'uscita (nel frattempo realizzatasi) della Gran Bretagna dall'Unione europea. Confesso che non avevo idea di cosa fosse il *backstop* e che i tentativi di documentazione non hanno prodotto effetti risolutivi[23]. Immagino che la stragrande maggioranza dei cittadini italiani sia rimasta a dir poco sconcertata, anche perché, almeno per quanto ho potuto ascoltare, i servizi tele giornalistici non davano delucidazioni soddisfacenti.

**5.** Veniamo alle conclusioni. Ho iniziato il mio intervento citando Dante e Leopardi e lo concluderò ricordando una famosa scena del film *Palombella rossa* diretto e interpretato da Nanni Moretti nel 1989, anno in cui molti dei temi affrontati in questa sede erano di là da venire. La scena in questione è quella in cui il pallanotista Nanni Moretti viene intervistato a bordo piscina da una giornalista. A un certo punto della conversazione, l'attenzione dell'uomo è attirata da alcuni modi di dire della donna, come *matrimonio a pezzi, rapporto in crisi, essere alle prime armi*, che gli paiono

[23] Questa la spiegazione riportata nel sito ufficiale dell'ICE (Agenzia per la promozione all'estero e per l'internazionalizzazione delle imprese italiane; «Il backstop è una posizione di ultima istanza, per mantenere un confine senza interruzioni in Irlanda, nel caso in cui il Regno Unito lasci l'UE senza assicurarsi un accordo onnicomprensivo. Si eviterebbero così nuovi controlli o controlli sul confine irlandese dopo la Brexit. Questo comporterebbe il mantenimento di un rapporto molto stretto tra Regno Unito e UE per un periodo di tempo indefinito. Il Regno Unito e l'UE vorrebbero mantenere lo *status quo* di frontiera attraverso un accordo commerciale globale».

insopportabili luoghi comuni. L'insofferenza crescente tocca l'acme quando la ragazza afferma di provenire da un ambiente sociale *molto chip*: a quel punto l'uomo le dà uno schiaffo urlando: «Ma come parla? Le parole sono importanti!». Il fatto che lo schiaffo di Nanni Moretti scatti quando la ragazza pronuncia l'anglicismo (peraltro accompagnato dall'immediata autotraduzione con *modesto*) non vuole certo essere un incitamento alla violenza. Però, che le parole siano importanti è vero, e che spesso tendiamo a dimenticarcene è altrettanto vero.

La crescente anglicizzazione del lessico italiano è solo uno degli "untori" che diffondono la peste del linguaggio, per riprendere la colorita immagine della Altieri Biagi. Nell'invettiva di Nanni Moretti, non a caso, ce n'è anche per i modi di dire banali, per le locuzioni abusate, per quelli che Ornella Pollidori Castellani chiamò "plastismi" (Castellani Pollidori 1995). Anche di tali *cliché* lessicali il giornalismo televisivo porta un'indubbia responsabilità. Aggiungo un solo esempio a quelli citati nel film di Moretti. Nei notiziari televisivi, quando si parla di politica, è ormai inevitabile ascoltare una frase come questa: *le opposizioni vanno all'attacco del governo*. La ripetitività della consunta metafora bellica impedisce soluzioni diverse come «le opposizioni criticano, incalzano, rimbeccano, denunciano», oppure, se proprio si amano i toni bellicosi: «combattono, danno battaglia». È importante che dal pulpito televisivo spiri un vento linguisticamente più fresco e che nelle redazioni ci si ricordi di aprire ogni tanto la finestra del vocabolario per un opportuno ricambio di parole.

Dunque, il problema della progressiva anglicizzazione dell'italiano si intreccia con aspetti diversi e agisce su diversi piani. Il risultato complessivo è quello di un impoverimento delle alternative lessicali e di una conseguente decrescita della quantità e della qualità dei vocaboli impiegati almeno nell'uso vivo. Negli ultimi quindici anni, complice anche il quadro internazionale, le insidie per la nostra lingua sono decisamente aumentate. Perciò, dovendo pensare a una nuova edizione del volume del 2003, bisognerebbe forse riformulare il titolo così: *Inglese – Italiano 2 a 0*.

## Bibliografia


Altieri Biagi, Maria Luisa. 2018. La «peste del linguaggio». In Biffi, Marco & Cialdini, Francesca & Setti, Raffaella (eds.) *Acciò che 'l nostro dire sia ben chiaro. Scritti per Nicoletta Maraschio*, vol. I, 13–19. Firenze: Accademia della Crusca.

Cabiddu, Maria Agostina (ed.). 2017. *L'italiano alla prova dell'internazionalizzazione*. Milano: Guerini e associati.

Caretti, Paolo. 2017. A margine della sentenza della Corte costituzionale n. 42/2017. In Cabiddu, Maria Agostina (ed.) *L'italiano alla prova dell'internazionalizzazione*, 127–135. Firenze: Guerini e associati.

Castellani, Arrigo. 1987. Morbus anglicus. *Studi linguistici italiani* XIII. 137–153.

Castellani Pollidori, Ornella. 1995. *La lingua di plastica: vezzi e malvezzi dell'italiano contemporaneo*. Napoli: Morano.

Coco, Alessandra. 2019. Grafia, pronuncia e morfologia degli anglicismi. In Giovanardi, Claudio & Gualdo, Riccardo & Coco, Alessandra. *Inglese-Italiano 1 a 1. Tradurre o non tradurre le parole inglesi?*, II ed. riveduta e ampliata, 50–94. San Cesario di Lecce: Manni.

Coletti, Vittorio. 2018. *L'italiano scomparso. Grammatica della lingua che non c'è più*. Bologna: Il Mulino.

Dardano, Maurizio & Frenguelli, Gianluca & Perna, Teresa. 2000. L'italiano di fronte all'inglese alle soglie del terzo millennio. In Vanvolsem, Serge *et alii* (eds.), *L'italiano oltre frontiera*, Atti del Convegno internazionale (Lovanio/Leuven, 22-25 aprile 1998), vol. I, 31–55. Leuven-Firenze: Leuven University press-Cesati.

Furiassi, Cristiano G. & Gottlieb, Henrik (eds.). 2015. *Pseudo-English: studies on pseudo-anglicisms in Europe*. Berlin-New York: De Gruyter.

Gensini, Stefano. 1984. *Linguistica leopardiana*. Bologna: Il Mulino.

Giovanardi, Claudio. 1987. *Linguaggi scientifici e lingua comune nel Settecento*. Roma: Bulzoni.

Giovanardi, Claudio. 2008. Italiano e inglese: convivenza pacifica?. In Giovanardi, Claudio & Gualdo, Riccardo & Coco, Alessandra. *Inglese-Italiano 1 a 1. Tradurre o non tradurre le parole inglesi?*, II ed. riveduta e ampliata, 13–49. San Cesario di Lecce: Manni.

Giovanardi, Claudio. 2015. Un bilancio delle proposte di traduzione degli anglicismi dieci anni dopo. In Marazzini, Claudio & Petralli, Alessio (eds.), *La lingua italiana e le lingue romanze di fronte agli anglicismi*, 37–49. Firenze: Accademia della Crusca-goWare.

Giovanardi, Claudio & De Roberto, Elisa. 2017. *L'italiano e le lingue degli altri*. Roma: Accademia della Crusca–La Repubblica.

Graziosi, Andrea & Beccaria, Gian Luigi. 2015. *Lingua madre. Italiano e inglese nel mondo globale*. Bologna: Il Mulino.

Gualdo, Riccardo. 2019. *Gli accoppiamenti maliziosi. Scambi e contatti di lingua, e altro, tra italiane e inglesi*. Firenze: Cesati.

Marazzini, Claudio & Petralli, Alessio. 2015. *La lingua italiana e le lingue romanze di fronte agli anglicismi*. Firenze: Accademia della Crusca-goWare.

Marazzini, Claudio. 2018. *L'italiano è meraviglioso. Come e perché dobbiamo salvare la nostra lingua*. Milano: Rizzoli.

Migliorini, Bruno. 1995 [1960]. *Storia della lingua italiana*. Milano: Bompiani.

Nesi, Annalisa & De Martino, Domenico (eds.). 2012. *Lingua italiana e scienze*. Atti del Convegno internazionale (Firenze, 6-8 febbraio 2003). Firenze: Accademia della Crusca

Sgroi, Salvatore Claudio. 2020. *Anglicismi à gogo a ridosso del coronavirus: 1. LOCKDOWN*, ecc., leggibile nel blog https://faustoraso.blogspot.com/2020/04/sgroi-52-anglicismi-gogo-ridosso-del.html sabato 4 aprile 2020.

Valle, Gabriele. 2016. *Italiano Urgente. 500 anglicismi tradotti in italiano sul modello dello spagnolo*. Trento: Reverdino.

Villa, Maria Luisa. 2013. *L'inglese non basta: una lingua per la Società*. Milano: Bruno Mondadori.

Villa, Maria Luisa. 2017. La scienza, la lingua e i futuri possibili: Monolinguismo o multilinguismo di scambio?. In Cabiddu, Maria Agostina (ed.). *L'italiano alla prova dell'internazionalizzazione*, 39–58. Milano: Guerini e associati.

Zoppetti, Antonio. 2018. *L'etichettario. Dizionario di alternative italiane a 1800 parole inglesi.* Firenze: Cesati.

# I vocaboli dell'oblio

**Oana SĂLIȘTEANU**
*Università di Bucarest*

**Abstract.** The present paper aims to discover the reasons why more than forty five thousand Italian words, that is almost one third of the rich and glorious vocabulary of the Italic culture, are now considered by various lexicographers to represent rare, archaic or completely extinct terms. We could eventually identify at least four possible explanations for their "death": extra-linguistic reasons (they correspond to obsolete *realia*, such as weapons, navigation, medieval fashion), abandoned old borrowings (from Latin, old French and Occitan, etc.), abandoned parallel morphological and graphic forms prior to the unique grammar norm established by Pietro Bembo and finally occasional lexical innovations.

**Keywords:** obsolete words, old Italian, abandoned borrowings, ephemeral innovations.

Le parole dimenticate della lingua italiana rappresentano un tema che avevo sfiorato nei miei anni giovani, quando studiavo il fenomeno dell'allotropia lessicale e dei doppioni etimologici. Riprenderei alcune idee che avevo esposto in un articolo uscito più di quindici anni fa e partirei da una semplice statistica (Sălișteanu 2004). Delle centotrentamila voci selezionate da un buon dizionario come il De Mauro (1998), quarantaseimila, cioè quasi un terzo, rappresentano voci frequentissime, contraddistinte dalla marca d'uso *fondamentale, comune, alto uso* e *alta disponibilità.* Un po' più di un terzo del lessico totale viene rappresentato da *voci tecnico-specialistiche*, spartibili fra vocaboli comuni e voci di basso uso. Il restante terzo del vocabolario, cioè in proporzione quasi uguale alle parole di uso comune, è

rappresentato invece da *voci letterarie, obsolete, o di basso uso*. Le cifre indicano inoltre una presenza ben sette volte più poderosa delle *voci letterarie o antiquate* rispetto a quelle recanti la marca *alto uso*.

Il fatto non ha riscontro nella configurazione dei dizionari sincronici di altre lingue romanze e mi sembra emblematico per la mole delle valenze espressive sfruttate in passato dai grandi cultori della lingua e adesso del tutto abbandonate.

La prima domanda che sorge spontanea è la seguente: perché mai tante decine di migliaia di voci saranno scomparse dal lessico attuale degli italiani, pur essendo resistite lungo i secoli fino ad oggi fra le pagine dei buoni dizionari d'uso? Certo, per svariate ragioni. Io ne ho individuate almeno quattro che verranno illustrate con abbondanti esempi tratti dagli autori e dai dizionari citati nella bibliografia.

I vocaboli di una lingua, specie se hanno un valore concreto, denotativo, possono morire per ragioni extralinguistiche, simultaneamente, cioè alla scomparsa del loro referente, il cui uso diventa obsoleto o strettamente specialistico. Sono voci che sopravvivono tuttora invece sui trattati di storia medievale o di archeologia. La maggior parte di queste voci sono contrassegnate su dizionari come lo *Zingarelli* con una crocetta se sono considerate *voci arcaiche* o addirittura estinte. Da una parte ci sono i vocaboli che senza un controllo del loro significato risultano del tutto incomprensibili per i nostri contemporanei; dall'altra parte, ci sono le parole che, pur designando *realia* medievali, si possono ancora leggere o sentire, soprattutto se usate con un tocco di ironia o di umorismo, come ad esempio quelle relative all'assetto gerarchico nella società medievale: *messere* 'signore', *donzelletta* 'fanciulla', *foresetta* 'campagnola', *sirocchia* 'sorella', *cicisbea* 'donna leziosa che ama sentirsi corteggiata', *cavaleressa* 'gentildonna'.

Tra le categorie tematiche proposte da Coletti (2018: 27-37 e 2012) e Pestelli (1990), potremmo citare per la prima classe, quella delle parole del tutto abbandonate, esempi di armi e armature: *ghiado* 'arma da punta', *fustibalo* 'fionda', *squarcina* 'grosso pugnale', *arcobalestro* 'balestra da assedio'; di arti, mestieri e attività: *abbachista* 'chi esercita l'arte di fare i conti', *aio* 'precettore', *calderaio* 'chi riparava pentole', *saccomanno* 'brigante', *crestaia* 'modista', *dragomanno* 'interprete', *falconare* 'cacciare col falcone', *alluminare*

'fare miniature', *bagaglione* 'schiavo o soldato addetto ai bagagli' ecc.; termini marinareschi: *schifo* 'barca a remi stretta', *saettia* 'galea a tre alberi', *accone* 'barcone piatto da carico', *palischermo* 'barca a remi' ecc.; cibi, bevande: *chiarea* 'bevanda medicinale', *naspro* 'pandispagna', *mortito* 'carne con mirto'; capi di abbigliamento, materiali tessili: *buricco* 'lunga veste di lana in uso nei secolo XVI e XVII', *coccino* 'panno rosso', *schiavina* 'mantello grossolano dei pellegrini', *guarnello* 'veste di lavoro', *zimarra* 'giaccone', *sargia* 'tipo di materiale tessile' ecc.; unità di misura come *rotolo, rubbo* (per i pesi), o come *brenta, cafisso, salma, quartaro* (per la capacità); attrezzi, arredamento domestico: *ligone* 'zappa', *tinivello* 'trapano', *soppediano* 'cassone per capi di vestiario', *funale* 'torcia di corda intrisa di pece', *fardo* 'balla di pelle per cibi', *nappo* 'calice', *origliere* 'cuscino'; strumenti musicali, danze, giochi: *colascione* 'liuto', *fortepiano* 'specie di pianoforte', *saccomazzone* 'gioco contadinesco', *piantarola* 'ballo contadinesco', *carola* 'girotondo', *caribo* 'canzone a ballo', *zara* 'gioco a dadi', *pallacorda* 'varietà antica del tennis' e la serie può continuare con tanti esempi simili.

Una seconda ragione dell'estinzione di tante voci italiane è di carattere diamesico e diafasico. Il secolare divario fra la curata e la ben elaborata lingua scritta di una volta e quella dell'uso vivo di oggi sembra infatti non essersi colmato affatto neanche in età postunitaria. Sono cambiati, se non addirittura svaniti, i valori di una volta: il culto del latino, il prestigio del letterato, la conoscenza enciclopedica, l'apertura verso le altre lingue di cultura, il gusto per la frase attentamente cesellata. La stragrande maggioranza delle parole che adesso risultano incomprensibili per le attuali generazioni sono voci dotte dal latino, ma accanto a loro ci sono anche francesismi, provenzalismi, germanismi e antichi ellenismi. Quindi, la seconda grande classe che interessa gli abbandoni lessicali è legata ai prestiti linguistici. I prestiti vivono, sopravvivono, vivacchiano o sono abbandonati nel percorso multisecolare di una lingua. A seconda della lingua, dell'epoca, delle condizioni storiche, la ricettività o la resistenza al prestito è sempre variabile. I vocaboli di origine latina, che sono di gran lunga i più numerosi, conobbero epoche di inflazione e di austerità, di gloria e di biasimo; si son dimostrati acquisti indispensabili e resistenti o al contrario, periferici ed effimeri; sono stati accolti a livello di massa o non hanno attecchito,

rimanendo dei vezzi linguistici o degli isolati tentativi innovativi da parte dei dotti; sono stati ripetutamente introdotti o rinsaldati grazie alle trafile neolatine o si sono persi in seguito a scarti stilistici o scontri omonimici. Del resto, lo "scacco" di un prestito è sempre altrettanto interessante come anche il suo trionfo, soprattutto nel caso degli acquisti "a torrenti", come furono i latinismi per certe epoche (Sălişteanu 2000: 24-25).

Bruno Migliorini chiama "latinismi crudi" le voci dotte dal latino che sono state poco o affatto adattate al sistema fono-morfologico del *volgare.* Ecco alcuni esempi selezionati dallo *Zingarelli* (1995), dallo *Zingarelli* (2013) e da *TLIO* (2019)[1]: *agricola* 'agricoltore', *celsitudine* 'eccellenza', *vocare* 'chiamare', *tremafatto* 'atterrito', *infantare* 'partorire', *incelebre* 'oscuro, ignoto', *elato* 'sollevato, innalzato', *eiulare* 'piangere lamentosamente', *decetto* 'ingannato', *rusticare* 'vivere in campagna', *rubro* 'rosso', *pulcritudine* 'bellezza', *ludere* 'giocare, far festa', *igne* 'fuoco', *prandio* 'pranzo', *potare* 'bere', *manuducere* 'portare per mano' ecc.

Le stesse tre fonti lessicografiche mi hanno fornito anche esempi di vocaboli aulici, poetici e letterari che pur avendo goduto di una secolare fortuna, ora sono risentiti come estinti o moribondi: *vagolante, lusco, libare, lauricomo, calere, cainesco, albergare, obliare, guiderdonare, alma, tema, loto, facella, ermo, egro, aprico, propinquo, rubecchio, tosto, crai, gire/ire, difalta, facella, solingo, lai, tosco, ancidere, nefando, virente, colubro, usbergo, divizia* ecc.

I testi in volgare dei primi secoli di storia linguistica attestano molti prestiti poco duraturi o effimeri di origine germanica come: *stampanare* 'trafiggere' e *gualdo* 'bosco', francesismi e provenzalismi come: *volagio* 'che vola', *amistanza* 'amicizia', *dottaggio* 'dubbio, timore', *desire* 'desiderio', *contenzione* 'disputa', *cianza* 'caso, sorte', *officiere* 'ufficiale', *lingio* 'tovaglia', *dolciore* 'dolcezza, gioia', *desplacenza* 'dolore', *staggio* 'stallo abitazione', *liberanza* 'liberazione', *misventura* 'sventura', o grecismi vetusti come: *genarca* 'capo di una famiglia', *farmacopola* 'farmacista', *edima* 'settimana', *pedia* 'pedagogia'.

Una terza possibile spiegazione della massiccia perdita lessicale lungo la storia è legata ad una lunga fase sperimentale del volgare, quando migliaia di varianti intermedie delle varie epoche, alla moda, anonime o casuali, sono

---

1 Il primo dizionario storico dell'italiano antico che nasce direttamente in rete fondato da Pietro G. Beltrami.

state abbandonate durante il faticoso percorso dell'italiano verso la sua identità di lingua nazionale; di esse fanno menzione solo i curatori di manoscritti e gli storiografi della lingua, mentre sui dizionari contemporanei non trovano più posto che alcune delle forme antiquate, per di più se di tradizione letteraria. Facciamo riferimento soprattutto al periodo trisecolare di titubanze formali che ha preceduto l'autorevole intervento normativo di Pietro Bembo: gradualmente la lingua scritta si è sbarazzata delle tante forme parallele che tollerava, dalle polimorfie flessionali (*potrebbono* accanto a *potrebbero),* fino alle variazioni nell'adattamento dei latinismi, sotto forma sia di voci semidotte (*cerusia* vs. *chirurgia, manceppare* vs. *emancipare*), che di varianti poetiche più fedeli al modello latino (*viride, calido, tradere*).

Quanto alla più notevole fonte di arricchimento lessicale, quella dei prestiti per via libresca dal latino, si assiste ad un immenso paradosso: nonostante le differenze formali poco notevoli tra etimo latino ed esito dotto, le voci acquisite conobbero lungo i secoli, nei diversi autori, luoghi e tipi di testo, un numero immenso di varianti di adattamento, molte presenti tutt'oggi nelle raccolte lessicografiche contemporanee, il che rende ancor più precaria la distinzione tra varianti grafiche e doppioni etimologici sinonimi (Sălișteanu 2000: 33-43).

Numerosissime le varianti fonetiche, grafiche e regionali e gli adattamenti ipercorretti o semidotti di latinismi, che Migliorini (1961) cita lungo tutto il percorso della sua monumentale *Storia della lingua italiana,* di cui spigoliamo qui solo pochissimi esempi: *maraviglia, parvolo, uffizio, rettorica, ypotengusa, isvegliare, critta, cassula, defonto, evangielo, strologo, ambasciaduri, ancidere, cavello, ecterno, chardinale, giogante, manceppare, lionfante, impossevole, menomo, cerusico, quadroppio* ecc.

Le varianti lessicali abbondano non solo come conseguenza dello sforzo di adattare i prestiti alle esigenze fonetiche e morfologiche del nuovo idioma romanzo, ma anche in seguinto ad una tendenza contraria, quella di ”nobilitare” la voce popolare tramite il latineggiamento dei vocaboli patrimoniali. Dallo spoglio dello *Zingarelli* (1995), abbiamo tratto esempi quali *pluvia, somniare, calido, et, lepore, humano, duplo, auro, aulire, gratia, honore, tradere, patientia, episcopo, frigido* ecc.

Le voci antiche possono scomparire anche in seguito ad uno scontro omonimico con una parola più nota e più consolidata nella lingua, come

illustrano i seguenti esempi selezionati dallo *Zingarelli* (2013) e dal *TLIO* (2019): *muscoli* 'cozze', *aggiustarsi* (< ant. fr, 'mettersi vicino'), *addestrare* 'accompagnare a piedi il cavallo, tenendolo alla destra in segno di omaggio', *tiro* (< gr., 'serpente velenoso'), *esterno* (< lat. *hesternu(m)*, 'di ieri'), *sensato* 'i sensi', *meccanico* 'artigiano, artista', *decollare* 'decapitare', *ceto* 'balena'.

Migliorini (1961) e Coletti (2018: 171) parlano inoltre delle polimorfie flessionali verbali e pronominali e delle preposizioni, congiunzioni e avverbi, in uso fino ad una certa epoca, ma che non rientrano più nella configurazione dell'attuale norma: *veggiam, vedemo* 'vediamo', *io vedeva, vedea* 'vedevo', *diraggio, dirabbo* 'dirò', *farebbeno, farebbono* 'farebbero', *veggio* 'vedo', *avrian* 'avrebbero', *ellino, elleno* 'loro', *essolui* 'lui', *meco* 'con me', *dessissimo* 'proprio lui', *ratto* 'rapidamente', *sottesso* 'sotto', *conciofossecosacché, imperocché* congiunzioni concessive.

Ma le nuove parole possono sfiorire e soccombere anche perché sin dal loro ingresso nella lingua (come prestiti o come neoformazioni) non ci si sono ben radicate. In questa nostra quarta e l'ultima possibile categoria che proponiamo rientrano i vocaboli che non hanno attecchito, chiamati da Dardano (1995: 176) "occasionalismi".

L'italiano conobbe epoche di smoderata derivazione, spesso a base di suffissi e prefissi soppiantati o abbandonati, come negli esempi che troviamo fra le pagine di Coletti (2012: 137-148) e dello *Zingarelli* (2013): *appaccare* 'avvolgere in un pacco', *dubitezza* 'dubbio', *cinguetteria* 'ciarla', *chimerizzare* 'crearsi chimere nella fantasia', *serpentoso* 'pieno di serpenti', *scolpitore* 'scultore', *prezzaiuolo* 'mercenario', *perdonevole* 'disposto a perdonare', *apparimento* 'apparizione', *cechezza* 'cecità', *chiamamento* 'chiamata', *penura* 'dolore', *pesanza* 'afflizione', *sapitore* 'colui che sa', *sminchionare* 'burlare', *sonettiere* 'sonettista' ecc.

Eccezionali anche le lunghe serie di derivati sinonimi a base di suffissi differenti: *adornanza, adornatura, adornezza, adornamento; ammaestramento, ammaestranza, ammaestratura, ammaestrazione* (Coletti 2012: 94) ecc.

In un suo libro recente, Coletti (2018: 33-34) illustra anche l'eccesso compositivo dei primi secoli di lingua letteraria con esempi come *granbestia* 'alce', *frustapenne* 'scrittore da poco', *fatutto* 'faccendone', *maschifemmina* 'ermafrodito', *logoracuori* 'persona che affligge', o *benavventurato* 'fortunato'.

Le neoformazioni poco fortunate non si registrano però solo nell'italiano antico, ma anche in tempi molto più recenti. Citiamo qui gli sperimentalismi effimeri di vari autori del Novecento (Coletti 2012: 53, 139): *aristoteloide, artificeria, bisturizzare, ciabattoso* (Gadda); *porcaglia, nepotume, luogocomunismo, abracadabrare* (Papini); *esteticume, religioserie, salottaia* (Boine); *caforzo* 'caffè d'orzo' (Marinetti).

Da Coletti (2012: 53, 139), De Mauro (2006: 57) e Bencini & Citernesi (1992) spigoliamo delle neoconiazioni che non hanno attecchito, presenti nel linguaggio giornalistico degli ultimi decenni: *girotondismo, manipulitesco, rompiscatolismo, sindacume, veltronizzare, nonnità, disallegria, divertimentificio, moviolare, bisturizzare, filosofume, virgolista, nomenklato, kitschoso, leaderato* e la lista è molto lunga.

Inoltre, abbiamo fatto un piccolo esperimento, confrontando i vocaboli aggiunti sul libretto di aggiornamento all'edizione del 1985 del dizionario *Devoto-Oli* (1985) e abbiamo constatato che voci come: *gammatronomia, gerovitalizzato, krarupizzare, ufonauta, umorosità* non si ritrovano per esempio sullo *Zingarelli* (2013), essendo probabilmente stimate dai lessicografi come innovazioni effimere, di basso uso e rara frequenza.

Un sintomo preoccupante è legato però alla mole delle parole italiane (oltre 3000) che l'edizione del 2013 dello *Zingarelli* registra, contraddistinguendole ormai con il simbolo grafico particolare: sono le 3000 cosiddette "parole da salvare" in pericolo di essere del tutto dimenticate. Sfogliando il vocabolario di ormai sette anni fa, scopro con stupore che voci assolutamente naturali fino a non molto tempo fa, in contesti linguistici più curati, ma non necessariamente letterari, come *fragranza, garrulo, fomento, solerte, fulgore, maldisposto, fardello, folata, greggio, impudico* sono ormai considerati dall'équipe di lessicografi dei vocaboli minacciati dall'oblio.

Chiuderei con le amare parole di Maria Corti che nell'ormai lontano 1984 esclamava:

> Gli italiani parlano con un numero di parole infinitamente inferiore a quello che potrebbero usare e che la lingua possiede e questo standard è l'effetto dei mass media da una parte e della stessa tecnologia dall'altra […]. Io trovo più grave l'impoverimento che il disordine. Il disordine può anche essere creativo di nuovo nella lingua. L'impoverimento invece è solo impoverimento. La differenza fra una

casa ricca e disordinata e una casa povera. Stiamo diventando una casa povera (Corti 1984: 47).

Possiamo solo auspicarci l'arrivo provvidenziale di un nuovo ricorso della storia e di un nuovo rinascimento: quello degli antiquari e dei cultori della bella lingua italiana di una volta.

## Bibliografia


Aa. Vv. 1985. *Le nuove parole. Aggiornamento al* Dizionario della Lingua Italiana G. Devoto, G.C.Oli. Firenze: Le Monnier.

Bencini, Andrea & Citernesi, Eugenia. 1992. *Parole degli anni Novanta.* Firenze: Le Monnier.

Coletti, Vittorio. 2012. *Eccessi di parole. Sovrabbondanza e intemperanza lessicale in italiano dal Medioevo a oggi.* Firenze: Franco Cesati Editore.

Coletti, Vittorio. 2018. *L'italiano scomparso. Grammatica della lingua che non c'è più.* Bologna: Il Mulino.

Corti, Maria. 1984. Pasolini aveva ragione. In Todisco, Alfredo (ed.) *Ma che lingua parliamo. Indagine sull'italiano di oggi,* 33–47. Milano: Longanesi.

Dardano, Maurizio. 1995. *Manualetto di linguistica italiana.* Bologna: Zanichelli.

De Mauro, Tullio. 1998. *Il dizionario della lingua italiana*. Torino: Paravia.

De Mauro, Tullio. 2006. *Dizionarietto di parole del futuro.* Roma-Bari: Editori Laterza.

Lucarini, Achille. 1997. *Dizionario italiano delle parole difficili.* Roma: Editori Riuniti.

Migliorini, Bruno. 1961. *Storia della lingua italiana.* Firenze: Sansoni.

Pestelli, Leo. 1990. *Dizionario delle parole antiche.* Milano: Longanesi.

Sălișteanu, Oana. 2000. *Prestito latino – elemento ereditario nel lessico della lingua italiana. Doppioni e varianti.* Praga: Istituto di Studi Romanzi, Facoltà di Lettere, Università Carolina.

Sălișteanu, Oana. 2004. Il lessico italiano tra neostandard e substandard. In Swiatkowska, Marcela & Sosnowski, Roman & Piechnik, Iwona (eds.) *Maestro e Amico. Miscellanea in onore di Stanislaw Widlak,* 301–305. Krakow: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellonskiego.

TLIO = Beltrami, P. G. & Leonardi, L. 2019. *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*. Pubblicazione periodica online (http://tlio.ovi.cnr.it/TLIO/, consultato il 27 settembre 2019).

Lo ZINGARELLI. 1995. *Vocabolario della lingua italiana di Nicola Zingarelli,* dodicesima edizione. Bologna: Zanichelli.

Lo ZINGARELLI. 2013. *Vocabolario della lingua italiana di Nicola Zingarelli.* Bologna: Zanichelli.

# Diminutifs perdus, diminutifs retrouvés. Le trésor lexical des provinces françaises (lettres A, B, C)

**Adrian CHIRCU**
*Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** In his study, the author aims to discuss from a lexical-semantic perspective an important number of diminutives from different dialects and patois of French language. Despite the fact that the derivation with diminutives is no longer an active modality of enrichment in literary French language vocabulary, it is still current across dialects, illustrating the vivacity of this word formation internal method. In view of a relevant analysis, the author comprises an inventory of diminutives based on *Dictionnaire des mots français des provinces,* but, from objective reasons, he confines the research to ABC letters.

**Keywords:** French language, dialect, lexicon, regionalisms, diminutive.

*« Les suffixes appréciatifs ne sont pas rares en français. »*
(Bally 1944 : 249)

## 1. Préliminaires

Ces dernières années, nous assistons de plus en plus, en linguistique française, à un retour aux faits de langue d'ordre dialectal. Ceci s'explique par le fait que les spécialistes considèrent que certaines particularités des parlers de France (DRF 2001 ; Gleßgen & Thibault 2005 : iii–xvii) pourraient nous renseigner sur d'anciens mots ou des moyens de formation de nouvelles unités lexicales qui fonctionnaient auparavant (Gleßgen 2007 : 73–110).

En lien étroit avec cette orientation, notre étude se propose d'observer l'état des diminutifs dans les diverses régions françaises, afin de démontrer que ceux-ci n'ont pas disparu et que ce procédé est encore actif. Cela confirme que le processus de diminution représente une caractéristique de la langue parlée et que celui-ci vit encore au niveau dialectal.

Notre choix pour l'analyse des diminutifs français s'explique par l'intérêt particulier que nous avons porté jusqu'à présent à ce type d'unités lexicales assez fréquentes en roumain (Chircu 2011 ; 2015 ; 2019) et nous avons considéré qu'un élargissement d'une telle analyse, appliquée au français dialectal, ne manquerait pas d'intérêt, vu le caractère assez souvent conservateur des dialectes.

## 2. Repères théoriques

Tout d'abord, nous tenons à préciser que les diminutifs constituaient déjà une caractéristique du latin parlé (voir à ce propos l'*Appendix Probi*), qui s'est poursuivie dans les langues romanes (Hasselrot 1957 ; Togeby 1958 ; Dębowiak 2014), y compris en français (Dębowiak 2014 : 134–143).

L'idée centrale de notre étude est de souligner le fait que les diminutifs français ne sont ni éteints, ni perdus et qu'ils vivent parsemés, parfois depuis des siècles, dans les contrées et dans les vallées du domaine linguistique français, témoignant de la vitalité de ce processus interne d'enrichissement de la langue et infirmant les opinions suivant lesquelles il serait bien moins fréquent dans la langue française contemporaine.

Tout au long des décennies, les diminutifs français ont fait l'objet de recherches soutenues et détaillées, parmi lesquelles on dénombre celles de Weber (1963) et de Hasselrot (1972), auxquelles on peut ajouter d'autres analyses ponctuelles comme celles qui ont été menées par Dauzat (1937 ; 1955), Arias Franco (1979–1980), Milner (1989), Rézeau (1997), Fradin (2003), Bidaud (2012), etc.

Les opinions concernant la perte de la vitalité en français moderne sont partagées. Par exemple, Ch. Bally considère que les suffixes appréciatifs – dont font partie les diminutifs – ne sont pas rares en français et que « leur

emploi est copieux et arbitraire » (1944 : 249), thèse à laquelle adhère aussi Hasselrot (1957 : 204 ; 1972 : 102–105).

Par contre, Dauzat parle d'un appauvrissement de la dérivation en français (1955 : 13), et Milner (1989 : 194) invoque un usage assez rare et prétentieux.

Quant à Weber, il est le plus tranchant, et soutient que

> La diminution française ne vit pas véritablement, elle ne fait que vivoter, du moins dans la langue commune. Elle y manque surtout de spontanéité […] (1963 : 99),
>
> et que « c'est un mode de dérivation dont la langue française n'use qu'avec précaution » (1963 : 123).

À leur tour, à l'égard de la productivité des suffixes diminutifs en français actuel, Dauzat (1955 : 17) et Milner (1989 : 193) considèrent que *-et* (-*ette*) est le seul encore productif. Suite à des recherches succinctes et documentées, Dauzat constate que :

> Ce sont les diminutifs qui accusent le plus, en français moderne, l'appauvrissement de la dérivation, plutôt surabondante pour les verbes tirés d'un substantif (type *émotionner*, *ovationner*) : d'où la divergence de vues chez ceux qui ont voulu traiter en bloc un sujet complexe (1955 : 13).

Malgré ces opinions souvent divergentes à l'égard des formations diminutives, nous nous proposons de prouver qu'au niveau des différents parlers français et dans la langue des régions la diminution joue un rôle important, en nuançant la signification des mots et en stylisant le discours régional, voire populaire. À ce propos, Albert Dauzat observe qu'il faut « faire la distinction indispensable entre les patois d'oïl et les patois d'oc, dont les tendances, sur ce point comme sur d'autres, bien différentes » (Dauzat 1955 : 15).

## 3. Le corpus d'investigation et ses limites

Une fois les prémisses et les repères théoriques précisés, nous nous proposons de discuter de certains diminutifs répandus dans les contrées françaises et de relever le fait qu'ils ne sont pas perdus pour toujours et qu'ils

caractérisent encore la langue française, en dépit des opinions des spécialistes qui, avant d'offrir des points de vue contraires, devraient se pencher encore plus sur les mots régionaux, même si leur origine est diverse et leur localisation assez souvent précise. Notre démarche s'est avérée parfois difficile, car la distinction entre populaire ou régional n'est pas toujours évidente, surtout quand il s'agit d'un changement de registre. Il est vrai aussi que certains diminutifs représentent des emprunts aux idiomes locaux non-français (alsacien, arpitan, breton, provençal, occitan, etc.) qui sont d'usage courant en français dialectal.

À l'appui de notre démarche, nous avons fait appel à un dictionnaire publié il y environ dix ans, qui répertorie toute une série des mots régionaux recueillis sur le terrain ou extraits de différentes autres monographies et glossaires dialectaux. L'ouvrage lexicographique sur lequel nous nous sommes basés pour la réalisation de l'inventaire des diminutifs s'intitule *Vocabulaire du français des provinces* (VFP) (2008).

Un grande partie des mots contenus dans les colonnes de celui-ci a été aussi valorisée dans un glossaire paru ultérieurement sous le titre *Le français des régions* (FR) (2017). Afin de publier un livre synthétique, les auteurs de ce dernier livre ont fait un tri dans le matériel lexical, ont organisé sémantiquement un nombre de 600 unités lexicales et ont rédigé des cartes linguistiques pour certains termes (voir par exemple, la carte *Miron* 'chat', FR 2017 : 23).

Étant donné que, parfois, il est très difficile de faire une distinction nette entre certains mots et registres de langue, nous nous sommes contentés de choisir les deux termes qui figuraient dans les titres de deux glossaires antérieurement mentionnés, *provinces* et *régions*, sur lesquels notre exposé s'appuie et qui semblent, au moins dans ce cadre d'analyse, synonymes.

Afin de circonscrire cette dernière et la rendre pertinente, nous avons inventorié seulement les diminutifs qui se trouvaient enregistrés sous les lettres A, B, C, même si d'autres lettres sont plus riches en formations diminutives, comme M, P ou S. Celles-ci feront l'objet d'une autre analyse dans les années à venir. Cette limitation s'explique par le fait que nous étions obligés, pour des raisons objectives, de réduire les discussions sur le sujet envisagé. Malgré les restrictions de rédaction imposées, le nombre et la

diversité des diminutifs répertoriés nous semblent être cependant édificateurs pour l'analyse prévue.

Nous avons aussi retenu les soi-disant diminutifs lexicalisés (ou qui ont neutralisé la diminution), obtenus assez souvent par des moyens d'ordre stylistique et qui représentent des traces de la diminution initiale. Comme les informations qui se trouvaient dans les dictionnaires étaient incomplètes, il a fallu faire une sélection des mots par déduction à partir des définitions du dictionnaire. Souvent, nous avons tenu compte des adjectifs qualificatifs, tels que *petit* ou *jeune* (qui forment des diminutifs analytiques), présents dans les explications offertes par les auteurs, y compris les renseignements d'ordre lexical (*dim*., *dimin*.).

Pour une meilleure compréhension des faits de langue analysés, nous allons offrir aussi, pour chaque diminutif, sa signification/ ses significations qui permettra/ permettront de l'encadrer dans les divers champs lexicaux, liés à la vie rurale.

Le corpus diminutif réalisé pour l'analyse (lettres ABC) inclut les unités lexicales suivantes :

*affiquet :* petite pièce généralement de bois percée d'un trou borgne que les femmes portaient à leur ceinture et dont elles couvraient la pointe des aiguilles à tricoter pour les maintenir et empêcher les mailles de s'échapper. *Des affiquets de buis sculpté.* (Anjou) (étym. anc. fr. *attache*, *boucle*) (VFP, s.v.) ;

*aiet :* ail, ail jeune consommé frais. Voy. Aillet (Provence) II N. m ; Par méton. *aïoli* (provenç. mod. *aïet, alhet*) (VFP, s.v.) ;

*aillet :* ail jeune, consommé frais. *Omelette aux aillets* (étym. *ail*) (Centre-Ouest, Sud-Ouest, Midi-Pyrénées). (VFP, s.v.) ;

*ajasson* : petit de la pie. *L'ajasse abèche ses ajassons*. (étym. Fr. dial. *ajasse*) (VFP, s.v.) ;

*aliette* : tiroir. *Les aliettes d'une commode, d'un buffet* (étym. orig. inconn.) (VFP, s.v.) ;

*amusette* : I. chose qui amuse ou qui fait perdre du temps (Centre-Ouest). Sens vieilli en français standard. II. Personne qui aime se

divertir, s'amuser souvent et pour peu de chose. *Cet enfant fait constamment le pitre, quelle amusette !* (d'usage aussi en Belgique). (étym. *amuser*) (VFP, s.v.) ;

*attrapette :* enfant dont la naissance est imprévue, après que l'on a dépassé l'âge de procréer (Poitou) (étym. *attraper*) (VFP, s.v.) ;

*aubette* : I. Kiosque à journaux. *Acheter un journal à l'aubette du coin de la rue*. II. N. f. Abri sous lequel on attend l'arrivée d'un véhicule de transport en commun. *Attendre le car sous l'aubette*. (d'usage aussi en Belgique) (étym. dimin. de *aube*) (Nord-Pas-de-Calais, Alsace et Ouest) (VFP, s.v.) ;

*auflette* : petit biscuit sec et alvéolé que l'on mange traditionnellement au Nouvel An. (étym. déform. de *gaufrette*) (Nord-Pas-de-Calais) (VFP, s.v.) ;

*auriette (oreillette)* : I. petite pâtisserie frite à l'huile en forme d'oreille, saupoudrée de sucre glace. *Préparer des oreillettes pour le carnaval*. (Drôme, Provence, Languedoc) II. N.f. Mâche, plante potagère dont les petites feuilles arrondies se mangent en salade. (Champagne, Beauce et Normandie) En ce sens, on trouve aussi *orillette*, *orillotte* ou *auriette*. (étym. dimin. de *oreille*) (VFP, s.v.) ;

*avette* : abeille. *Élever des avettes* (Nord-Ouest) (étym. dim. de l'anc. fr. *ef*, du lat *apis*) (VFP, s.v.) ;

*avouillette* : entonnoir *Remplir une bouteille avec une avouillette*. (Bretagne Romane et Anjou ; aussi en Vendée et Poitou) (étym. fr. reg. *avouiller* 'remplir, faire le plein') (VFP, s.v.) ;

*balmette :* caverne, grotte, abri sous roche (Savoie) (étym. gaul. *balma* 'caverne d'ermite', cf. fr. reg. *baume*, Midi) (VFP, s.v.) ;

*banette* : I. pain de forme allongé et aux extrémités pointues en forme de cornes. *La banette de pays*. (Midi) II. N.f.: gousse, cosse *Les banettes des haricots*. (Provence) (étym. occit. *bana* 'corne', *baneta* 'petite corne') (VFP, s.v.) ;

*banneau* : charrette à deux roue entourée de planches servant à transporter divers matériaux, tombereau. *Un banneau à fumier* (Normandie) (étym. dim. de *banne* 'chariot en osier') (VFP, s.v.) ;

*baquet :* I. panier en bois équipé d'une anse qui sert aux travaux de jardinage, aux vendanges ou au transport du bois pour la cuisinière (Ouest) II. N.m. Bateau plat qui sert à nettoyer les canaux (Nord) (étym. diminutif de *bac* 'récipient, bac à ordures') (VFP, s.v.) ;

*baraquette* : Maison de campagne. *Acheter une baraquette* (Languedoc) (étym. dim. de *baraque*) (VFP, s.v.) ;

*barbichet :* Vx. Coiffe féminine faite des broderies blanches en mousseline de coton aux larges barbes ornées de dentelle de tulle. *Le barbichet est la coiffe typique des paysannes du Limousin de la fin du XIX$^{e}$ siècle*. (Limousin) (étym. dimin. de *barbiche*, de *barbe*, au sens de coiffure de femme) (VFP, s.v.) ;

*barboulotte* ou *barboulette :* coccinelle (Bourgogne et Centre) (étym. inconn.) (VFP, s.v.) ;

*basset* : I. Buffet bas (Maine) II. N. m. Région. Récipient en métal. *Des bassets en étain*. (étym. de *basse*) (VFP, s.v.) ;

*bassicot* : caisse de bois utilisée pour les vendanges. (en Touraine, on dit aussi parfois une *bassicotte*) (Ouest et Centre) (étym. dimin. de *basse*) (VFP, s.v.) ;

*bastardon* : Fam. Se dit d'un petit bâtard. *Ces chiots sont des bastardons*. (Provence) (étym. anc. fr. *bastard* 'bâtard') (VFP, s.v.) ;

*bastidon :* petite bastide, petite ferme. *Un authentique bastidon provençal*. (Provence) (étym. provenç. mod. *bastidoun* 'petite bâtisse') (VFP, s.v.) ;

*beignet :* fam. Amende, contravention (Lorraine) (étym. anc. fr. *beigne*, *bigne* 'bosse, enflure') (voir aussi *beignet* 'pâte frite à la poêle', voir aussi *bugnette*) (VFP, s.v.) ;

*bellot, -otte* : pop. beau, joli, mignon. (Nord) *Qu'elle est belotte, cette petite fille* (Nord) (étym. dimin. de *beau*) (VFP, s.v.) ;

*belluette :* petite étincelle (Ouest et Centre) (étym. anc. fr. *belue* 'étincelle', du lat. vulg. *biluca*) (VFP, s.v.) ;

*belote* : N. f. Fam. Brebis. *J'ai vu une belote sur le chemin* (Vendée) (étym. dimin. de *bel*) (VFP, s.v.) ;

*bibet* : I. pop. Se dit généralement du moucheron. (Normandie et Ille-et-Vilaine) II. N.m. Par extens. et pop. moustique, cousin. *Attention aux piqûres de bibets*. (étym. anglo-norm. *wibet*, du lat. *bibo* 'mocheron') (VFP, s.v.) ;

*bibette* : Pop. petit moucheron ; moustique (Vendée) (étym. fém. du fr. région. *bibet*, du lat. *bibo* 'moucheron') (VFP, s.v.) ;

*biquet* : Fam. *Faire son biquet*, manifester de la mauvaise humeur (Ardennes) (étym. *bique*) (VFP, s.v.) ;

*biquion* : chevreau, cabri (Centre) (étym. dimin. de *bique*) (VFP, s.v.) ;

*biquioune* : Petite chèvre (Centre) (étym. dimin. de *bique*) (VFP, s.v.) ;

*bisolet* ou *biset* ou *bizoulet* : Fam. bise légère, petit vent froid (Dauphiné) (VFP, s.v.) ;

*blanchette* : région. Un des noms de la mâche (étym. *blanchet*, dimin. de *blanc*) (VFP, s.v.) ;

*blanchot :* se dit du soleil, qui, par temps brumeux, a un reflet blanc (Champagne) (étym. *blanc*) (VFP, s.v.) ;

*bobet, -ette :* I. Fam. nigaud, imbécile. II. N. m et n. f. Fam *un bobet, une bobette* (Savoie) ; ce mot est aussi en usage en Suisse (étym. anc. fr. *bobe*, *bègue*, *nigaud*) (VFP, s.v.) ;

*boulette* : Fam. petite boule de bouse sur la queue d'un bovin. *Les vaches ont plein de boulettes* (Champagne) (étym. dimin. de *boule*) (VFP, s.v.) ;

*boursette :* nom donné à la mâche. *Ramasser de la boursette* (Berry, Bourbonnais et Poitou) (étym. p. ê. dimin. de *bourse*) (VFP, s.v.) ;

*bousset :* petit tonneau pour mettre le vin, tonnelet muni d'une anse. *Le vigneron remplit son bousset* (Puy-de-Dôme) (étym. occitan. *boussel*) (VFP, s.v.) ;

*boutinette* ou *boudinette* : Fam. nombril. *Ce pull est un peu court : on voit ta boudinette*. (Nord et Vendée) (étym. dimin. de l'anc. fr. *boudine* 'nombril', sur le rad. onomat. *bod-* 'boursouflé') (VFP, s.v.) ;

*briquet :* I. repas consommé rapidement, casse-croûte. *Le briquet du mineur*. (Nord) II. N. m. Pause. *Faire briquet*. (étym. moy. fr. *briquet*, morceau, dimin. de *brique*, *palet*, *pièce*). (VFP, s.v.) ;

*brûlot* ou *brulot :* feu de broussailles ou d'herbes. *Faire un brûlot dans le champ*. (Ouest) (étym. *brûler*) (VFP, s.v.) ;

*brunette* : I. Vache de couleur brune (Bourgogne) II. N. f. fauvette, passereau (Normandie) III. Sorte d'agaric (Charente-Maritime) IV. N. f. Ivraie (Picardie) (dimin. de *brun*.) (VFP, s.v.) ;

*cabanon :* petite habitation de villégiature construite en bord de la mer ou à la campagne. *Louer un cabanon près de la plage pour l'été* (Provence) (étym. *cabane*) ;

*cabelot* : petit tabouret ou petit escabeau. *Se servir d'un cabelot pour nettoyer le haut des vitres* (Dauphiné et Lyonnais) (étym. p. ê. déform. *d'escabeau* ou *d'escabelle*) ;

*cabrite* : chevrette née dans l'année. *Nourrir la cabrite au biberon* (Bourgogne). (étym. *cabri*, provenç. *cabrit*) ;

*cacaniolet* : personne minutieuse, voir tatillonne, qui agit avec lenteur (Savoie) (étym. inconn.) ;

*cachette* : jeu de cache-cache. *Une partie de cachette* (Est). (étym. dimin. de *cache*) ;

*cadereau :* cours d'eau étroit (Languedoc) (p. ê. déform. de *cours d'eau*) ;

*cagnot* : chiot ; chien mâtiné, corniaud, bâtard. *Recueillir un cagnot abandonné*. II N. m. *Faire le cagnot,* faire la sieste (Sud). (étym. occit. *canh* 'chien' et élément suff. dimin. *-ot*) ;

*cagouillette* : petit escargot blanc. La cagouillette est beaucoup plus petite que la cagouille (Charentes) (étym. *cagouille* 'escargot' < lat. *conchylium* 'coquille') ;

*caillette :* petit pâté à base de porc et de légumes, entouré de crépine. (Provence, Dauphiné et Ardèche). *Dans la caillette, on peut trouver du porc, du lard, mais également de la salade, des épinards ou des blettes*. (étym. p. ê. du provenç. *calha* 'se coaguler' ou, moins prob., de *caille*) ;

*capet* ou *capette* : petit chapeau, casquette. « *J'ai pris ma cape et mon capet* », G. Sand. (Sud-Ouest) (Ce mot est aussi en usage en Suisse romande) (étym. *cape* 'bonnet') ;

*caquerette :* colique, forte diarrhée (Lyonnais) (étym. fr. région *caquer*) ;

*carcotte* : coque de noisette. *Casser des carcottes*. (Centre) (étym. dial. du Centre *carco*, et suff. dimin. *-otte*) ;

*caressou* : petite caresse tendre et affectueuse. *Faire un caressou à son enfant* (Languedoc). (étym. *caresse*, sur le modèle de *calinou*) ;

*carnichot :* cachette creusée sous les racines d'un arbre. *Un carnichot camouflé par des branches et des feuillages*. (Bretagne, Picardie et Champagne) guern. *canichot*, petite pièce d'une maison, ou du pic. *canichot* 'petite niche' ;

*cébette* : jeune oignon. *Une omelette aux cébettes* (Sud et Sud-Est) (étym. fr. rég. *cèbe* 'oignon sans bulbe et encore vert') ;

*chamineau* : chaton, dans le vocabulaire des enfants. (Vendée) (étym. *chat*, sur le modèle de *lapineau*) ;

*chaponette* : mie de pain beurrée. *Tremper la chaponette dans la soupe*. (Centre-Ouest) (étym. prob. dér. d'un dial. du S. *chapon* 'croûton de pain frotté à l'ail') ;

*charbonnette :* Vieilli. Morceau de bois en forme cylindrique et de petit calibre servant de combustible pour le fourneau ou le poêle (Nord-Est)/ *charbonille* (Ouest) (étym. *charbon* et suff. *-ette*) ;

*chatéron* : I. chatière (Lyonnais) II. N. m. par extens. ouverture pratiquée dans un mur pour laisser passer l'air ou la lumière, soupirail. (étym. *chat*) ;

*chaudron :* petit récipient utilisé pour contenir et transporter des aliments. *Emporter son chaudron pour le pique-nique* (Morvan) (étym. radic. de *chaudière*) ;

*chaussinette* : fine socquette. *Mettre des chaussinettes avec des souliers vernis* (Savoie) (étym. dér. de *chaussette*) ;

*chèvreton* ou *chevreton* **:** petit fromage de chèvre doux et onctueux. *Des toasts de chèvreton fondu* (Auvergne et Ardèche) (étym. dér. de *chèvre*) ;

*chevrette :* crevette rose. *La chevrette diffère du boucaud, diminutif du bouc, qui donne son nom à la crevette grise* (Charentes et Vendée) (étym. dimin. de *chèvre*, du bas lat. *capritta*, dimin. du lat. *capra* 'chèvre') ;

*chicouloun* ou *chicoulon* : petite quantité de vin. *Bois don un chicouloun* (Provence) (étym. provenç. *chicoula* 'boire en savourant', de *chiquet*[*oun*] 'petit coup de vin') ;

*cigalon* : I. petit de la cigale (Provence) II. N. m. Espèce de petite cigale nommée aussi *cigale noire* (étym. *cigale*) ;

*clopet* : petite somme. *Le clopet rituel après le repas sous le châtaignier* (Jura et Savoie). Rém. Ce mot est en usage en Suisse romande. (étym. suisse *klope*, savoyard *glupo*, jurass. *lopé* 'petit sommeil') ;

*closeau* : morceau de terre schisteuse utilisé pour les plantes qui ont subi un sarclage (Anjou et Mayenne) (étym. dér. de *clos*) ;

*cocolet, -ette :* Enfant que l'on cajole, que l'on cocole. (Savoie) Rém. Ce mot est aussi en usage en Suisse romande. (étym. dér. du fr. région. *cocoler*) ;

*courette* : jeune fille qui cherche à séduire les garçons (Nord-Est) (étym. dér. de *courir*) (chez Wissner (2010 : 187) apparaît ce diminutif dans un texte avec le sens 'petite cour');

*croisette :* Vieilli. Alphabet, livre d'alphabet commençant par le signe de la croix ; catéchisme. *Apprendre sa croisette* (Nord-Est) (étym. dimin. de *croix*) ;

*croustillon* : petite boule de pâte à beignet frite et saupoudrée de sucre. *Acheter un cornet de croustillons* à la foire (Nord) Rém. Ce mot est aussi en usage en Belgique (étym. *croustille* 'petite croûte') ;

*culot* : Pop. Dernier-né des enfants dans une famille. *As-tu vu le petit culot des voisins ?* (Lorraine) (étym. *cul*) ;

*cuvelle* : cuve. *Conserver du vin dans une cuvelle*. (Nord-Pas-de-Calais) (étym. *cuve*).

## 4. Interprétation des faits de langue

Une fois l'inventaire achevé, nous allons procéder à son analyse du point de vue lexical et sémantique, notamment, afin de valider notre hypothèse, respectivement la vitalité des diminutifs. Pour une meilleure compréhension des faits de langue analysés, nous offrons aussi, pour chaque diminutif, sa signification/ ses significations qui permettra/ permettront de l'encadrer dans les divers champs lexicaux, généralement en lien étroit avec la vie champêtre.

L'inventaire diminutif réalisé nous a permis de constater qu'en ce qui concerne la diminution, celle-ci se remarque par une vitalité particulière au niveau dialectal et que les différents parlers du territoire français sont conservateurs et dynamiques à la fois.

De loin, le suffixe *-et* (*-ette*) reste le plus productif (« vivant quoique avec une vitalité affaiblie », selon Dauzat 1955 : 17 ; Dębowiak 2014 : 137) : *affiquet*, *aiet*, *aillet*, *aliette*, *amusette*, *attrapette*, *aubette*, *auflette*, *auriette/oreillette*, *avette*, *avouillette*, *balmette*, *banette*, *baquet*, *baraquette*, barbichet, *barboulotte/ barboulette*, *basset*, *beignet*, *belluette*, *bibet*, *bibette*, *biquet*, *bisolet/ biset/ bizoulet*, *blanchette*, *bobet/-ette*, *boulette*, *boursette*, *bousset*, *briquet*, *brunette*, *cacaniolet*, *cachette*, *cagouillette*, *caillette*, *capet/-ette*, *caquerette*, *cébette*, *chaponette*, *charbonnette*, *chaussinette*, *chevrette*, *clopet*, *cocolet/-ette*, *courette*, *croisette*, suivi à distance de *-ot :* *bassicot/-otte*, *bellot/-otte*, *belote*, *blanchot*, *boutinette/*

*boudinette*, *brûlot/ brulot*, *cabelot*, *cagnot*, *carnichot*, *culot*, et d'autres suffixes moins répandus comme *-on* qui, « très vivant jusqu'au XVII[e] siècle, est complétement sclérosé », selon Dauzat (1955 : 17) : *ajasson*, *bastardon*, *bastidon/ bastidoun*, *biquinon*, *biquioune*, *cabanon*, *chatéron*, *chaudron*, *chèvreton/ chevreton*, *chicouloun/ chicoulon/ chiquetoun*, *cigalon*, *croustillon*, ou encore *-eau* (*banneau*, *cadereau*, *chamineau*), *-ille* (charbonille), *-ou* (*caressou*), etc.

Nous pouvons aussi noter certaines adaptations des diminutifs ou des suffixes à valeur diminutive empruntés aux diverses langues régionales, comme c'est le cas de *-oun*, *-ou* ou *-on* qui proviennent pour la plupart des domaines d'oc ou provençaux (Dauzat 1955 : 15–16).

La partie de discours à laquelle s'attachent le plus fréquemment les suffixes diminutifs pour former de nouveaux mots est le nom et, plus particulièrement, les formes féminines (Dauzat 1955 : 17 ; Wissner 2010 : 46).

Les nouvelles unités lexicales obtenues font partie de champs sémantiques très différents. Suite au processus de diminution, celles-ci sont généralement liées au caractère humain ou à certaines caractéristiques (*attrapette*, *biquet*, *bobet/-ette*, *courette*, *culot*), aux parties du corps humain (*boutinette/ boudinette*), à la vie à la campagne (*baquet*, *bassicot*), aux animaux et insectes (petit d'un animal ou d'un insecte) : *ajasson*, *avette*, *barboulotte/ barboulette*, *bastardon*, *belote*, *bibette*, *biquinon*, *biquioune*, *brunette*, *cabrite*, *cagnot*, *cagouillette*, *chamineau*, *cigalon*), à l'alimentation (*auriette/ oreilette*, *banette*, *briquet*, *caillette*, *chaponette*, *chèvreton/ chevreton*, *croustillon*), aux vêtements (*capet/-ette*, *chaussinette*), à la flore (*aiet/ aillet*, *blanchette*, *boursette*, *carcottes*, *cébette*), aux phénomènes de la nature (*bisolet/ biset/ bizoulet*, *cadereau*), au relief (*closeau*), à la médecine populaire (*caquerette*), à certaines pièces (*affiquet*), aux objets (*aliette*, *avouillette*, *banneau*, *basset*, *belluette*, *boulette*, *bousset*, *brûlot/ brulot*, *cabelot*, *charbonnette*, *chaudron*, *croisette*, *cuvelle*), aux actions particulières (*amusette*, *caressou*, *cocolet/-ette*), à certains types de constructions ou habitations (*aubette*, *balmette*, *barraquette*, *bastidon*, *cabanon*, *carnichot*, *chatéron*), aux jeux (*cachette*) etc.

Dans notre corpus, les doublets diminutifs nominaux (Fradin 2003 : 54–55) sont rares et n'ont pas d'implications d'ordre sémantique. Les significations de certains diminutifs ne sont pas toujours transparentes dans les exemples fournis par les auteurs (*bassicot/-ote*, *bobet/-ette*, *capet/-ette*).

Par contre, il existe également des adjectifs qualificatifs dont le rôle est principalement de sanctionner certains défauts ou de nuancer les traits d'une personne ou d'un objet (*bellot/-otte*, *blanchot*, *cacaniolet*). Il faut aussi mentionner les rares quantitatifs (*chicouloun/ chicoulon*, *clopet*). À ces parties principales du discours, s'ajoutent parfois des adverbes qui marquent une diminution de l'action.

L'inventaire diminutif dialectal analysé nous a permis de constater, comme d'autres linguistes, que le suffixe *-et* (hérité du latin *-ittus*), même dans les dialectes, n'a pas perdu son pouvoir et que « la suffixation en *-et* est le principal procédé de formation des diminutifs en français contemporain » (Fradin 2003 : 51).

Il existe des cas où certains mots répertoriés ont perdu leur signification diminutive, celle-ci n'étant plus ressentie par les usagers. En fait, nous avons affaire à des « sens cristallisés, avec une perte totale de la valeur diminutive » (Dauzat 1955 : 17). Une fois lexicalisé, le nouveau mot devient autonome, désignant parfois toute autre chose et le lien sémantique est perdu, de temps à autre, à cause des procédés stylistiques initiaux assez complexes (surtout dans le cas de la métaphore) : *aliette*, *barbichet*, *beignet*, *blanchette*, *brunette*, *croisette*, etc.

Quant à la disparition des diminutifs, selon nous, celle-ci concerne plutôt la langue française contemporaine (l'aspect littéraire de celle-ci) car, dans les parlers régionaux (voir *supra*) ou dans la langue populaire (voir *buvette*, *estaminet*, *fliquette*, *frisquet*, *mastroquet*, *tantinet*, *troquet*), ce procédé d'enrichissement lexical reste actif. Le nombre important des mots diminutifs que nous avons recensé témoigne sans doute de la préservation de cet ancien procédé de formation des mots.

## 5. Conclusions

Par notre démarche, nous avons démontré que, pour avoir une perspective d'ensemble sur l'état des diminutifs français de nos jours, il faut avoir aussi en vue des voies d'analyse complémentaires, comme l'étude des parlers régionaux qui peuvent nous renseigner sur la productivité de certains affixes. Au niveau diatopique, nous pouvons identifier des faits de

langue situés autant sous le signe d'un conservatisme évident que sous le signe d'une dynamique dont les limites sont parfois difficiles à percevoir ou même à anticiper.

## Références

### Corpus

VFP = Blum, Claude. (coord.). 2007. *Le vocabulaire du français des provinces. Richesse et diversité géographique de la langue française.* Paris : Garnier.

### Traités, études et articles

Arias Franco, Froilán. 1979–1980. Aspectos semánticos del diminutivo en francés. *Revista de la Faculdad de Filología* 29–30. 481–506.

Bally, Charles. 1944². *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : A. Franke.

Bidaud, Samuel. 2012. Sur la perte de la vitalité du diminutif en français. *Revista de Filología Románica* 29(1). 51–58.

Chircu, Adrian. 2011. Despre diminutivarea substantivelor neologice în limba română actuală. In Nedelcu, Isabela et al. (éds), *Studii de lingvistică. Omagiu doamnei profesoare Angela Bidu-Vrănceanu*, 69–79. Bucureşti : Editura Universităţii din Bucureşti.

Chircu, Adrian. 2015. Diminutive latineşti « cum valahica interpretatione » în dicţionarul lui Teodor Corbea. *Caietele Sextil Puşcariu* 1. 37–51.

Chircu, Adrian. 2019. Diminutive doftoriceşti în vechi scrieri româneşti (*Meşteşugul doftoriei* – Ms. Rom. BAR 933). *Caietele Sextil Puşcariu* 4. 92–100.

Dauzat, Albert. 1937. L'appauvrissement de la dérivation française. *Le Français moderne* 5(4). 289–299.

Dauzat, Albert. 1955. Les diminutifs en français moderne. *Le Français moderne* 23(1). 13–20.

Dębowiak, Przemysław. 2014. *La formation diminutive dans les langues romanes*. Frankfurt am Main : Peter Lang.

DRF = Rézeau, Pierre (éd.). 2001. *Dictionnaire des régionalismes de France. Géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.

FR = Avanzi, Mathieu & Horiot, Brigitte. 2017. *Le français des régions*. Paris : Garnier.

Fradin, Bernard. 2003. Le traitement de la suffixation en *-et*. *Langages* 152. 51–77.

Gleßgen, Martin-Dietrich. 2007. *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*. Paris : Armand Colin.

Gleßgen, Martin-Dietrich & Thibault, André. 2005. La « régionalité linguistique » dans la Romania et en français. In Gleßgen, Martin-Dietrich & Thibault, André (éds), *La lexicographie différentielle du français et le Dictionnaire des régionalismes de France*, iii–xvi. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.

Hasselrot, Bengt. 1957. *Études sur la formation diminutive dans les langues romanes*. Uppsala–Wiesbaden : A.-B. Lundequistska Bokhandeln & Otto Harrassowitz.

Hasselrot, Bengt. 1972. *Étude sur la vitalité de la formation diminutive française au XX[e] siècle*. Uppsala : Almqvist & Wiksells.

Milner, Jean-Claude. 1989. Genre et dimension dans les diminutifs français. In Koskas, É. Leeman, D. (éds), *Genre et langage*, 191–201. Paris : Université Paris X.

Probus, Marcus Valerius. 1997. *Appendix Probi IV*, a cura di Fabio Stok. Napoli : Arte Tipografica.

Rézeau, Pierre. 1997. Le suffixe *-ouille* en français de France. Bierbach, M. *et al.* (éds), *Mélanges de lexicographie et de linguistique françaises et romanes*, 345–362. Paris : Klincksieck.

Togeby, Knud. 1958. Les diminutifs dans les langues romanes du Moyen Âge. *Studia Nephilologica* 30(2). 192–199.

Weber, Marcel. 1963. *Contributions à l'étude du diminutif en français moderne. Essai de systématisation*. Zürich : Imprimerie Otto Altorfer.

Wissner, Inka. 2010. *Les diatopismes du français en Vendée et leur utilisation dans la littérature : l'œuvre contemporaine d'Yves Viollier*. Bonn–Paris : Universités de Bonn et Paris IV Sorbonne (thèse de doctorat en cotutelle).

# La pérdida de la productividad del sufijo *-trix* en las lenguas española y rumana

**Ionica-Andreea MICU**
*Universidad Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** The prerequisite of gender expression comes with new inflexion particles and lexical suffixes, enhancing the word formation process. This paper aims to analyse the Latin feminine suffix *-trix* of the agent nouns and how its operation and productivity were diminished in Spanish and Romanian languages. In Spanish, this feminine agent suffix was continued within few old words, after that transformed in -*driz*, but slowly left behind by new and easy to use suffixes, like *-dora*, -*era*. On the other side of the Roman Empire, due to the great productivity of the masculine agent suffix *-tor*, the Romanian speakers created a new feminine form of the agent nouns, *-toare*, along with other feminine suffixes, like *-ătoare*, *-itoare*, *-etoare*. Unfortunately, they didn't adopt the Latin suffix *-trix*. Despite the cultural discrepancy, we will investigate few Spanish and Romanian texts from 16th and 17th centuries in order to prove the loss of this suffix.

**Keywords**: agent suffix, derivation, Latin, Spanish, Romanian

## 1. Introducción

El trabajo que se propone a continuación presenta el sufijo latino femenino de agente *-trix* y el análisis de la pérdida de su productividad en las lenguas romances, española y rumana, en unas obras de los siglos XVI-XVII. Por lo tanto, nuestra investigación empieza con los datos del latín, traspasando a los idiomas neolatinos, a ver cómo se marca la terminación sufijal femenina en algunas obras de los siglos XVI y XVII, en español y rumano, después propone entender los matices semánticos implícitos del

sufijo *-trix* y esclarecer la competición con otros sufijos femeninos de agente. Además, la novedad de nuestro estudio surgiere de la presentación sincrónica de los sufijos femeninos de agente de las dos lenguas, con la intención de averiguar similitudes y diferencias en la evolución de los derivados femeninos, aún sabiendo las discrepancias culturales y temporales entre ellas.

Los materiales lexicales los vamos a analizar por medio de los diccionarios etimológicos *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* de Joan Corominas y *Diccionario etimológico rumano* de Alejandro Cioranescu. El corpus español consiste en cuatro grandes obras que reflejan tanto la razón social de esos tiempos, como el gusto por la vida, así como sobresale en *Celestina*, en *Cántico espiritual*, en *Noche oscura* y en *Adonis y Venus*. Hemos elegido estos textos porque presentan sociedades rústicas en un lenguaje sencillo y natural, pero también la complejidad de las preferencias lingüísticas, vivamente representadas a través de la derivación. En cuanto al corpus rumano, descubrimos en las viejas páginas de *Codicele Voronețean*, de *Divanul sau Gîlceava înțeleptului cu lumea sau Giudețul sufletului cu trupul* y de *Învățăturile lui Neagoe Basarab către Fiul său Theodosie* de Neagoe Basarab, preocupaciones para un lenguaje cuidado que trataba de ofrecer instrucciones religiosas, en primer lugar, pero, además, filosóficas, históricas y políticas. La selección de estas obras se inicia desde la necesidad de inquirir las formaciones lexicales empleadas para expresar el nombre de agente femenino, de analizarlas etimológicamente, morfológicamente y semánticamente.

## 2. El sufijo *-trix* en el latín

La expresión del género natural fue un problema para los gramáticos latinos que trataron de diferenciar e instituir un sistema de habla mediante la concordancia. Si miramos atrás, las lenguas indo-europeas han empleado tanto procedimientos lexicales, como gramaticales, con el propósito de clarificar la delimitación de los animados frente a los inanimados.

Meyer-Lübke (1895: 450-455) propone un análisis de nombres latinos: en cuanto a la designación material ofrece, como ejemplos, nombres de parentesco (*pater–mater*, *frater–soror*) o nombres de animales domésticos

(*aries–ovis*), en cuanto al sufijo gramatical notamos los ejemplos femeninos con el elemento *-a*, como *filius–filia, soc(e)ru–soc(e)ra* o *asinus–asina, mulus–mula,* y en cuanto a los sufijos lexicales, el lingüista recuerda a *-issa* y a *-trix*. El habla culto latín presta el sufijo griego *-issa* para expresar títulos, como *poetissa*, *prophetissa*, y luego se extiende al popular, sustituyendo el sufijo de agente *-trix,* que se empleaba en formaciones de agente para designar femeninos, como *imperator–imperatrix*.

A continuación, vamos a tratar de entender, lexical y gramaticalmente, con la ayuda de Gonzáles Luis (2002), estas categorías propuestas por Meyer-Lübke (1895), con el objetivo de investigar la aparición y desaparición del sufijo *-trix*. Por consiguiente, para diferenciar el género, el latín presenta desde la perspectiva léxica nombres heterónimos, para denominar tanto personas, como animales, utilizando términos distintos, *gener–nora* o *gallus–gallina*, o lexemas de complementación, de tipo *mas* y *femina* (González Luis 2002: 71-95), y, también, nombres epicenos, denotando especialmente animales, *musca, lepus, -oris, turdus* e igualmente agentes, *successor, defensor* (González Luis 2002: 313). Conviene subrayar aquí la presencia de los nombres de agentes de ambos géneros, es decir, una vez evolucionando la sociedad y las principales ocupaciones, se requieren formas femeninas, se distinguen labores y funciones nuevas.

El tipo de denominación con distinta base léxica es una característica común a las lenguas indo-europeas. Los nombres de parentesco y los animales domésticos denominaban los seres más cerca al hombre, hecho que explica la primera modalidad de expresar el sexo. Las formaciones lexicales invariables vienen acompañadas por *mas* 'macho' o *femina* 'hembra', convirtiéndose en *epicoena nomina* desde tiempos antiguos. Según la perspectiva gramatical, surgieren, por una parte, los géneros masculino y femenino por medio de la derivación, y, por otra parte, heredados del indo-europeo, los géneros animado e inanimado, caracterizados por la flexión. En efecto, para diferenciar los géneros, se introducen flexiones y las denominaciones compuestas, como *agnus femina*, pasan a unas simples, como *agna*. Poco a poco, el procedimiento de la flexión determinó los temas propios del masculino/ del neutro en *-o*/*-e* y del femenino en *-a* (González Luis 2002: 779).

A pesar de los sufijos latinos de moción, del período clásico, *-a, -ia, -ina,* podemos notar que el sufijo de agente *-trix*, correspondiente al masculino *-tor* (*benefactor, -ōris y benefactrix, -īcis*), funciona independientemente, como, por ejemplo, *meretrix, genetrix, nutrix*. Este sufijo femenino, conforme al mismo lingüista (González Luis 2002: 215), viene del indo-europeo y está compuesto por el inflijo *-t-* más el sufijo general *-ia*, manifestándose bajo dos maneras: una gramatical, es decir, partiendo de raíces verbales como pareja del agente masculino, *oratrix, dictatrix*, y otra más lexical, como nombres femeninos, sin ninguna relación a la estructura flexional, como *senatrix, balneatrix*. Analógicamente, se esboza el sufijo *-toria*, correspondiente al masculino *-torius*, que, gradualmente, reemplaza el sufijo femenino *-trix* en latín. Por lo tanto, los artesanos, los oficios, las profesiones y las funciones sociales se expresaban por derivados con sufijos de agente, generalmente masculinos (*orator*, *quaestor, praetor*). Morfológicamente, los derivados tenían bases verbales a los que se añadían *-tor*, *-trix*, *-tria* donde la variante femenina seguía la categoría gramatical de género y número del sustantivo acompañado, como, por ejemplo, *mater uitrix* (González Luis 2002: 176-179).

Por último, ofrece un interés especial también el sufijo *-issa*, que, desde el latín medieval, reemplaza el sufijo *-trix* y se adjunta a temas verbales para marcar los femeninos, siempre en oposición con los masculinos, es decir, para denominar los grados de parentesco (*nepotissa*), la posición social (*imperatissa*), el estatuto religioso (*anachoretissa*) o la profesión del esposo (*sacerdotissa*) (González Luis 2002: 1412).

Graur (1965: 78) nos menciona la pérdida de la productividad de *-trix* en el latín tardío, cuando *-issa* y *-toria* se usan de forma más frecuente en las expresiones cotidianas. Las consecuencias de la pérdida de productividad del sufijo latino *-trix* resultan bastante evidentes en las lenguas español y rumano.

## 3. El sufijo femenino de agente en el español

El marco del género femenino en español corresponde con el latín, es decir, encontramos nombres formados desde masculino con el morfema *-a* (*gato–gata*), nombres heterónimos (*padre–madre*) o epicenos (*araña, águila*).

Consecuentemente, el español guarda su carácter latino y, en lo que atañe a los derivados de agente, crea, primero, nombres masculinos con el

sufijo *-tor,* convertido en el ámbito cotidiano en *-dor* (con sus comunes variantes *-ador*, *-edor*, *-idor*), que reemplazan, más tarde, los derivados femeninos con el sufijo *-triz.* Conforme a Alemany Bolufer (1920: 120), el heredado sufijo *-triz* corresponde al masculino *-tor*, por lo tanto, desde el castellano antiguo datan formaciones eruditas como, por ejemplo, *actriz*, *pecatriz.* Al mismo tiempo, según la frecuencia de la forma masculina *-dor*, con en el paso del tiempo, se requiere una forma femenina para expresar los oficios designados a las mujeres, hecho que determina la aparición del sufijo *-dora*.

Con respecto a los agentes femeninos, conforme a su limitada presencia en oficios encontrados en administración, política y otros dominios, las denominaciones masculinas abarcaban los dos géneros. Como punto de partida, los hablantes empiezan a emplear, escasamente, la forma femenina *-triz,* adaptada lentamente en *-driz.* Los nombres de agente femeninos eran muy reducidos y poco empleados, aún en el lenguaje habitual se saltaban las denominaciones de las artesanías para mujeres, solamente en el lenguaje administrativo se quedaban, prestadas del latín clásico. Más exacto, en los primeros siglos de la Edad Media encontramos denominaciones latinizadas que recuerdan a los trabajos propios de las mujeres, como *genetrix, nutrix, meretrix, mediatrix, textrix*, según el estudio de Agudo Romeo (2007-2008: 44). Aunque no tan extendido, el sufijo latino femenino *-issa* (castellano *-esa*), prestado del griego y clavado en la lengua literaria, ha encontrado su lugar en el habla cotidiana, hecho comprobado por los ejemplos *abadesa*, *condesa*, *duquesa* (Meyer-Lübke 1895: 454-455).

Desde el siglo XVI se aumenta el uso del sufijo femenino *-dora* en formaciones españolas, así aparecen derivados como, por ejemplo, *afeitadora, ensalmadora, ojaladora*. A partir del extenso desarrollo de las funciones, añadimos nombres de agente castellanos con el sufijo *-ero* (< lat. *-ārius*), hallados con carácter nominal (*postrero*, *llenero*), que llevan el sentido despectivo empleando el femenino *-era* (< lat. *-āria*) (*cojera*, *borrachera*) (Malkiel 1988: 223). Del encuentro de los sufijos *-ado/ -ada* y *-ero/-era* resulta el sufijo *-(ad)ero/-(ad)era* (*panadero–panadera*), que presenta una destreza típica del período medieval castellano, según Malkiel (1988: 249), con alusión a oficios femeninos de poco aprecio, como ilustran los ejemplos: *soldadero* 'jornalero que vive de la soldada diaria' a comparación con *soldadera* 'mujer que vende al público su canto, su baile y su cuerpo mismo'.

Por consiguiente, aparecen unos fenómenos específicos españoles, conforme a Amador Rodrígues & Pérez Vigaray (2018: 11), como son la sinonimia entre derivados con *-dor/ -dora* y los con *-dero/- dera, -ero/ -era* y el paralelismo del mismo derivado, pero con un sufijo productivo, como, por ejemplo, el heredado *textrix* que se convierte en *texedora*, después en *tejedora*, el heredado *mediatrix* que se transforma en *mediadora* y *nutrix* que se encuentra como *nodriza*.

En definitiva, Alemany Bolufer (1920: 120) identifica el sufijo femenino *-trix* como erudito y explica el proceso del español de adaptarlo a los adjetivos en el habla popular con *-triz*, como en los ejemplos, *aceleratriz* y *aceleradora*, *motriz* y *motora*. Asimismo, el lingüista Malkiel (1988: 250) confirma el aislamiento de los latinismos en *-trix* (*textrix*), reemplazados por formaciones femeninas con los sufijos *-dora*, *-dera* (*texedora/ texedera*). Deducimos, de este modo, una productividad creciente de los sufijos de agente *-dora, -(ad)era,* frente al sufijo latino *-trix,* que ya no se emplean tanto en los textos de los siglos XVI-XVII, como vamos a ver a continuación.

### *3.1. Análisis del corpus español*

El corpus español abarca unas obras del siglo XVI, *Celestina, Tragicomedia de Calisto y Melibea* de Fernando Rojas, poemas *Cántico espiritual* y *Noche oscura* de San Juan de la Cruz y del siglo XVII *Adonis y Venus* de Lope de Vega, a través de los cuales la lengua española conoció un progreso lingüístico. Por un lado, en el lenguaje del siglo XVI, según hemos visto en las dos obras elegidas, domina la simplicidad de los hombres en una sociedad aún campestre, hecho que sorprende las palabras en su creación. Por otro lado, el anhelo de una vida mejorada, en un ritmo muy alerto, nos muestra también una realidad enmarañada, difícil, pero a la vez rica, manifestada en todos los ámbitos, incluso en la formación de palabras, donde la derivación incrementa en sufijos y sentidos. Ambos siglos espigados se relacionan y se continúan inexorablemente, hecho observado en las ocurrencias. Para averiguar más atentamente, hemos invocado un listado de palabras derivadas a las que intentamos interpretar.

Los resultados del listado y de su análisis nos enseñan unos 20 nombres de agente femeninos formados con los sufijos *-triz*, *-dora*, *-era*, *-tora*,

*-esa*, más exacto 19 derivados nominales castellanos y 1 latino. En concreto, el origen de la mayoría de los sufijos es castellano, por lo tanto, deducimos la necesidad de los hablantes de crear propias denominaciones femeninas. En cuanto a los temas de los derivados, notamos una preferencia nominal para la manifestación morfológica, es decir, observamos 12 sustantivos y 2 adjetivos, en comparación con los 6 verbos principiantes.

En el texto de *Celestina* hemos encontrado 17 derivados femeninos de agente, entre los cuales los predominantes se forman con el sufijo *-dora,* y, así como hemos visto, este sufijo popular ha sido empleado, con predilección, en el habla diario, hecho que confirma, también, la inclinación del escritor por un lenguaje habitual, con el propósito de exponer una realidad corriente.

Analizamos primero las 12 formaciones con el sufijo *-dora*, todas creadas en el espacio ibérico, aunque entre sus temas descubrimos 5 de origen latino, como: *pecadora(s)* (pp. 24, 48, 53, 56, 147, 151), *prevaricadora* (p. 50), *traydora* (pp. 51, 110, 118, 131), *servidora* (p. 117), *consoladora* (p. 76) y 7 de origen castellano, como: *corredora* (p. 44), *causadora* (p. 58), *aliviadora* (p. 83), *fiadora* (p. 90), *despertadora* (p. 28), *avivadora* (p. 28), *sabidora* (p. 147). Desde la perspectiva morfológica, 4 de los temas latinos son sustantivos y 1 es adjetivo, dando a sus derivados la misma índole nominal. En lo que atañe a los demás castellanos, 5 son verbos (1 de segunda conjugación – *correr*, 4 de primera – *aliviar*, *fiar*, *despertar*, *avivar*) y 2 son adjetivos, sus derivados recibiendo, igualmente, una marca nominal. El valor de este sufijo es, claramente, de agente femenino, denotado, en los derivados el sujeto de la acción o responsable de finalizar el trabajo. Las formaciones nominales creadas que tienen función de adjetivo llevan un sentido activo, es decir, el sujeto no puede cumplir la acción sin una cualidad específica. Las que tienen función de sustantivo llevan doble sentido una vez indican el oficio, otra vez describen la acción. Dado el número de las ocurrencias, podemos decir que el sufijo *-dora* es productivo.

Seguimos investigando y vemos que el sufijo *-triz* es presente solamente en una palabra heredada del latín tardío, *tutriz* (p. 82), representada morfológicamente por un tema y un derivado nominales. Obviamente, el derivado con *-triz* expresa el agente que se encarga de la

acción. Según la frecuencia muy reducida de este sufijo, sugiere la pérdida de su productividad. Encontramos la misma particularidad en el derivado con el sufijo *-esa, duquesa* (p. 108). Aunque la formación nominal es castellana, el origen de su tema es francés y tiene una función similar. El valor del sufijo, implícitamente del derivado, es de agente, enseñando el papel o el grado de la nobleza de la mujer en relación con el título del hombre.

A continuación, observamos que el sufijo *-ero* es empleado raramente, presente solamente en 3 derivados castellanos: *heredera* (pp. 11, 182), *mensajera* (p. 129), *compañera* (p. 184). Uno de los temas es latino, representado morfológicamente como sustantivo, los otros son castellanos y llevan la misma función gramatical. Si la forma de empleo procede como adjetivo, el derivado carga el sentido de definición para el agente, señalando el tipo de acción. Pero, una vez utilizado como sustantivo, el derivado designa el oficio de la mujer.

En los otros tres textos estudiados hay una utilización limitada del agente femenino, es decir, en los poemas de San Juan de la Cruz (pp. 3, 10) y en la obra de Lope de Vega (pp. 151, 483, 637) predomina el agente femenino *pastora*, desde tema latino (*pastor, -oris)* más el sufijo *-tora*, que se coloca como sustantivo en las dos ocurrencias. Evidentemente, su valor revela el papel de la mujer, ilustrada como protectora y guiadora. En el último texto, de Lope de Vega, distinguimos un derivado con *-dora, trepadora* (p. 132), de tema verbal (primera conjugación- *trepar*), que actúa como sustantivo y recibe el valor de agente femenino, con su sentido general de 'persona que trepa', es decir, un agente que lleva a cabo la acción de trepar.

Para concluir esta indagación del primer corpus, la escasa aparición del sufijo *-trix*, en los textos de los siglos XVI y XVII, justifica la referencia estrecha al género femenino. Al mismo tiempo, deducimos que los hablantes prefieren formar nuevos derivados con sufijos populares, como, por ejemplo, *-dora*, de aquí que sus ocurrencias son más frecuentes. Probablemente, la productividad inestable de estos sufijos femeninos sea causa de la falta de oficios dedicados a las mujeres o de la utilización alargada de nombres que abarcan ambos géneros, masculino y femenino.

### *3.2. El sufijo femenino de agente en rumano*

De la otra parte de la Romania, descubrimos los mismos procedimientos lingüísticos de formación de palabras, para distinguir el género, es decir, identificamos una diferenciación en el morfema final (*-ă*) para los femeninos, incluyendo las modificaciones fonéticas aferentes, (*socru–soacră, fiu–fiică*), nombres con raíces distintos (*bărbat–femeie, frate–soră*) y nombres con la misma forma (*părinte, purice*).

Teniendo en cuenta la tendencia conservadora de las regiones del este del Imperio Romano, la presencia de la mujer en la sociedad es peculiar, su papel es inactivo, por eso, al principio, las formas femeninas se desarrollan desde temas masculinos o, aún, simplemente añadiendo un morfema al sufijo masculino. De este modo, la derivación de moción se extiende más rápido que una derivación con sufijos femeninos de agente. Además, notamos, también, que los nombres heterónimos y epicenos representan el grado parentesco, abarcan denominaciones que reflejan la proximidad a la casa y a la familia. Desde luego, una reducida frecuencia de los nombres de agente femeninos está atestiguada en el período antiguo rumano, dada la función de la mujer en la comunidad, según el estudio del profesor Chircu (2014: 113), donde también descubrimos que aún las entradas de los agentes femeninos, en los diccionarios antiguos, no han sido establecidas junto a los masculinos.

En los derivados rumanos, el sufijo latino de agente masculino *-tor* es el más productivo entre los siglos XVI-XVIII (Popescu-Marin 2007: 194). Aún atestado antes del siglo XVI, este sufijo de agente, muy empleado, desarrolla sus variantes, *-toriu* y *-or*, haciendo siempre referencia a denominaciones masculinas. Porque los derivados, en rumano, pueden ser tanto sustantivos, como adjetivos, el sentido general abarca el agente, pero puede hacer referencia también a la calidad del agente, de esta manera añadiendo el nombre de la artesanía, introduciendo, poco a poco, nombres femeninos.

Desde luego, la aparición de un sufijo de agente femenino, en rumano, es muy embrollada. Conforme a la explicación de Graur (1929: 111), dada la gran frecuencia del *-tor* en el lenguaje diario y la necesidad de encajar su femenino, los hablantes han confundido *-toria* del sufijo *-torius* con el femenino del sufijo *-tor*, debido a la forma acusativa *-tore* que pudo dar

formalmente el femenino *-toare*. Popescu-Marin (2007: 183-184) hace una distinción, es decir los derivados que forman nombres de agente femeninos (*fărmăcătoare*) provienen del sufijo de agente *-tor*, pero los adjetivos *curătoare, umblător–umblătoare* vienen del sufijo *-torius/ -toria*.

Popescu-Marin (1962: 177) menciona en su artículo que, en general, los derivados con el sufijo *-toare* presentan raíces verbales (p*ăscătoare, petrecătoare*), que desempeñan más variantes, según el tipo de conjugación, es decir, *-ătoare*, *-etoare*, *-itoare*. Por un lado, continua ella (Popescu-Marin 1962: 181-183), los derivados pueden enseñar la persona que cumple la artesanía (*jucătoare*) o la característica de la artesanía (*mulgătoare, sugătoare, ţiitoare*), pero en el contexto de continuos cambios, el sufijo *-toare* adquiere muchos otros valores: de instrumento (*afumătoare*), de lugar (*închisoare*), de acción (*scrisoare*), de resultado (*numărătoare*) o designa nombres de plantas (*lipitoare*) o animales (*privighetoare*). Si el sentido del derivado se aleja del agente, el sufijo puede competir con muchos otros sufijos antiguos, como *-ură, -sură, -tură, -ie, -iş, -ar, -mînt* (*alergătoare/ alergătură, ascunzătoare/ ascunziş, ştergătoare/ ştergar, acoperitoare- acoperămînt*) (Popescu-Marin 1962: 184-185).

Por otro lado, los hablantes rumanos empiezan a crear sustantivos femeninos con el sufijo *-easă*, de origen latino, que se añaden a temas nominales masculinos, con sentidos de funciones y ocupaciones dedicadas a los hombres. De ahí que los oficios de las mujeres, la dignidad social de ellas está fuertemente vinculada a las labores de sus esposos. El valor de moción y de agente determina una frecuencia moderada, hecho que indica una productividad media de este sufijo (Popescu-Marin 2007: 95-97, 215). Igualmente, el lingüista Pascu (1916: 24-25) estudia este sufijo en relación con el género masculino, notando tanto el sentido de denominaciones femeninas (*diaconeasă, căpităneasă, boereasă*), como el de agente (*bucătăreasă, lăptăreasă, bobăreasă*). Debido a esta delimitación social, apunta el lingüista (Pascu 1916: 26), los femeninos con este sufijo pueden recibir también un significado despreciativo, como, por ejemplo, *vacareasă, gămăneasă*. En cuanto a sus variantes, observamos que junto a otros sufijos masculinos de agente (*-ar*, *-tor*), sobresalen ocurrencias con los sufijos femeninos *-ăreasă* (*găletăreasă*), *-toreasă* (*spălătoreasă*) (Pascu 1916: 26-27).

Por consiguiente, Popescu-Marin (1962: 176) revalida que el sufijo *-trix* no ha sobrevivido en el rumano, porque los sufijos de moción más productivos, entre los siglos XVI-XVIII, han sido *-ă* y *-easă* (Popescu-Marin 2007: 215). A continuación, en los textos elegidos, vamos a buscar e investigar los tipos de sufijos femeninos de agente y comprobar lo mencionado arriba.

### *3.3. Análisis del corpus rumano*

Al escudriñar el material léxico que dispone el período de los dos siglos, XVI y XVII, nos hemos parado a analizar tres textos simbólicos para el rumano antiguo, propios de las conductas religiosas que aspiran a cultivar, modelar y enriquecer a los hombres, a sus costumbres y a su lengua. Del siglo XVI hemos seleccionado el monumento literario *Codicele Voronețean* que interpreta los textos bíblicos, empleando un lenguaje diligente con muchos términos religiosos. Las obras del siglo XVII, *Divanul sau Gîlceava înțeleptului cu lumea sau Giudețul sufletului cu trupul* de Dimitrie Cantemir y *Învățăturile lui Neagoe Basarab către Fiul său Theodosie* de Neagoe Basarab, alumbran las letras rumanas hacia una unificación nacional. Por medio de la conversación filosófica y religiosa, podemos entender las características de la época antigua, distinguimos un vocabulario complejo, espinoso y delicado a la vez, que constituye una guía de evolución intrínseca.

Antes de proceder, ofrecemos una visión general de los sufijos indagados y de los derivados resultados. Desde el principio, podemos mencionar que en ningún texto no hemos identificado el sufijo *-trix*, pero hemos extraído 82 formaciones con el sufijo *-toare* y solamente 2 con el sufijo *-esa*. La herencia latina está a base de la formación de casi todos los derivados rumanos, englobando un número de 59 ocurrencias con temas latinas. Conviene destacar, también, la preponderancia de los temas verbales de primera y cuarta conjugación a comparación con los nominales. Sin embargo, el rumano supera el latín y el español, en derivados con función de adjetivo, que describen, simultáneamente, la acción y el agente. Vamos a presentar el listado de derivados femeninos junto a unos breves detalles etimológicos, morfológicos y semánticos, empezando con el texto que suma más derivados con *-toare* y *-esa*.

Por lo tanto, en el texto de Dimitrie Cantemir, hemos encontrado 51 derivados rumanos con el sufijo *-toare*, añadido a 34 temas de índole latina, a 9 eslavos, a 4 húngaros y a 4 neogriegos. En los que atañe a los derivados de temas latinos, 13 de ellos son verbos de primera conjugación, 11 de tercera y 7 de cuarta, es decir, se emplean variantes, como *-ătoare, -etoare* e *-itoare*. Delimitamos, además, 3 derivados de temas nominales. Es importante notar aquí que las formaciones: *amăgitoare* (pp. 19, 28, 48, 90), *(ne)trecătoare* (pp. 19, 61, 62, 64, 65, 104, 107, 109, 126, 133, 137, 141, 176), *(ne)veștedzitoare* (pp. 19, 21), *cădzătoare* (p. 19), *întorcătoare* (p. 19), *nestătătoare* (pp. 19, 61, 64, 65, 104, 133, 137), *următoare* (p. 35), *ascultătoare* (p. 35), *dătătoare* (pp. 35, 45), *(ne)simțitoare* (pp. 46, 50), *născătoare* (pp. 50, 90, 167), *stricătoare* (pp. 46, 52, 53, 61, 90), *înviitoare* (pp. 52, 53), *înșălătoare* (pp. 38, 90), *fiitoare* (pp. 42, 43, 44, 75, 87, 125), *necunoscătoare* (p. 53), *purtătoare* (p. 28), *făcătoare* (p. 45), *rămîitoare* (pp. 77, 87, 133), *răpuitoare* (p. 90), *(ne)muritoarele* (pp. 109, 137, 144), *(ne)putredzătoarele* (pp. 104, 109), *ucigătoare* (p. 96), *zburătoarele* (p. 100), *certătoare* (p. 116), *învățătoare* (p. 116), *îndemnătoarele* (p. 127), *împingătoarele* (p. 127), *peritoare* (p. 133), *apropiitoare* (p. 176), *însănătoșitoare* (p. 154), *agiutătoare* (p. 159), *aducătoare* (p. 163), *știutoare* (p. 170), creadas desde estos temas latinos, llevan funciones de adjetivo (en torno a 30 ocurrencias) y de sustantivo (solamente 4 ocurrencias). El significado perteneciente a los adjetivos formados viene a describir el tipo de acción y la especial habilidad del agente de finalizar la acción. Él se cruza con la noción de agente que los sustantivos desempeñan, según el contexto de utilización del hablante, es decir, muchos de los adjetivos pueden manifestarse como sustantivos y al revés. Aunque en el período antiguo del rumano fue dominado por eslavismos, los escritores intentaban distinguirse de ellos y definir la lengua nacional. Por esta razón, los temas eslavos son solamente 9 que junto al sufijo *-toare* engendran 2 derivados empleados como sustantivos y 7 como adjetivos. No obstante, 7 de los temas eslavos son verbales, más exacto, de cuarta conjugación, los demás 2 son nominales. Tal como ya hemos visto en el caso de los temas latinos, desde los eslavos se forman derivados nominales, como: *roditoare* (p. 35), *omorîtoare* (pp. 52, 53, 96,), *voitoare* (p. 89), *clevetitoare* (p. 34), *primejduitoare* (pp. 88, 160), *moștenitoare* (p. 97), *greșitoare*

(p. 129), *privitoare* (p. 131), *săvîrșitoare* (p. 137), que marcan el nombre de agente y su característica.

Mucho más restringidas son las 8 ocurrencias de temas húngaros: *biruitoare* (p. 27), *chinuitoare* (p. 44), *(ne)sămăluitoare* (pp. 46, 97), *împoncișitoare* (p. 104), y neogriegos: (*(ne)folositoare* (pp. 41, 43, 52, 53, 65, 89, 90, 127, 154), *lăcuitoare* (p. 45), *pedepsitoare* (p. 116), *lipsitoare* (p. 133). Pero ambos tipos de temas desarrollan con el sufijo *-toare* derivados nominales que guardan el valor de agente. De nuevo, vemos que 6 de los temas son verbales, de cuarta conjugación.

En el segundo texto, de Neagoe Basarab, hemos sorprendido 28 derivados con el sufijo *-toare: născătoare(i)* (pp. 180, 227, 229, 238, 274, 335), *începătoare(i)* (p. 125), *necuvântătoare* (p. 126), (*ne)trecătoare* (pp. 182, 247, 326, 337, 338), *chibzuitoare* (pp. 130, 149), *înțelegătoare* (pp. 154, 219), *făcătoare* (pp. 177, 178, 229, 290, 307), *nevindecătoare* (p. 195), *pricepătoare* (p. 132), *ucigătoare* (p. 163), *biruitoare* (pp. 182, 251), *stătătoare* (p. 189), *mutătoare* (p. 196), *privighetoare* (p. 202), *înșălătoare* (pp. 212, 319), *ajutătoare* (pp. 218, 229, 273, 290, 335), *ostenitoare* (p. 237), *strălucitoare* (p. 240), *vorbitoare* (p. 259), *sprijinitoare* (pp. 229, 290), *bîrfitoare* (pp. 220, 223), *despuitoare* (p. 229), *îndurătoare* (p. 298), *neputrezitoare* (p. 300), *iubitoare* (p. 304), *împăcătoare* (p. 315), *amăgitoare* (pp. 319, 338), *neschimbătoare* (p. 342), y 2 con el sufijo *-easă: împărătească* (pp. 129, 172, 174, 179, 195), *jupînească* (pp. 178, 195, 262). En lo que concierne el origen de los temas, se despliegan 23 latinos verbales y nominales, 3 eslavos verbales, 2 húngaros verbales y otras 2 inciertos, verbales y nominales. Desde luego, todos los temas verbales se constituyen de todas las conjugaciones, hecho que determina la utilización de todas las variantes del sufijo *-toare*, como, *-ătoare, -etoare, -itoare,* mostrando la popularidad y la ligereza de su uso. Adjetivo pasivo o sustantivo, funciones morfológicas que contribuyen a la riqueza semántica de los nombres de agente en rumano, mejor dicho, que reciben ampliadas representaciones, como efecto de los cambios sociales y culturales. En cuanto al sufijo *-easă* hemos encontrado solamente 2 derivados de temas nominales, uno de origen latino y el otro incierto, que hace referencia a la ocupación o nobleza del hombre. Por lo tanto, los sustantivos están creados para distinguir el género y para especificar la posición social de la mujer.

Pasando al tercer texto vemos que hay muy pocos derivados con sufijos femeninos, los descubiertos se forman con *-toare: giudecătoare* (p. 229), *sfîntutoare/ sfintitoare* (pp. 229, 307), *învățătoare* (p. 335). Cabe mencionar que el sufijo femenino se une a temas verbales de origen latino y eslavo, creando sustantivos que designan la persona y su trabajo.

Al resumir, podemos decir que los nombres de agente empleados en estos textos son creaciones rumanas desde temas, primordialmente, latinos, con un sufijo femenino frecuente, que lleva el valor de agente, pero que ofrece a los derivados una nueva variedad de significados.

**4. Confrontación del análisis textual**

En los siglos de las obras elegidas, las costumbres de los hombres han sufrido varias alteraciones, incluyendo el empleo y el destino de la mujer en su entorno, como sabemos que ella no podría tener un papel en la administración. Pero, durante su estancia en el medio más o menos aislado, la mujer desarrolla sus habilidades que, ulteriormente, sobresalen en la sociedad como necesarias y demandan nuevas denominaciones, como, por ejemplo, *servidora*, *despertadora*, *clevetitoare*, *învățătoare*. Esta circunstancia está presente en los mundos españoles y rumanos. El contexto léxico se distingue en el material estudiado, donde hemos visto que el vocabulario con términos femeninos es ínfimo en comparación con los masculinos. Sin embargo, logramos transcribir algunos nombres de agente femeninos importantes. La formación de palabras, como proceso, es heredada del latín en ambas lenguas y sigue incrementando en su significado y elementos nuevos.

El análisis de los textos españoles y rumanos nos señalan tanto similitudes, como diferencias, es decir, la desaparición del sufijo *-trix,* en ambas lenguas, y la gran productividad de los sufijos femeninos de agente *-dora,* en español, y *-toare*, en rumano. Hemos contemplado más arriba que el empleo del sufijo *-trix* en el latín clásico disminuye y en el período tardío estuvo reemplazado por los sufijos *-toria* e *-issa*. Al especificar los derivados con el sufijo *-issa* (rum. *-easă,* esp. *-esa*), resulta una concordancia, es decir, ambos idiomas son infortunados, con solamente 1 o 2 ocurrencias con este sufijo, en los textos analizados. Asimismo, ellas heredan el proceso de

diferenciación de los géneros, es decir, distinguimos nombres femeninos constituidos desde morfemas de moción, nombres heterónimos o epicenos. Muchas de estas formas se heredan del latín, como, por ejemplo, los latinos *gener–nora* tienen como equivalentes las denominaciones españolas *yerno–nuera* y las rumanas *ginere–noră.*

Desde luego, en el español notamos una presencia muy reducida del sufijo *-trix* en sus formas *-triz* y *-driz*, que, poco a poco, los hablantes lo sustituyen con *-dora*. De la otra parte del imperio, comprendemos una gran diferencia desde la omisión del sufijo femenino de los agentes en *-tor*, en vez descubrimos una preferencia general por el sufijo femenino *-toare*. En cuanto al sufijo *-trix*, notamos que en español se heredan derivados con el sufijo *-triz*, mientras en el rumano no entran en la lengua. Esta diferencia entre lenguas es significante, porque enseña el vínculo del español con el latín, en cuanto a la perpetuación, aunque por poco tiempo, de desinencias, sufijos o derivados, que encontramos en los textos.

Ahora bien, otra diferencia es que en rumano hay más derivados (84) con sufijos femeninos de agente que en español (20), también el origen de los temas contribuyentes difiere, es decir, en rumano tenemos una mayoría latina, mientras en español sobresalen los castellanos. La categoría morfológica de los temas acaba siendo verbal, es decir, siguiendo verbos de cada conjugación, aparecen más variantes de los sufijos principales, como *-ătoare, -etoare, -itoare*. El punto común de los idiomas es la preferencia por temas verbales de primera conjugación.

No solo el latín está presente como fuente, en rumano vemos también otros diferentes, como eslavos, húngaros y neogriego. Esta puede haber sido una razón por la vasta creación de palabras en rumano. Pero, en español, se destacan más las bases castellanas, con pocas influencias (solamente una palabra desde tema francés), debido al deseo de tener una lengua puramente nacional.

Pero, más allá de estas diversidades, lo que nos interesa resaltar, en cuanto a las funciones gramaticales de los derivados, es una gran proporción de adjetivos, que traen sentidos nuevos, más bien decir, actúan pasivamente como agentes, describen las cualidades, representan la acción, alguna vez el trabajo. De este modo, debemos reconocer que, en el paso de los siglos XVI

y XVII, se producen muchos cambios lexicales, se avanza la evolución de las palabras. Aún más, podemos introducir una similitud lexical, en cuanto a los fenómenos de competición de los sufijos de agente con otros nuevos.

Si comparamos estrictamente los números de sufijos, temas, derivados de los inventarios hechos, podemos decir que el rumano explota más este procedimiento de formación de palabras. De todos modos, el trabajo trae argumentos para sostener que al no haber derivados directos del sufijo *-trix*, el idioma ha buscado alternativas y ha usado la creatividad del pueblo, es decir, la pérdida de este sufijo ha significado la aparición y la productividad de muchos otros.

**5. Conclusión**

Para empezar, en ambas lenguas románicas se emplea un número limitado de sufijos femeninos estudiados por nosotros. Sin embargo, llegamos a analizar 104 derivados de agente formados, generalmente, desde temas verbales y sufijos, como *-dora*, *-toare*, adaptados al habla popular y, aún más, innovados, meramente, por los hablantes. Todo esto, indudablemente, desde los textos seleccionados que nos han ayuda a averiguar, brevemente, la situación de los nombres de agente femeninos. Hemos visto que el fundamento lingüístico del corpus español lleva el signo nacional, es decir, los escritores intentaban escribir en español más que en latín, por lo tanto, el material léxico que ellos crean nos-ayuda observar viejas y nuevas formaciones con el sufijo *-trix*, un vocabulario específico de ese período.

La proximidad de las dos lenguas destaca una creación amplia de sufijos de agente, aparte de la influencia latina, y una competición entre estos sufijos. Además, ambas lenguas neolatinas no adoptan la forma *-trix*, sino derivan formaciones con *-dora*, *-tora, -era, -toare, -easă.* Las oposiciones entre los idiomas estudiados en este trabajo vienen desde los textos que presentan la frecuencia de los derivados femeninos con sufijos de agente, puesto que el rumano presenta 83 derivados femeninos con *-toare*, mucho más que los 13 del español.

Consideramos completa la lista de objetivos que hemos propuesto, como, por ejemplo, la mera descripción de este sufijo de agente femenino en

el latín, después la representación de los sufijos femeninos de agente, en español y en rumano, y, últimamente, el aislamiento o la desaparición de este sufijo, según hemos encontrado en el corpus. De este modo podemos finalizar diciendo que la historia del sufijo *-trix* en estos siglos presenta una predilección de los hablantes por crear nuevas formas o por dar nuevos contenidos a los sufijos heredados del latín, además, introduce unos cambios lingüísticos que los femeninos comportan, con el mero propósito de arrojar algo de luz sobre el abandono del uso de derivados con este sufijo. La necesidad de expresar el género femenino se manifiesta a través de codiciosos intentos de añadir nuevos elementos de flexión y sufijos lexicales.

## Bibliografía

### Corpus


Basarab, Neagoe. *Învățăturile lui Neagoe Basarab către Fiul său Theodosie*. Ediție facsimilată după unicul manuscript păstrat. Transcriere, traducere în limba română și studiu introductiv de Prof. dr. G. Mihăilă. București: Editura Roza Vânturilor. 1996.

*Codicele Voronețean.* Ediție critică, studiu filologic și studiu lingvistic de Mariana Costinescu. București: Editura Minerva. 1981.

Cantemir, Dimitrie. *Divanul sau Gîlceava înțeleptului cu lumea sau Giudețul sufletului cu trupul*. Text stabilit, traducerea versiunii grecești, comentarii și glosar de Virgil Cândea. București: Editura Minerva. 1990.

Rojas, Fernando. *Celestina, Tragicomedia de Calisto y Melibea*. Madrid: Ediciones de La Lectura. 1913. (http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/la-celestina--1/html/fedc933a-82b1-11df-acc7-002185ce6064_113.html#I_0) (Consultado 2019-10-05.)

San Juan de la Cruz. *Cántico espiritual. Noche oscura*. (http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/poesias--49/html/fedce812-82b1-11df-acc7-002185ce6064_2.html#I_10_) (Consultado 2019-09-05.)

Vega, Lope. *Adonis y Venus*. (http://www.cervantesvirtual.com/portales/lope_de_vega/obra-visor/adonis-y-venus-tragedia/html/) (Consultado 2019-09-05.)


### Referencias críticas


Agudo Romeo, María del Mar. 2007-2008. Nombres de agente con los sufijos -tor/-sor y -trix en el fuero latino de Teruel. *Archivo de Filología Aragonesa* LXIII-LXIV. 41–71.

Alemany Bolufer, José. 1920. *Tratado de la formación de palabras en la lengua castellana. La derivación y la composición. Estudio de los sufijos y prefijos empleados en una y otra*. Madrid: Libreria General de Victoriano Suárez.

Amador Rodrígues, Luis Alexis & Pérez Vigaray, Juan Manuel. 2018. Apuntes para la historia del sufijo *-dor* a propósito de los derivados del Libro de Buen Amor. *Revista de Filología* 37. 9–23.

Chircu, Adrian. 2014. Meserii, meseriaşi, vechi slujbaşi şi alţi făptaşi, în Evul Mediu latin şi în cel românesc. Studiu lexico-semantic, pe baza dicţionarului redactat de Teodor Corbea, Dictiones latinae cum valachica interpretatione. In Sorescu, Sorina & Szathmary, Melitta & Panea, Nicu (coord.), *Actele Conferinţei Internaţionale de Ştiinţe Umaniste şi Sociale „Creativitate, Imaginar, Limbaj"*. 95–118. Craiova: Editura Aius.

Cioranescu, Alejandro. 1958-1966. *Diccionario etimológico rumano*. La Laguna: Universidad de La Laguna.

Corominas, Joan. 1990. *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*. Madrid: Editorial Gredos.

Gonzáles Luis, Francisco. 1995. *Oscilaciones entre género masculino y femenino documentadas en latín medieval*. Madrid: Universidad Complutense. Tesis Doctoral.

Graur, Alexandru. 1929. *Nom d'agent et adjectif en roumain*. Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion.

Malkiel, Yakov. 1988. Las peripecias españolas del sufijo latino - ōriu, - ōria. *Revista de Filología Española*. LXVIII(3/4). 217–255.

Meyer-Lübke, Wilhelm. 1895. *Grammaire des langues romanes*. *Tome Deuxième: Morphologie*. Paris: H. Welter Éditeur. (Traduction française par Auguste Doutrepont et Georges Doutrepont.)

Pascu, George. 1916. *Sufixele româneşti*. Bucureşti, Leipzig, Viena: Editura Socec & Comp. C. Sfetea, Pavel Suru, Otto Harrassowitz Gerold & Comp.

Popescu-Marin, Magdalena. 1962. Sufixele -oare și -toare (-ătoare, -etoare, -itoare). In Graur, Alexandru (coord.), *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor în limba română*, III. 175–187. București: Editura Academiei Republicii Populare Române.

Popescu-Marin, Magdalena. (coord.). 2007. *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea - al XVII- lea*. Bucureşti: Editura Academiei Române.

# El port. *varão*, una voz en vías de desaparición

**Mihai ENĂCHESCU**
***Universidad de Bucarest***

**Abstract.** In this paper we aim to find out the fate of the Portuguese word *varão*, the specific term of a triadic structure *homem – varão – mulher*. This triadic structure is the inheritor, from the point of view of content, of the Latin lexical microfield *homo – vir – mulier*, where *homo* is the generic term, being *vir* and *mulier* the specific ones. However, *varão* is of little use in current Portuguese, with *homem* being the specific term used in most contexts.

**Keywords:** lexical field *homo – vir – mulier*, specific term, unused term, Portuguese corpus analysis.

## 1. Introducción

En este trabajo nos proponemos averiguar la suerte del port. *varão*, el término específico de una estructura triádica *homem–varão–mulher*. Esta estructura es la heredera, desde el punto de vista del contenido, del microcampo léxico *homo–vir–mulier* del latín, donde *homo* es el término genérico, siendo *vir* y *mulier* los específicos. Sin embargo, *varão* es de uso escaso en el portugués actual, y es *homem* el término usado como específico de modo corriente.

En el latín clásico, *homo* tenía el significado de 'être humain' (cf. DELL), y formaba parte, junto con *bellua* 'animales', del gran conjunto de seres animados, *animalia* (cf. Matei 1999: 45). Los co-hipónimos de *homo* son *vir* 'homme, par opposition à femme' (DELL) y *mulier* 'femme, au sens général du mot' (DELL).

Coseriu (1977: 70-71) indica que este paradigma se ha conservado, a veces con significantes nuevos, pero guardando la estructura semántica latina, tal cual en rumano, español y portugués:

> El término no marcado de una oposición «compleja» (es decir, de varios términos) puede eliminar a uno de los términos marcados, como en el caso de cambio de la oposición latina *homo // vir / femina* en francés e italiano. En este caso, el rumano, el español y el portugués han conservado (o han reconstituido) la estructura semántica del latín, aunque con diferencias en la norma y, en parte, con nuevos significantes: rum. *om // bărbat / femeie*; esp. *hombre // varón / mujer*; port. *homem // varão / mulher*.

En un trabajo anterior (Enăchescu 2012) hemos visto que las estructuras rumana y española son más complejas de lo que puede parecer a primera vista. Así, distinguimos dos significados, uno hiperonímico y otro hiponímico, (*hombre1* y *hombre2*, respectivamente *om1* y *om2*) en el caso del heredero del lat. *homo*. Además de este término genérico, aparecen en los paradigmas románicos otros lexemas que pueden ocupar la posición hiperonímica (esp. *persona*, rum. *persoană*, *individ*, *ins*). Los dos idiomas romances se caracterizan por la presencia de un término específico para indicar el sexo masculino, esp. *varón*, respectivamente rum. *bărbat*, hallados en relación de sinonimia con los lexemas *hombre2*, respectivamente *om2*. El esp. *varón*, a diferencia del rum. *bărbat*, es un término periférico en el español contemporáneo, un sinónimo poco usado de hombre. Es más, en otro estudio anterior, dedicado al uso del esp. *varón* a lo largo del tiempo (Enăchescu 2011), hemos comprobado que el uso de este lexema ha sido escaso desde siempre, por lo menos en los textos literarios.

Todo esto nos ha llevado a pensar que el port. *varão,* que comparte el mismo origen que su correspondiente español (v. infra), puede ser un caso paralelo o por lo menos parecido.

## 2. Etimología

El diccionario etimológico de Machado (DELP) nos indica como étimo el lat. *barone*, que tenía el significado de 'mercenário', a su vez proveniente de la voz germánica no documentada **baro* 'homem libre, apto para a luta';

es, por tanto, divergente de *barão.* Está testimoniado ya en latín, en Isidor de Sevilla : "iidem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus" (DELP).

La entrada no. 961 del REW señala que el descendiente de **baro* está presente en todas las lenguas romances occidentales con el significado "título nobiliario". En español y portugués adquirirá un significado secundario "adulto" y también se hará una distinción gráfica, <b> para el primer significado, <v> para el segundo[1].

### 3. Información lexicográfica

Según el *Dicionário da língua portuguesa contemporánea* (DLPC), hemos logrado distinguir dos significados principales:

- 'individuo adulto de sexo masculino'; el diccionario distingue entre 3 significados[2] ligeramente diferentes que reunimos bajo este único significado. Las primeras dos acepciones son básicamente idénticas, ya que *homem,* con el cual se equivale la primera definición, siempre se refiere al adulto. La tercera acepción no se puede considerar un significado diferente, puesto que solamente le añade una connotación positiva
- 'niño de sexo masculino'; este significado el DLPC lo considera adjetivo y aparece en una entrada aparte. El diccionario indica además una colocación frecuente: *filho varão.*

Cabe mencionar que el diccionario explicativo menciona como étimo de la palabra el lat. *varo* 'homem forte', diferente de la explicación proporcionada por el diccionario etimológico de Machado.

Existe además el homónimo, aumentativo de *vara* → 'vara grande', que conviene descartar a la hora de realizar el análisis del corpus.

Finalmente, existe otro significado, usado en la lengua hablada de bajo nivel, 'homem casado que não se deixa dominar pela mulher'. Este significado lo vamos a descartar también, ya que no pertenece al nivel de

---

1 En portugués esta distinción es fonológica, mientras que en español es puramente gráfica (n.n.)

2 1. Indivíduo do sexo masculino ≈ HOMEM. 2. Homem que chegou à idade adulta ou viril. 3. Homem de respeito, valoroso, ilustre.

lengua escogido como objeto de análisis (el portugués estándar) ni forma parte del paradigma del ser humano, sino que se integra dentro del campo de las relaciones de parentesco.

## 4. Análisis del corpus

Para el análisis nos basamos en el corpus de Mark Davies y Michael Ferreira (2006) *Corpus do Português: 45 million words, 1300s-1900s*[3].

Este corpus está constituido por más de 45 millones de palabras y casi 57 000 textos. De este total, unas 20 millones de palabras son del siglo XX, 10 millones del siglo XIX, y 15 millones de los siglos XIII-XVIII. Del siglo XX, seis millones de palabras están agrupadas bajo el grupo de textos de ficción, otros seis millones pertenecen a revistas y periódicos, otros seis millones son de textos académicos y dos millones son textos orales. Los textos del siglo XX están divididos de manera igual entre textos de Portugal y textos de Brasil.

Analizando la totalidad del corpus, hemos encontrado 402 ocurrencias de *varão.* Para tener una idea comparativa con respecto al uso, hay que mencionar que el número de otros lexemas que pertenecen al mismo campo es sensiblemente mayor. Así, hay 34960 ocurrencias de *homem*, 20145 de *mulher* y 12834 de *pessoa*. Nos hemos limitado a analizar las ocurrencias en singular, dado que las ocurrencias en plural no presentan diferencias de significado o de uso.

En el siglo XV hay 11 ocurrencias, todas escritas con *b-*. A partir del siglo XVI las grafías con *b-* se reparten los dos significados, y en el XVII los dos significados están claramente distinguidos. En el siglo XVI aparece la voz 53 veces, en el siglo XVII la encontramos 125 veces, baja el número a 50 apariciones en el siglo XVIII, vuelve a subir ligeramente a una cifra total de 108 ocurrencias en el siglo XIX, y finalmente vuelve a bajar a 55 apariciones en el siglo XX. De las 55 ocurrencias del siglo XX, 34 pertenecen a textos de Portugal y 21 a textos de Brasil. 10 ejemplos son del ámbito académico, 4 provienen de noticias (periódicos) y 41 de los textos literarios. No aparece registrada ninguna ocurrencia en los textos orales.

---

[3] disponible en línea a http://www.corpusdoportugues.org.

### *4.1. Siglo XV*

En todos los ejemplos aparece acompañado por adjetivos que indican una connotación positiva: *nobre, esforçado, gramde, homrado*, etc., según se puede ver en el siguiente párrafo:

(1) *E tamta foy sua nobreza & virtude, que se nõ comtemtarão de pessuyr senhorio sobre sy que llevasse nome doutra nação senão da sua, & por ello se ajumtarão com aquelle* <u>*nobre & esforçado*</u> ***barão*** *dom Affomso Amrriquez, primeiro rrey deste rregno (…).* (Crónica do Conde D. Pedro de Meneses, 1400-1500)

### *4.2. Siglo XVI*

En la mayoría de los contextos tiene una connotación positiva explícita, puesto que aparece junto a adjetivos que indican cualidades positivas: *douto, perfeito, justo, grande, de moita virtude*, etc. Hemos escogido dos ejemplos representativos. En el primero de estos aparece acompañado por *douto*, mientras que en el segundo se le atribuye una cualidad mediante el adjetivo *perfeito*.

(2) *E estudando como o caso requeria, a cabo de oito dias, respõ dëdolhe disse: filho pressoposto que aueis de ser tal qual o* <u>*douto*</u> ***varão*** *vos aconselhou, que eu assi volo torno a a uisar, vos digo mais que, porque por ali aueis de chegar a va ler muito com ajuda de Deos.* (Gonçalo Fernandes Trancoso, *Contos & historias de proveito & exemplo,* 1575)

(3) *Do grande zelo do padre Cipriano havia muito que dizer. Foi* ***varão*** <u>*perfeito*</u> *e notável perseguidor de pecados públicos; sendo homem de muita idade, sempre trabalhou como se tivera as forças inteiras.* (Lucena, *Historia da vida do Padre S. Francisco Xavier*, 1600)

En el ejemplo que sigue hemos encontrado un uso diferente de la voz analizada, un significado conforme con lo que habíamos destacado del análisis lexicográfico. Se usa para indicar el sexo de los niños o en

contraposición con *femea*. Encontramos los dos casos en el fragmento siguiente, procedente de un texto legal que trata de la sucesión de los bienes.

(4) *Ordenou el Rei Dom Sebastião nosso senhor (…) que sempre o filho* ***varão*** *succeda nos ditos moorgados & bëes vinculados, & preceda a sua irmãa, posto que seja mais velha. e E sendo a dita duuida entre outros parëtes em igoal grao mais chegado ao vltimo possuidor, sempre o* ***varão*** *p~cebera' [sic] na successão aa femea, posto que ella seja mais velha.* (Duarte Nunes Lião, *Leis extravagantes*, 1569)

### *4.3. Siglo XVII*

También a lo largo del siglo XVII aparece usado en contextos positivos. En los ejemplos que siguen está acompañado por adjetivos de significado positivo (*pio*), adjetivos que normalmente no tienen grados de comparación pero se usan aquí en superlativo absoluto (*perfeitissimo*), u otras determinaciones formadas por sintagmas adjetivales (*digno de grande memoria)* o atributos sustantivales (*de vida exemplar*).

(5) *Seguia por este tempo a Corte de Castella, Frey João de Vasconcelos da Ordem dos Prégadores,* ***Varão*** *por sangue, virtudes, e letras, digno de grande memoria; a cuja callidade se ajuntava, a de ser filho de hûa Casa natural, (...).* (Francisco Manuel de Melo, *Epanaphora politica primeira*, 1637)

(6) *Era João de Barros (…)* ***varão*** *de vida exemplar, e mui pio, como se vê bem de suas obras, (…).* (Manuel Severim de Faria, *Discursos Vários Políticos*, 1631)

(7) *Finalmente, diz Bandarra que este rei fez Deus todo perfeito, e que não acha nele nenhum senão: e quem pode duvidar que, depois de ressuscitado El-Rei D. João, que há-de ser um* ***varão*** *perfeitíssimo e que mostre bem ser feito e perfeito por Deus Quanto mais que homem sem nenhum senão não pode ser homem deste mundo, senão do outro*. (Padre António Vieira, *Cartas*, 1626-1692)

En la ocurrencia (8) se usa para indicar la edad adulta (*a edade de varão*) en contraposición con la edad juvenil (*a juventude*).

(8) *(…) passando da juventude á **edade de varão**, morre a juventude; passando da **edade de varão** á velhice, morre a edade de varão; e, finalmente, acabando de viver por tanta continuação e succesão de morte, com a ultima, que só chamamos morte, morre a velhice.* (Padre António Vieira, *Sermons*, 1667)

Es también abundante el uso del sintagma *filho varão*; he aquí un ejemplo de un texto legal, que se refiere a la sucesión de la corona.

(9) *Se el Rey de Portugal não tiver filho **varão**, & tiver filha, ella serà a Rainha tanto que elRey morrer; porem serà deste modo: não casarà senão com portugues nobre, & este tal se não chamarà Rey, senão despois que tiver da Rainha filho **varão**.* (Frei António Brandão, *Monarchia Lusitana*, 1619)

### *4.4. Siglo XVIII*

Abundan las determinaciones positivas en los ejemplos del corpus del siglo XVIII. En el ejemplo (10) *varão* aparece determinado por tres adjetivos en superlativo absoluto, mientras que en (11) aparece determinado por un adjetivo calificativo y por un sintagma preposicional, los dos de significado laudatorio.

(10) *A composição é certamente do doutor Crisóstomo Matanásio, **varão** claríssimo, doutíssimo e ornadíssimo, autor incomparável, príncipe dos críticos antigos e modernos, glória e fénix dos nossos dias, na opinião de excelentes escritores (…).* (Cavaleiro de Oliveira, *Cartas*, 1756)

(11) *Era isto uma secreta sublevação de Nápoles; porque descontentes do governo de Castela aqueles vassalos, significavam, por inteligências ocultas, quererem entregar-se a Portugal; eram gravíssimos ambos os negócios, e necessitavam de um **Varão** cabal, e de talentos relevantes, em quem se competissem destreza suma, e profunda inteligência.* (André de Barros, A Vida do Padre António Vieira, 1727)

### *4.5. Siglo XIX*

Tampoco en el siglo XIX faltan los contextos connotados de manera positiva mediante adjetivos como: *magnífico, douto, ilustre*, etc., de los cuales hemos escogido un ejemplo representativo, el (12).

(12) *Ela foi uma verdadeira rainha naqueles dias memoráveis; (…) porquanto viam nela a feliz esposa de um alto espírito, de um* ***varão*** *<u>ilustre</u>, e, se lhe tinham inveja, era a santa e nobre inveja dos admiradores. ao cabo de sete dias expiraram as festas públicas.* (Machado de Assis, *O Alienista*, s. XIX)

En otros contextos se usa para indicar el sexo de los descendientes; a veces falta incluso la palabra *filho*, según se puede comprobar en el siguiente fragmento.

(13) *Chegado à adolescência, e vendo o pai que o seu* ***varão*** *dificilmente conseguiria trepar a bacharel, (…) resolveu-se fazê-lo interromper o curso dos liceus, e integrá-lo na burocracia logareja.* (Fialho de Almeida, *Gatos 5*, s.XIX)

A continuación, vamos a ver unos de los poquísimos ejemplos donde el lexema analizado se usa sin connotación positiva, en un contexto neutral. En (14) es como sinónimo contextual de *homem*, al lado del cual aparece en el mismo contexto.

(14) *Compreendi que a mulher - para procriar, precisa de um <u>homem</u>, de um* ***varão****, escolhido pelos seus sentidos; e - para amar, precisa de um amigo, de um irmão, eleito pela sua alma e pela sua inteligência.* (Aluísio Azevedo, *Livro de uma Sogra*, s.XIX)

En el segundo de los ejemplos sin connotación positiva implícita o explícita, aparece en contraposición con *mulher*.

(15) *um* ***varão*** *pode procriar duzentos filhos, e uma <u>mulher</u> nunca mais de vinte.* (Aluísio Azevedo, *Livro de uma Sogra*, s.XIX)

### *4.6. Siglo XX*

Los contextos del siglo XX están delimitados según cuatro grandes categorías, textos académicos, periodísticos, ficcionales y orales.

De los diez ejemplos de texto académico, dos tienen el significado 'vara grande', así que los descartamos a la hora de analizar los textos. Los demás van acompañados por *filho* o *herdeiro*.

(16) *Este casamento veio pôr termo ao longo conflito entre o monarca português e o monarca castelhano (…) e decidindo-se também que o usufruto do Algarve caberia a Afonso X, até que o primeiro filho* ***varão*** *de D. Afonso III (D. Dinis) completasse os sete anos de idade.* (*D. Beatriz*)

(17) *Desejando um herdeiro* ***varão****, Henrique tentou que o seu casamento fosse anulado*. (*Catarina de Aragão*)

Aparecen tan solo cuatro ocurrencias de texto periodístico registrados en el corpus. De estas, una es un nombre propio, otra es 'vara grande' y la tercera una cita de la Biblia. El único ejemplo válido es de una noticia deportiva y alude al sexo del descendiente de Pelé.

(18) *Agora, voltemos a Pelé e seu filho. Como em uma parábola bíblica de ingratidão filial, ou em um caso psicanalítico clássico de complexo de Édipo, o único filho* ***varão*** *de o mais terrível inimigo de goleiros que o mundo já viu resolveu ser, exatamente, goleiro.* (*Folha*, 1994)

La mayoría de las ocurrencias literarias apuntan hacia el significado 'sexo del niño'. En el primero de los ejemplos escogidos aparece en oposición con *donzela*, usado para indicar el sexo femenino de los descendientes. En el segundo fragmento se refiere al sexo del descendiente primogénito.

(19) *Sofia se encantou com o presente inesperado, o apelido importante, mas precisou aceitar a exigência do noivo de batizar os seus filhos,* ***varão*** *e donzela, igualmente, como estranho nome Bento.* (Abreu, Caio Fernando, *Onde Andará Dulce Veiga?*, 1990)

(20) *E Manuel António aquiesceu, muito porque pressentia em sua casa uma rede afectiva da qual queria libertar Afonso, e também porque concordava que esforço extra devia ser dedicado ao primogénito* ***varão****, e talvez sim,*

*talvez bom fosse educá-lo em colégio adequado, com disciplina (…)*. (Barreno, Maria Isabel, *O senhor das ilhas : romance*, 1994)

El resto de los ejemplos se usan con adjetivos con connotación positiva (*muito estimado*) o determinado por sintagmas preposicionales (*de tantos prodígios e de tantas virtudes*):

(21) *Pai de quatro filhos, homem temente a Deus, casado com a senhora Vitorina Pataqueira de Igaraúna. representava um* ***varão*** *muito* <u>*estimado*</u> *naquelas redondezas.* (Morais, Raimundo de, *Os Igaraunas*, 1938)

(22) ***Varão*** *de tantos prodígios e de tantas virtudes, santo Antônio também foi submetido às piores provações.* (Resende, Otto Lara, *O Braço Direito*, 1963)

### *4.7. Colocaciones frecuentes*

A continuación, vamos a analizar las colocaciones más frecuentes de *varão*. Su combinación más frecuente es con *filho*, para formar el sintagma *filho varão*, un significado muy frecuente y recurrente a lo largo de las épocas, el único que no tiene que ver con la edad adulta. En total hay 32 colocaciones con *filho*, de las cuales 18 en el siglo XX. Hay otras colocaciones que apuntan hacia el mismo significado, relacionado con la filiación. Así podemos citar a *primeiro* (9 documentaciones), *único* (6 documentaciones), *primogénito* (3 documentaciones) o *terceiro* (3 documentaciones) o *herdeiro* (3 documentaciones). La segunda combinación más frecuente es con *santo*, 21 ocurrencias, con un máximo de 11 documentaciones en el siglo XVII. Vinculados también al mundo de la religión lo son *apostólico* (10 casos), *padre* (9 casos) o *religioso* (4 casos). Las demás colocaciones frecuentes son adjetivos calificativos de significado positivo. Hay que mencionar a los que más aparecen: *forte* (10 documentaciones), insigne (9 documentaciones), *ilustre* (8 documentaciones), *sábio* (7 documentaciones), *douto* (6 documentaciones), *perfeito* (6 documentaciones), *justo* (6 documentaciones), *digno* (5 documentaciones), *nobre* (5 documentaciones). No por último cabe notar la frecuente asociación con el sustantivo *virtude* (7 documentaciones).

## 5. Conclusión

En este trabajo hemos comprobado que la voz analizada tiene un uso escasísimo a lo largo de todas las épocas, a pesar de ser una palabra muy antigua, presente incluso en latín. La palabra aparece casi siempre en contextos positivos, acompañada de diferentes adjetivos calificativos que contribuyen a resaltar su connotación positiva. Hay también bastantes ocurrencias con un significado diferente, es decir cuando se usa para indicar el sexo de los niños, un uso que es casi adjetivo.

En el portugués actual está casi desusado, permanece como arcaísmo en el texto literario. Su "fracaso" en imponerse como término específico de la estructura triádica *homem/ varão/mulher* se puede deber a la utilización casi exclusiva en contextos con connotación positiva.

## Referencias bibliográficas


*Corpus do Português: 45 million words, 1300s-1900s*, disponible en línea a http://www.corpusdoportugues.org [última consulta 15.04.2020].

Coseriu, Eugenio. 1977. Para una semántica diacrónica estructural. *Travaux de linguistique et de littérature (TraLiLi)*, II(1). 139–186. Trad. esp. en *Principios de semántica estructural*, Madrid: Gredos. 5–86.

DELL = Ernout, Alfred, Meillet, Antoine. 2001 [1932]. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris: Klincksieck.

DELP = Machado, José Pedro. 1977. *Dicionário etimólogico da língua portuguesa*, 5 vol. Lisboa: Libros Horizonte.

DLPC = Académia das Ciências de Lisboa. 2006. *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea*, 2 vol. Lisboa: Verbo.

Enăchescu, Mihai. 2011. *Varón* în perspectivă diacronică. In Cuniță, Alexandra & Florea, Flavia & Păunescu, Marina-Oltea (coord.), *Regards croisés sur le temps*, 182–189. Pitești: Paralela 45.

Enăchescu, Mihai. 2012. *'Homo'- 'Vir' – 'Mulier' en latín y en las lenguas románicas (español y rumano)*. București: ed. Universității din București.

Matei, Jana. 1999. *Semantica elementului lexical panromanic. Cuvinte selectate în toate vocabularele reprezentative romanice. Câmpul semantic „FAMILIA ELEMENTARĂ".* București: Universitatea din București (tesis doctoral inédita).

REW = Meyer Lübke, Wilhelm. 1911. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.

# Quando é que o primeiro se tornou segundo?

**Vlad DOBROIU**
*Universidade Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca*
*Universidade de Lisboa*

**Abstract.** The main purpose of this paper is to do a research on the notion of time in Portuguese, more exactly on the days of the week. In order to arrive to the expected outcomes, similarities amongst Romance languages (Portuguese, Romanian, French etc.) will be taken into account. Since the notion of time and the perspective that people have on it may vary from one region or country to another, in this case Galicia and Portugal, certain socio-cultural facts will be compared and discussed for a deeper analysis of this topic. The research focuses on the medieval period and on the figure of Bishop Martin of Braga, who did not tolerate the worship of ancient pagan gods.

**Keywords:** Portuguese language, days of the week, Middle Ages, Martin of Braga.

Uma grande parte do léxico latino permaneceu nas línguas românicas, incluindo os dias da semana, salvo no português (e no galego), onde é necessário usar os números ordinais. As diferentes formas de escrever os dias da semana no galego atual[1] demonstram que, nesta língua, essas formas não estão (mais) tão bem estabelecidas como no português, observação feita também por José Pedro Machado (1987-III: 31):

> nos nomes de cinco dos dias da semana, usa-se [no português], como é sabido, um adjetivo numeral ordinal a concordar com o voc. *feira*, por

[1] Em galego, os dias da semana são os seguintes: *luns/ segunda feira, martes/ terza feira, mércores/ corta feira, xoves/ quinta feira, venres/ sexta feira, sábado* e *domingo*.

motivo ainda não completamente esclarecido e ainda menos provado, se bem que tenha já merecido alguns estudos.

Uma das questões mais evidentes que pode surgir neste momento é a seguinte: o que é que significa *feira* e qual é a etimologia do *sábado* e do *domingo*? É preciso pormos em relevo que só os dias do fim da semana são semelhantes no português e nas outras línguas românicas. Assim, consultando o *Dicionário etimológico da língua portuguesa* de Machado (1987-III: 31), descobrimos que a palavra *feira* vem do latim *fĕrĭa*.

O autor acrescenta que a forma de singular era geralmente pouco usada e que normalmente se preferiu a forma de plural, isto é, *feriae*. O sentido deste termo era *dia de descanso*. No latim vulgar, significava também *mercado*, *feira*. Machado (1987) contínua as explicações sobre esta palavra afirmando que a modificação semântica do *dia de descanso* ao *dia de mercado* é devido ao facto de que os dias de festas religiosas eram dias de paz e eram frequentemente aproveitados para fazer comércio. Neste sentido, se houvesse lutas, os cristãos paravam-nas para celebrar os dias de festa.

Quantos aos dias de *sábado* e de *domingo*, Machado afirma que a palavra *domingo* vem do latim *domĭnĭcu-*, que significava «serviço divino do domingo; sacrifício (no sentido cristão), a Eucaristia; igreja, basílica» (1987: 356). O autor releva que o sentido desta palavra variou no espaço da Romãnia ocidental:

> na Hispânia este voc. lat. acabou por tomar o sentido de "(dia) consagrado ao Senhor"; noutras regiões (como a Itália e a Gália) preferiu-se *dominica (dies)*, "o Dia do Senhor" (Machado 1987: 356).

Segundo o mesmo autor, o dia de *sábado* vem do latim *sabbătu-*. Parece-nos essencial precisar que esta palavra tem, de facto, uma origem hebraica e que ela entrou no português pelo latim que, por sua vez, a recebeu por via do grego *sábbaton*. Para os Judeus, o dia de descanso não é o domingo, mas sim o sábado (Machado 1987-V: 129).

No português, o primeiro dia útil da semana não se chama *a primeira-feira*, como seria de esperar, mas chama-se *a segunda-feira*. O que significaria, na perceção coletiva, que a semana não começa na segunda-feira, porque a segunda-feira é *o segundo dia* da semana. Se a semana não começa na segunda-feira, então deve, logicamente, começar no domingo. Contudo,

numa perspetiva cristã atual, o domingo é o dia de descanso, ou seja, o último dia da semana. Assim, chegamos a duas questões importantes: porque é que no português a semana começa por domingo? Será que o domingo não foi desde sempre um dia de descanso, mas sim um dia útil? Nesse caso, haveria uma contradição com a ideologia cristã atual.

No *Antigo Testamento* da *Bíblia Sagrada* (edição 1993), mais concretamente no livro do *Génesis*, é descrita a criação do mundo por cada dia. Depois de fazer o céu e a terra, Deus descansou no sétimo dia:

> E Deus acabou no sétimo dia a obra que tinha feito; e descansou no sétimo dia de toda a obra que tinha feito. (Génesis: 2:2). E abençoou o dia sétimo, e o santificou, porque nele tinha cessado de toda a sua obra, que tinha criado e feito (Génesis: 2:3).

A mesma ideia é dita noutras *Bíblias*, tal como a *Bíblia de Jerusalém* (1991) e o *Bibliorum Sacrorum* (1986). Mas, no fim, como é que devemos contar os dias? A resposta a esta questão está também na *Bíblia Sagrada*, *Êxodo*, 20:8:

> Recorda-te do dia de sábado, para o consagrares ao Senhor. Podes trabalhar durante seis dias, para fazeres tudo o que precisares. Mas o sétimo dia é dia de descanso, consagrado ao Senhor, teu Deus. Nesse dia, não faças trabalho nenhum, nem tu nem os teus filhos nem os teus servos nem os teus animais nem o estrangeiro que viver na tua terra. Porque, durante os seis dias, o Senhor fez o céu, a terra, o mar e tudo o que há neles, mas descansou no sétimo dia. Por isso, o Senhor abençoou o dia de sábado e declarou que aquele dia era sagrado.

Assim, com estas informações todas, podem responder às duas questões anteriores: no português, a semana poderia começar no domingo porque no *Antigo Testamento* está escrito que o sétimo dia, o dia de descanso, é o sábado. Todavia, é preciso dizermos que os tradutores destas *Bíblias* acrescentam algumas notas importantes sobre o que significa *o dia sétimo*. Por exemplo, na *Bíblia de Jerusalém* (1991: 33), é mencionado numa nota de rodapé, nota (q), no livro do *Génesis* que o sábado é "uma instituição divina", dado que Deus descansou neste dia. Os tradutores que trabalharam sob a direção da École Biblique de Jerusalém fizeram um outro comentário pertinente para a nossa pesquisa:

> A instituição do sábado é muito antiga, mas a sua observância tornou-se especialmente importante a partir do Exílio e veio a ser um sinal do

> Judaísmo [...]. O espírito legalista transformou a alegria deste dia em um constrangimento, do qual Jesus libertou os seus discípulos (1991: 135).

Se o sábado é o último dia da semana, então o domingo não pode ser senão o primeiro dia. Se as regras do *Antigo Testamento* foram verdadeiramente o motivo pelo qual foi tomada a decisão de chamar à *segunda-feira* o dia depois do domingo, eis o que tentamos verificar mais adiante[2]; e, contudo, quando e por que razão foi tomada a decisão de chamar em português os dias da semana de uma maneira diferente das outras línguas românicas?

Teyssier (1987) afirma que antes do século XIII houve um processo de criação vocabular muito importante de palavras eruditas ou semieruditasm no Norte da Península Ibérica. Uma grande parte dessas palavras pertenceram principalmente ao vocabulário religioso. Nota-se que mesmo na explicação dada por Teyssier, a ordem dos dias da semana começa com o domingo, que é considerado o primeiro dia da semana:

> foi também a Igreja, não resta dúvida, que impôs, em data muito antiga [antes dos primeiros textos escritos em galego-português], a terminologia cristã dos dias da semana: *domingo*, *segunda-feira*, *terça-feira*, *quarta-feira*, *quinta-feira*, *sexta-feira*, *sábado* (1987: 20).

No galego, usa-se tanto os números ordinais como os termos oriundos dos nomes de deuses para falar dos dias da semana. Seria possível então pressupor que a Igreja tomou a decisão de mudar os nomes de dias da semana num período quando o português se separava do galego-português? Isto deveria acontecer hipoteticamente não antes do século XII, quando Afonso I se quis tornar independente do rei de Castela e de Leão, o seu primo Afonso VII, e lutou com ele na batalha de São Mamede, em 1128. Para melhor contextualizarmos esta hipótese, devemos precisar que se falava galego-português na zona Noroeste da Península no século XII e que se falavam dialetos moçárabes nas regiões meridionais e do Sul do território atual de Portugal:

> E, finalmente, Afonso III, em 1255, instala-se em Lisboa [...] Durante todo esse período [desde 1128], a língua galego-portuguesa, nascida no

---

[2] É importante frisarmos que, antes do calendário juliano ter entrado em vigor, a República Romana usava uma *semana de mercado* de oito dias (Lopes 2012: 111).

> Norte, vai-se espalhar pelas regiões meridionais, que até então falavam dialetos moçárabes (Teyssier 1987: 22).

Respondendo à questão anterior, sim, à primeira vista, seria possível pressupor que a decisão da Igreja de mudar os nomes dos dias da semana poderia ter sido tomada entre os séculos XII (após a batalha de São Mamede, em 1128, e a independência de facto de Portugal do rei de Castela e de Leão) e XIII (antes dos primeiros textos escritos em galego-português, cf. Teyssier). No entanto, a situação torna-se mais complexa do que parece ser porque essa decisão foi tomada, na realidade, muito antes dos séculos XII-XIII.

Fletcher (1999: 257) afirma que a ideia de mudar os nomes dos dias da semana na Galécia pertence, oficialmente, ao bispo Martinho de Braga[3] e que esta foi partilhada através de um sermão, *De Correctione Rusticorum*. Este evento aconteceu séculos antes de Afonso I se tornar independente do rei de Castela e de Leão, mais concretamente no século VI. Isto significaria que os falantes da região do Norte de Minho deveriam ter usado antes de 1128, eles também, tal como os falantes dentre o Minho e o Douro, os numerais ordinais para os dias da semana. Mas hoje eles usam também os termos oriundos dos nomes de deuses antigos. Será que os Galegos do Norte de Minho ainda usam os termos de origem pagã por causa da influência dos outros povos próximos da Galécia?

Num artigo sobre a idolatria dos rústicos e os símbolos da fé na alta Idade Média, José Francisco Meirinhos (2006) explica detalhadamente o contexto da aparição do sermão de Martinho de Braga. Segundo este investigador, os sermões do bispo de Dume eram geralmente orientados por um claro sentido moralista. Visto que, no século VI, numerosas pessoas ainda rezavam aos deuses pagãos, o prelado que administrava a arquidiocese braguesa escreve, no latim popular, a Polémio, bispo de Astorga, uma carta para lhe explicar como valorizar as práticas cristãs em detrimento das pagãs. Assim, tentou-se substituir as superstições *dos rústicos* pelos símbolos justificados a partir de uma perspetiva cristã.

No Noroeste da Península Ibérica, numa zona quase periférica do Império romano, *os rústicos* continuaram a crer em diferentes antigas crenças.

---

[3] Neste artigo, usamos os cognomes Martinho de Braga, Martinho de Dume, S. Martinho de Dume, S. Martinho de Braga, bispo de Dume e bispo Martinho de Braga, para nos referirmos à mesma pessoa.

Meirinhos comenta o sermão de Martinho de Braga e diz que a intenção do prelado do VI século não foi de destruir o sistema de valores *dos rústicos*, mas sim de o reorientar, com enfoque na crença cristã:

> A estratégia de Martinho não é destruir a religiosidade popular, é mostrar que ela está mal orientada, que é uma submissão a certos e falsos ídolos, devendo sim submeter-se a verdadeiros símbolos. Por isso insiste na apropriação cristã da crença, dando outro sentido à vida humana, quer ao nível do quotidiano (divisão e ritmo do tempo, designação dos dias) (Meirinhos 2006: 398).

Seguindo as linhas de investigação deste autor, devemos regressar a textos muito mais antigos do que pensámos no início desta pesquisa. Para melhor compreendermos a situação socio-histórica na qual ocorreu a redesignação dos nomes de dias da semana, impõe-se uma maior orientação da nossa atenção ao século VI. Nesta época, a Igreja teve um papel importantíssimo na organização das atividades sociais.

Quando analisamos o impacto da religião no dia-a-dia, é importante lembrarmo-nos do facto de que umas das tarefas essenciais dos clérigos foi, e se calhar ainda é, controlar a vida pública (e íntima) dos crentes. Falando dos deuses da Antiguidade dos romanos, Maria Manuela Alves Dias afirma que devemos prestar uma atenção especial às religiões antigas:

> [é preciso] pensar nas religiões antigas como religiões não reveladas, ou seja um sistema religioso programaticamente desenvolvido para o controlo social e político dos estratos superiores, médios e inferiores das comunidades, locais ou regionais (2002: 93).

Colaborando com Maria João V. Branco, Aires A. Nascimento traduziu e editou em 1997 *De Correctione Rusticorum* de Martinho de Braga num livro que se intitula *Instrução pastoral sobre superstições populares*. Neste volume, é possível consultar, em português e na versão original, o sermão de Martinho de Braga sobre o culto de outros deuses.

> Que loucura é, pois, essa que um homem baptizado na fé de Cristo não cultua o dia de domingo, em que Cristo ressuscitou, e afirma cultuar o dia de Júpiter, de Mercúrio, de Vénus e de Saturno, que não são senhores de qualquer dia, antes foram adúlteros, magos e iníquos e morreram com má reputação na sua pátria? Pelo contrário, como dissemos, sob o disfarce desses nomes é prestada honra e veneração a demónios, por homens estultos (1997: 103).

Nascimento (1997: 16) explica no estudo introdutório ao sermão de Martinho de Braga que a maioria dos historiadores aceita como plausível a ideia de que o bispo era da Panónia, isto é, de uma região da Europa central. Em meados do século VI, Martinho chegou à região bracarense e conseguiu converter os Suevos ao catolicismo.

De facto, na maioria dos materiais que lemos, a chegada de Martinho na Península Ibérica não é muito bem explicada. Além disso, a viagem do jovem Martinho na Terra Santa e a sua vida de monge alí são apenas mencionadas. A propósito da sua viagem na Terra Santa, Soares (1997) cita numa nota de rodapé um fragmento de Fray Justo Perez de Urbel, tirado do primeiro volume do livro *Los Monjes Españoles en la Edad Media*:

> De las regiones del Danubio, Martín había salido para Tierra Santa; de Tierra Santa pasó a Roma, y de alli – *ex parte Quiritis*[4] vino a Galicia, después de haber visitado em Francia el sepulcro de su compatriota, en cuya basilica se leían unos versos hechos por él. Éste es el itinerario probable que seguió el Apóstol de los Suevos (Soares 1997: 148).

Durante o II Concílio de Braga, que teve lugar em 572, o bispo Martinho de Braga, na presença de onze outros bispos (Nitigis, Remisol, Andreas, Lucetius, Adoricus, Witimer, Sardenarius, Viator, Anila, Polimius e Mahiloc), pôs em relevo a importância de se focarem mais sobre os traços culturais e religiosos do cristianismo em detrimento das práticas locais pagãs. Falou também da heresia e do comportamento que os religiosos devem adotar: por exemplo, estes não devem pedir nenhum honorário pelos ensinamentos cristãos (Vives 1963: 82). Entre outras regras a seguir, os clérigos não devem sequer faltar aos domingos da igreja (Vives 1963: 101). Nessa altura, Martinho de Braga promulga a interdição de celebrar a lua e os outros corpos celestes:

> *LXXII. No sea lícito a los cristianos guardar las tradiciones de los gentiles o guiarse por el curso de la luna o las estrellas.*

[4] Encontrámos um sintagma similar que pertenceria a Venância Fortunato no livro de Soares. Este último traduz *veniens e parte Quiritis* como «vindo das bandas de Roma» (1997: 257). Da Silva (1999-I: 133) confirma este sentido da palavra *Quiritis* (isto é, habitante de Roma), embora afirme que Martinho de Braga podia ser só oriundo da Panónia, mas que terá crescido com formação romana.

> No está permitido a los cristianos el conservar las tradiciones de los gentiles ni festejarlas, ni tampoco tomar en cuenta los elementos, o el curso dela luna, o de las estrellas, o la vana falacia de los astros, para la construcción de su casa, o para la siembra o plantación de árboles, o para la celebración del matrimonio, pues está escrito: "Todo lo que hacéis, sea de palabra, sea de obra, hacedlo en nombre de nuestro Señor Jesucristo dando gracias a Dios" (Vives 1963: 103).

É importante frisarmos que o volume *Concilios visigóticos e hispano-romanos* editado por José Vives foi publicado com censura eclesiástica. Numa perspetiva ortodoxa e católica atual, o dia de descanso é o domingo, que é considerado, em geral, como o sétimo dia da semana. Um motivo plausível da mudança do dia de descanso seria que as leis cerimoniais mudaram desde que Cristo nasceu (num domingo). Assim, os cristãos devem celebrar este dia e não o sábado. De facto, os próprios apóstolos celebraram o domingo. Na *Bíblia Sagrada* (Edição 1993), no *Novo Testamento* (nos *Atos dos Apóstolos* 20:7), menciona-se que se reuniram no sábado à tarde para uma refeição em comum:

> No sábado à tarde, reunimo-nos para a refeição em comum. Paulo, que devia partir no dia seguinte, falou aos crentes e prolongou a pregação até à meia-noite.

É preciso, enfim, explicar um pormenor que os tradutores da mesma *Bíblia Sagrada* mencionam numa nota de rodapé, nota (i), aos *Atos dos Apóstolos,* isto é, o domingo cristão começava no sábado à tarde, tal como o sábado judaico começava na sexta-feira à tarde.

Em conclusão, para respondermos à questão do título (quando é que o primeiro dia útil da semana recebeu o nome de *segunda-feira*?) devemos recorrer a textos do século VI. Os povos do Noroeste da Península Ibérica tiveram uma religiosidade indígena muito viva nesta época. Para valorizar as práticas cristãs em detrimento das pagãs, Martinho de Braga propôs a mudança dos nomes dos dias da semana.

As razões pelas quais uma tal mudança foi necessária são explicadas na carta do bispo de Dume enviada a Polémio, bispo de Astorga. Nesta carta, Martinho de Braga justifica também a necessidade de mudar a maneira de

se referir aos meses do ano. Todavia, esta proposta não tinha tido um impacto tão grande como a sua ideia de mudar os nomes dos dias da semana.

Quais foram os motivos para recusar a reorganização dos meses do calendário naquela altura? Esta questão poderia representar o pretexto para uma nova pesquisa quanto à divulgação do cristianismo na Galiza.

## Bibliografia

### Bíblias

*A Bíblia Sagrada*. 1984. S. Paulo: Edições Paulinas.

*Bibliorum Sacrorum*. 1986. Vaticano: Libreria Editrice Vaticana.

*A Bíblia de Jerusalém*. 1991. S. Paulo: Edições Paulinas.

*A Bíblia*. 1992. Vigo: As Ediciónes do Adro.

*A Bíblia Sagrada*. 1993. Lisboa: Edição da Difusora Bíblica.

### Outros livros

Branco, Maria João V. & Nascimento Aires A. (eds). 1997. Martinho de Braga, *De Correctione Rusticorum*. Lisboa: Edição Cosmos.

Dias, Maria Manuela Alves. 2002. A religião romana e a Lusitânia: uma perspectiva geral. In Raposo, Luís (coord.), *Religiões da Lusitânia*, 93–96. Lisboa: Museu Nacional de Arqueologia.

Fletcher, Richard. 1999. *The Barbarian Conversion. From Paganism to Christianity*. Berkeley: University of California Press.

Lopes, Maria Do Céu Baptista. 2012. O Calendário Atual. História, algoritmos e observações. *Millenium* 43. 107–125.

Machado, José Pedro. 1987. *Dicionário etimológico da língua portuguesa*. Lisboa: Livros Horizonte.

Mattoso, José. 1982. S. Martinho de Dume e as correntes monásticas da sua época. In *No XIV centenário de S. Martinho de Dume* 28, 341–352. Lisboa: Academia Portuguesa da História.

Meirinhos, José Francisco. 2006. Martinho de Braga e a compreensão da natureza na alta Idade Média (séc. VI): símbolos da fé contra a idolatria dos rústicos. In *Estudos em homenagem ao Professor Doutor José Marques*, 395–414. Porto: Ed. da Faculdade de Letras da Universidade do Porto.

(da) Silva, Lúcio Craveiro. 1999. S. Martinho de Dume. In Calafate, Pedro (dir.) *História do pensamento filosófico português*, 131–140 Lisboa: Edição Caminho.

Soares, Luís Ribeiro. 1982. S. Bento visto de Dume. In *No XIV centenário de S. Martinho de Dume* 28, 371–388. Lisboa: Academia Portuguesa da História.

Soares, Luís Ribeiro. 1997. *A linhagem cultural de S. Martinho de Dume*. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda.

Teyssier, Paul. 1987. *História da língua portuguesa*. Lisboa: Sá da Costa Editora.

Vives, José (ed). 1963. *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Madrid: Instituto Enrique Flórez.

# TEXTES ET DISCOURS

# Prima emersione di un testo volgare romanzo. L'*Indovinello veronese*

**Pietro TRIFONE**
*Università di Roma "Tor Vergata"*

**Abstract.** The alleged "delay" of the emergence of the vernacular in Italy would even be transformed into "anticipation" if the suggestive verbal game known as *Veronese Riddle* were recognized as the oldest document of the written use of a Romance language: a debated primacy, which, moreover, has been attributed to it by authoritative scholars such as Pio Rajna, Aurelio Roncaglia or Alberto Vàrvaro, and which could in fact be credited to it taking into account the same undeniable linguistic singularity of the text.

**Keywords:** *Veronese Riddle*; Vulgar Latin; Italo-Romance vernacular; Tobler-Mussafia law.

## 1. Ritardo o anticipo del volgare italiano?

Il presunto "ritardo" dell'emersione del volgare in Italia si tramuterebbe addirittura in "anticipo" se al suggestivo giochetto verbale noto come *Indovinello veronese* fosse riconosciuto il titolo di più antico documento dell'uso scritto di una lingua romanza: un primato discusso, che peraltro gli è stato attribuito da studiosi autorevoli come Rajna (1928: 291), Roncaglia (2006: 147-148) o Vàrvaro (1995: 150), e che potrebbe in effetti essergli accreditato – come vedremo – tenendo conto della stessa incontestabile singolarità linguistica del testo.

## 2. Antica enigmistica in volgare

In un codice del secolo VIII scritto in Spagna e giunto avventurosamente nella Biblioteca Capitolare di Verona si legge un "orazionale mozarabico",

cioè una raccolta di preghiere ad uso dei Mozarabi, i cristiani spagnoli esposti all'influenza culturale e linguistica dei dominatori musulmani. Nei decenni finali dello stesso secolo VIII, o al più tardi verso l'inizio del IX, un italiano di origine settentrionale, probabilmente un veronese, inserisce nel margine superiore di un foglio il testo di un indovinello, seguito da una rituale formula di ringraziamento. Recenti perizie paleografiche attribuiscono l'*Indovinello* e la formula sottostante a due mani diverse; inoltre datano queste scritture agli anni '60-'80 dell'VIII secolo, oltre cinquant'anni prima dei Giuramenti di Strasburgo (Petrucci & Romeo 1998: 13-30). La velata allusione che si chiede di cogliere scaturisce dal parallelo metaforico, antico e diffuso nell'enigmistica medievale, tra l'aratura e la scrittura:

> + *se pareba boves alba pratalia araba et albo versorio teneba et negro semen seminaba.*
>
> + *gratias tibi agimus omnipotens sempiterne Deus.*

Una lettura del testo largamente accolta è quella di Angelo Monteverdi, che vi scorge, introducendo impercettibili ritocchi, una coppia di versi corrispondenti a tipi diffusi nella poesia tardo-latina; per la precisione, potrebbe trattarsi di esametri ritmici caudati (Castellani 1976: 17):

> *Se pareba boves, alba pratalia araba,*
>
> *albo versorio teneba, negro semen seminaba.*

Le difficoltà interpretative si concentrano soprattutto nella frase iniziale *Se pareba boves*, su cui si è molto dibattuto, avanzando anche proposte di intervento sul testo (Castellani 1976; Castellani Pollidori 1997; De Angelis 2003; Lazzerini 2010)[1]. Le soluzioni dell'enigma che hanno riscosso i maggiori consensi – sia pure con ulteriori specificazioni e persistenti incertezze – sono da un lato "lo scrittore", dall'altro "la mano che scrive" o "le dita della mano che scrive". Nel primo caso *pareba* sarebbe una variante di *paraba(t)* 'spingeva avanti (i buoi)', formatasi per un tipico metaplasmo di coniugazione di cui si hanno riscontri anche in area veneta; e va sottolineato che l'intera locuzione *parar i bò* è attestata proprio in questa accezione nella stessa Verona. L'*Indovinello* andrebbe quindi sciolto così:

---

[1] A questi lavori rinvio anche per dettagliati ragguagli sull'ampia bibliografia precedente.

> il contadino [= lo scrittore] spingeva avanti a sé i buoi [= le dita], arava un prato bianco [= il foglio], reggeva un aratro bianco [= la penna d'oca] e seminava un seme nero [= l'inchiostro].

Nel secondo caso *pareba* muoverebbe invece da *parere* 'apparire, somigliare' e la frase vorrebbe dire all'incirca "[la mano che scrive] somigliava a buoi", o qualcosa di analogo riferito alle dita/buoi; mentre la parte successiva non muterebbe sostanzialmente di significato.

## 3. Un gioco verbale di matrice colta

Sembra che il copista abbia voluto concedersi un breve momento ludico sfruttando l'equivoco tra il suo lavoro e un altro di livello sociale molto diverso. Tutto, dal latino della successiva formula alle accennate cognizioni metriche, depone a favore di un contesto colto dell'operazione, e quindi di un volontario abbassamento del registro linguistico da parte di un estensore esperto, che allude in modo scherzoso, con ogni probabilità nell'intervallo 'tecnico' di una prova di penna, a un'attività da lui svolta abitualmente come la scrittura. Se non si vuole quindi vedere nell'*Indovinello* un testo prettamente volgare, occorre tuttavia riconoscervi almeno un tipo di lingua volgareggiante "riprodotta", espressione cioè non di popolarità spontanea né di inadeguatezza stilistica, ma di una ricerca mimetica che si direbbe intenzionale. Naturalmente non è facile dire con certezza se si tratta di latino rustico, di semivolgare o di un vero e proprio debutto del volgare. Arrigo Castellani, pur negando quest'ultima ipotesi, arrivava a considerare il testo come una sorta di precocissimo esempio di letteratura dialettale riflessa:

> Chi ha vergato l'indovinello ha introdotto coscientemente, in un modello che probabilmente gli preesisteva, dei volgarismi, anzi dei rusticismi. Parla d'un "rustico", d'un "bifolco", e si diverte a fargli il verso; ciò che ne risulta potrebbe quasi esser considerato un testo di letteratura dialettale riflessa. (Castellani 1976: 28)

Non c'è dubbio, tuttavia, che la letteratura dialettale riflessa (proprio in quanto "riflessa", cioè non genuinamente popolare) sia un fenomeno ben diverso dalla comparsa accidentale di dialettalismi in un testo italiano, come pure di volgarismi campagnoli all'interno di un testo latino: il suo attuarsi presuppone infatti la consapevolezza dell'esistenza di un'opposizione tra

due sistemi linguistici distinti, e la deliberata scelta di adottare quello normalmente interdetto al codice scritto. Naturalmente le parole di Castellani non vanno prese alla lettera, perché nell'ultima fase di transizione tra il latino e le lingue romanze, quando di letteratura dialettale in senso stretto non può ancora parlarsi, l'unica distinzione possibile è quella tra uso consapevole o inconsapevole delle nuove varietà volgari.

## 4. I caratteri linguistici del testo

Tratti fonomorfologici marcati in senso volgare sono la *e* tonica di *negro* (lat. NIGRUM), le desinenze *-a* per -AT (*pareba*, *araba*, *teneba*, *seminaba*) e *-o* per -UM (*albo*, *versorio* e di nuovo *negro*), la forma *se* in luogo di *sibi*. Alcuni latinismi, come la *b* di *pareba* e delle altre forme verbali, potrebbero essere puramente grafici, data la frequente lettura volgareggiante di forme, parole o interi brani scritti in latino. Neppure per *boves* è necessario ipotizzare un latinismo, visto che la *-s* finale si è conservata a lungo nei dialetti dell'area. Nel lessico è notevole *versorio* per 'aratro', che ha un significativo riscontro nel *versór* del dialetto veronese, sebbene nell'*Indovinello* il vocabolo si mostri in una veste più colta; resta il fatto che il latino classico designava l'attrezzo con il vocabolo *aratrum*, riservando *versorium* a una parte specifica dell'attrezzo, il vomere. Sotto il profilo lessicale anche *pratalia* 'prato, campo' è un volgarismo; probabilmente si tratta di un femminile singolare, come suggerisce la corrispondenza con la pur desueta e rara parola italiana *prataglia*. Si è già detto della relazione con i dialetti veneti della forma *pareva*, se riconducibile a *paraba(t)* 'spingeva avanti (i buoi)'.

Sembra invece probabile la natura di latinismo di *semen* 'seme', come pure della *i* di *seminaba*, anziché *semenaba* con l'atteso passaggio di Ĭ a *e*; stesso discorso per la *t* di *pratalia*, anziché *pradalia* con la tipica sonorizzazione settentrionale della dentale intervocalica. A un'altezza cronologica così elevata, l'assenza di articoli e la violazione della legge Tobler-Mussafia – che all'inizio di frase prevede l'enclisi pronominale: *parebase boves*, con *se* posposto al verbo, invece di *se pareba boves* – non bastano a certificare un'effettiva prevalenza del latino sul volgare. Migliorini ipotizza che i due tratti innovativi appena ricordati, gli articoli e il divieto del clitico iniziale, «il volgare non li avesse ancora acquisiti» compiutamente (Migliorini 1978:

64); mentre secondo Roncaglia non si può escludere che alcuni tratti conservativi fossero in realtà ancora di uso corrente, data la difficoltà di stabilire sulla base della documentazione disponibile se

> l'evoluzione avesse davvero consolidato esiti tali da conferire a tratti conservativi un significativo valore differenziale rispetto all'uso corrente. (Roncaglia 1993: 51)

Tuttavia è bene distinguere il primo fenomeno dal secondo. L'articolo determinativo non sembra indispensabile prima di *boves*, che potrebbe essere un plurale indeterminato ('spingeva buoi, dei buoi'), e tanto meno prima del singolare di valore collettivo *semen*. Rimane *alba pratalia*, ma in questo caso sarebbe omesso un articolo indeterminativo, cioè un elemento che ha conosciuto uno sviluppo più lento dell'articolo indeterminativo e, in generale, un'applicazione relativamente ridotta nelle lingue romanze antiche (Hilty 2001: 78). Del resto l'articolo mancherà anche in documenti di sicuro carattere volgare come i Giuramenti di Strasburgo e i Placiti capuani. Invece il divieto di cominciare la frase con il pronome atono vigeva già in latino, sicché in *se pareba boves* si avrebbe un ordine delle parole né latino né volgare, tale quindi "da interrompere la continuità in diacronia tra due strutture pressoché identiche" (De Angelis 2003: 114) nei due diversi sistemi linguistici interessati. Lo stesso De Angelis (2003) ricorda a questo proposito le notevoli analogie tra la legge Tobler-Mussafia e la legge Wackernagel, in base alla quale in latino i clitici occupano di preferenza la seconda posizione, e comunque non possono trovarsi all'inizio della frase.

Per quanto opportuna e fondata, questa osservazione non dimostra affatto l'impossibilità di un enunciato come *se pareba boves*, che potrebbe spiegarsi semplicemente con le comprensibili incertezze della competenza linguistica e dell'analisi metalinguistica dello scrivente; incertezze dalle quali può essere scaturita anche la volontà di marcare un contrassegno non reale, ma solo presunto del volgare: appunto l'indebito *se* in avvio di frase, erroneamente ritenuto un tratto differenziale rispetto al latino. D'altra parte letture come quella proposta dallo stesso De Angelis *separeba boves* 'separava i buoi' (con *separeba* < SEPARABAT, anche qui per un metaplasmo di coniugazione) alludono a un'attività dell'aratore tutto sommato marginale, e comunque di rilevanza molto minore rispetto alla ben più individuante conduzione degli stessi buoi, che nel caso specifico sarebbe chiamata in causa

direttamente attraverso l'impiego di una locuzione caratteristica del dialetto locale come *parar i bò*.

## 5. Un indizio di ipercaratterizzazione linguistica

In un certo senso, quel pronome atono iniziale, proprio in quanto né latino né volgare, potrebbe essere un significativo indizio della natura sperimentale di un manufatto inconsueto quale indubbiamente è l'*Indovinello veronese*: del resto l'ipercaratterizzazione, l'ipercorrettismo e anche quello che si potrebbe definire "iperscorrettismo" sono fenomeni frequenti nelle produzioni di chi si sforza di imitare una lingua diversa dalla propria. In casi del genere normalizzare, assoggettare a regole prestabilite o a una disciplina coerente l'irregolare e l'indisciplinato, è sempre una pratica insidiosa. La considerazione può valere anche per le proposte più stimolanti. Lucia Lazzerini (2010), per esempio, pensa a una lettura inesatta del copista, che avrebbe scambiato una *v*, nella numerazione romana equivalente a 5 (*quinque*), con un *signum crucis* iniziale (+), data la relativa somiglianza tra le due antiche notazioni. Accogliendo la conseguente integrazione (*quinque se pareba boves*), il clitico *se* non sarebbe più in prima posizione, con riflessi positivi anche sulla struttura metrica del testo. Inoltre si avrebbe fin dalla frase d'esordio un *adynaton*, cioè un elemento inverosimile o paradossale: il numero dei buoi risulterebbe infatti palesemente esagerato, così come il prato è bianco anziché verde, e via dicendo. La brillante congettura è sostenuta da apprezzabili testimonianze letterarie del nesso "cinque buoi/cinque dita", ma non da eventuali riscontri del supposto equivoco interpretativo nell'opera di altri copisti; e non è privo di rischi immaginare che uno scrivente di notevole perizia[2] abbia scambiato il simbolo grafico della croce lettera per la lettera *v*, di forma tutt'altro che identica. All'inevitabile dubbio sulla reale presenza dello svarione si aggiunge una possibile riserva sull'effettiva necessità dell'emendamento, tenendo conto dei caratteri linguistici e compositivi del testo, che non mira certo a perseguire l'irreprensibilità formale, ma cerca semmai di liberarsi dal suo stretto cappio.

D'altra parte nulla vieta di pensare che il copista, in un attimo di distrazione o per un *lapsus memoriae*, abbia scritto *se pareba boves* in luogo di

---

[2] Su questo importante requisito insistono autorevolmente Petrucci & Romeo (1998).

*boves se pareba*, e che appunto quest'ultima fosse invece l'autentica formula d'avvio dell'*Indovinello*. L'ipotesi, già affacciata senza troppa fortuna in passato, merita maggiore considerazione, perché presenta il duplice vantaggio di eliminare l'inatteso *se* iniziale e, insieme, di perfezionare la simmetria strutturale e ritmica di *pareba* con i tre verbi successivi: infatti anche *araba*, *teneba*, e *seminaba* sono posti tutti in fondo alle rispettive proposizioni. Anche in questo caso, tuttavia, l'erroneo *se* iniziale andrebbe conservato, come segnale di una consapevole deviazione dal latino del copista, oltre che di una sua inconsapevole deviazione dal volgare, dovuta alla stessa difficoltà di muoversi su un terreno insicuro e scivoloso.

## 6. Un idioma alternativo al latino

Considerando la novità dell'operazione, oltre che la sua evidente occasionalità, si può capire qualche dislivello della resa linguistica, soprattutto alla luce della scarsa compattezza del quadro di riferimento. In altri termini, è certamente legittimo distinguere sul piano generale i tratti innovativi del *continuum* linguistico dai tratti conservativi; ma poiché siamo in un'epoca nella quale il volgare scritto quasi non sussiste, l'inventario dei tratti innovativi risulta inevitabilmente lacunoso e precario, mentre i tratti conservativi tendono a mantenere le posizioni già occupate in molteplici circostanze comunicative. Perciò un testo come l'*Indovinello* rivela non tanto la mancanza di autonomia funzionale della varietà linguistica rappresentata, quanto piuttosto gli inevitabili limiti della sua stabilità strutturale, insieme con un'implicita svalutazione della sua identità culturale; ma proprio questo innegabile sottinteso riduttivo conferma che l'ignoto estensore non intendeva scrivere propriamente in latino, lingua che gli apparteneva e gli era congeniale, ma in un modo di esprimersi diverso percepito come "volgare" (nel senso di grossolano).

Anche se la successiva frase latina *gratias tibi agimus omnipotens sempiterne Deus* 'ti rendiamo grazie, Dio onnipotente e sempiterno' appartenesse, come sembra, a una mano diversa, la situazione non cambierebbe in modo sostanziale, data la natura colta del testo. La coscienza di usare una varietà linguistica non coincidente con il latino è assicurata dal fatto che lo scrivente è «un professionista della penna» di alto livello

(Signorini 2009: 266), la cui stessa maestria grafica fa escludere l'incapacità di distinguere il carattere alternativo delle sue scelte rispetto ai modelli canonici di lingua scritta a lui perfettamente noti.

I dati disponibili non permettono di risolvere con assoluta sicurezza il dilemma sull'effettiva idoneità dello scriba a riconoscere nel breve componimento una nuova varietà linguistica o sulla sua tendenza a percepirne piuttosto i tratti caratteristici nei termini di un registro emergente del latino. Le considerazioni svolte finora, e in particolare la natura colta del testo, inducono nel complesso a propendere per un'incipiente presa di coscienza della nascita di un idioma alternativo o, quanto meno, non perfettamente assimilabile al latino.

## Bibliografia


Castellani, Arrigo. 1976. *I più antichi testi italiani*. Bologna: Pàtron.

Castellani Pollidori, Ornella. 1997. Per una pausa di riflessione sull'Indovinello veronese, *Studi linguistici italiani* 23. 153–179 (ulteriormente pubblicato in Castellani Pollidori, Ornella. 2004. *In riva al fiume della lingua. Studi di linguistica e di filologia (1961-2002)*, 101–125. Roma: Salerno Editrice).

De Angelis, Alessandro. 2003. Le "dita separate": un'ipotesi lessicale e una sintattica per l'Indovinello veronese. *Zeitschrift für romanische Philologie* 119. 107–133.

Hilty, Gerold. 2001. I primi testi romanzi. In Boitani, Piero & Mancini, Mario & Vàrvaro, Alberto (eds.). *Lo spazio letterario del Medioevo*, vol. II, *Il Medioevo volgare*, tomo 1/2, *La produzione del testo*, 57–89. Roma: Salerno Editrice.

Lazzerini, Lucia. 2010. *Silva portentosa: enigmi, intertestualità sommerse, significati occulti nella letteratura romanza dalle origini al Cinquecento*. Modena: Mucchi.

Migliorini, Bruno. 1978. *Storia della lingua italiana*. Firenze: Sansoni.

Rajna, Pio. 1928. Un indovinello volgare scritto alla fine del secolo VIII o al principio del IX. *Speculum* III. 291–313.

Roncaglia, Aurelio. 1993. L'Indovinello veronese-friulano, i suoi "latinismi" e la "legge Tobler-Mussafia". In AA.VV. *Omaggio a Gianfranco Folena,* vol. I, 49–59. Padova: Editoriale Programma.

Roncaglia, Aurelio. 2006. *Le origini della lingua e della letteratura italiana,* Torino: UTET.

Petrucci, Armando & Romeo, Carlo. 1998. L'orazionale visigotico di Verona: aggiunte avventizie, indovinello grafico, tagli maffeiani. *Scrittura e Civiltà* XXII. 13–30.

Signorini, Maddalena. 2009. Scritture avventizie e volgare. Verifica di una ipotesi. *Critica del testo* XII. 261–278.

Vàrvaro, Alberto. 1995. Origini romanze. In Enrico Malato (ed.), *Storia della letteratura italiana*, vol. 1, *Dalle Origini a Dante*, 137–174. Roma: Salerno Editrice.

# La cancellazione eloquente. Porzioni di testo cassate in alcuni manoscritti[1]

**György DOMOKOS**
*Università Comenio, Bratislava*

**Abstract.** There are many reasons why in a manuscript we can find deleted or corrected words, phrases or sentences. Besides the obvious needs of ortographic, grammatical correction we point out that in the case of diplomatic letters the afterthought can motivate stylistic changes, or, in the case of the letter drafts that are step by step refined in the court chancellery, we have the opportunity to detect also political, historical situations that is hidden by the cancellation. The examples are taken from the Vestigia database, collection of hundreds of such letters from the XIVth-XVIth centuries.

**Keywords:** manuscripts, diplomatic letters, Renaissance courts, Vestigia database.

Chi si occupa di manoscritti del periodo umanistico (come i membri del nostro gruppo di ricerca) incontra spesso "sparizioni, cancellazioni, dimenticanze": a volte queste dicono di più sul periodo, sull'evento, sul personaggio oggetto della ricerca che non le belle copie ripulite di tutti gli errori. In seguito vorrei riassumere una tipologia di queste cancellazioni, correzioni e riscritture, portando degli esempi concreti.

Non parlerò qui delle cancellazioni e sparizioni causate da forze esteriori: deterioramento del supporto materiale, le lacune prodotte dalle

---

[1] La ricerca e questa presentazione si inserisce nel progetto VEGA 1 0563 19 finanziato dall'Agenzia di Ricerche Scientifiche della Repubblica Slovacca, intitolato "Nuove fonti per la storia della Slovacchia", e rappresenta la variante scritta della relazione tenuta al convegno scientifico "Sparizioni, cancellazioni, dimenticanze nelle lingue e nelle letterature romanze", tenuto a Cluj-Napoca nel novembre del 2019.

vicessitudini del tempo, l'offuscamento dell'inchiostro eccetera. Questi sono certamente ostacoli alla lettura e all'interpretazione, ma non sono "eloquenti" nel senso che non ci portano più vicino a capire le motivazioni dell'autore, le circostanze della stesura o le condizioni storiche di un evento.

Porterò esempi del Quattro e del Cinquecento, tratti da lettere in lingua italiana che viaggiavano tra l'Europa Centrale e l'Italia, materiale che noi studiamo per cercare notizie storiche sul Regno d'Ungheria, ivi comprendendo anche zone allora facenti parti di tale concetto come la Slovacchia e la Transilvania. Tipicamente si tratterà di lettere degli agenti e dipendenti di Ippolito I d'Este, vescovo prima di Esztergom (Strigonio) e poi di Eger (Agria), sedi da cui dipendevano vasti territori che oggi fanno parte della Repubblica Slovacca e della Romania. Un altro fondo che prenderò in esame per illustrare le conclusioni filologiche possibili sulle "cancellazioni eloquenti", riguardano la cerchia della regina Beatrice d'Aragona, moglie di Mattia Corvino. Tutti i documenti citati si trovano oggi presso l'Archivio di Stato di Modena, eccezione fatta per uno che si riferisce all'epoca, ma ora si trova a Budapest.

Benché il presente scritto esamini le cancellazioni prevalentemente dal punto di vista contenutistico, devo premettere una piccola nota sulle varianti formali. La cancellazione può essere marcata certamente con la linea orizzontale come si usa oggi, ma conviene stare attenti anche ad altri segni che rimandano alla cassazione delle parole: asterischi, freccette, o anche la sottolineatura a puntini (Fig.1). In questo caso non è necessario supporre un'azione volontaria dietro l'errore, si tratta probabilmente di semplice *lapsus calami*: Taddeo Lardi semplicemente sbaglia il mese nella datazione della lettera.

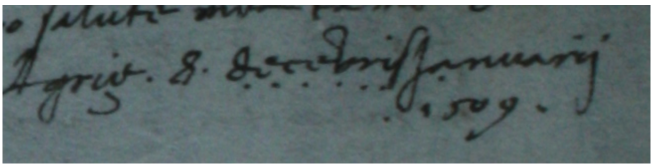


***Fig. 1.*** *Lettera di Taddeo Lardi a Tommaso Fusco, Eger, 8 gennaio 1509. Vestigia 1686.*[2] *Archivio di Stato di Modena. Ambasciatori Ungheria, b.3, fasc.29 (Taddeo Lardi)*

[2] La banca data Vestigia (www.vestigia.hu) raccoglie documenti degli archivi italiani con riferimento alla storia del Regno d'Ungheria del periodo 1300-1600. Faremo riferimento alla banca dati con il numero seriale dei documenti citati per gli ulteriori dettagli. Cf. Domokos (2015).

Per quanto riguarda le motivazioni possibili dell'autore, citiamo come prima il caso della difficoltà linguistica. Ercole Pio, chierico e governatore della diocesi di Eger (Domokos 2019) per conto di Ippolito I d'Este aveva a che fare con nomi slavi tra i baroni del regno, siccome re Vladislao II Jagellone era di origine polacca e si circondava (come aveva già fatto anche Mattia Corvino prima di lui) di signori slavi. János Podmanicki, primo camerlengo del regno viene spesso citato per esempio nelle sue lettere per le insistenti richieste di cani da caccia, ma il suo cognome presenta notevoli problemi per il signore italiano (Fig.2) che scrive prima *Pomeniza,* poi *Podmoniczi,* poi *Podmoniczcki* e infine si assesta sulla variante *Podnemiczchi*:

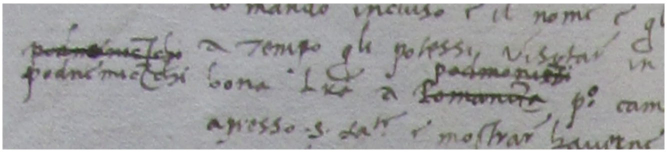


***Fig. 2.*** *Lettera di Ercole Pio a Ippolito I d'Este, Eger, 27 marzo 1509.Vestigia 1758. Archivio di Stato di Modena, Ambasciatori Ungheria, b.4, fasc. 6 (Ercole Pio)*

Possono esserci nella formulazione delle lettere certi ripensamenti di stile, di cortesia, di opportunità, e questi ci dicono ormai qualcosa sulla prima intenzione di chi scrive. Un tipico esempio in tal senso mi pare quando nell'agosto del 1510 tutto il paese è esposto all'epidemia della peste e il governatore Ercole Pio dalla città sede si ritira in un posto più protetto, il monastero delle "Tre Fonti" che corrisponde a Bélapátfalva. Però, nelle sue relazioni al cardinale deve sottolineare quanto è indomito e coraggioso nel difendere gli interessi economici del suo padrone. Chiaramente questo sarà alla base di un piccolo ripensamento stilistico che consiste nel cambiamento di un clitico: dice che in questa situazione *bisogna ponersi a periculo*, ma poi, per sottolineare il suo personale eroismo, preferisce scrivere *bisogna ponermi a periculo* (Fig.3).

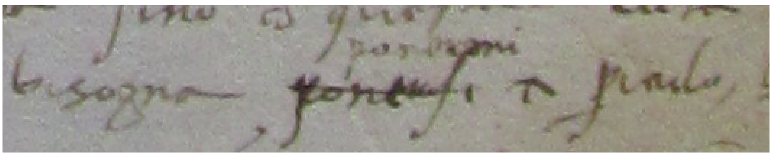


***Fig. 3.*** *Lettera di Ercole Pio a Ippolito I d'Este, Bélapátfalva, 17 agosto 1510. Vestigia 1778. Archivio di Stato di Modena, Ambasciatori Ungheria, b.4, fasc. 6 (Ercole Pio)*

Un esempio per il caso di un intervento di mano diversa, è quello che viene operato su un documento quattrocentesco da una mano cinquecentesca, forse del noto storiografo ecclesiastico croato Faust Vrančić, nipote del grande Antun Vrančić, arcivescovo di Esztergom, dalla cui collezione esso sembra provenire. Il documento è una descrizione dell'incoronazione della regina Beatrice d'Aragona a Fehérvár e poi a Buda, nell'anno 1476, redatta da parte di una persona veneziana, scritta in una lingua ricca di parole e modi di dire locali (Fig.4). La mia ipotesi è che le parole cancellate per sottolineatura sono da sostituire con le parole soprascritte, di forma più italianizzata, letteraria, in vista di una edizione. I Vrančić fungevano ambedue da storici e non è escluso che il documento, finora inedito, doveva servire come fonte di un'opera storiografica mai realizzata. Sembra però escluso che il correttore sia stato lo stesso Antun in base alla calligrafia, la congettura di proporre Faust come seconda mano non ha argomenti forti. Comunque sia, in questo caso l'intervento è chiaramente di una seconda mano, diversa da quella dell'autore e la versione soprascritta alle parole da cancellare rappresentano un livello ritenuto più corrispondente alla lingua scritta, mentre la variante scartata è il linguaggio familiare di una lettera tra parenti. Per esempio la forma *con le sue donne suso* è ritenuta non adeguata alla pubblicazione (se questo era lo scopo della correzione) e si propone invece *dentrovi le sue donne;* invece di *con cavalli 100 circa* il correttore preferisce *con 100 cavalli incirca.*

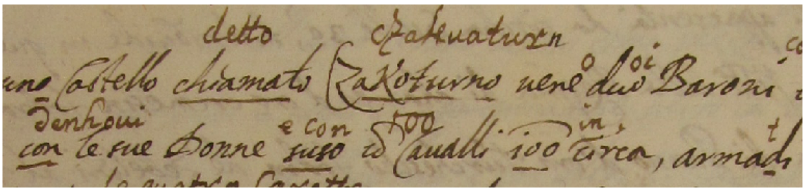


***Fig. 4.*** *Lettera di Lodovico Bernardo al padre, sine loco, 1476. Biblioteca Nazionale Széchényi di Budapest, folt.ital. 15 (Coronatione di regina Beatrice)*

Il gruppo di lettere dove questa specie di tipologia e le altre conoscenze preliminari di paleografia, storia, epistemologia porteranno chiaramente più frutto risulta quello delle „Minute", cioè le bozze delle missive che i signori

indirizzavano ai rispettivi loro interlocutori. La procedura della stesura di una lettera di un sovrano può essere ricostruita nel modo seguente:

a) dettatura da parte del mittente ad un segretario dei punti di vista da inserire nella lettera;
b) stesura di una bozza, ormai abbellita delle consuete formule, ma priva di firma e dei segni dell'utilizzo (p.es. del sigillo o dell'indicazione del destinatario, della piegatura a forma di lettera);
c) presentazione e correzione della lettera da parte del mittente: in questa fase si crea il documento che rimane nell'archivio del sovrano mittente, tra le minute delle lettere;
d) produzione della bella copia in base alla minuta, firma da parte del mittente, controfirma da parte del rappresentante della cancelleria e spedizione: la bella copia, in caso ottimale si riscontra nell'archivio del destinatario.

Le lettere esaminate qui di seguito sono delle minute delle lettere ducali inviate dalla corte di Ferrara alla corte di Buda (Archivio di Stato di Modena, Carteggio di Principi Esteri, Minute di lettere ducali, b. 1644). Esse sono della fase c) secondo lo schema di sopra, quindi corrispondono certamente all'intenzione originale del mittente, alla sua formulazione da parte di un segretario, ma portano anche i segni dei ripensamenti, raffinamenti o adattamenti stilistici resi necessari da una più ponderata considerazione di ordine politico.

Il 2 giugno 1480 il duca Ercole I d'Este, scrive a suo cognato, Mattia Corvino, il re ungherese (Vestigia 2286) e certamente rivede quello che la cancelleria gli sottopone. Lo si capisce dalle cancellature e dalle correzioni della minuta rimasta che rispecchiano scelte linguistiche, stilistiche, ma anche di puntualizzazione della situazione politica. Ercole d'Este fa correggere la parola ritenuta vernacolare *barba* con *cio* (zio) alla toscana, come preferisce anche *adeso* alla parola cancellata *hogi* – in questi casi si hanno di fronte ripensamenti di lingua o di stile che vengono elevati facendo avvicinare le parole all'uso toscano. Quando il duca invece di *Nicolò da Segna* fa scrivere *Nicolò da Frangipane,* si tratta probabilmente di una puntualizzazione necessaria per motivi esterni alla lettera. Infine, là dove

originalmente voleva scrivere *ho contracto parentella con l'Illustrissimo et Excellentissimo Signor Marchese de Mantua*, vorrebbe inserire *ho contracto e publicato* – ma poi cancella *publicato*, probabilmente perché l'atto non era ancora legalmente valido al momento dell'invio della missiva.

Il seguente esempio è dell'anno 1486, quando a Ferrara si preparava il giovanissimo Ippolito d'Este, figlio del Duca Ercole I, a partire per la lontana Ungheria per occupare la sede arcivescovile di Esztergom. La madre, la duchessa Eleonora d'Aragona, giustamente preoccupata di lasciare il figlio di sette anni in una terra così lontana, il 21 marzo 1486 scrive a Perotto da Vesach, personaggio chiave nella preparazione di questa importante posizione del figlio (Vestigia 2601). Sembra però che, rispetto alla prima versione della sua lettera (la minuta), preferisca qualche indicazione meno generosa per quanto riguarda la futura ricompensa. Vediamo il testo originale:

> *Et quando lo accada che in alcuna cosa a vui o ali vostri possiamo compiacere a fare beneficio alcuno, se vui ce lo faceti intendere, ve dimonstraremo cum effecto che ve habiamo per nostro optimo et singulare amico.* (Vestigia 2601)

Questa formula sembra essere troppo, e ne rimane, dopo la cancellazione e correzione questo:

> *Et quando lo accada che in alcuna cosa a vui o ali vostri possiamo compiacere, se vui ce lo faceti intendere, ve dimonstraremo cum effecto il nostro bon animo.* (Vestigia 2601)

Le sorelle Eleonora e Beatrice d'Aragona, duchessa di Ferrara la prima e regina d'Ungheria la seconda, hanno intrattenuto una fitta corrispondenza che è stata esaminata minuziosamente da storici e filologi (Berzeviczy 2010). Dal nostro punto di vista sono importanti le correzioni apportate in fase di bozza. Il seguente esempio può essere valutato ormai anche dagli storici, perché calibra le parole in base al loro peso politico. La semplice raccomandazione o la credenziale rilasciata a Messer Bernardino Giulio viene ritoccata in un punto importante: il testo originale dice di lui:

> *…oratore imperiale, exhibitore presente parlarà etiam in mio nome cum la Maestà Vostra de certa pace cum lo Illustrissimo et Excellentissimo Signor Maximiliano…*

ma vediamo che dalla bella copia inviata dovette già mancare proprio la parte *etiam in mio nome*, il che significa una qualifica del tutto diversa della persona che esibisce la lettera.

Due sono le cancellature in una lettera che Eleonora scrive il 17 dicembre 1493 alla sorella Beatrice sul ritorno di Ippolito d'Este in Italia, ormai creato cardinale (Vestigia 2592). La situazione si è capovolta, re Mattia Corvino è morto nel 1490 e la posizione degli stranieri nel Regno d'Ungheria non è più tanto facile. Eleonora scrive che si sente vecchia e *…delibero anche mi vederlo et goderlo quanto più presto mi sia possibile…*, poi probabilmente alla rilettura si rende conto che la formula *goderlo* non è appropriata, perché Ippolito, pur avendo ancora 13 anni, è comunque un alto dignitario ecclesiastico e, quindi, rimane solo il verbo *vederlo*. Più curiosa mi pare la fine del paragrafo che originalmente doveva chiudersi così:

> *…sia satisfacto a questo mio desiderio et irrevocabile voluntà a non lo retardare puncto; de che ge ne restarò obligatissima.* (Vestigia 2592)

Ippolito, infatti, avrebbe dovuto partire già nel 1493, ma Beatrice non era molto incline a rimandarlo, essendo Ippolito in Ungheria l'unico suo parente e potente sostenitore. Eleonora, la madre ci ripensa e calca la mano: cancella la formula di cortesia *de che ge ne restarò obligatissima*, per sostituirla con un'aggiunta particolare, fredda:

> *…sia satisfacto a questo mio desiderio et irrevocabile voluntà a non lo retardare puncto; se bene il non dovesse venire se non cum X cavalli, perché quando il serà qui, non li mancharà compagnia de trasferise honorevolmente a Roma.* (Vestigia 2592)

Praticamente Eleonora vuole prevenire le ulteriori tergiversazioni della sorella intorno alla partenza di Ippolito: gli basteranno dieci persone per accompagnarlo, purché venga presto.

Il seguente esempio sarà della tipologia del ripensamento di stile. Beatrice d'Aragona scrive le condoglianze alla sorella per la morte della figlia ventunenne di questa, Beatrice d'Este, moglie di Ludovico Maria Sforza, avvenuta il 3 gennaio 1497. Nella lettera di risposta del 9 marzo 1497 (Vestigia 2597), Eleonora d'Aragona fa riferimento alle circostanze della morte, legata al parto del figlio. Il testo originale dice: *…quando sperava sentire*

*summa alegreza da lei, la mi è mancata…* Ovviamente, questa formula sembra stonare con il contesto di condoglianza e lutto, per cui in seconda battuta la duchessa fa correggere la lettera in questo modo:

> *…quando sperava sentire ogni bon fructo di lei, come have havuto alegreza summa da lei, la mi è mancata….* (Vestigia 2597)

In questo modo si fa riferimento anche al terzo bambino non nato e rimanda la parola *allegrezza* in una parte meno accentuata della frase. La stessa lettera originalmente doveva finire così (forse si trattava della formula proposta da un segretario):

> *…tolerar questo caso cum quella maiore patientia che io poterò: cussì confortandomi et exhortando la Maestà Vostra, a la quale continuamente me ricomando….* (Vestigia 2597)

Esaminando la lettera ci persuadiamo che a due mesi dalla morte della figlia, Eleonora non tollera la parola *confortandomi* che fa espellere dalla versione finale, lasciando del testo solo questo:

> *…tolerar questo caso cum quella maiore patientia che io poterò. Alla Maestà Vostra continuamente me ricomando…* (Vestigia 2597)

Sarà stata quest'ultima versione che poi è partita verso la lontana Buda, senza le parole *allegrezza* e *conforto* in primo piano.

## Conclusione

Nella breve presentazione si è voluto offrire prima una tipologia delle cancellazioni che troviamo nei manoscritti: dalle correzioni ortografiche e linguistiche, gli emendamenti di stile e infine quelli che riguardano il contenuto più specifico, come segno di un ripensamento dell'autore. Gli esempi citati sono quasi sempre tratti da lettere in volgare italiano intercorse tra personaggi della corte ferrarese e italiani residenti per poco o molto tempo nel Regno d'Ungheria. Gli esempi riportati intendono mettere in luce che la cancellazione in un manoscritto non è necessariamente una perdita di informazione, ma, anzi, i ripensamenti offrono spunti ulteriori per giudicare la lingua dello scrivente, le sue conoscenze sul mondo e sulle circostanze, anzi, addirittura le sue intenzioni comunicative.

## Bibliografia

Berzeviczy, Albert. 1914. *Aragóniai Beatrix magyar királyné életére vonatkozó okiratok.* Budapest: MTA.

Berzeviczy, Albert. 1931. *Beatrice d'Aragona.* Milano: Corbacci.

Domokos, György. 2015. Il progetto Vestigia: un esempio di collaborazione internazionale, interdisciplinare ed interuniversitaria. *Nuova Corvina* XXVII. 122–126.

Domokos, György. 2019. *A jámbor Herkules. Estei Hippolit bíboros egri kormányzója, Ercole Pio beszámolói Magyarországról 1508-1510.* Budapest: Balassi.

Guerra, Enrica. 2010. *Il carteggio tra Beatrice d'Aragona e gli Estensi (1476-1508).* Roma: Aracne.

## Riferimenti documentaristici

Lettera di Taddeo Lardi a Tommaso Fusco, Eger, 8 gennaio 1509. Vestigia 1686, Archivio di Stato di Modena. Ambasciatori Ungheria, b.3, fasc.29 (Taddeo Lardi)

Lettera di Ercole Pio a Ippolito I d'Este, Eger, 27 marzo 1509.Vestigia 1758. Archivio di Stato di Modena, Ambasciatori Ungheria, b.4, fasc. 6 (Ercole Pio)

Lettera di Ercole Pio a Ippolito I d'Este, Bélapátfalva, 17 agosto 1510. Vestigia 1778. Archivio di Stato di Modena, Ambasciatori Ungheria, b.4, fasc. 6 (Ercole Pio)

Lettera di Lodovico Bernardo al padre, sine loco, 1476. Biblioteca Nazionale Széchényi di Budapest, folt.ital. 15 (Coronatione di regina Beatrice)

Vestigia 2286 & Vestigia 2601 & Vestigia 2592 & Vestigia 2597. Archivio di Stato di Modena, Carteggio di Principi Esteri, Minute di lettere ducali, b. 1644.

# Effacements et oublis. Stratégies de rattrapage dans les discours oraux spontanés

**Liana POP**
*Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** Starting from the hypothesis that lexical, semantic, grammatical, discursive, textual, and interactional constraints are simultaneously managed, we examine the cases in which the articulation of these elements at *micro*, *mezo* and *macro* levels is problematic and results in subsequent corrections. In spoken language deletions *per se* are impossible while speaking, as the words uttered cannot disappear as it happens when we write. However, speakers use catch-up strategies to correct what we call "false starts". Other strategies are used to amend different *oblivions* which - as far as non-programmed discourse is concerned - the speaket can hardly avoid.

**Keywords:** constraint management in spoken language; articulation of textualization levels; false starts; oblivions; catch-up strategies.

## 1. Prémisse

Nous partons de la prémisse que, dans la production du discours, une gestion en simultané de plusieurs contraintes se met en place, à savoir :

- au niveau « interne », linguistique, les contraintes des *systèmes lexical* et *grammatical* (*micro-syntaxe*), de la *programmation discursive* (construction des séquences, niveau *méso*) et de la *programmation textuelle* (genres textuels – *macro-syntaxe*).
- au niveau « externe » / extralinguistique, notamment les contraintes imposées par les situations d'*interaction* (présomptions; stratégies de ménagement des faces, etc.).

Et cette gestion laisse des traces dans la mise en discours, notamment à l'oral, quand elle est davantage mise en difficulté.

## 2. Buts et méthodologie

Deux phénomènes seulement ont ici retenu notre attention concernant les difficultés de gestion dans les discours oraux, à un niveau ou à un autre :

- les *faux-départs* ou les séquences abandonnées, « effaçables » – mots ou structures grammaticales incomplètes ou mal formées, suivies de structures réparatrices ;
- les *oublis* d'informations ou d'éléments de la mise en forme du discours, obligeant généralement à des *retours discursifs* pour récupérer des contenus considérés nécessaires à la compréhension.

Nous examinerons des textes oraux, en français et en roumain (voir leur liste après la Bibliographie), et leur observation visera à identifier des catégories de *faux-départs* et leurs réparations (§3), et à identifier des formes d'*oublis* et d'illustrer certains types de rattrapage (§4).

## 3. Faux départs et stratégies réparatrices

Nous rappelons ici les acceptions du terme, telles que reprises par Crible *et al*. (2015 : 12) à plusieurs chercheurs :

> *Faux départ* (FS *false starts* en anglais). « Cette catégorie couvre les moments d'auto-interruption laissant un segment discursif syntaxiquement ou sémantiquement inachevé et abandonné et qui ne fait l'objet d'aucune reprise (Pallaud, Rauzy & Blache 2014). Aucun élément du faux départ ne doit se retrouver dans le segment suivant (pas de reprise au niveau du lemme) (Biber, Johansson, Leech, Conrad et al. 2000) ; dans le cas contraire, on parlera de cas de substitution morphosyntaxique (SM) et/ou propositionnelle (SP)

Pour certains auteurs, les faux départs appartiennent à la grande classe des phénomènes de *disfluence*, terme qui a aussi donné le dérivé de *fluencème* :

> Le terme de *disfluence* a été proposé pour recouvrir ces phénomènes d'hésitations, répétitions, faux départs, etc. (Crible *et al.* 2015 : 12, repris à Shriberg 2001)

> À l'instar de Götz (2011), nous utiliserons le terme *fluencème* pour désigner un marqueur de (dis)fluence, sans jugement a priori de son caractère plutôt fluent ou difluent. Au niveau de l'annotation, les fluencèmes seront répartis en deux catégories : *les fluencèmes* simples constitués d'une seule partie (marqueurs de discours, dfférents types de pauses, faux départs) et les *fluencèmes composés* qui requièrent de par leur nature au moins deux parties (répétition et substitution). (Crible *et al.* 2015 : 5 ; les soulignements sont de nous)

Nous prendrons ici en considération plutôt le deuxième cas de figure, avec ses stratégies de rattrapage à tous les niveaux de mise en discours, linguistique et extralinguistique. Notons aussi qu'un « effacement » proprement dit est impossible à l'oral, car les mots déjà livrés ne peuvent pas disparaître comme on peut le faire à l'écrit.

Nous avons dénombré plusieurs cas de figure de la gestion linguistique, aux niveaux micro, méso et macro de la textualisation.

### *3.1. Niveau micro : gestion lexicale et grammaticale*

Pour la disfluence lexicale, on observera plusieurs stratégies correctives sous 3.1.1.[1]

#### 3.1.1. Gestion lexicale et reprises

Les différents types de reprises observés relèvent de la simple substitution de mot, de l'ajout, de l'élaboration compensatoire, de la correction sémantique, de l'évitement d'un mot trop fort ou de la « langue qui fourche ». Observons-les dans des exemples.

*i. reprise par simple substitution lexicale*

Si le premier exemple (1) montre un cas de remplacement de mot (*en géné(ral)* par *en fait*), le second (2) remplace *le mois proch(ain)* par *ce mois-ci*, et le fait à l'aide d'un marqueur spécialisé pour les corrections (*d'ailleurs*) *:*

---

[1] Les segments de disfluence sont surmarqués en grisé, correspondant à des stratégies de mise en forme en direct du discours. Souvent, des marqueurs discursifs (mis en **gras**) annoncent les opérations réparatrices. Nous avons marqué les « pannes lexicales » par le symbole √, indiquant l'émission suspendue d'un mot.

(1) *MAL: < ça dépend > de la race / et puis ça &dé [/] il y a des < races > +
*JLP: < ouais > //
*MAL: de poneys / et des races de chevaux // parce qu'en &géné [/] parce que en fait / c'est en fonction d'une moyenne // il y a des / il y a des &ch [/] il y a des < des animaux > +
*EST: < des poneys > / qui sont plus grands que des < chevaux > // (C-ORAL-ROM)

(2) *LIL: alors je m'appelle Liliane V. // j'ai [/] j'ai cinquante-cinq ans et demi // **on va dire** bientôt cinquante-six / cinquante-six le mois &proch [/] hhh
%exp: rires (hhh)
ce mois-ci **d'ailleurs** (C-ORAL-ROM)

*ii. élaborations compensatoires*

Elles concernent les changements de structure grammaticale, tels un adjectif qui n'a pas été trouvé sera substitué par un nom (*méfiance*, en 3) :

(3) *MAR: mais en fait que ça devient &euh très désagréable / ça devient très √ [/] cette méfiance partout // &euh # **enfin** heureusement / on trouve encore des gens en qui on peut avoir confiance // (C-ORAL-ROM)

ou un nom qui n'arrive pas est remplacé par un verbe ou tout un syntagme (*gérer ça comme un business*, en 4 ; *vous vous êtes enregistrés en même temps*, en 5) :

(4) c'est la notion de √ [/] # c'est gérer ça comme un business / qui a pas plu du tout à Julien (C-ORAL-ROM)

(5) euh lors de vos concerts / &euh # vous avez fait √ / &euh / # des &s / **enfin** je [/] vous [/] vous êtes enregistrés en même temps ? &euh / (C-ORAL-ROM)

D'autres recherches lexicales s'avèrent plus difficiles, comme les deux essais échoués dans (6), où le locuteur est obligé de donner une paraphrase (*parfois il y a des artistes qui font leur œuvre chez eux) :*

(6) *JUL: c'est à Fontenay une √ [/] là vraiment un travail qui est √ **enfin** [/] parfois il y a des artistes qui font leur œuvre chez eux / et qui ramènent leur œuvre à Fontenay le Comte (C-ORAL-ROM)

Dans l'exemple (7) aussi, la « compensation » est un changement complet de formulation grammaticale : *vous êtes passés*, par *vous avez un CD* :

(7) *MAR: vous êtes passés √ ... &euh / **je sais pas** / vous avez un CD ? &euh / (C-ORAL-ROM)

Dans la plupart de ces situations, la recherche lexicale est indiquée, en plus de la rupture de construction, par des marqueurs spécifiques de difficulté locutoire : *enfin* (dans les exemples 3, 5 et 6), *je ne sais pas* (dans 7).

*iii. corriger un sens*

Le travail en direct sur le sens n'est pas rare, et l'exemple (8) montre une évidente correction sémantique (précision), surmarquée, elle aussi, par un *enfin* reformulatif :

(8) en fait &euh / Sophie tu la connais depuis longtemps // **enfin** c'est elle que tu connaissais d' abord (C-ORAL-ROM)

*iv. éviter un mot/tour trop fort*

Le choix lexical est souvent plein de pièges, et suppose le ménagement de tierces personnes. C'est la raison pour laquelle un mot à connotation négative provoque toute une stratégie d'évitement, comme c'est le cas dans l'exemple (9) :

(9) la couleur de ce vin est rouge / &euh &r rouge tuilé / rouge &euh / un rouge / &euh pas franc / parce que on s'aperçoit qu'il y a des √ [/] # il est trouble un peu // il a une limpidité qui est / # moyenne // (C-ORAL-ROM)

Le locuteur voulait ici éviter le terme très négatif *impuretés*, et a reformulé d'abord en *il est trouble un peu*, pour finalement s'arrêter sur l'expression la moins négative *: il a une limpidité moyenne*. La même stratégie en (10), où le locuteur évite *radin* et trouve, après un abandon de construction et des hésitations, un synonyme moins fort : *très près de ses sous* :

(10) il est autoritaire // il est pas √ [/] &euh &m c'était [/] il est très près de ses sous (C-ORAL-ROM)

*V. la langue qui fourche*

Enfin, un mot peut arriver dans la chaîne discursive avec des accidents phonatoires (la « langue qui fourche »). On le voit dans (11), où *loupé* est d'abord prononcé *loué* :

(11) quand ils ont débarqué avec la [/] leur bateau là / # qu'ils ont complètement loué [/] loupé leur débarquement (C-ORAL-ROM)

3.1.2. Gestion grammaticale

Au niveau micro de la mise en discours, les formes grammaticales peuvent aussi montrer en surface leurs petites mésaventures : ci-dessous, pour le choix du genre (en 12), l'accord en nombre (en 13), ou un ajustement du temps verbal (en 14) :

(12) [/] et je suis tombée amoureux du tout [/] < et >
*JEA: < mh [/] mh // >
*LIL: amoureuse du < tout // (C-ORAL-ROM)

(13) c'est là où s'est caché Fidel / et le Ché [/] # où se sont cachés Fidel / et le Ché / (C-ORAL-ROM)

(14) et puis là on est on était qualifié pour rencontrer la: le Colombie pour le huitième de finale↓ (Corpus Pop)

### *3.2. Niveau méso*

Le niveau *méso* de structuration est responsable de la production de proche en proche des *séquences* (narratives, descriptives, etc.), et le locuteur est tenu de bien les gérer. Or, réussir à configurer un « prototype » discursif peut poser des problèmes. C'est le cas dans l'exemple (15), où, en cours de récit, le narrateur se rend compte qu'il n'a pas suffisamment « préparé le

terrain » avec toutes les informations nécessaires à la compréhension et reviendra en arrière, afin d'ajouter des éléments d'un *incipit narratif* :

(15) et j'étais tombée dans : **avant il y avait** des trottoirs – les ruisseaux **voyez** – j'étais tombée là (FPEG : 260)

La rupture de construction (*j'étais tombé dans :*) sera suivie d'une incise (*avant il y avait des trottoirs – les ruisseaux voyez*), récupératrice d'informations supplémentaires. Et le récit peut continuer après, et la structure grammaticale peut être remplie par *là*. Le résultat est une *périodes* – unités intermédiaires dans une démarche générique, une unité praxéologique dynamique, progressant par ruptures et discontinuités (Berrendonner 1993). Un marqueur d'ajustement de l'arrière-plan narratif y est présent : *avant il y avait, voyez.*

L'exemple (16) est une séquence descriptive-narrative, typique dans les genres des guides touristiques, et son enjeu « local » est celui de définir ce que veut dire *un travail in situ*. Le fragment montre ici une gestion difficile pour définir l'expression *travail in situ* :

(16) *JUL: # **alors** on va aller voir une première œuvre **donc** / # qui est une œuvre de Jean-Luc Paran / qui est installée dans une [/] dans un hôtel particulier du seizième siècle à peu près / # où il y a eu pas mal de restaurations // et on va voir qu'il a fait vraiment un travail / &euh in situ //
*AME: mh [/] mh
*JUL: c'est à Fontenay une [/] là vraiment un travail qui est **enfin** [/] **parfois il y a** des artistes qui font leur œuvre chez eux / et qui ramènent leur œuvre à Fontenay le Comte / qui les installent / ça va plus ou moins bien // Jean-Luc Paran / il avait vraiment fait un travail qui était exprès pour cette maison (C-ORAL-ROM)

L'élaboration de cette définition (dans la deuxième intervention de JUL), présente deux faux départs (*c'est à Fontenay une [/] là vraiment un travail qui est*) ; après les marqueurs *enfin* et *parfois il y a* de difficulté locutoire, sont ajoutés des détails en contraste, capables de faire la différence avec *un travail qui était exprès pour cette maison*. Et la boucle se referme en « accord » avec le terme problématique avancé.

### *3.3. Niveau macro ou gestion générique-textuelle*

Gérer un genre textuel correspond à effectuer, malgré des informations manquantes ou approximatives, une narration, une description ou une argumentation plutôt complètes ; avec les ingrédients les plus prototypiques du genre. On verra en (17) comment cela se produit avec un texte narratif – un récit oral. Il est déclenché par la description de paysages montagneux, qui rappellent au narrateur des événements liés à Fidel Castro et Che Guevara. Malgré les détails oubliés et récupérés en cours de récit, on peut reconnaître le fil discursif d'un projet narratif complet.

(17) *DAM: tu as des montagnes ?[2]

*DAV: ah ouais // c'est là où s'est caché Fidel / et le Ché [/] # où se sont cachés Fidel / et le Ché / # **quand** ils ont débarqué avec la [/] leur bateau là / # qu'ils ont complètement loué [/] loupé leur débarquement // je sais pas si tu connais &euh

*DAM: non je connais pas //

*DAV: alors *ne me demande pas les dates // mais &euh enfin bon* / ils débarquent // &euh ils avaient décidé de partir // *&euh # je &s [/] sais même plus d'où ils sont partis // # de la Jamaïque ouais / # il me semble* // # ils sont partis de la Jamaïque avec un bateau / # et des hommes // # *je sais pas / ils devaient être &euh # une &quinzai [/] une douzaine il me semble* / # une douzaine / # avec &l [/] un bateau chargé à bloc d'armes / et tout &su [/] en surcharge complète // ils [/] ils traversent la Jamaïque // mais un petit bateau / un petit yacht quoi # / un petit yacht ouais / # qui s' appelait la Gran'ma / # la grand mère // # et &euh [/] # **et** ils traversent // # **et puis** ils avaient des [/] # des complices &euh à Cuba / qui devaient &euh préparer pendant qu ils débarquaient / # un coup d'État hhh %exp: il tousse (hhh) à la Havane // # manque de pot / &euh le [/] le temps / et tout ça // ils arrivent / une journée en retard à peu près //

[2] Le grisé indique ici la gestion du récit (le fil narratif proprement dit) ; les soulignements, les informations d'arrière-plan ; les *italiques*, les segments d'hésitation, et les **gras**, les marqueurs temporels.

*DAM: hum //
*DAV: en plus / un temps pourri // # **donc** la personne qui devait les attendre à la plage / n'y était pas // # il pensait qu'ils avaient débarqué ailleurs // # **et** ils ont déclenché le coup &d'Etat / qui a foiré complet **//** # **et donc** ils ont débarqué en catastrophe / &euh sur l'île // &euh ils ont échoués sur une plage [/] hhh %exp: il tousse (hhh) *enfin sur une plage / plutôt &euh # un peu au large quand même* // # ils ont essayé de mettre le maximum dans le &c [/] dans l'annexe là / le canot de sauvetage / # qui avec le poids des armes et tout a coulé // # (C-ORAL-ROM)

Les oublis laissent en surface de nombreuses approximations et ajustements informatifs : *ne me demande pas, je ne sais pas, je sais même plus, mais enfin bon, il me semble, ils devaient être, enfin… quand même, etc.*, comme dans le segment :

(17a) *je sais pas / ils devaient être &euh # une &quinzai [/] une douzaine il me semble* / # une douzaine

ou un ordre aléatoire des événements, dans (17b) un résumé qui précède le récit :

(17b) *DAV: ah ouais // c'est là où s'est caché Fidel / et le Ché [/] # où se sont cachés Fidel / et le Ché / # quand ils ont débarqués avec la [/] leur bateau là / # qu'ils ont complètement loué [/] loupé leur débarquement

La chronologie est refaite par, d'abord, un *incipit* :

(17c) euh ils avaient décidé de partir // *&euh # je &s [/] sais même plus d'où ils sont partis // # de la Jamaïque ouais / # il me semble //* # ils sont partis de la Jamaïque avec un bateau / # et des hommes // # *je sais pas / ils devaient être &euh # une &quinzai [/] une douzaine il me semble* / # une douzaine **/** # avec &l [/] un bateau chargé à bloc d'armes / et tout &su [/] en surcharge complète

suivi d'un *événement* :

(17d) ils traversent la Jamaïque

qui, avant une reprise, arrête le récit sur des *détails d'arrière-plan* :

(17e) mais un petit bateau / un petit yacht quoi # / un petit yacht ouais / # qui s' appelait la Gran'ma / # la grand mère // # et &euh [/] #

Le récit sera repris là où il a été interrompu (même expression):

(17f) **et** ils traversent

mais subit un nouveau recul pour apporter des informations manquantes :

(17g) **et puis** ils avaient des [/] # des complices &euh à Cuba / qui devaient &euh préparer pendant qu ils débarquaient / # un coup d'État hhh %exp: il tousse (hhh) à la Havane // #

Le dénouement enfin formulé :

(17h) manque de pot / &euh le [/] le temps / et tout ça // ils arrivent / une journée en retard à peu près

sera coupé par d'autres détails :

(17i) *DAV: en plus / un temps pourri // # donc la personne qui devait les attendre à la plage / n'y était pas // # il pensait qu'ils avaient débarqué ailleurs // # **et** *ils ont déclenché le coup &d'Etat / qui a foiré complet* //

La fin est ensuite reprise et détaillée, après coup :

(17j) **et donc** ils ont débarqué en catastrophe / &euh sur l'île // &euh ils ont échoués sur une plage [/] hhh %exp: il tousse (hhh) *enfin sur une plage / plutôt &euh # un peu au large quand même //* # ils ont essayé de mettre le maximum dans le &c [/] dans l'annexe là / le canot de sauvetage / # qui avec le poids des armes et tout a coulé //

En tout, on reconnaît dans cette élaboration non programmée d'avance, avec des retours et des reprises répétées, un fil narratif qui, finalement, « se tient », et qui arrive à un dénouement. Notons le souci permanent du narrateur de maintenir la suite du récit, par de nombreux marqueurs temporels : *quand, et, et puis, (et) donc, pendant que.*

N'oublions pas non plus que cette élaboration narrative s'effectue avec, en même temps, une gestion linguistique, lexicale et grammaticale ; voir les exemples 11 et 13 ci-dessus, mais aussi (17k) :

(17k) / # et des hommes // # *je sais pas / ils devaient être &euh # une &quinzai [/] une douzaine il me semble* / # une douzaine

Au niveau situationnel, les locuteurs sont soucieux de mener une bonne *gestion interactionnelle*, c'est-à-dire d'assurer un arrière-fond commun des connaissances pour la réception pertinente de leurs discours (3.4), de ménager les faces des interlocuteurs en évitant des formes d'adresse agressives (3.5) ou des sujets embarrassants (3.6). Quelques exemples suivent, à l'appui de ces cas de figure.

### *3.4. Ajustement des connaissances communes*

L'exemple (15) ci-dessus avait mentionné ce genre de stratégie réparatrice de type narratif, mais dans l'exemple (18) on a un cas d'*élaboration descriptive* en face-à-face.

(18) *SOP: c'est pas du tout le même genre de cimetières qu'ici // # et c'est un parc // c'est un parc / **tu as** [/] # **tu vois** le parc Borély à Marseille ? **tu vois ? tu es jamais allé ?**
*ANT: non //
*SOP: **ben** c'est un parc comme tous les parcs // comme le parc Jourdan **tu vois** (C-ORAL-ROM)

Pour réussir la description de son objet (*un cimetière* comme un certain type de parc), la locutrice SOP vérifie chez son interlocuteur ANT l'état de ses connaissances (marqueurs très spécifiques : *tu as [/] # tu vois le parc Borély à Marseille ? tu vois ? tu es jamais allé ?*) ; constatant qu'elles ne sont pas partagées, elle propose une comparaison qu'elle voit à la portée de tout le monde (*c'est un parc comme tous les parcs*) et, dans un deuxième temps, qu'elle suppose connue par l'interlocuteur (*comme le parc Jourdan tu vois*).

### *3.5. Ménagement des faces*

Dans l'exemple (19) – un dialogue en classe, entre un enseignant et ses élèves – les formes d'adresse sont employées avec des marques évidentes d'atténuation:

(19) *MAI: tu vas pas vite //
*ELA: faut pas se dépêcher //
*MAI: et oui // toi tu [/] oui // # mais quand même / un petit peu hein // allez / je vois pas beaucoup de choses surlignées chez [/] # sur ta feuille **hein** // # allez / on commence / nous [/] # qui est-ce qui peut me parler de la lecture ? # oui // (C-ORAL-ROM)

Il s'agit de formes « adoucies », telle *tu vas pas vite* au lieu de « tu vas lentement », et d'inachèvements ou faux départs : *toi tu ; je vois pas beaucoup de choses surlignées chez*. Ce dernier est reconfiguré tout de suite et, pour éviter de dire *chez toi*, avec un pronom personnel direct, l'enseignante choisira la forme possessive, plus indirecte, *sur ta feuille*. Toute l'élaboration de cette période se fait en rupture de construction :

(19a) toi tu [/] oui // # mais quand même / un petit peu hein // allez / je vois pas beaucoup de choses surlignées chez [/] # sur ta feuille **hein** (ibid.)

D'autres fois, un passage du personnel vers l'impersonnel évite de léser l'interlocuteur :

(20) *EDI: < mh > oui / mais vous avez testé uniquement sur deux ou trois ? ou alors sur certaines ça [/] a marché ?
*DEL: le poste maître &euh
*EDI: et les autres / vous &a [/] il y en a < sur lesquelles > ? (ibid.)

Ici, dans la question à l'interlocuteur, une inférence négative à partir de *vous avez testé uniquement sur deux ou trois ?* se verra remplacée par une autre, plutôt positive : *ou alors sur certaines ça [/] a marché ?* Plus loin dans la conversation, pour éviter une forme trop directe, le personnel *vous* est laissé en suspens et sera remplacé par une structure en *il y a*, non finie d'ailleurs. Une élaboration difficile en résulte, avec des formes non liées : *et les autres / vous &a [/] il y en a < sur lesquelles > ?*.

Cela prouve, comme pour l'exemple précédent, qu'en situation de gêne locutoire, les configurations discursives montrent davantage les choix problématiques qui se présentent aux locuteurs.

### *3.6. Sujets gênants à taire*

Un autre cas de figure concerne moins les formes d'adresse que le choix des sujets entre les locuteurs. L'exemple (21) montre une élaboration problématique sur un sujet qui veut être évité.

(21) *CAR: avec qui discuter ? avec qui ?
*SEB: avec Aurore //
*CAR: discuter de quoi ?
*SEB: parce qu'elle supporte pas que je sois avec Carole // #
*CAR: eh hhh %exp: rires (hhh) je te l'avais dit hein //
*SEB: de quoi ?
*CAR: **ben** qu'Aurore &**euh** ...
*SEB: **bah ouais** // # **eh ben** je vais pas lui faire du rentre dedans // (C-ORAL-ROM)

Trois relances de questions sont nécessaires pour arriver à un double accord : **CAR:* ***ben*** *qu'Aurore &**euh** ... *SEB:* ***bah ouais*** *// #* ***eh ben*** *je vais pas lui faire du rentre dedans* //. Si les marqueurs *ben… euh* sont encore hésitants dans la réplique de CAR, ils laissent la voie ouverte à un consentement de SEB (en *bah oui*) et, implicitement, à une clôture (en *eh bien*).

Après ce regard sur les *faux départs* et les stratégies de rattrapage qu'ils peuvent engendrer, nous passerons en revue quelques phénomènes liés aux *oublis* dans la gestion des discours et de quelques modalités de rattrapage dont ils peuvent être suivis.

## 4. Oublis et stratégies de rattrapage

Les « oublis » ne sont pas catégorisés comme tels en linguistique, en général, mais on les traite sous des dénominations comme *opérations sur les connaissances communes/ présomptions* ou *ajustements dans la mémoire discursive*,

etc. En effet, ce terme de la langue courante trouve ses manifestations dans les théories liées à la production de l'oral, et nous en avons identifié dans nos corpus plusieurs cas de figure : *oublis explicites* (4.1), *oublis évités* (4.2) et *oublis implicites* (4.3).

### *4.1. Oublis explicites*

Les oublis, les locuteurs en prennent souvent conscience et le disent ouvertement, comme dans nos exemples de (22) à (24). Les marqueurs en sont montrés en surface, tels : *je sais plus* (22), *ne me demande pas les dates, je sais même plus* (23), *enfin bref je sais plus, enfin bon* (24) :

(22) dessus elle va monter une chanson de Brel // **je sais plus** laquelle // (C-ORAL-ROM)

Si dans l'exemple (22) aucun rattrapage ne semble s'ensuivre, en (23), le narrateur veut accepter et dépasser cet inconvénient (par *enfin bon*) pour continuer son récit. Même si, après, d'autres défaillances de mémoire sont bien avouées par *je sais même plus, je sais pas* ou, de façon plus floue, par *il me semble*.

(23) *DAV: **alors ne me demande pas les dates** // **mais** &euh **enfin bon** / ils débarquent // &euh ils avaient décidé de partir // &euh # **je** &s [/] **sais même plus** d'où ils sont partis // # de la Jamaïque ouais / # il me semble // # ils sont partis de la Jamaïque avec un bateau / # et des hommes // # **je sais pas** / ils devaient être &euh # une &quinzai [/] une douzaine **il me semble** / # une douzaine (C-ORAL-ROM)

Le marqueur *enfin bref* semble synonyme de *enfin bon* de (23) ; suivi de *je sais plus*, en (24) c'est pour avouer explicitement un oubli considéré peu important :

(24) *GRA: […] et on est parti à # à Salli / # à quatre-vingt kilomètres au # au nord de Dakar / # **je crois bien** // ou au sud de Dakar // **enfin bref** < **je sais plus** > //
*PRE: < sur la côte c'était sur la > +
*GRA: c'est sur la côte ouais // c'est une station / &euh # touristique en fait //

*PRE: mh [/] mh
*GRA: où c'est que t'as tous les hôtels // **enfin bon** // (ibid.)

À la fin de cette séquence, *enfin bon* marque l'option du locuteur d'arrêter la description d'un endroit approximatif, dont il n'a plus envie de donner des précisions.

### *4.2. Oublis évités*

Le marqueur *il faut pas oublier*, souvent employé, indique un possible oubli d'informations pertinentes, que le locuteur veut éviter. Dans l'exemple en (25), le guide décrivan tun musée, veut rappeler un élément de son historique :

(25) *PAT: vous êtes au musée des Beaux-Arts // # **il faut pas oublier** / que ce musée / # a été une villa […] (C-ORAL-ROM)

### *4.3. Oublis implicites*

Certains oublis ne sont pas évidents, car non explicités par les locuteurs, mais le rattrapage d'informations (corrections, retours) qui suivent oblige de les inférer. La correction en (26) de l'information *sur une plage* par *enfin… plutôt… quand même* est un moyen procédural d'indiquer la correction d'un oubli.

(26) ils ont débarqué en catastrophe / &euh sur l'île // &euh ils ont échoués sur une plage [/] hhh %exp: il tousse (hhh) **enfin** sur une plage / **plutôt** &euh # un peu au large **quand même** // (C-ORAL-ROM)

Un autre rattrapage d'informations omises est un retour dans l'arrière-plan discursif signalé par le marqueur *faut dire que*, comme en (27) et en (28):

(27) et donc on [/] on s'est retrouvé &euh au service d'ophtalmologie / où là il y a un [/] # un docteur à peine réveillé // &euh **faut dire que** je pense qu'on avait dû le réveiller là à minuit et demi // il doit pas avoir l'habitude d'avoir des patients à [/] à cette heure-ci // donc &euh qui me regarde l'œil (C-ORAL-ROM)

(28) j'habi- nous habitions au quatrième étage nous étions perchés / et hé/ X c'était le dernier étage – alors aujourd'hui tu tu le sais – l'é- l'escalier moi c'est – c'est le point noir – je monte difficilement à mon âge – je bute contre les marches – mais là pas du tout – pas du tout **–** cet escalier je le montais – **il faut dire que** – euh à ce moment-là j'avais pas soixante-seize ans hein – mais malgré tout – ton grand-père – disait qu'il était balancé qu'il était bien balancé cet escalier (FPEG)

Non en dernier lieu, ce genre de retours se fait pour introduire une explication d'arrière-plan comme argument, (cf. Pop 2005), et la démarche sera alors plutôt close par un conclusif du type *alors*, comme en (29) :

(29) BP: mais un jour vous racontez cette scène/
GS: un jour/elle nous a trouvés/en flagrant délit avec Boule/et elle m'a dit alors/c'est cette femme-là ou moi/tu vas la foutre à la porte immé/c'est cette fille-là ou moi/fille-là déjà**/ça** m'a complètement gêné/ **faut dire qu'**elle sortait d'une famille bourgeoise/elle n'était pas du peuple comme moi/**alors** c'était du cette fille-là/ eh bien j'ai dit/ce sera cette fille-là alors/c'est tout/ (Apostrophes)

## 5. Conclusion

Nous avons montré ici que, par rapport aux discours écrits (Pop 2005), dans les discours oraux, le travail de mise en discours, avec toutes les opérations qu'il suppose, reste, la plupart du temps, manifeste en surface. Les *effacements* des faux départs sont parfois même explicites. Quant aux *oublis* d'informations, ils sont récupérés par des opérations au niveau de la « mémoire discursive », et ce, pour des raisons de compréhension ou de persuasion, de manière explicite ou implicite. Nous avons aussi mentionné des marqueurs discursifs plus ou moins spécialisés comme indices de telles stratégies de ruptures, discontinuités ou de réparations. Et nous tenons à préciser que certains phénomènes délimités par nous en *effacements* et *oublis* connaissent, comme on a pu certainement le remarquer, des zones floues : leur séparation n'a ici été faite que par un souci d'ordre.

## Bibliographie

### Corpus

Apostrophes = Émission *Apostrophes.* Entretien Bernard Pivot avec Georges Simenon, 1981.

CFJ = Corpus *Forums jeunes.* In Pop, Liana (éd.). 2008. *La langue virtuelle. Recherches sur les forums des jeunes*. Cluj : Echinox.

C-ORAL-ROM = *Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages*, Cresti, E. & Moneglia, M. (eds). 2005. *Studies in Corpus Linguistics* 15 XVIII.

Corpus Pop = Pop, Liana (éd.). 2004. *Verba Volant*. *Recherches sur l'oral*. Cluj : Echinox.

FPEG = Blanche-Benveniste, C. *et al*. 1990. *Le français parlé. Études grammaticales*. Paris : Éditions du CNRS.

### Références

Berrendonner, Alain. 1993. Périodes. In Perret, H. (dir.), *Temps et discours*. 47–61. Louvain : Presses Universitaires de Louvain.

Boula de Mareüil, Philippe & Adda, Gilles & Adda-Decker, Martine & Barras, Claude & Habert, Benoît & Paroubek, Patrick. 2013. Une étude quantitative des marqueurs discursifs, disfluences et chevauchements de parole dans des interviews politiques. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage, Le français parlé*, 29 : 1-22. En ligne http://journals.openedition.org/tipa/830.

Crible, Ludivine & Dumont, Amandine & Grosman, Iulia & Notarrigo, Ingrid. 2015. Annotation des marqueurs de fluence et disfluence dans des corpus multilingues et multimodaux, natifs et non natifs. *Nouveaux cahiers de linguistique française* 3. 9–19.

Duez, Danielle. 2001. Signification des hésitations dans la parole spontanée. *Revue parole* 17–19. 113–138. En ligne http://www2.lpl-aix.fr/~fulltext/1198.pdf.

Pop, Liana. 2005. Mémoire discursive et pertinence argumentative. In Roci, Andrea (éd.) *Studies in communicative sciences (ScomS),* Special Issue, «Argumentation in dialogic interaction». 131–148, Università della Svizzera italiana : Facoltà di scienze della comunicazione.

Pop, Liana. 2015. Au-delà de la modalité : sens pragmatiques de *(il) faut dire (que)....* In M.H. Araújo Carreira (dir.), *Faits de langue et faits de discours pour l'expression des modalités dans les langues romanes*. « Travaux et documents » 60. 193–206. Université Paris 8 Vincennes Saint Denis.

Pop, Liana. 2018. Faux départs : ce qu'ils disent sur la gestion du discours. In Lupu, Coman (ed.) *Omagiu profesorilor Florica Dimitrescu şi Alexandru Niculescu la 90 de ani*. 747–758. București : Editura Universităţii Bucureşti.

# Le “dimenticanze” nel discorso politico tra lapsus e strategie pragmatiche

**Anamaria GEBĂILĂ**
*Università di Bucarest*

**Abstract.** This contribution aims to investigate in a qualitative perspective based on the principles of Conversational Analysis the contexts in which high rank politicians (Presidents and Prime Ministers from France, Italy and Romania) acknowledge a real or staged difficulty to recall names, numbers or events. Their discourse, usually pronounced in formal settings and with a clear intent to build up a favourable ethos, is usually accompanied by an effort to integrate the missing information. Nevertheless, in some particular contexts like difficult questions or matters to address, forgetfulness proves to be a strategy in order to avoid a potentially damaging answer. Moreover, the staged forgetfulness can be used as a device for attacking adversaries in contexts which convey irony.

**Keywords:** political discourse, forgetfulness, evasion strategies, sarcasm.

## 1. Punto di partenza e obiettivi

Un fenomeno meno diffuso nel discorso pubblico in genere e nel discorso politico in particolare è rappresentato dalle “dimenticanze”, ossia della consapevolezza di aver dimenticato un certo contenuto proposizionale, seguita di norma da un’integrazione o da un’autocorrezione, soprattutto se la dimenticanza è involontaria e non una strategia pragmatica. La presenza delle dimenticanze è significativa nell’analisi del discorso politico sia perché esse sono potenzialmente dannose per l’*ethos* del candidato, inteso come l’immagine costruita in seguito alle parole pronunciate (Maingueneau 2002;

Reyes 2015), sia perché possono generare ulteriori scambi di battute fuorvianti rispetto all'argomento da comunicare. Inoltre, esse concentrano l'attenzione del pubblico votante, il destinatario principale sul quale è incentrata la comunicazione politica.

Il presente contributo propone quindi una descrizione qualitativa di stampo pragmatico delle occorrenze di dimenticanze nei dibattiti per varie cariche istituzionali (Presidenza della Repubblica, elezioni politiche) e nelle interviste rilasciate dai più importanti politici in tre ambiti romanzi – la Francia, l'Italia e la Romania – nell'arco temporale 2007-2018. Trattandosi di manifestazioni linguistiche fortemente marcate in diamesia, tutti gli interventi selezionati appartengono alla categoria del parlato spontaneo o semispontaneo. Mentre nei dibattiti qualsiasi dimenticanza vera e propria può essere sfruttata dall'avversario presente nello stesso contesto comunicativo, nelle interviste le dimenticanze autocorrette o integrate si possono interpretare come momenti in cui i politici sottolineano il proprio rigore nell'elaborazione del messaggio destinato al pubblico. Inoltre, la ricerca analizza le peculiarità stilistiche e soprattutto delle strumentalizzazioni pragmatiche nella messa in scena delle dimenticanze ai fini di un attacco rivolto contro un avversario presente o assente.

## 2. Quadro teorico

Fenomeno frequente nel discorso orale, le dimenticanze e le susseguenti autocorrezioni (Berruto 1993: 45-46) – ossia i meccanismi attraverso i quali si intende trovare una soluzione a problemi ricorrenti nel parlato, nell'ascolto e nella comprensione (Schegloff *et al.* 1990: 30) – sono state studiate in diversi ambiti del parlato spontaneo. Così, una prospettiva generale sui meccanismi di riformulazione nel parlato si ritrova nel volume di Koch & Oesterreicher (1990), secondo i quali l'autocorrezione non porta con sé una risoluzione delle difficoltà di formulazione, ma rappresenta un messaggio nuovo, il quale, oltre al proprio contenuto proposizionale, sottolinea anche le difficoltà del parlante nel formularlo. Bazzanella & Damiano (1999) ritengono che i ripensamenti siano mezzi per chiarire affermazioni inizialmente vaghe attraverso riformulazioni e Kaur (2011:

2712) afferma che, mediante le sostituzioni e le integrazioni, dal generale e dal vago del contenuto inizialmente espresso si passa allo specifico e all'esplicito.

Le integrazioni di informazione sono annoverate tra i meccanismi discorsivi ricorrenti nel discorso politico di campagna elettorale, durante i dibattiti fra i due turni per la Presidenza della Repubblica in Francia (Kerbrat-Orecchioni 2017).

Altri studiosi si concentrano invece sul motivo che dà inizio a queste brevi riflessioni metalinguistiche nel flusso interpretativo del messaggio: Fox *et al.* (2010) analizzano le autocorrezioni che non sembrano avere altre fonti se non la consapevolezza del locutore di aver espresso un messaggio in maniera errata o poco chiara. Schegloff *et al.* (1990) e Svennevig (2008) studiano le dimenticanze e le autocorrezioni iniziate in seguito a richieste di chiarimenti espresse dall'interlocutore in conversazioni telefoniche, nonché in turni di parola successivi al messaggio lacunare o poco chiaro (Schegloff 1992).

Un altro gruppo di ricerche verte sui marcatori discorsivi che accompagnano le dimenticanze e i ripensamenti (Lee-Goldman 2011; Skalicky *et al.* 2015; Jackson & Jones 2013), con studi su corpus inglesi degli introduttori di riformulazioni o dei dispositivi linguistici che segnalano l'ammissione di un errore oppure un'integrazione del contenuto proposizionale.

Dato che il corpus studiato è rappresentato da situazioni comunicative in cui il politico ha almeno un interlocutore diretto – i giornalisti e, nel caso dei dibattiti, anche alcuni avversari politici – la prospettiva qui adoperata avrà sempre come punto di riferimento l'interattività nella costruzione discorsiva (Burger 2006: 46-47). Infatti, nelle interviste vi sono delle situazioni in cui l'intervistatore fornisce l'integrazione, di propria iniziativa oppure su richiesta del politico stesso, in un gioco discorsivo in cui le posizioni di potere sembrano invertite.

D'altro canto, la comunicazione politica di stampo mediatico è sempre "audience oriented" (Ilie 2001), fatto che si riflette sia sulla comunicazione del politico stesso, sia nell'atteggiamento dei giornalisti, i quali si fanno portavoce dei votanti e chiedono dei chiarimenti nelle situazioni che potrebbero risultare poco chiare per il pubblico a casa.

Nella sottocategoria dei dibattiti elettorali, nel processo della ricezione si manifesta una triade invece della diade locutore-interlocutore, la cellula minimale nella teoria cooperativa nella costruzione della faccia come processo interattivo (Arundale 2010: 2079): infatti, se l'avversario o i giornalisti scelgono di non contestare le affermazioni del locutore, il pubblico elettore è l'unico a interagire nella costruzione della faccia del candidato. Quando invece si ha una contestazione immediata dell'altro candidato oppure dei giornalisti, la faccia si costruisce mediante tre elementi: le parole del locutore, la contestazione degli interlocutori *in praesentia* e le conclusioni che il pubblico a casa trae in base all'interazione discorsiva alla quale assiste. Questo triplice condizionamento, al quale si aggiunge anche la velocità espressiva imposta dal parlato spontaneo o semispontaneo nei dibattiti e nelle interviste, rende particolarmente difficoltosa la pianificazione del discorso, il che dà luogo a diverse dimenticanze involontarie, dagli errori per omissione di parole ai vuoti di memoria su nomi o numeri.

Nel costante gioco tra locutore e pubblico a casa, si individuano due grandi categorie di dimenticanze, le quali saranno illustrate dagli esempi analizzati: le dimenticanze vere e proprie, involontarie, notate e corrette, raramente superate senza autocorrezione, e le dimenticanze "messe in scena", volute dal politico per creare una situazione interpretativa nella quale la dimensione illocutiva possa essere inferita dai destinatari del messaggio. Mentre nel primo caso le dimenticanze hanno un potenziale dannoso per l'ethos del politico, nel secondo caso vengono utilizzate come mezzi di costruzione dell'immagine, in particolare per contrapposizione all'avversario criticato.

## 3. Il corpus

Il corpus complessivo, elencato nella Tabella 1 e citato *in extenso* nella sezione finale (*Corpus*), contiene poco più di 11 ore di videoregistrazioni reperibili online di faccia a faccia prima del secondo turno delle elezioni per la Presidenza della Repubblica in Francia e Romania e di dibattiti per il rappresentante del polo di sinistra o del Partito Democratico in Italia, nonché

di interviste con domande non concordate, rivolte ai politici in carica durante alcuni talk show.

***Tabella 1.*** *Corpus di dibattiti e interviste*

| **francese**<br>**9 h 22 min** | **italiano**<br>**6 h 7 min** | **rumeno**<br>**5 h 42 min** |
|---|---|---|
| 2007 Sarkozy vs. Royal<br>2012 Hollande vs. Sarkozy<br>2017 Macron vs. Le Pen<br><br>23/09/2009<br>Intervista di David Pujadas con il Presidente della Repubblica Nicolas Sarkozy, Elysée | 2012 Renzi, Tabacci, Bersani, Puppato, Vendola<br>2013 Renzi, Civati, Cuperlo<br>2017 Renzi, Emiliano, Orlando<br><br>14/01/2015<br>Intervista di Daria Bignardi (La7) con il Presidente del Consiglio Matteo Renzi, studio della trasmissione *Le invasioni barbariche* | 2009 Băsescu vs. Geoană<br>2014 (11 nov.) Iohannis vs. Ponta<br>2014 (12 nov.) Iohannis vs. Ponta<br><br>26/07/2012<br>Intervista di Dan Luca e Costi Rogozanu (Realitatea.net) con il Presidente della Repubblica Traian Băsescu, studio Realitatea TV |

I due tipi di corpus – i dibattiti con avversari presenti e le interviste in cui l'unica voce critica potrebbe essere quella dei giornalisti intervistatori – sono stati scelti per mettere in risalto le differenze nella strumentalizzazione pragmatica delle dimenticanze, nonché i diversi assesti autocorrettivi adoperati, ad esempio ricorrendo all'aiuto del giornalista nelle interviste, ma astenendosi da richieste di integrazione da parte del moderatore durante i dibattiti.

Le occorrenze di dimenticanze sono state selezionate e trascritte a mano con un contesto più esteso che ne permetta la corretta interpretazione (al quale si aggiunge la traduzione italiana dei contesti rumeni), seguendo alcune regole di base di trascrizione dei discorsi orali[1].

## 4. Le dimenticanze involontarie

In questa sezione saranno illustrate alcune situazioni nelle quali si manifestano le dimenticanze involontarie, che possono danneggiare

[1] / intonazione ascendente, \ intonazione discendente, [ sovrapposizione dei turni di parola, (.) pausa, MAIUSCOLO segmento accentato, & seguito dello stesso turno di parola, - parola incompleta, : suono finale allungato.

l'immagine del politico perché contribuiscono all'incoerenza del messaggio oppure perché sono la prova di una memoria approssimativa. In entrambe le situazioni, ma forse a maggior ragione nel caso della memoria approssimativa, le dimenticanze sono in contrasto con l'ethos del "presidenziabile", nel cui discorso si intrecciano l'atto assertivo dell'affermazione della propria eccellenza (accompagnato dalla susseguente squalifica dell'avversario) e l'atto direttivo implicito nel discorso elettorale attraverso il quale il candidato chiede i voti del pubblico che lo ascolta (Kerbrat-Orecchioni 2013: 53). Pertanto, se i votanti accettano qualche incoerenza discorsiva nonostante lo statuto semi-isitituzionale della comunicazione politica nelle interviste e nei dibattiti, difficilmente accetterebbero l'imprecisione referenziale del discorso politico, soprattutto nei momenti in cui si trasmette un'informazione nuova.

### *4.1. I lapsus linguistici*

I lapsus linguistici si riferiscono all'ellissi di una parola grammaticale oppure di un elemento semanticamente pieno, in genere avvertita e autocorretta dal locutore stesso. Tuttavia, nelle interviste alcune ellissi possono essere il segno di un cambiamento del progetto discorsivo e non vengono integrate.

Un esempio ne è l'ellissi della preposizione *de* 'di' in (1), nell'ultima battuta di Traian Băsescu. In un inserto di discorso privato occasionato dalla domanda del giornalista, il quale chiede al Presidente della Romania, candidato del centro-destra, quali erano gli argomenti sui quali si intratteneva con i vicini di casa, diventati anch'essi politici di spicco, però dell'opposizione di centro-sinistra. Traian Băsescu sente subito il potenziale dannoso della domanda e prova a evitare i particolari con la risposta generica *De-ale: CAsei:/ de-ale ă:-* ('[Cose] della casa, del-'), risentita come troppo vaga e integrata con un potenziale esempio dall'intervistatore. Il politico approfitta dell'occasione per inserire nel discorso un nome di un altro politico, sempre di centro-sinistra, ossia Nicolae Văcăroiu, Presidente del Consiglio nel periodo 1992-1996; così, offre un'informazione che non gli viene richiesta sull'ubicazione relativa all'appartamento di Nicolae Văcăroiu nel condominio di proprietà dello Stato, in Via Constantin Prezan, ubicata nella parte centrale di Bucarest.

Nell'ellissi della preposizione *de* nella struttura *etajul [de] deasupra* due spiegazioni sono plausibili: un mero errore di assenza della determinazione preposizionale oppure una modifica del progetto discorsivo, con Traian Băsescu che non si ricorda a quale piano abitava Nicolae Văcăroiu (o ritiene che in seguito avrebbe dovuto spiegare la distribuzione relativa al suo appartamento e di quello di Adrian Năstase), quindi si interrompe e inserisce il complemento di luogo, retto dal verbo *stătea*, 'abitava'. Questa seconda ipotesi si appoggia sulla presenza della vocale finale lunga di *etaju:*, la quale sembra la prova di una difficoltà nel ricordarsi il numero preciso.

Inoltre, nell'ultima battuta la ripetizione di *deasupra lu'* potrebbe essere sia il risultato di una riflessione metalinguistica di sottofondo che influisce sulla coerenza discorsiva, sia il segno di una momentanea difficoltà – subito risolta – nel ricordarsi il cognome dell'altro vicino di casa, il politico Adrian Năstase, ricordato precedentemente e argomento intorno al quale si sviluppa questa digressione sulla vita privata.

(1) C. ROGOZANU: *Și ce- ce vorbeați/(.) chiar\(.)*
'E [di] che- [di] che cosa stavate parlando, appunto?'
T. BĂSESCU: *De-ale: CAsei:/ de-ale ă:-*
'[Cose] della casa, del-'
C. ROGOZANU: *S-a spart o țeavă-*
'Si è rotto un tubo'
T. BĂSESCU: *Nea Nicu ne mai inunda\(.)*
'Zi' Nicu ci innondava a volte'
C. ROGOZANU: *Domnu: Văcăroiu/ nu/(.)*
'Signor Văcăroiu, vero?'
T. BĂSESCU: *Stătea la etaju: Ø deasupra lu-: deasupra lu' Năstase\(.)*
'Abitava al piano Ø sopra- sopra di Năstase'
(26.07.2012, 13:18-13:33)

L'esempio (1) è interessante anche per l'integrazione offerta dall'intervistatore (Costi Rogozanu) all'ipocoristico utilizzato da Traian Băsescu, il quale chiama il suo vicino di casa *nea Nicu* 'zi' Nicu', sottolineando attraverso il linguaggio familiare lo slittamento del discorso verso la sfera privata imposto dalla domanda iniziale del giornalista.

Quest'ultimo – preoccupato forse più per l'eccessiva familiarità del discorso che non per la comprensione del messaggio per la decodifica del quale il pubblico rumeno avrebbe dovuto ricorrere all'appellativo di Nicolae Văcăroiu comune negli anni '90 – sceglie di integrare l'informazione con il titolo e il cognome del politico *domnul Văcăroiu*. Il suo intervento è risentito da Traian Băsescu, il quale non risponde, come un'interrogazione che echeggia il contenuto proposizionale precedentemente espresso (inquadrabile nella categoria delle cosiddette "echo questions" descritte in Ilie 1999), ma che non richiede una risposta da parte sua, a metà strada fra l'interrogativa retorica e un'integrazione. Nel chiamare un politico dell'opposizione con un ipocoristico, Traian Băsescu non fa prova di una dimenticanza bensì di una strumentalizzazione diafasica del livello familiare di lingua per danneggiare l'ethos serio dell'oppositore.

Nell'esempio (2) si ha un lapsus sintattico nell'omissione della testa del gruppo nominale, con il risultato di una frase in cui ciò che doveva essere il complemento di specificazione diventa soggetto, in *les médicaments baissent*. Ovviamente, Marine Le Pen si rende conto del significato del tutto fuorviante della frase appena pronunciata, dannoso per l'immagine di candidato che appoggia l'accesso ai farmaci anche nelle categorie sociali più povere[2] e ci ritorna sopra con l'integrazione del soggetto *coût* e con la struttura del complemento di specificazione.

(2) *M. LE PEN: nous ferons surtout en sorte que les médicaments baissent/ que le coût des médicaments baisse\ (.)*
(03.05.2017, 46:36-46:40)

La velocità discorsiva, imposta anche dal cronometro molto tassativo nei dibattiti, dà luogo a disattenzioni che si manifestano in omissioni lessicali, integrate ancor prima di pronunciare interamente la parola, come in (3). In quest'esempio François Hollande inserisce l'aggettivo omettendo il nome da esso determinato, ma, rendendosi conto della svista in una pausa breve, riprende la preposizione e inserisce la struttura completa.

[2] In effetti, il suo progetto di campagna non prevedeva la riduzione del numero di farmaci rimborsabili, il che non sarebbe stato benefico per i malati, bensì dei costi di questi farmaci.

(3) F. HOLLANDE: *d'avoir infligé 13 milliards d'euro de su- (.) de prélèvement supplémentaire/*
(02.05.2012, 53:47-53:49)

Questo tipo di struttura in cui la svista è autocorretta prima della pronuncia integrale della struttura lacunare è da considerarsi meno dannoso per la faccia del politico. Infatti, se non è frequente e se l'autocorrezione è rapida, nel processo interpretativo le autocorrezioni immediate rappresentano un elemento del tutto marginale, che può anche non essere avvertito dai destinatari del messaggio, i quali si concentrano in genere sulla decodifica del contenuto proposizionale.

### *4.2. La memoria approssimativa*

Più dannose per l'immagine del politico sono invece le espressioni imprecise oppure le informazioni inesatte, soprattutto se non autocorrette.

Un'espressione utilizzata con ovvio intento di costruirsi un'immagine favorevole di candidato con un talento retorico che gli permette di adoperare espressioni latine in attacchi contro gli avversari si ha in (4), dove Nicolas Sarkozy pronuncia *ab nominem*, una contaminazione paronimica dell'espressione *ad hominem*.

(4) N. SARKOZY: *Ne faisons pas de remarque ab nominem \ (.)*
(02.05.2007, 1:22:24-1:22:27)

La memoria approssimativa si manifesta anche al livello contenutistico, ma qui l'autocorrezzione viene inserita per non danneggiare la "faccia negativa" del politico, ossia la possibilità di agire senza il condizionamento esercitato dalle proprie affermazioni precedenti (Fetzer 2010: 162), che potrebbero generare delle critiche in quanto inesatte o false. Così, nell'esempio (5), analizzato anche altrove (Gebăilă 2018: 143) nella prospettiva dell'attenuazione inserita mediante gli arrotondanti (Prince *et al.* 1982; Fraser 2010) nell'autocorrezione, Matteo Renzi non ricorda la somma precisa dei contributi di campagna, ma non vuole neanche essere accusato in seguito di aver offerto delle informazioni errate, quindi inserisce l'arrotondante *o qualcosa del genere* e, in un atto direttivo rivolto al moderatore

del dibattito, fa riferimento alla fonte reperibile sul suo sito di campagna, così limitando gli eventuali danni di immagine.

(5) M. RENZI: *Ho ricevuto 7000 euro/ o qualcosa del genere/ ma può verificarlo sul sito www.matteorenzi.it\ (.)*
(29.11.2013, 22:00-22:07)

La memoria approssimativa può anche avere bisogno di conferme, come nell'esempio (6), in cui Traian Băsescu sembra non essere sicuro sul cognome di uno dei giudici e chiede la collaborazione dei giornalisti intervistatori, i quali confermano la variante del Presidente della Repubblica.

(6) T. BĂSESCU: *au ieșit stenogramele de la punerea sub acuzare a procurorului acela din CSM\ cum îl chema/ B- Bălan/*
'Sono apparsi gli stenogrammi dalla messa sotto accusa di quel procuratore del CSM [Consiglio Superiore della Magistratura], come si chiamava? Bălan?'
D. DUCA: *Bălan xxx *
'[conferma il cognome del giudice] Bălan.'
T. BĂSESCU: *ă: Bălan/ (.) E corect/ Că nu vreau să spun alt nume: PARCĂ Bălan\ (.)*
'Bălan? È giusto? Che non voglio pronunciare un altro nome [il nome sbagliato], Bălan mi sembra'.
(26.07.2012, 22:25-22:36)

Tuttavia, in (6) la conferma dei giornalisti non sembra sufficiente e Traian Băsescu interviene nel turno successivo con la riformulazione della domanda e una nuova richiesta di conferma, concludendo la battuta con l'attenuatore della plausibilità *parcă*. Ovviamente, attribuire un'accusa grave a un'altra persona potrebbe essere molto dannoso per l'immagine del Presidente della Repubblica e potrebbe avere perfino delle conseguenze giuridiche, quindi la cautela e il ricorso all'approvazione dei giornalisti sono comprensibili.

Un caso particolare nelle sviste lessicali autocorrette è la pronuncia del contrario di ciò che si vorrebbe dire. Senz'altro un segno di fatica, l'uso degli antonimi invece di ciò che si voleva esprimere è molto ovvio sia per il locutore, sia per i destinatari del messaggio. Nell'esempio (7) Nicolas

Sarkozy fa una pausa subito dopo aver pronunciato *avant*, nella quale prende la decisione di autocorreggersi, volendo esprimere il contrario, cioè *après*.

(7) N. SARKOZY: *parce que l'élection municipale et le maire c'est la deuxième élection et le deuxième personnage avant/ (.) après le président de la République*
(02.05.2012, 1:47:12-1:47:18)

In effetti, il processo autocorrettivo è il risultato di una lotta fra due tentazioni contrarie: da un lato, quella di attenersi alla precisione e di correggere quanto detto, pur essendo consapevoli del fatto che l'errore sarà messo in risalto nel flusso comunicativo proprio dall'autocorrezione, e dall'altro lato valutare l'errore come accettabile e andare oltre senza rimediare, nella speranza che i destinatari non se ne accorgano. Tuttavia, data l'ampia platea del discorso politico e l'importanza della precisione nell'ethos di un politico, la prima dinamica ha di solito il sopravvento sulla seconda.

## 5. La pragmatica delle dimenticanze messe in scena

Nel corpus analizzato le dimenticanze non sono sempre involontarie e reali. Infatti, i discorsi in cui si finge di dimenticare la parola più adatta per esprimere meglio un'accusa scortese oppure in cui la dimenticanza e l'autocorrezione successiva sono utilizzate con scopi sarcastici rappresentano dei mezzi retorici utili per sottolineare l'importanza dell'intervento e per focalizzare l'attenzione del pubblico. Nell'uso delle dimenticanze come strategie pragmatiche, l'elemento importante è ammettere la (falsa) difficoltà, evitando così l'interpretazione della sequenza come lapsus.

### *5.1. Difficoltà di formulazione*

Non sempre i parlanti riescono a trovare la parola che loro ritengono giusta nel contesto e pertanto ammettono le difficoltà incontrate nella formulazione del messaggio attraverso commenti di stampo metalinguistico inseriti tramite strutture incidentali. Queste difficoltà di inquadramento categoriale possono essere occasionate dalla consapevolezza che la parola

più adatta come significato potrebbe essere offensiva, quindi non idonea al contesto formale del discorso politico e potenzialmente dannosa per l'immagine del politico, il quale enuncerebbe così una critica scortese, come in (8):

(8) T. BĂSESCU: *A fost (.) nici nu știu cum să-i spun\(.) lipsă de: eleganță e: ă: prea frumos\(.) Cu incidentul cu Consiliul European\ Am preferat să rămân acasă/ să nu (.) ă: fie ă: un MOTIV (.) de a crea instabilitate politică și de a ne face de râs pe la Bruxelles\(.)*
'È stata… Non so neppure come chiamarla… [una] mancanza di eleganza è troppo bello. Con l'incidente con il Consiglio Europeo. Ho preferito rimanere a casa perché non ci sia un motivo di generare instabilità politica e di fare brutta figura dalle parti di Bruxelles'
(27.07.2012, 52:00-52:22).

Qui Traian Băsescu prova a eufemizzare la critica rivolta contro l'opposizione che aveva sostituito il Presidente della Repubblica con i rappresentanti del Governo nei vertici del Consiglio Europeo. Quindi, dopo l'ammissione della difficoltà espressiva, pronuncia l'espressione *lipsa de: eleganță*, '[una] mancanza di eleganza', che subito dopo descrive come troppo eufemistica e cortese. Infatti, Traian Băsescu torna a criticare l'opposizione mediante l'espressione familiare *a ne face de râs* 'fare [+riflessivo IV persona] brutta figura', con un pronome riflessivo di quarta persona falsamente inclusivo, il quale, al contempo, rispecchia il fatto che le azioni dei rappresentanti del Governo si riflettono in maniera negativa sull'immagine dell'intero Paese.

Un caso di difficoltà causata dal desiderio di attenuare un'affermazione che potrebbe risultare offensiva per l'interlocutore si ha anche in (9), contesto in cui l'intervistatrice Daria Bignardi, non trovando la via della critica attenuata, sceglie di sostituirla con l'aggettivo *unico*, pronunciato con enfasi, il quale normalmente non richiederebbe un'attenuazione.

(9) DARIA BIGNARDI: *Volevo parlare un po' di Lei:\ La rivedo / Presidente del Consiglio/ dopo un anno:/ insomma/ dome:nica ha compiuto quarant'anni\(.) E li ha compiuti: insomma/ in un modo*

*piutto:sto:/ non so neanche come definirlo:/ UNICO\(.) Cioè (.) Lei (.) quand'aveva vent'anni (.) come pensava che avrebbe trascorso il Suo quarantesimo compleanno/(.)*
(14/01/2015, 9:38-9:50)

Oltre alla mitigazione di grado con *piuttosto*, la quale anticipa una critica, l'intervistatrice inserisce l'ammissione delle difficoltà espressive attraverso l'incidentale *non so neanche come definirlo:/* e l'allungamento delle vocali finali sia per l'attenuatore *piuttosto*, sia per l'ultima parola dell'incidentale. D'altronde, le difficoltà di formulazione sono ovvie anche nella ripetizione di *insomma* in posizione incidentale e dell'inserimento di un marcatore utilizzato di norma per spiegazioni e riformulazioni come *cioè*. Qui *cioè* sembra avere la funzione di cambiare l'argomento attraverso una domanda la cui risposta contribuirebbe alla narrazione personale del politico e così traccerebbe i contorni dell'ethos di un giovane in seguito diventato uomo politico[3].

### *5.2. Strategie evasive*

Le dimenticanze servono anche per evitare argomenti con potenziale dannoso per l'ethos indiretto del politico. In (10) ad esempio il giornalista chiede una presa di posizione di Traian Băsescu in merito a un decreto di Governo non applicato che, secondo Costi Rogozanu, aveva visto un'alleanza delle forze politiche e degli organismi finanziari internazionali per far pagare ai cittadini degli interessi retroattivi. L'accusa, grave e rivolta contro l'intera classe politica, compresa la Presidenza della Repubblica, qui una metonimia attenuativa per il Presidente stesso, viene evitata da Traian Băsescu, il quale nega di ricordare il contesto, inverte i ruoli di potere e chiede lui stesso dei chiarimenti al giornalista, il quale inserisce delle informazioni in una maniera esemplificativa e alquanto aneddotica.

[3] Infatti, l'intera intervista di Daria Bignardi è costruita su domande che richiedono una narrazione personale, con disappunto di Matteo Renzi, il quale arriva ad accusare la giornalista di proporre dei temi della sfera privata a scapito delle misure politiche interessanti per il pubblico. Nonostante la critica molto acerba, tre volte ripetuta dal politico, l'intervistatrice riafferma la sua posizione di potere e dichiara di voler parlare delle misure politiche soltanto dopo che esse saranno messe in atto.

(10) C. ROGOZANU: *Ordonanța 50 (.) celebra ordonanță cu: băncile cu: creditele: dacă vă amintiți a fost o întreagă dezbatere:*
'Il decreto di Governo 50. Il famoso decreto di Governo con le banche, con i crediti, se si ricorda c'è stato un intero dibattito. '
T. BĂSESCU: ***Nu mai știu\ (.)***
'Non me lo ricordo più.'
C. ROGOZANU: *Au fost ă: intervenții: ale FMI/ ale Băncii Naționale cu diverse recomandări:\ Ă: dezbaterea era DAcă (.) legea să se aplice pe tot- pe tot- ă: pentru TOȚI creditații (.) sau doar pentru cei care fac DIN acel moment încolo: -Acolo: mulți au dat un exemplu de luptă a TUTUROR forțelor\ de la FMI / Președinție/ PARlament/ TOAtă lumea s-a aliat/ și-a luptat împotriva drepturilor unor cetățeni\ (.)*
T. BĂSESCU: *Ă-* [intercalare riempitivo]
C. ROGOZANU: *E un exemplu\ (.)*
'È un esempio.'
T. BĂSESCU: ***& Nu-mi mai aduc aminte ă: EXACT ă: ă ă partea de dispută pe această: ordonanță\ (.)***
'Non mi ricordo più esattamente la parte di dibattito su questo decreto di Governo.'
C. ROGOZANU: *Era dacă să se aplice de exemplu unuia care și-a făcut credit în 2002/ să i se aplice ȘI lui (.) puterea asta-*
'Era se fosse vigente ad esempio per uno che aveva contrattato un credito nel 2002, se fosse applicabile anche a lui quest'azione.'
T. BĂSESCU: *Și CUM s-a finalizat până la urmă/ (.)*
'E com'è finita finalmente?'
C. ROGOZANU: *S-a finalizat că NU\ (.)*
'È finita che no.'
[…]
T. BĂSESCU: ***Mărturisesc că nu-mi aduc aminte exact care a fost disputa: pentru că n-am fost implicat/ probabil\ (.)***
'Confesso di non ricordare esattamente quale fu il dibattito perché non ne sono stato coinvolto.'
(27/02/2012, 27:33-28:42)

Si vede qui un esempio di strumentalizzazione di un vuoto di memoria in un'interazione prolungata, con ben tre richieste di chiarimenti formulate dall'intervistato[4], che conclude negando il suo coinvolgimento e le sue responsabilità nella vicenda nonostante l'accusa iniziale del giornalista. La negazione dell'accusa è mitigata attraverso l'attenuatore della plausibilità *probabil* 'probabilmente', in posizione finale, il quale può anche indirizzare l'interpretazione dell'interazione verso una dimenticanza reale.

L'affermazione di non conoscere l'argomento e la negazione delle responsabilità si ha anche in (11), questa volta accompagnata da una critica rivolta al giornalista Dan Duca, accusato di formulare delle domande poco pertinenti per il Presidente della Repubblica. Nella protesta compare anche la domanda retorica *Știu eu:/ numesc eu costurile din spitale/ (.)* – che potrebbe essere tradotta in italiano con 'Che ne so… Sono io a nominare i costi negli ospedali?' – in cui sono evidenti l'indignazione, la contestazione del potere nel contesto discorsivo del talk show e il rifiuto di rispondere.

(11) D. DUCA: *Și (.) ați avut senzația că s-au redus costurile: ă: prin închiderea acestor spitale/ sau lucrurile s-au schimbat/ (.)*
'E ha avuto la sensazione che i costi si siano ridotti tramite la chiusura di questi ospedali, o che le cose siano cambiate?'
T. BĂSESCU: ***Nu știu\ Deci mă băgați într-o zonă: care nu poate fi la un Președinte\(.) Știu eu:/ numesc eu costurile din spitale/ (.) Ceea ce vă pot spune cert este următorul lucru-***
'Non lo so. Dunque, mi sta introducendo in una zona che non può essere [di competenza] di un Presidente [della Repubblica]. Che ne so… Sono io a nominare i costi negli ospedali? Ciò che Le posso dire con certezza è la cosa seguente-'
C. ROGOZANU: *Nu din spitale\(.) Dacă s-a văzut MACRO\(.)*
'Non negli ospedali. Se si è visto [qualcosa al livello] macro.'
(27.07.2012, 33:19-33:37)

Qui non si tratta di un'ammissione della dimenticanza come in (10), bensì di un rifiuto chiaro del politico a collaborare nel rispondere a un

[4] In quest'interazione prolungata, le occorrenze di dimenticanze sono in neretto per facilitarne l'individuazione.

quesito con forte impatto sul pubblico quale la chiusura di alcuni ospedali, che non ritiene di competenza sua e sul quale non vuole essere impreciso. Infatti, l'altro intervistatore, Costi Rogozanu, prova a riformulare la domanda chiedendo l'opinione generale sulla questione della chiusura di certi ospedali, però anche la sua riformulazione rimane senza risposta precisa.

### *5.3. L'attacco ironico*

Nel corpus analizzato si ritrova anche l'esempio (12) in cui una falsa dimenticanza e l'ulteriore messa in scena dell'autocorrezione sono utilizzate in maniera ironica per la costruzione di un'immagine negativa dell'avversario.

(12) M. LE PEN: *les agriculteurs ne vous ont pas vu: les soutenir (.) face à cette concurrence internationale déloyale/ les industriels ne vous ont pas vu\(.) ah/ si/ certains oui pardon (.) euh: encore une fois de grandes entreprises vous ont vu\(.) ce sont celles que vous avez fait ((sic!)) acheter par euh: des grands groupes euh américains (.) au détriment évidemment/ de l'intérêt nationa:l\(.) C'est Alsto:m / c'est Technip euh et euh il y en a eu toute une série d'AUtres*
(03.05.2017, 11:46-12:06)

Dopo un inizio sarcastico, lo squilibrio tra la realtà dei fatti e l'affermazione *les industriels ne vous ont pas vu* è ovvio e viene ulteriormente sottolineato nello stesso turno dall'autocorrezione illustrata da *ah/ si/ pardon/*, Marine Le Pen inserisce l'accusa diretta del trattamento preferenziale che il candidato Emmanuel Macron avrebbe riservato a determinate imprese, con due esempi e una generalizzazione ulteriore tramite *toute une série d'AUtres*, con l'accento di intensità sulla prima sillaba del pronome che, insieme all'arrotondante vago *toute une série*, fa pensare a un numero alto.

## 6. Conclusioni

I tipi di dimenticanze individuati nel corpus partono dai meri lapsus, tra i quali sono da annoverare anche le sviste sul contenuto proposizionale espresso, reinterpretate su iniziativa del locutore stesso in un processo autocorrettivo nello stesso turno, fino alle false dimenticanze, utilizzate

come strumenti di manipolazione pragmatica per esprimere ironia o sarcasmo, per lanciarsi in un attacco rivolto contro l'opposizione oppure ai fini di evitare la risposta a una domanda scomoda, salvando la propria faccia o la faccia degli alleati politici.

Inoltre, il contorno linguistico delle dimenticanze fa vedere dei casi segnalati da marcatori discorsivi come l'it. *insomma*, e a volte messi in risalto dal locutore stesso, il quale ci si sofferma sopra chiedendo l'aiuto del moderatore. A volte quest'interazione è giustificata attraverso la scusa della precisione necessaria nel discorso politico, con dei commenti metadiscorsivi più o meno estesi, oppure ricorrendo a un'integrazione interattiva (Norrick 2005) da parte dei giornalisti. Al polo opposto si ritrovano invece le dimenticanze involontarie, sopra le quali il locutore desidera passare in fretta, essendo consapevole del loro potenziale dannoso per la propria immagine.

In prospettiva contrastiva, si evince la ricorrenza di determinate categorie classificatorie e soprattutto di alcune strategie pragmatiche a prescindere dalla lingua adoperata o dalle scelte discorsive ed espressive dei singoli locutori. In effetti, in francese, in italiano e in rumeno sia le dimenticanze corrette o messe in risalto dal parlante attraverso commenti metalinguistici, sia le false dimenticanze, utilizzate con scopi ironici, sono strettamente collegate all'intento del locutore, mentre le dimenticanze che infrangono la norma grammaticale e le regole sintattiche necessarie al progetto discorsivo sono, ovviamente, involontarie e, se avvertite, vengono corrette dal locutore nello stesso turno di parola.

## Corpus

### Francese

02.05.2007 = Nicolas Sarkozy vs. Ségolène Royal, 2h 41 min; giornalisti: Arlette Chabot e Patrick Poivre d'Arvor, TF1, http://www.ina.fr/ video/3341956001/ 2007-le-debat-segolene-royal-et-nicolas-sarkozy-video.html.

24.02.2011 = 24 febbraio 2011, intervista di David Pujadas, TF1, con il Presidente della Repubblica Nicolas Sarkozy, 1h 9 min, Elysée, https://www.youtube.com/watch ?v=snf4-3w8lTA&t=2406s.

02.05.2012 = 2 maggio 2012, Nicolas Sarkozy vs. François Hollande, 2h 56 min; moderatori: Laurence Ferrari e David Pujadas, TF1, https://www.youtube.com/ watch?v=Fhv1VVCRrJY.

03.05.2017 = 3 maggio 2017, Marine Le Pen vs. Emmanuel Macron, 2h 36 min; moderatori: Nathalie Saint-Criq e Christophe Jakubyszyn, TF1, https://www.youtube.com/watch?v=iOAbBdlWgz0.

## Italiano

12.11.2012 = 12 novembre 2012, Bruno Tabacci, Laura Puppato, Matteo Renzi, Nichi Vendola, Pierluigi Bersani, 1 h 56 min, Primarie Centro-sinistra, giornalista: Gianluca Semprini, SkyTg24, https://www.youtube.com/watch?v=-cJzpb2SE48.

29.11.2013 = 29 novembre 2013, Giovanni Cuperlo, Matteo Renzi, Giuseppe Civati, 1h 17 min; primarie per la Segreteria del P.D.; giornalista: Gianluca Semprini, SkyTg24, https://www.youtube.com/watch?v=tOPXq8M6pP0

14.01.2015 = 14 gennaio 2019, intervista di Daria Bignardi (La7) con il Presidente del Consiglio Matteo Renzi, 44 min, studio della trasmissione *Le invasioni barbariche*, https://www.youtube.com/watch?v=swl-dGFcQ1U&t=28s.

26.04.2017 = 26 aprile 2017, Matteo Renzi, Michele Emiliano, Andrea Orlando, 1h 10 min; primarie per la Segreteria del P.D.; giornalista: Fabio Vitale; SkyTg24, https://www.youtube.com/watch?v=4s6qwM1DWKs.

## Rumeno

03.12.2009 = 3 dicembre 2009, Traian Băsescu vs. Mircea Geoană 2h 4 min; moderatore: Robert Turcescu, Antena 3, https://www.youtube.com/watch?v=5_jYfnhMxLI&list=PL5D09EE3D1DD06795

26.07.2012 = 26 luglio 2012, intervista di Dan Luca e Costi Rogozanu (Realitatea.net) con il Presidente della Repubblica Traian Băsescu, 49 min, studio Realitatea TV, https://www.youtube.com/watch?v=PbMUVydyLxI.

11.11.2014 = 11 novembre 2014, Klaus Iohannis vs. Victor Ponta, 1h 24 min; moderatore: Rareş Bogdan ; per le domande : Lavinia Şandru, Emma Zeicescu, Andra Miron, Denise Rifai, Realitatea TV, https://www.youtube.com/ watch?v=nPDCJ9-C2pg

12.11.2014 = 12 novembre 2014, Klaus Iohannis vs. Victor Ponta, 1h 25 min; moderatore: Mădălina Puşcalău, B1 TV, https://www.youtube.com/watch?v=FEmeXGAKt6o

## Riferimenti bibliografici


Arundale, Robert B. 2010. Constituting face in conversation: Face, facework, and interactional achievement. *Journal of Pragmatics* 42. 2078–2105.

Bazzanella, Carla & Damiano, Rossanna. 1999. The interactional handling of misunderstanding in everyday conversations. *Journal of Pragmatics* 31. 817–836.

Berruto, Gaetano. 1993. Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche. In Sobrero, Alberto A. (ed.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, 37–92. Roma-Bari: Laterza.

Burger, Marcel. 2006. The Discursive Constructions of the Public and Private Spheres in Media Debates: The Case of Television Talk Shows. *Revista Alicantiana de Estudios Ingleses* 19. 45–65.

Fox, Barbara A. & Maschler, Yael & Uhmann, Susanne. 2010. A cross-linguistic study of self-repair: Evidence from English, German, and Hebrew. *Journal of Pragmatics* 42. 2487–2505.

Fetzer, Anita. 2010. Contexts in context: Micro meets macro. In Tanskanen, Sanna-Kaisa & Helasvuo, Marja-Liisa & Johansson, Marjut & Raitaniemi, Mia (eds), *Discourses in Interaction*, 13–31. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.

Fraser, Bruce. 2010. Pragmatic competence: the case of hedging. In Kaltenböck, Gunther & Mihatsch, Wiltrud & Schneider, Stefan (eds), *New Approaches to Hedging*, 15–34. Bingley: Emerald Group Publishing.

Gebăilă, Anamaria. 2018. I ripensamenti nel discorso politico tra vincoli normativi e strategie pragmatiche. In Valy Ceia (ed.) *Quaestiones romanicae. Lucrările colocviului internaţional* Comunicare şi cultură în Romània europeană, *ediţia a VI-a / 16-17 iunie 2017*, 135–148. Szeged: "Josef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado.

Ilie, Cornelia. 1999. Question-response argumentation in talk shows. *Journal of Pragmatics* 31. 975–999.

Ilie, Cornelia. 2001. Semi-institutional discourse: The case of talk shows. *Journal of Pragmatics* 33. 209–254.

Jackson, Claire & Jones, Danielle. 2013. *Well they had a couple of bats to be truthful*: *Well*-prefaced self-initiated repairs in managing relevant accuracy in interaction. *Journal of Pragmatics* 47. 28–40.

Kaur, Jagdish. 2011. Raising explicitness through self-repair in English as a lingua franca. *Journal of Pragmatics* 43. 2704–2715.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2013. Humour et ironie dans le débat Hollande-Sarkozy de l'entre-deux-tours des élections présidentielles (2 mai 2012). *Langage et société* 146. 49–69.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2017. *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*. Paris: L'Harmattan.

Koch, Peter & Oesterreicher, Wulf. 2007 [1990]. *Lengua hablanda el la Romania: español, francés, italiano*. Versión española de Araceli López Serena. Madrid: Gredos.

Lee-Goldman, Russell. 2011. *No* as a discourse marker. *Journal of Pragmatics* 43. 2627–2649.

Maingueneau, Dominique. 2002. Problèmes d'éthos. *Pratiques* 113-114. 55–68.

Norrick, Neal, 2005. Interactional rememebering in conversational narrative. *Journal of Pragmatics* 37(11). 1819–1844.

Prince, Ellen & Frader, Joel & Bosk, Charles. 1982. On hedging in physician-physician discourse. In Di Pietro, Robert (ed.), *Linguistics and the Professions. Proceedings of the Second Annual Delaware Symposium on Language Studies*, 83–97. Norwood (NJ): Ablex,

Reyes, Antonio. 2015. Building intimacy through linguistic choices, text structures and voices in political discourse. *Language & Communication* 43. 58–71.

Schegloff, Emanuel & Jefferson, Gail & Sacks, Harvey. 1990. The preference for self-correction in the organization of repair in conversation. In George Psathas (ed.), *Interaction Competence*, 31–61. Washington DC: The International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis and University Press of America.

Schegloff, Emanuel. 1992. Repair After Next Turn: The Last Structurally Provided Defense of Intersubjectivity in Conversation. *American Journal of Sociology* 97(5). 1295–1345.

Skaliky, Stephen & Berger, Cynthia M. & Bell, Nancy D. 2015. The function of *just kidding* in American English. *Journal of Pragmatics* 85. 18–31.

Sperber, Dan & Wilson, Deirdre. 1986. *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford: Blackwell.

Svennevig, Jan. 2008. Trying the easiest solution first in other-initiation of repair. *Journal of Pragmatics* 40. 333–348.

# La omisión en el lenguaje de los jóvenes españoles y rumanos en el ámbito de las redes sociales

**Carmen CANDALE**
*Universidad de Bucarest*

**Abstract.** The aim of this paper is to present the way in which the omission is reflected in the computer-mediated communication. Some of the most common ways in which it appears are the ellipsis and the absence of accent, diacritics and punctuation marks. In addition, Paul Grice's maxim of Quantity is frequently flouted through messages without context which are difficult to decode by the reader, through simplified texts and almost incomprehensible hashtags. We intended to comparatively analyse these features within the social group of young Spanish and young Romanians, using for this language samples collected from four social media platforms.

**Keywords:** social media, ellipsis, maxim of Quantity, computer-mediated communication, omission.

## 1. Introducción

La comunicación mediada por el ordenador representa una de las realidades más impactantes de la sociedad de hoy en día, puesto que ha introducido nuevas modalidades de relacionarnos como seres humanos, mediante las plataformas sociales cuya aparición ha sido fomentada por la Web 2.0. El lenguaje empleado por los jóvenes internautas a la hora de comunicarse por las redes destaca por un alto grado de subjetividad, presentando un carácter sumamente afectivo, porque lo que la mayoría de los jóvenes desean conseguir con la ayuda de esta manera de expresión es la manifestación y, a la vez, la construcción de su identidad, pero también el

refuerzo de los lazos sociales. Por lo tanto, este proceso los hace emplear una serie de estrategias lingüísticas que, por una parte, parecen aportarle originalidad a la expresión, pero por otra se ajustan a los modelos de personalidad que se promueven por las redes. Una de dichas estrategias de alteración de la expresión escrita es la *omisión*, que se puede manifestar en varios niveles de la lengua, como presentamos a continuación.

## 2. La metodología

La metodología que hemos utilizado para analizar este fenómeno se centra en dos variables extralingüísticas, es decir en la edad y en la procedencia. Por lo tanto, nuestros informantes proceden de España y de Rumanía y son jóvenes con edades entre 17 y 31 años aproximadamente, pertenecientes a la generación digital. Hemos recogido un total de 600 intervenciones (300 de los españoles y 300 de los rumanos), de cuatro plataformas sociales utilizadas frecuentemente por los jóvenes de hoy en día, Facebook, Instagram, Twitter y Tinder, constituyendo, de esta forma, nuestro corpus.

## 3. Los resultados

A continuación, presentamos las observaciones más destacables de nuestro corpus que están relacionadas con el tema de la omisión o de la evitación en las producciones lingüísticas de las redes sociales.

### *3.1. En el nivel de la pragmática*

El *principio de cooperación* de Grice se materializa en cuatro *máximas*, explicadas por el mismo autor: de *cantidad*, de *cualidad*, de *relación* y de *modalidad* (Grice 1975: 45-46). La transgresión de la máxima de cantidad es la que refleja de forma más patente el fenómeno de la omisión en el ámbito virtual, especialmente la primera parte de esta, que indica que, para una comunicación eficaz, es preciso «que la contribución sea todo lo informativa que requiera el propósito del diálogo» (Escandell Vidal 2017: 81).

Los mensajes demasiado breves que se difunden por las redes son los que más faltan esta máxima, igual que los que carecen de la información contextual necesaria. Estos mensajes, que se dan con frecuencia en Facebook, Instagram y Twitter, suelen añadirse en forma de notas a artículos, fotos o vídeos y es posible que requieran conocimientos previos por parte del lector para poder comprenderlos. La mayoría de las veces el contexto y la situación de su producción no quedan completamente claros, con lo cual se puede notar un aumento del esfuerzo de procesamiento que el destinatario tiene que invertir a la hora de descodificarlos.

Un ejemplo que nos puede servir para analizar este fenómeno es el siguiente, en el que, después de los dos puntos sigue la foto del usuario montando en bicicleta:

(1) *Monday like:*

Dada la falta de información contextual, es difícil de comprender la conexión que puede haber entre la actividad de montar en bicicleta y el lunes. El emisor puede transmitir que los lunes suele hacer deporte o que el lunes es el día más desagradable de la semana (conocimiento compartido por la gente en general) y que, por eso, intenta obtener energía a través del deporte. La escasa información proporcionada puede llevar a más inferencias, y es precisamente esta ambigüedad lo que el usuario busca para crear el efecto de misterio que puede llamar la atención sobre su publicación.

Asimismo, en Twitter se impulsa la publicación del mensaje justo en el momento en el que está ocurriendo el suceso al que este alude, razón por la cual muchos de los textos quedan completamente despojados de contexto o con pocos indicios relacionados con ese. Un ejemplo en este sentido es:

(2) *Pues nada así somos nosotras @InspiredbyLJ living por la vida... Y así hasta después de 100 años… ains ains ains* 💜💜

Se puede notar que, en este mensaje, no se aporta información sobre la manera de ser de las dos amigas, aunque ese sea el tema de la intervención, y una persona que no pertenece a su grupo de amigos no puede descodificarlo adecuadamente. En realidad, es muy probable que la ausencia de los detalles necesarios ocurra precisamente porque la usuaria desea llamar la atención en cuanto a su intervención, y no informar debidamente sobre un asunto concreto.

Otra estrategia común en el ámbito virtual que condensa la información y evita la necesidad de redactar mensajes complejos lingüísticamente consiste en el empleo de los hipervínculos. Especialmente son los *hashtags* los que se presentan de forma recurrente en series enumerativas de etiquetas que acompañan textos, fotos u otras producciones, resumiendo la información necesaria para comprender el contexto de dichas publicaciones:

(3) *Bon nadal! #arròs #arrocitomeloso #comidanavideña #homesweethome.*

(4) *#theflash #iamtheflash* ⚡ *#superhero #dccomics* (comentario que se le añade a una foto del usuario llevando una camiseta con el símbolo del superhéroe The Flash).

(5) *Nice office, eh? #bcucluj #colectiispeciale #specialcolections #oldbooks #libraryfun #librarieshidemisteries*.

Asimismo, son frecuentes las presentaciones esquemáticas de Tinder, que pretenden despertar el interés de las lectoras mediante la carencia de detalles. Del mismo modo, estos tienen la función de resumir el discurso, sintetizando toda una serie de aficiones, gustos o actividades preferidas por el hablante:

(6) *1,67 m, i like pancakes.*

(7) *Zaragoza, Barcelona, Torredembarra./ Biotechnologist & neuroscientist* 🔬🔬 */ Sports and travel lover* 🌎🌍*/ 420*🍁🚬 */ 1.85m.*

### *3.2. En el nivel de la sintaxis*

La elipsis es la «omisión de una o más palabras sobreentendidas en un enunciado» (Gaviño Rodríguez 2008: 102). Asimismo, la elipsis se considera, desde el punto de vista estilístico, una figura de construcción (Guțu Romalo 2008: 807). Dado que en este estudio analizamos un tipo de lenguaje coloquial, parecido al de la conversación prototípica, consideramos adecuada la siguiente observación que Werner Beinhauer (1978: 372) hace sobre las elisiones en la expresión oral coloquial:

> Rara vez se trata de omisiones, sino que la idea de lo que dice se le presenta tan viva al hablante que se le hace enteramente intemporal, con lo cual sobra el verbo, o sea la expresión gramatical específica del tiempo.

En cuanto a la elipsis verbal, el mismo autor menciona que esta

> desplaza el centro de gravedad de la frase sobre los portadores de la acción, es decir, sobre los sustantivos de la frase, permaneciendo latente o solo en segundo término, lo abstracto, la acción Werner Beinhauer (1978: 391),

implicando de nuevo la idea de que la omisión del verbo en el lenguaje coloquial suele obedecer a la afectividad del hablante.

En cuanto a los jóvenes españoles, se puede hablar de este tipo de elipsis verbal al notar la falta del verbo copulativo en algunas de las muestras, cuando el énfasis se pone en la cualidad que se expresa y el verbo se considera elemento secundario:

(8) *cada año más original con tus regalos de San Valentín.*

(9) *muy duro tomar estas decisiones.*

(10) *en shock con lo de avicii.*

Asimismo, hemos registrado elipsis de otros verbos, como también de partículas:

(11) *El año que viene otros 400 millones para seguir haciendo el ridículo, jajaja (< gastar o invertir).*

(12) *Mañana tarde??* (< *por la*).

(13) *Disfrutando de una gran noche con la #25aniversario977 y deseando que actue @David_Civera* (la falta de una parte de la perífrasis, en concreto del verbo *estar*, que precede al gerundio).

Del mismo modo, tenemos que proporcionar algunas de las muestras de interjecciones o de exclamaciones que expresan la exaltación del estado de ánimo o de los deseos del hablante y omiten el empleo del verbo en forma personal:

(14) *Que ganazas de veros muchachinas!!!! Azul oscura, y con los cristales tintados!*

(15) *impresionante e inolvidable muchiisimas gracias.*

(16) *Ufff, que pereza.*

Visto que muchas de las muestras de los rumanos son escritas en inglés, cabe destacar que varias intervenciones presentan elipsis típicas del habla coloquial inglesa, como la de sujeto:

(17) *Lovee youu @utilizator* 💖 💋.

(18) *Wow ce Sexy esti love You.*

(19) *used to play video games*.

o la de sujeto y verbo copulativo o verbo auxiliar:

(20) *you my sin-sation #MBDTF (< are).*

(21) *2 late man e deja activat (< It is).*

(22) *Ever felt the frustration with how long it takes to get to know someone? (< Have you).*

(23) *My bad, hope we cool (< are).*

(24) *Luv u @discordapp, u da beeest! (< I, are).*

Igualmente, se pueden remarcar casos de elipsis de verbo, pronombre, conjunciones y otros elementos, determinados por el hecho de que el interlocutor es considerado capacitado para entender el mensaje transmitido a pesar de las omisiones, que se perciben por el emisor como no relevantes. Estos ejemplos reflejan la oralidad afectiva y los más ilustrativos son:

(25) *Ceva jocuri tip hack&slash ce au reduceri bune in Summer Sale-ul curent? (< Știți).*

(26) *Tuu eşti tare ocupată, 'numai mesaje, nu pot vorbi'* (< *trimiți*).

(27) *Dupa câte planuri cum sa fac rost de bani si mai important cum sa păcălesc prietena* (< *despre*).

(28) *am salvat 2 link-uri din poza aia care ai pus mai sus* (< *pe care ai pus-o*).

(29) *am nevoie de un text sa-l pun pe tricoul il scriu in 2 minute si-l fac in 20 de min gata de imprimat gen* (< *pe care*).

En conclusión, apreciamos que las muestras presentadas indican claramente que la elipsis no solo representa «un recurso cómodo y económico para el hablante» (Vigara Tauste 2005: 202), sino que también es

un procedimiento utilizado para aportarle expresividad y originalidad a la intervención y transmitir la subjetividad del usuario.

### *3.3. En el nivel de la ortografía*

Otra característica que implica omisión y que sobresale, pero esta vez solo en el corpus de los españoles[1], es la falta del acento gráfico, incluso de la tilde diacrítica. Sin embargo, aunque la falta de esta supone un aumento en los costes de procesamiento de la intervención por parte de los interlocutores, los jóvenes internautas se rigen por la comodidad y el principio del menor esfuerzo a la hora de redactar sus textos, basándose en la práctica difundida de no respetar la norma ortográfica en el ámbito electrónico.

Hay situaciones cuando no se emplea la tilde en ninguna de las palabras que la requieren:

(30) *Me encanta porque no sera tan facil de hacer???*

(31) *jamas te volvere a decir algo bonito.*

(32) *A ver esa tonteria de si va el tia sin camiseta ect ni es feminismo ni nada, es tonteria, yo he dicho y? Por que que mas le da a la gente como vaya sea tio tia un abuelo un travesti yo que se, me habia quedado en plan y?*

Asimismo, la tilde diacrítica suele faltar con más frecuencia de las siguientes unidades: de los pronombres personales *mí* y *tú*, del adverbio de afirmación *sí*, del verbo *saber* en su forma de presente de indicativo para la primera persona del singular, *sé*, del adverbio *aún*, del adjetivo y del pronombre exclamativo e interrogativo *qué*, en exclamaciones e interrogaciones:

(33) *que mal concepto tienes de mi.*

(34) *Pero que careto que sacas!!*

(35) *Que labios más sexys y carnosos no?*

(36) *que dices.*

(37) *Que sentiste al escucharla cantar Invisible en jn programa tan mediatico como OT.*

---

[1] En rumano no se utiliza el acento gráfico.

del adverbio interrogativo y exclamativo *cómo*:

(38) *como puedes pensar eso.*

(39) *Como alyson eckmann a podio caer tan bajo*.

(40) *Como nos gusta criticar sin antes informarse ehh.*

(41) *Como hace la gente que duerme con alguien y no la abraza????????*

Es curioso que, a veces en la misma intervención, los usuarios colocan la tilde en las demás palabras, pero omiten los casos (o al menos algún caso) de tilde diacrítica:

(42) *Y a mi, por eso digo que está bien, pero el análisis no da pamás.*

(43) *Que labios más sexys y carnosos no*.

(44) *Después de usar la Harley me fui con la bmw y que blanda me parecía.*

(45) *si tengo más amigos chicos y estoy más cómoda con tíos que con tías a ver quien coño eres tú pa decirme a mi con quien me tengo que juntar.*

Por lo tanto, esta vacilación puede indicar un desconocimiento parcial por parte de los jóvenes de las reglas ortográficas que se refieren al empleo de la tilde diacrítica.

En cuanto a los signos diacríticos propios de algunas letras del rumano, *ă/ î/ ș/ ț/ â*, cabe mencionar que, generalmente, estos no se emplean por los jóvenes a la hora de escribir en el ámbito *online*. Sin embargo, hemos podido apreciar la existencia de algunos casos en los que sí los utilizan o, al menos, vacilan entre el uso y la omisión de estos, incluso en la misma intervención:

(46) *E super mișto. Dar dacă ești fan mentă sa nu îți iei capsule "winter fresh" ca e exagerat de mentolat, sa îți iei ceva mai slab. Iar tutun simplu, îți recomand capsule "rich amber" au un gust dulceag gen narghilea. Vezi ca se plimba prin oraș niște tipe de la Kent si te costa 90ron 3 pachete.*

(47) *Cică aplicația asta e pentru sex, dacă ești in căutare de sex si alte cacaturi poți sa ma eviți.*

### *3.4. En el nivel de la puntuación*

La falta total o puntual de los signos de puntuación es muy frecuente en la comunicación mediada por el ordenador y se encuentra sin dificultad en el corpus de los dos grupos de jóvenes. En numerosas ocasiones se trata de casos en los que se omite uno u otro signo con función demarcativa, que puede ser la coma, el punto y seguido, el signo de exclamación o el de interrogación. Algunos de los ejemplos más relevantes en este sentido son:

(48) *Un saludo ah y come mas fibra que seguro que andas estreñida.*

(49) *te quierooo mushoooo* ❤️❤️.

(50) *No lo digo por tiiiiii como puedes pensar eso.*

(51) *who woulda thought it could free us.*

(52) *Sunt o fire ambitioasa de obicei ceea ce imi propun reusesc.*

(53) *Oh yaaaaaaaaaaas.*

(54) *Ce draguti suuunt* 😍😍.

La razón que se encuentra detrás de la omisión de estos signos puede ser, una vez más, la comodidad, pero también la intención de atenuar la fuerza ilocutiva del mensaje. La intención de atenuar la interrogación o la exclamación puede encontrarse detrás de las intervenciones de (50) y (53), dado que es posible que la repetición de letras se considere como suficiente para indicar la intensidad del mensaje. Asimismo, la omisión de signos de interrogación y de exclamación, cuyo propósito es el de expresar la emoción, queda reemplazada a veces por la onomatopeya, los emoticonos o los *emojis*, que se considera que transmiten e incluso intensifican los estados de ánimo mejor que los signos de puntuación. Ejemplos en este sentido son (49) y (54).

Las intervenciones parecen ser, a veces, reflejos del flujo de los pensamientos de los usuarios, dado que algunos de ellos plasman los textos tal como los piensan:

(55) *En busca de una chica que tenga las cosas claras de todas formas podéis preguntar sin miedo jeje tengo 24 años y lo pongo aki x que pasó de pagar por poner mis datos y esas cosas jaja.*

(56) *Poate si eu vreau sa "muncesc din greu" nu stau nici prin baruri la tigara si etc dar in momentul in care platesc 300 euro chiria de unde bani sa strang sa imi pot achizitiona un apartament?*

Resulta igualmente interesante la falta de la coma en algunos casos recurrentes:

- Falta muy frecuentemente antes de la oración adversativa, especialmente en el corpus de los rumanos:

(57) *quizás he tardado demasiado en descubrir #ahorallorastu pero ahora no me lo saco de la cabeza! ME ENCANTA! ME ENCANTA!* ❤️ 💃.

(58) *Si pero no se si ese caballo llegará al estreno de la película.*

(59) *Vreau sa imi recomandati un program cu care pot face imprimeuri pentru tricouri dar sa fie foarte ez to use.*

(60) *Sunt multe alte programe pe care le poti folosi in afara de photoshop, cum ar fi corel sau gimp dar eu nu le recomand.*

(61) *We cool but keep ur dark side, a side.*

(62) *That moment when u wanna take a pic but cant stop laughing.*

- Falta de la coma después de la subordinada condicional:

(63) *Dar dacă ești fan mentă sa nu îți iei capsule "winter fresh" ca e exagerat de mentolat.*

(64 *f you want a relationship and want to build something beautiful swipe right.*

(65) *Daca Ion pune ap in chirie cu 300E Vasile de ce sa coboare pretul.*

(66) *Si queremos revolucionar el mundo solo nos basta con juntarnos todas y luchar juntas.*

- La falta de la coma para delimitar la subordinada causal:

(67) *e o strategie de marketing dar si de player base pentru ca de exemplu pubg nu mai au nevoie de jucatori noi.*

(68) *Yo solo espero que se me baje la sangre del cerebro un rato porque estoy demasiado ON FIRE @usuario.*

(69) *Que situación más complicada cuando te preguntan si tienes cosquillas porque si dices que si te van hacer cosquillas.*

- La falta de la coma para delimitar el vocativo:

(70) *Tiiiiiiiiiiiiiio Messi es muy bueno.*

(71) *Cariño no hagas caso de los malos comentarios, tu lo has hecho lo mejor que has podido* 😘😘.

(72) *Sunt numai fete Mitut asa cum imi place mie.*

## 4. Conclusiones

Para concluir, cabe mencionar que el recurso de la omisión resulta ser uno de los más productivos en el lenguaje de los internautas, puesto que está presente en varios niveles de la lengua y origina muchos fenómenos lingüísticos que atestiguan el carácter altamente afectivo y subjetivo del lenguaje de los jóvenes españoles y rumanos. La manipulación del lenguaje en el ámbito virtual conduce a nuevas prácticas discursivas, incompatibles, frecuentemente, con las convenciones de escritura y con las normas de la lengua estándar, pero altamente relevantes para los internautas.

## Bibliografía

Beinhauer, Werner. 1978. *El español coloquial*. Madrid: Gredos.

Escandell Vidal, María Victoria. 2017. *Introducción a la pragmática.* Barcelona: Ariel Letras.

Gaviño Rodríguez, Victoriano. 2008. *Español coloquial. Pragmática de lo cotidiano*. Cádiz: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.

Grice, Paul. 1975. Logic and conversation. In Cole *et al.*(eds), *Syntax and semantics 3: Speech arts*, 41–58. New York: Academic Press.

Guţu Romalo, Valeria (coord.). 2008. *Gramatica limbii române* (GALR). vol. II. Bucureşti: Editura Academiei Române.

Vigara Tauste, Ana María. 2005. *Morfosintaxis del español coloquial*. Madrid: Gredos.

# Avatars de l’oubli en ligne, signes de nouvelles pratiques d’écriture-lecture

**Angela-Gabriela POP**
*Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** Internet is an environment in which textual and discursive practices, usually found in written texts, are even forgotten or abandoned. Travel blogs are such examples of discourse generated and read online. Their authors often recount their journeys as a means of fighting oblivion. Their multimodal blog texts are meant to reconstruct real events in a discursive space in which reading is no longer linear but kaleidoscopic. New ways of enriching vocabulary arise at the same time we also encounter a lax way of spelling words and they are both due to attitude changes regarding the communication phenomenon.

**Keywords:** Internet, multimodality, travel blog, kaleidoscopic reading, linguistic error.

## 1. Introduction

Le mot *avatar* vient du sanskrit *avatāra*, signifiant ‘descente sur la terre d’une divinité’, étant présent aujourd’hui en français avec plusieurs sens, dont celui de *changement, transformation*. Les natifs numériques connaissent bien l’acception de ce terme, spécifique au domaine de l’informatique[1].

L’objectif de notre article est de dresser un inventaire de certaines réalités textuelles et discursives, qui vont être oubliées, ou qui le sont déjà,

[1] Personnage virtuel que l'utilisateur d'un ordinateur choisit pour le représenter graphiquement, dans un jeu électronique ou dans un lieu virtuel de rencontre. (https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/avatar/ 7021?q=avatar#6985, consulté le 09/09/2019)

manifestement, à présent, grâce à (ou à cause de ?) la démocratisation que nous devons à l'ordinateur connecté à Internet. En effet, l'interface numérique est le lieu d'une façon de lire et d'écrire née autour de l'année 2000, et possible seulement dans ce nouveau monde du discours. Sur internet, le « contenu » dévoilé par le geste de « scroller », parsemé de mots cliquables, de « hyperliens », devient l'expression d'une mise en réseau des informations. Celle-ci favorise l'abandon des pratiques d'écriture-lecture connues sur la page en papier, en faveur d'une « écrilecture », terme défini d'abord en portugais par Barbosa (1992), et utilisé ensuite en français par Paveau (2017 : 218) : « L'écrilecture désigne la fusion de deux activités de lecture et d'écriture impliquée par le dispositif technique reposant sur l'usage du hyperlien. »

Un exemple de telle production verbale élaborée en ligne, espace de manifestation de *l'écrilecture*, est le blog de voyage.

## 2. Définir et aborder le blog

Selon Larousse, le blog est « un Site Web sur lequel un internaute tient une chronique personnelle ou consacrée à un sujet particulier »[2], abréviation de l'anglais *weblog*, qui signifie « carnet de bord sur la Toile ».

L'auteur-chroniqueur qui y publie du contenu s'y manifeste en tant qu'*internaute*, nouvelle identité discursive qui lui fait produire un genre déjà connu dans le monde du discours journalistique hors ligne, la chronique, qui prendra, pourtant, de nouvelles valences au contact avec Internet.

Nous suivons depuis quelques années une dizaine de blogs de voyage en français et en roumain, un « corpus numérique natif » (Paveau 2017 : 71). Comme il est difficile d'isoler les pages des blogs de leur environnement, construit pour une manifestation en réseau, nous travaillons avec des captures d'écran dont nous examinons la construction. Nous constatons ainsi que l'environnement technique qui abrite les documents numériques fait abandonner le concept de texte *linéaire* d'avant Internet (Gonçalves 2014 : 80).

[2] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/blog/10910049?q=blog#806950, consulté le 05/04/2020.

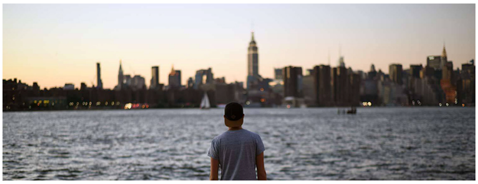
Les *cadres discursifs* (Pop 2018 : 208) des blogs de notre analyse cachent des phénomènes qui font oublier l'ordre du discours imprimé, au profit d'une vraie « scénographie du Web ». Maingueneau parle de la *double scénographie du Web*, qui est à la fois verbale et numérique. La scénographie verbale « implique l'énonciation proprement linguistique » et la scénographie numérique « comporte trois dimensions » : « iconotextuelle : le site montre des images et constitue lui-même un ensemble d'images sur un écran », « architecturale : le site est un réseau de pages agencées d'une certaine façon » et « procédurale : chaque site est un réseau d'instructions » (Maingueneau 2014 : 55-56).

La communication en ligne est multimodale. Les énoncés sont disposés dans des blocs textuels de nature différente (textes, images fixes ou mobiles, vidéos etc.), dont la réception peut être réalisée dans plusieurs directions (de droite à gauche et de bas vers le haut, par exemple). Les pratiques de lecture-écriture se retrouvent, ainsi, modifiées. Le phénomène des *énonciations superposées*, tout naturel sur Internet, serait, par exemple, incompréhensible dans un texte sur papier.

## 3. Un exemple de pratique d'écriture-lecture dans la « scénographie du Web »

Sur la page *A propos* de Bruno Maltor, auteur du blog *Votre tour du Monde,* se croisent plusieurs textes :

(1) Un texte écrit, linéaire, dans lequel est insérée une image :
***Il était une fois un petit garçon qui voyait les choses en grand.*** *À l'âge de 6 ans, il dévore (presque) tous les soirs une immense carte du monde affichée à côté de son lit. Il apprend les capitales de tous les pays, il n'oublie pas de connaître de nombreux lieux touristiques, des chutes de Niagara jusqu'au Machu Picchu tout en n'oubliant pas l'Empire State Building.*
[L'image ci-dessous y est insérée]



***Ce garçon, c'est moi.*** *Enfin, c'était moi ! Depuis, j'ai vieilli et j'ai toujours tout fait pour visiter les endroits dont j'ai rêvé alors que je savais à peine compter. Que cela soit par le biais de mes études ou pendant mes vacances, toutes les occasions ont été saisies pour pouvoir découvrir le monde, notre monde. Et en profiter pour faire des photos ou des vidéos.*

(2) Un vidéoclip composé de séquences de voyages accompagnées de musique et commentées par la voix off, dont voici la transcription : *Ma passion du voyage a commencé avec une question : « Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? » Je regardais la carte accrochée sur le mur de ma chambre, en pensant à tous ces pays qui paraissaient être à des années lumières de mon petit village de Haute Loire : Depuis… j'ai fait le tour du monde. J'ai pu vivre Haloween à New York, grimper sur les toits de Saint Petersbourg, passer des nuits ensoleillées en Norvège ; admirer l'eau turquoise des lacs en Bolivie, et la pureté des glaciers du Canada, faire des rencontres, partager, apprendre, comprendre, vivre, mas j'ai toujours pas trouvé la réponse à ma question, j'en ai même pas mal qui se sont ajoutées à la liste, car chaque voyage nourrit la curiosité autant qu'il l'attise. C'est une aventure sans fin : un condensé d'émotions qui nous donnent l'impression que les secondes sont des heures, mais qu'elles se terminent toujours trop vite, je suis devenu accro et aujourd'hui j'ai envie de partager tout ce que je vis, dévoiler tout ce que notre planète peut offrir, ouvrir une fenêtre sur le monde pour ceux qui n'ont pas la chance de partir, vous inciter à faire vos valises et décoller. Je vais continuer à transformer MON tour du monde en VOTRE tour du monde !*

(3) des instructions procédurales adressées au lecteur, dans sa langue maternelle :

*Vizionează mai târziu* *Trimite*

(4) Une séquence textuelle superposée à la vidéo, complétée par un émoticone : *Bienvenue sur VTDM :)*

Bruno Maltor commence son discours par un texte écrit dans lequel il emploie la formule rituelle inscrivant le récit de ses expériences dans le régistre du conte pour enfants : *il était une fois*. Le présent de l'indicatif remplace ensuite l'imparfait, et le blogueur arrive à superposer le monde de ses souvenirs de voyage à celui des expériences de ses lecteurs. Il se rappelle, ainsi, une enfance vécue passionément, alors qu'il dévorait *une immense carte accrochée à côté de son lit* et apprenait les capitales de tous les pays, etc.

Les lecteurs peuvent abandonner la lecture linéaire du matériel écrit proposé par le blogueur, avant et après le vidéoclip, en choisissant de regarder celui-ci et de plonger ainsi, plus profondémént, dans le monde des souvenirs évoqués. Ils peuvent ensuite, par exemple, donner cours à l'invitation d'envoyer le contenu découvert sur le blog à d'autres personnes (en cliquant sur l'option *Trimite* 'envoie' (3), inscrite sur l'écran du lecteur dans sa langue maternelle). Ce qui va se configurer ainsi, c'est une communication réticulaire avec d'autres internautes, qui auront, éventuellement, à leur tour, l'option de retransmettre le document reçu.

Dans le discours parlé du vidéoclip (2), Bruno Maltor suggère que chacun peut transformer la lecture des récits des voyages de quelqu'un d'autre en aventures personnelles. C'est, d'ailleurs, cette suggestion qui se retrouve dans le choix du titre de son blog, *Votre tour du monde*, abrégé en *#VTDM*, ainsi que dans la présence de la photo (prise de dos) du jeune homme qui regarde la mer et les gratte-ciel de la ville qu'il souhaite visiter. Le lecteur peut facilement s'identifier au jeune homme admirant ce paysage envoûtant. Le passage de *je* à *vous* et de *mon tour* à *votre tour* se fait par étapes, qui constituent de vrais conseils adressés à ceux qui souhaiteraient suivre le parcours de Bruno.

Sur sa page se croisent d'une part, plusieurs discours persuasifs : textes (où, à partir de son exemple personnel, il montre que tout est possible), images-témoignages, vidéo exposant l'aventure du voyage (accompagnée d'une musique dont la tonalité et les accords sont optimistes, tout comme le message de la voix-off) ; d'autre part, il y a des éléments appartenant à la « scénographie procédurale » spécifique au web : des impératifs (en roumain

sur l'ordinateur du lecteur : *Vizionează mai târziu* 'Visionne plus tard' ou *Trimite* 'Envoie') qui transmettent des instructions adressées aux lecteurs, concernant la manière de profiter des éléments discursifs avec lesquels ils entrent en contact.

Des commentaires y sont aussi postés. En juillet 2019, par exemple, soixante-dix-sept réponses apparaissent en tant que commentaires au fragment discursif analysé.

Ainsi, une mosaïque de *blocs textuels* (Maingueneau 2013: 89) se forme sur les blogs de voyage. Dans sa lecture, l'internaute peut éluder un parcours linéaire, s'il le souhaite. L'acte de réception y devient « kaléidoscopique »[3]. À partir d'un matériel unique composé de fragments textuels, diverses configurations visuelles instantanées se créent lors de la lecture, qui peuvent ne pas se répéter (d'un internaute à l'autre). Les reflets des éléments dans les miroirs du kaléidoscope composent des images différentes à chaque fois que le tube de l'appareil est retourné. Suite à des gestes clickables, la lecture sur le blog a, elle aussi, des trajectoires variables, telles les images produites par le kaléidoscope.

## 4. La *volatilité*, oubli de la clôture du texte en ligne

Autrefois, l'auteur du texte imprimé avait la possibilité d'ajouter un errata[4] à sa publication sur papier, les deux versions textuelles coexistant sur le support écrit, dont la fin était définitive.

Sur le blog, des énonciations peuvent être effacées, pour différentes raisons, par leur auteur. Nous avons surpris plus bas une illustration du caractère éphémère de ce type de discours, appelé *volatilité* par Matilde Gonçalves (2014 : 79).

---

[3] Kaléidoscope : « Appareil formé d'un tube contenant plusieurs miroirs disposés de façon que de petits objets colorés placés dans le tube y produisent des dessins variés », selon Larousse : https://www.larousse.fr/ dictionnaires/francais/kal%c3%a9idoscope/45308?q=kal%c3%a9idoscope#45254 consulté le 26/04/2020.

[4] Un tel document y précisait la « liste des erreurs survenues lors de la réalisation d'un ouvrage » et indiquait « des corrections à y apporter. » https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/errata/30839, consulté le 10/10/2019.




***Figure 1.*** *Page « À propos » (fragment), blog de Corinne Bourbeillon,* Petites bulles d'ailleurs*, septembre 2015*

En effet, dans le combat du blogueur contre l'oubli, il y a toujours une *mise en scène* (Charaudeau 1983 : 37) du réel, qui contribue, le plus souvent, à la création d'un discours de persuasion en accord avec le message transmis.

Afin d'étudier ce phénomène, comparons deux fragments des versions de la page « À propos » sur le blog de Corinne Bourbeillon, *Petites bulles d'ailleurs*. La présentation réalisée en septembre 2015 (Figure 1) est visuellement différente de celle de mai 2016 (Figure 2).

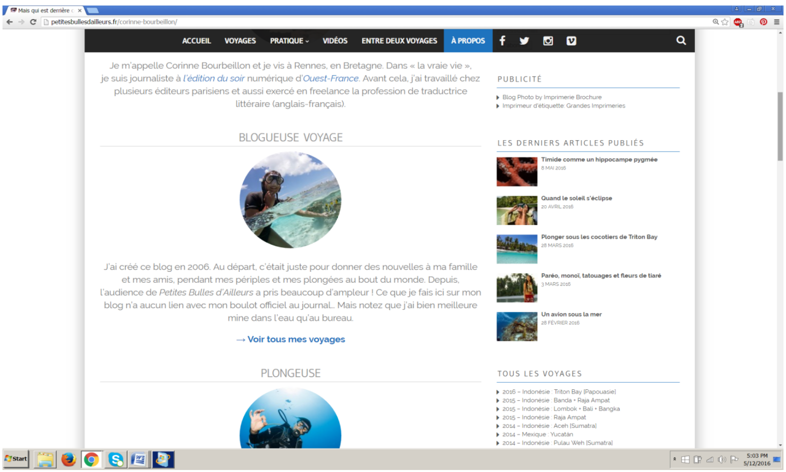



***Figure 2.*** *Page « À propos » (fragment), blog de Corinne Bourbeillon,* Petites bulles d'ailleurs*, mai 2016*

La couleur du titre de la rubrique (placé sur le bandeau peritextuel horizontal, situé en haut de la page) a changé (en 2015 olive ; en 2016 bleue). Le format photographique rectangulaire, utilisé initialement, est oublié en faveur d'un aspect en accord avec le syntagme-titre *Petites bulles d'ailleurs*. On remarque une coïncidence visuelle entre le nom du blog , qui contient le mot *bulle*, et les images de la narratrice, entourées d'un cercle (telle une bulle), car c'est d'un blog « voyage et plongées » qu'il s'agit.

Si, avant Internet, une fois publié, le texte était formellement clos, le blog annule cette clôture. Son créateur jouit de la possibilité de réajuster en permanence son discours, autant de fois qu'il le souhaite. Une dernière version (volatile, elle-même…) pourra toujours remplacer la précédente.

## 5. Avatars de l'oubli au niveau de la ponctuation sur le blog

### *5.1. Oublis de conventions typographiques*

Observons la façon dont est construit le titre du blog roumain *LumeaMare* 'le grand monde'[5], qui illustre, en ligne, un avatar de l'oubli au niveau de la disparition des espaces typographiques interlexicaux.

Il s'agit d'un mot-titre réalisé par l'agglutination de deux éléments, destiné à former un syntagme nominal inédit. Avant la création de l'espace virtuel, celui-ci aurait été difficilement acceptable en tant que lexème dans un texte sur papier. La pause typographique – qui sépare les termes du syntagme hors Internet – peut être effacée, en ligne, suivant un procédé fondamental de création des « Uniform Ressource Locator », les URL.

Les adresses internet, constituées à partir du même procédé : *https://lumeamare.ro/*, *https://www.votretourdumonde.com/*, etc., deviennent des hyperliens, qui, une fois activés par des clicks, conduisent à des blogs. M. A. Paveau parle à ce propos d'un *technomot* spécifique en ligne, l'URL : « une chaîne de caractères élaborée pour constituer l'adresse d'une ressource sur internet en associant un ensemble d'informations » (Paveau 2017 : 216).

Les titres de blogs – qui peuvent devenir des hyperliens – construits sans blanc interlexical, copient le modèle du procédé de création des URL.

[5] https://lumeamare.ro/, consulté le 11/10/2019.

La couleur et le soulignement constituent ce que Paveau (2017 : 80) appelle des *cadres cognitifs* numériques. Nous les considérons de vrais éléments de la ponctuation en ligne.

### *5.2. Oublis des diacritiques dans le roumain en ligne*

Sur les blogs en roumain, les signes diacritiques sont parfois abandonnés. Les pratiques sont inconséquentes : il n'est pas rare du tout, par exemple, de rencontrer des corps de texte rédigés différemment sur la même interface visuelle (avec des signes diacritiques sur un bloc textuel au centre de l'écran, par exemple, mais sans ces signes sur celui situé à droite ou à gauche). On peut retrouver ces phénomènes dans les textes des blogueurs de *Lipa-Lipa*, *Călător în bascheți*, *Imperatortravel*, mais pas chez ceux de *LumeaMare*. Il est intéressant de remarquer, pourtant, que dans l'espace réservé aux commentaires, les lecteurs publient la plupart du temps, en roumain, des textes sans diacritiques, sur tous les blogs étudiés.

### *5.3. Les émoticones*

Sur le site *Imperator travel*, l'auteur, Cezar Dumitru, se présente à travers un texte dont voici un fragment, transcrit ci-dessous. Nous y avons marqué en gras les mots sans diacritiques :

(5) *Salutare! Numele meu este Cezar Dumitru, dar mai repede cunoscut pe net sub numele de Imperator. De unde vine Imperator ? Simplu.* ***In*** *2006 sau 2007,* ***cand*** *am intrat prima* ***oara*** *pe online-ul turistic romanesc, am* ***facut-o*** *pe forumul Softpedia. Am* ***incercat sa ma intregistrez*** *[sic] cu numele meu – Cezar. Era luat. Am* ***incercat*** *diverse versiuni cu Cezar, ghinion, toate erau luate…* ***Si,*** *intr-o secunda, m-am* ***gandit sa*** *folosesc nick name-ul „Imperator" care* ***in*** *acel moment era* ***si*** *parola mea la Yahoo! (nu* ***incercati, ca*** *nu mai e de mult :)). Era liber.(…)*[6]

---

[6] Salut ! Mon nom est Cezar Dumitru, connu sur le net sous le nom d'Imperator. D'où vient Imperator ? C'est simple. En 2006 ou 2007, lorsque je suis entré pour la première fois dans l'espace touristique roumain en ligne, je l'ai fait sur le forum Softpedia. J'ai essayé de m'y faire enregistrer avec mon propre nom - Cezar. Il était pris (…). Et en une seconde, j'ai pensé

À la dernière ligne de l'exemple (5) nous retrouvons un signe qui relève de l'abandon des conventions typographyques antérieures à la communication Internet. Il s'agit de la séquence typographique *:)*, devenue un émoticone, présent aussi chez Bruno Maltor (4) : *BIENVENUE SUR VOTRE TOUR DU MONDE :)*. La combinaison des deux points avec le signe de la parenthèse fermée fait partie d'un code gestuel actuellement très répandu en ligne, dont les usagers connaissent bien la signification : faire un sourire. Celui-ci transgressse maintenant les barrières linguistiques, étant internationalement accepté et compris par les internautes.

## 6. Oublis de normes grammaticales en ligne

Si, dans les blocs de texte publiés par les blogueurs, les diacritiques sont parfois délaissés, dans l'espace des commentaires écrits par les lecteurs, en roumain, leur absence constitue presque la règle.

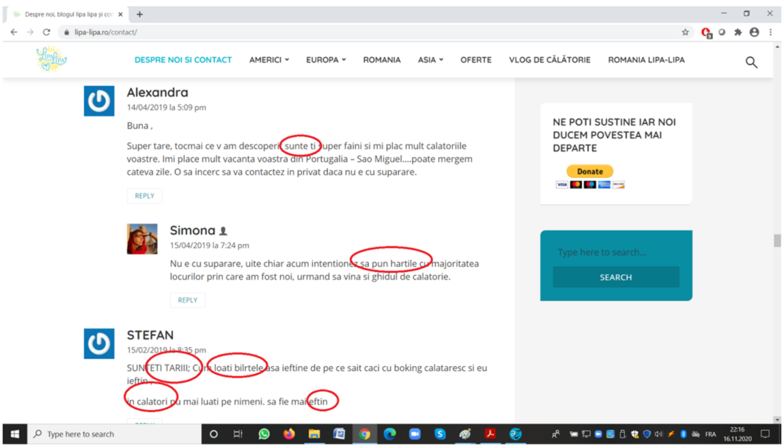



***Figure 3.*** *Capture d'écran : échange de commentaires laissés en 2019 sur le blog* Lipa Lipa

Elle est souvent associée à un degré assez important de négligence, tant au niveau de l'orthographe qu'à celui de la grammaire ou du vocabulaire. Voir à ce propos la Figure 3, représentant des commentaires laissés sur le blog *Lipa Lipa* en roumain. Nous y avons marqué six erreurs. On y enregistre

utiliser le surnom « Imperator » qui, à ce moment-là, était mon mot de passe sur Yahoo ! (n'essayez pas ! il n'est plus d'actualité depuis longtemps :) ) Il était libre. (notre trad.)

la répétition de la même erreur grammaticale : l'indicatif présent du verbe *a fi,* mal orthographié ***Sunte ti*** *super faini* (Alexandra) et ***SUNTE TI TARIII*** (Stefan). Le dernier ajoute inutilement deux *i* à l'adjectif *tari,* rendant son énoncé incompréhensible, d'autant plus qu'il choisit les majuscules sans diacritiques. La réponse même de la blogueuse (Simona) ne porte aucun diacritique : *Nu e cu* ***suparare****, uite chiar acum intentionez* ***sa pun hartile*** *cu majoritatea locurilor prin care am fost noi,* ***urmand sa vina si*** *ghidul de* ***calatorie****.* (c'est nous qui soulignons).

Les messages ainsi orthographiés peuvent être compris par les locuteurs natifs, mais deviennent de vrais pièges pour les étrangers. Si le présent du verbe *a fi*, incorrectement écrit *sunte ti* avec ou sans majuscules, reste, malgré tout, compréhensible (*sunteți* 'vous êtes'), la séquence textuelle *sa pun hartile* 'poser les cartes', écrite sans diacritiques, peut prêter à confusion. Car si le lecteur comprend que les deux éléments de la séquence *sunte ti* doivent être lus ensemble, il pourra lire aussi les deux éléménts de la séquence *sa pun* 'que je mette' dans un seul mot (diacritiques comprises). C'est le nom *săpun* 'savon' qui sera obtenu, sans aucun rapport avec le sujet de l'échange…

Dans ce qui suit voici aussi quelques exemples d'erreurs dans l'usage du français, sur les blogs consultés. On y retrouve des énoncés tels : *un format que j'ai développer* (*sacados.com*, dans le texte du blogueur, sur la page « Première visite », vue le 25/09/2019) ou : *la routine n'existe que parce qu'on l'a créer nous-mêmes* (*oiseaurose.com,* commentaire de Margot du 18 septembre 2017*).* Sur le blog *Votre tour du monde,* cinq séquences mal orthographiées apparaissent dans le commentaire de Malika (août 2017) : *jai* (deux fois sans apostrophe) *; elle n'a jamais vraiment osez, commencé à fre, Amerique.*

C'est surtout dans les commentaires des lecteurs des blogs en français que se manifeste une grande partie des erreurs (l'indicatif présent ou l'infinitif des verbes du premier groupe étant employé assez souvent à la place du participe passé, ou inversément). En général, les blogueurs français que nous avons suivis font plus attention à l'orthographe, dans les textes qu'ils publient, que leurs lecteurs dans les commentaires.

Écrire en ligne est une expérience qui repose, avant tout, sur des savoirs techniques. Une fois négligés, ceux-ci peuvent avoir des effets tant au niveau de la production qu'à celui de la réception des messages. Ce que l'on observe,

cependant, sur les blogs mentionnés, est que l'erreur linguistique n'est plus taxée, de manière systématique, car la mentalité des internautes y subit, elle aussi, des changements significatifs.

## 7. En guise de conclusion

Les phénomènes que nous avons évoqués formes de l'oubli en ligne, tendent à être associés à de nouvelles pratiques d'écriture-lecture.

La logique de construction du texte sur papier est souvent abandonnée, sur le blog, au profit d'une mise en réseau de tous les éléments qui s'y retrouvent. La nette délimitation des voix discursives peut disparaître, l'*écrilecture* étant possible à tout moment. La réception linéaire devient *kaleidoscopique.*

La disparition de certaines conventions spécifiques aux textes d'avant Internet est acceptée : l'abandon de l'espace typographique dans les adresses en ligne, ou même à l'intérieur de nouveaux lexèmes nés dans ces nouveaux contextes, ainsi que l'oubli de la signification de certains signes de ponctuation menant à la création des émoticones. De nouvelles normes reconnues uniquement sur la Toile font leur apparition dans ces nouveaux cadres discursifs. Le degré de tolérance devant les erreurs linguistiques augmente également, sur la Toile.

On assiste ainsi à la création de nouvelles pratiques de communication, dues, entre autres, à la vitesse accrue de la transmission des messages et à la mondialisation de l'accès à la plupart des ressources numériques. C'est ainsi que des phénomènes linguistiques relevant de l'évolution (ou involution) de la langue, observés autrefois à l'aide de supports plus difficiles d'accès, sont richement illustrés sur Internet.

## Références

Charaudeau, Patrick. 1983. *Langage et discours*. Paris : Hachette.

Gonçalves, Matilde. 2014. Similitudes et différences textuelles dans les genres numériques : blog et site web. *Studii de lingvistică* 4. 75–91.

Maingueneau, Dominique. 2013. Genres de discours et web : existe-t-il des genres web ?. In Barats, Cristine (dir.), *Manuel d'analyse du web en Sciences Humaines et Sociales*, 81–100. Paris : Armand Colin.

Maingueneau, Dominique. 2014. Retour critique sur l'éthos. *Langage et société* 149(3). 31–48.

Paveau, Marie-Anne. 2017. *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris : Hermann.

Pop, Angela Gabriela. 2018. « Le blog, nouveau cadre discursif ? ». *Annales Universitatis Apulensis. Series philologica* 19. 208–224.

## Corpus

https://www.votretourdumonde.com/
https://petitesbullesdailleurs.fr/
https://lesacados.com
https://www.vizeo.net/
https://oiseaurose.com/
https://www.imperatortravel.ro/
https://lipa-lipa.ro/
https://lumeamare.ro/

# CONTACT DES LANGUES ET TRADUCTION

# L'emprunt linguistique du tunisien au français, un phénomène à effacement sémantique

**Meriam AZIZI**
*Institut supérieur des langues de Tunis*
*Université de Carthage*

**Abstract.** Looking at the question of borrowing from the Tunisian dialect to the French language, we have found that a certain type of this phenomenon is accompanied by semantic erasure. More specifically, beyond the morphological and phonetical transformations that the borrowed word undergoes, and that are immediately observable both orally and in writing, it happens that the evolution of Tunisian words borrowed from French affects their meaning. Our purpose here is to show that the semantic alteration that accompanies the act of borrowing is synonymous with erasure.

**Keywords:** Bilinguism, language interference, borrowing, semantics

La communauté des chercheurs en linguistique des deux côtés de la Méditerranée s'est toujours intéressée aux mots français d'origine arabe[1]. Aussi, quand il s'agit du dialecte arabe et plus précisément du tunisien, la question de savoir si le phénomène inverse existe ne s'est pas posée. En effet, le dialecte tunisien, comme l'ont prouvé les chercheurs en étymologie, est une mosaïque d'origines linguistiques que sont essentiellement le berbère, l'arabe, le turc, l'italien et le français. Face à l'existence prouvée de toutes ces strates, nous nous sommes pris d'intérêt pour un phénomène favorisé,

[1] Voir Pruvost (2017), sans compter les différentes thèses et études adoptant le même sens d'emprunt linguistique.

soulignons-le, par la caractéristique bilingue du locuteur tunisien. La réflexion que nous mènerons ici trouve donc son origine dans le manque d'intérêt pour cette particularité intrinsèque à l'organisation du dialecte tunisien et à l'activité lexicale et langagière du locuteur tunisien.

Le phénomène dont on parle ici est l'emprunt tunisien à la langue française. Cette activité, précisons-le, est la manifestation d'un cas d'interférence linguistique aux origines contextuelles bien spécifiques. L'interférence linguistique, rappelons-le, se passe lorsque les langues entrent en contact les unes avec les autres au cours de leur évolution, à la fois historique et géographique. C'est bien le cas de la Tunisie qui comptait au cours du protectorat français une communauté française bien intégrée dans la société tunisienne, qu'elle soit citadine ou rurale. L'urgence d'une communication entre interlocuteurs locaux et étrangers a fait fleurir un nouveau vocabulaire tunisien qui fait usage de la langue du dominant.

Dans son ouvrage, *L'emprunt linguistique*, Louis Deroy (1956 : 235-272) écrit :

> On n'emprunte donc pas que des mots entiers. On emprunte aussi des parties de mots, morphèmes et phonèmes. Mais il arrive souvent également que l'on prenne à l'étranger quelque chose de plus immatériel : des significations nouvelles, qui viennent s'ajouter aux sens anciens de mots traditionnels. C'est l'emprunt sémantique.

Lors de notre recensement des mots tunisiens d'origine française, nous avons constaté que, parmi les transformations susmentionnées, la transformation sémantique est un fait linguistique important. En se penchant sur ce fait, nous nous sommes rendue compte qu'il existe non pas un seul type d'altération sémantique en comparaison avec le mot de la langue source mais plusieurs. Aussi, en tenant compte de cette remarque, notre propos est de démontrer en quoi la transformation sémantique du mot français est l'expression d'effacement, par conséquent, sémantique. Par ailleurs, les deux phénomènes nous semblent liés par un rapport de cause à effet ; une hypothèse qui nous permet de dresser une typologie.

Notre étude s'articulera alors autour de cette question : quel type d'effacement résultant de quel type de transformation sémantique. Dresser une typologie et expliciter les mécanismes d'une transformation donnant

lieu à un effacement sémantique reviendrait alors à sémiotiser en quelque sorte la deuxième phase du verbe *emprunter* à savoir « faire sien » ; la première phase étant « prendre ailleurs ». La tentative d'élaborer une typologie constitue pour nous une prise de risque quand on connaît la rareté d'études sur ce sujet. La sémantique contrastive, comme méthode d'analyse paraît, à cet effet, la plus appropriée pour chercher en quoi l'emprunt linguistique se réalise par et à travers la disparition des significations de l'usage conventionnel des mots.

À partir d'une liste non exhaustive que nous avons établie en amont de cette étude, nous avons pu cerner trois types d'emprunts dont le mécanisme de réalisation repose sur le couple effacement/substitution :

1. effacement de type partiel que nous présentons comme disparition non intégrale équivalant à une substitution d'un mot polysémique par un mot monosémique. La monosémie se définissant ici par le fait d'avoir sauvegardé dans le tunisien un des sens existants dans le français ;
2. effacement de type total qui lui-même se subdivise en deux :

Le premier, nous le présentons comme disparition de tous les sens originaux d'un mot polysémique suivie d'une substitution par un mot monosémique ; la monosémie se rapportant ici à la création d'un nouveau sens unique. Le deuxième type d'effacement total, nous le définissons comme disparition du seul sens dont est doté un mot français suivie d'une substitution par un mot monosémique où la monosémie se rapporte également à la création d'un seul nouveau sens unique.

Dans ce qui suit, nous reviendrons sur chacun de ces trois types en suivant une démarche bipartite et en étayant notre tentative de théorisation du rapport de l'emprunt à l'effacement d'exemples toujours en pratique dans le dialecte tunisien.

### 1. Effacement partiel : D'un mot polysémique à un mot monosémique (un seul sens gardé)

Notre réflexion porte ici sur le cas des mots qui sont polysémiques dans la langue source et qui perdent au cours du passage à la langue d'arrivée plusieurs de leurs sens pour n'en garder qu'un seul. Dans un

premier temps, nous essaierons d'esquisser une définition en mettant à jour ce que nous avons nommé *effacement partiel* comme phénomène sous-tendant l'existence du mot emprunté dans contexte arabe tunisien. Nous tenterons, ensuite, de circonscrire les causes socio-linguistiques de cet effacement. Pour ce faire, on partira d'une liste préalable de mots présentant cette caractéristique.

Prenons l'exemple du verbe tunisien /iʁaski/[2], ('il resquille' en français), emprunt direct du verbe français *resquiller*. /iʁaski/ est rentré dans notre langue par analogie morphologique, autrement dit par rajout des préfixes et suffixes que le locuteur tunisien emploie conventionnellement pour les autres verbes. A savoir ici le *-i* au final du mot, terminaison qui marque le présent de l'indicatif. En français, *resquiller* s'emploie de deux manières. Dans le premier emploi, le verbe est intransitif. Son acception est synonyme de 'se faufiler dans un spectacle', dans un moyen de transport, dans une file d'attente, sans attendre son tour ou sans payer sa place'. La deuxième manière, est l'emploi transitif. On dirait alors *resquiller quelque chose* dans le sens d'obtenir quelque chose sans y avoir droit, sans payer, comme dans : *resquiller une place de cinéma*. Nous soulignons ici l'apparente similitude des sens des deux emplois, intransitif et transitif. Cette similitude est relative, dans le sens où l'ajout du complément d'objet, même s'il ne change pas radicalement le sens du verbe, apporte tout de même une nuance et une certaine rupture avec le sens du verbe dans l'emploi intransitif. À la lumière de cette précision, le tunisien /iʁaski/ est monosémique. En tunisien, dire /iʁaski/ notamment dans la phrase suivante, sous-entend un seul et unique usage celui de 'monter sans acheter un ticket de bus' :

(1) *Dima iʁaski fil kaʁ*
'Il resquille souvent dans le bus.'

La déduction de l'effacement sémantique découle alors de la monovalence de son équivalent tunisien (*resquiller dans le bus*, alors qu'en français on peut dire aussi *resquiller quelque chose, resquiller une place de cinéma*), mais aussi du fait que si le verbe est accompagné d'un complément de lieu celui-ci réfèrera uniquement à un moyen de transport et non comme

[2] Le dialecte tunisien étant oral, nous transcrivons les vocables en alphabet phonétique.

dans l'usage français à d'autres contextes (cinéma, cirque, théâtre, moyen de transport). Nous pouvons qualifier cette évolution de régressive, dans la mesure où *resquiller* dans sa migration vers le tunisien a perdu son potentiel transitif (disparition du COD), et l'espace de l'action s'est rétréci pour ne concerner que les moyens de transport. Pour ce qui est des causes de cet usage atrophié en comparaison de l'usage dans la langue prêteuse, nous invoquerons des causes socio-culturelles. L'accès à la culture, encore apanage de l'élite, n'est pas une monnaie courante en Tunisie, d'où l'usage restreint à un contexte spatial partagé par la majorité écrasante. Puisque le langage de la majorité l'emporte sur la minorité, *resquiller* dans le vocabulaire tunisien a revêtu un sens spécifique, local.

Sous le type d'effacement partiel on peut aussi ranger le substantif tunisien *gɔʁbɔʒ* venant du mot français *grabuge*. Dans l'usage français, ce mot est polysémique. Il possède trois acceptions[3] :

1. (Fam.) Discussion, querelle qui se manifeste bruyamment, violemment : *Ginette est une sale bête, qui ne cherche que le grabuge et la douleur d'autrui* (Léon Daudet, Cœur et absence, 1917, p.225) ;
2. (P. ext.) Remue-ménage, échauffourée qui en résulte : *Ça va faire du grabuge; il va y avoir du grabuge ;*
3. (P. anal.) Jeu de cartes. Jouer, faire un grabuge : *Donne-moi des cartes, et jouons au grabuge, cela me distraira* (Sand, Hist. vie, t. 3, 1855, p. 270).

Cependant, l'usage tunisien du mot emprunté n'a conservé que le sens par extension, à savoir le remue-ménage comme résultat de l'action de se quereller violemment. De *grabuge* à *gɔʁbɔʒ*, l'évolution lexicale a provoqué la disparition de deux sens des trois, qui ne trouvaient certainement pas dans la langue empruntante une raison d'être intégrés. À cette nuance près que *gɔʁbɔʒ*, en plus de signifier le remue-ménage, réfère au désordre dans un contexte bien précis : celui d'affaires éparpillées dans un espace bien déterminé. Aussi, à la lumière de cette analyse, nous pouvons déduire que l'adaptation du mot *grabuge* le fait passer d'un mot polysémique à un mot monosémique.

---

[3] Pour les définitions que nous utilisons dans cet article, nous avons consulté le Trésor de la Langue Française informatisé.

## 2. Effacement total type 1 : du mot polysémique au mot monosémique

Nous appelons emprunt à effacement total un mot tunisien pris dans la langue française mais dont l'insertion dans l'usage tunisien s'est effectuée à travers son introduction non pas avec le sens qu'on lui connaît dans la langue source mais en le dotant d'une nouvelle acception, après l'annulation et la mise de côté de tous les autres sens : un effacement des autres sens dont on tentera d'expliquer les causes. En ce sens, nous pouvons stipuler de la vivacité lexicale du tunisien en matière de production de sens.

Parmi les mots de notre liste, nous retenons cet exemple d'emprunt adjectival dont nous soulignons le caractère récent : l'adjectif verbal *mʁigɛl* du français *réglé.* Il s'agit ici d'un exemple d'emprunt neuf par rapport à la majorité des vocables empruntés, puisque son apparition date d'il y a cinq ans. Si l'on regarde l'entrée de *réglé* dans le dictionnaire, nous nous rendrons compte très vite du large spectre d'acceptions de ce mot. Ce qui n'est pas étonnant, au vu de l'étendue sémantique du verbe dont il est dérivé. Nous ne pouvons pas mesurer l'écart sémantique avec le mot matrice et le degré de l'effacement sans citer les différentes entrées de ce dernier :

**A. – [**En réf. à la ligne droite]

1. Qui est marqué de lignes droites, parallèles : *Pourvu que j'aie un instrument, quel qu'il soit, et un peu de papier réglé, je suis sûr de passer mon temps sans ennui* (Guéhenno, Jean-Jacques, 1952, p. 270) ;
2. GÉOM. Surface réglée. Surface engendrée par une famille de droites dépendant d'un paramètre. Exemples : les cônes, les cylindres (Bouvier-George Math. 1979) : *L'étude des surfaces réglées profita (...) de l'introduction d'un nouveau système de coordonnées* (Hist. gén. sc., t. 3, vol. 1, 1961, p. 38) ;
3. BÂT. Mur réglé. Mur dont toutes les assises ont la même hauteur : *Les plans de plusieurs baies cintrées [notamment] la porte droite dans un mur réglé* (Lenoir, Archit. monast., 1856, p. 279).

**B. –**

1. D'une grande régularité ou ponctualité : *Saint Louis, surtout depuis son retour de Terre Sainte, mène une vie méthodiquement réglée.* (Faral, Vie temps st Louis, 1942, p. 22) ;

2. Organisé, fixé : *C'était un vote réglé à l'avance.* (P. ext.) Qui se produit à intervalles de temps réguliers : *J'ai depuis trois semaines une fièvre réglée escortée de goutte* (Lamart., Corresp., 1830, p. 67).

**C. –** Réglementé, codifié.

(P. anal.) [En parlant d'une pers.] Qui a une vie régulière, rangée qui observe des principes de modération et de rigueur : *Aïeul dur et serré, père réglé et honnête homme, fils mauvais sujet, c'est l'histoire de bien des familles* (Sainte-Beuve, Nouv. lundis, t. 3, 1862, p. 425).

**D. –** Conclu, terminé : *Définitivement, vite réglé; affaire réglée.*

*– C'est réglé. À Aix, le temps de l'écrit et de l'oral, la tête du jeune homme marcha d'une belle allure. Pas pour ce qui touchait Suzanne. Avec celle-là, c'était réglé* (Aragon, Beaux quart., 1936, p. 109).

*– Un compte réglé. Pour tout le monde (...) c'était un compte réglé* (Courteline, Train 8 h 47, 1888, 1re part., 6, p. 62). *Indulgence, tout compte réglé, que je ne parviens pas à ressentir* (Duhamel, Journal Salav., 1927, p. 177).

**E**. – Sens médical : *Qui a ses règles*. On dira alors femme bien ou mal réglée. *Apprendre à la jeune fille réglée la fécondation et le danger de se laisser approcher* (Michelet, Journal, 1857, p. 349).

Le mot *mʁigɛl* capitalise ainsi six entrées, qui elles-mêmes enchâssent jusqu'à trois sens. Quand à l'aspect morphologique du tunisien *mʁigɛl*, il est composé de *ʁigɛl* forme active du verbe *régler* déjà en usage dans le tunisien au sens concret de 'régler quelque chose' :

(2) *ʁiʒɛl etalvza*
'Il a réglé, remis en marche la télé.'

Et au sens abstrait de 'venir à bout d'une affaire' :

(3) *ʁiʒɛl umuʁu*
'Il a réglé ses affaires.'

La présence du préfixe arabe *m-* marque la dérivation adjectivale ; on dira alors *etalvza mʁigla* au sens de 'télé réparée'. Jusqu'ici il y a sauvegarde du sens propre et du sens figuré. Cependant, le mot *mʁigɛl* auquel on réfère ici, bien qu'il dérive de *réglé*, ne présente aucun des sens cités. En effet, parallèlement à l'adjectif *mʁigɛl* il existe un homonyme, produit par

dérivation impropre, que le tunisien emploie en tant qu'interjection. Il s'agit ici d'un cas de double emprunt, où le deuxième mot a perdu tout lien sémantique avec le premier, emprunté au français. L'écart produit entre *réglé* et *mʁigɛl* résulte de la situation bien déterminée dans laquelle le tunisien l'utilise, et qui le dote d'un nouveau sens à valeur cette fois adverbiale, synonyme de *entendu*, *ok* avec le présupposé de *ça sera fait*. En effet, l'énonciation de *mʁigɛl* vient dans une situation de dialogue, en réponse à un énoncé précédent exprimant une demande de service. Imaginons la situation suivante chez le cordonnier :

(4) Le client : *Pourriez-vous me réparer cette paire de chaussures pour demain s'il vous plaît ?*
Le cordonnier : *Mʁigɛl*.

Dans cet énoncé, qui a lieu dans un contexte tunisien, *mʁigɛl* signifie 'entendu, ça sera fait' ou, plus précisément, 'c'est comme si c'était fait', avec l'intention de rassurer le client quant au délai pour le service demandé. Aussi *mʁigɛl* porte sur le futur de l'action, alors que, considéré dans sa dimension grammaticale, *mʁigɛl* est au passé. En français, il est impossible d'imaginer la réponse *C'est réglé* pour une action non encore accomplie. Pour les causes socio-culturelles de cet emploi on peut invoquer comme raison la dégradation de la situation économique depuis la révolution en Tunisie. D'ailleurs, le mot est apparu dans le vocabulaire de tous les jours avec comme toile de fond cette nouvelle conjoncture. Le demandeur de service (de toutes sortes) n'a plus confiance dans le prestataire. L'interjection *mʁigɛl* (comme promesse et non plus comme affirmation/ confirmation d'une action réalisée) vient justement contrer ce sentiment de doute quant à la réalisation de l'action demandée.

Sur le même modèle morphologique, on invoque l'emprunt de l'adjectif verbal *fabriqué*, *mfabʁɛk* au masculin, *mfabɛʁka* au féminin. En français :

**A.–** [Le compl. désigne un objet matériel]

1. Faire, réaliser (un objet), une chose applicable à un usage déterminé, à partir d'une ou plusieurs matières données, par un travail manuel ou artisanal : *Il raccommodait ses joujoux, lui fabriquait des pantins avec du carton* (Flaub., Mme Bovary, t. 2, 1857, p. 201) ;

(Au fig.) *Tout cela c'étaient (...) des plaisanteries de beaux parleurs qui fabriquaient des mots et qui s'amusaient ensuite à croire que ces mots étaient des choses* (Rolland, J.-Chr., Adolesc., 1905, p. 247) ;

2. a) Domaine de l'industr. Transformer des matières premières ou semi-traitées en produits finis ou en objets manufacturés destinés à être livrés en grande quantité au commerce : *Fabriquer de la porcelaine; fabriquer industriellement*

   – Avec une valeur factitive. Faire exécuter un travail par quelqu'un, par des ouvriers dans une fabrique : *Le beau-père (...) avait gagné près de quatre millions en trente ans à fabriquer des uniformes pour les armées du grand Empereur* (Goncourt, Journal, 1886, p. 603).

   b) (P. anal.) [Le compl. désigne une pers. considérée en tant que produit] Créer : *Au commencement des commencements (...) le N'Gakoura des blancs prit ce qu'il avait de mieux sous la main et en tira les blancs. Ensuite, il ramassa leurs déchets pour en fabriquer les sales nègres* (Maran, Batouala, 1921, p. 69).

3. [Le suj. désigne un organisme] Produire naturellement. Synon. *générer. La moelle des os se met à fabriquer les éléments cellulaires qui achèvent la régénération du sang* (Carrel, L'Homme, 1935, p. 237).

4. (Fam.) [Implique un jugement défavorable sur l'activité de qqn] Synon. de *faire : On ignorait ce que le ménage pouvait fabriquer là-dedans* (Zola, *Pot-Bouille,*1882, p. 109).

   **B.–** P. anal. et au fig.

1. [P. oppos. à la création originale ou spontanée] a) [Le compl. désigne une œuvre d'art, des écrits, etc.] Péj. Composer au moyen de procédés, de techniques. Fabriquer un roman, un tableau, une tragédie : *La recette plaisante que de Maistre indique pour fabriquer un livre de Port-Royal rappelle la méthode que donne Pascal* (Sainte-Beuve, Port-Royal, t. 3, 1848, p. 178).

   b) 1. [Le compl. désigne un discours, un événement relaté, un affect] Créer, inventer (de toutes pièces) par un travail d'imagination : *Fabriquer un sentiment, un souvenir : Je ne peux pas fabriquer du bonheur avec cette heure trop belle, parce que mon amour est mort et que je lui survivrai* (Beauvoir, Mandarins, 1954, p. 536).

2. [Le compl. désigne des choses destinées à tromper, à faire illusion] Créer, inventer; produire : *Fabriquer un faux. Après avoir tué sa fille la prostituée, il descend jusqu'à fabriquer de fausses lettres pour la faire supposer vivante* (Musset, Revue des Deux-Mondes, 1833, p. 495).

Contrairement à *mʁigɛl,* devenu interjection, *mfabʁɛk* est un cas d'emprunt à effacement de type partiel puisqu'un seul des sens cités du verbe *fabriquer* dont il est tiré, est en vigueur dans l'usage tunisien. Ainsi, *mfabʁɛk* est l'adjectif verbal reprenant le sens figuré de 'créer, inventer de toutes pièces' notamment dans l'exemple tunisien :

(5) *hedhi hkeya mfabʁɛka*
'Ceci est une histoire inventée de toutes pièces.'

Cette expression s'emploie dans un contexte où l'on met en doute la véracité de l'histoire racontée. Aussi, si les adjectifs verbaux *réglé* et f*abriqué* ont perdu avec l'opération de l'emprunt leur puissance polysémique, dans ce qui suit, nous nous pencherons sur l'exemple de mots qui sont monosémiques au départ pour voir en quoi leur passage à la langue cible entraîne un type d'effacement sémantique que nous appelons effacement total de type 2.

## 3. Effacement total de type 2 : du mot français monosémique au mot tunisien monosémique

Voici maintenant un troisième cas d'emprunt soldé par un effacement sémantique total et investi d'un nouveau sens dans la langue cible. La base en est le verbe *filmer*, mot monosémique possédant un seul sens propre, signifiant 'enregistrer (des vues) sur film cinématographique' et synonyme de *tourner*. Entré dans l'usage tunisien, le sens du verbe *filmer* a complètement disparu cédant la place à *ifalɛm.* Ce prédicat, s'il a conservé sa valeur de verbe d'action, a néanmoins changé d'aspect puisqu'il réfère désormais en tunisien à une action abstraite et non plus à une action concrète. Ajoutons que cette migration a pour conséquence le changement du registre dans lequel il est employé. En effet, si en français *filmer* relève du registre courant, *ifalɛm* renvoie au parler familier. En tunisien, dire de

quelqu'un *ifalɛm* signifie littéralement qu'il fabule avec un sentiment de vanité. En argot français, cela équivaut à *il se la pète*.

## Conclusion

Cette position transversale qui impose une considération des deux langues dans une approche contrastive, finit par rappeler le proverbe français « Le malheur des uns fait le bonheur des autres » ! Si, du point de vue de la langue de départ et à une échelle nationale, l'effacement peut être considéré comme une perte ou comme un fait de dénaturation de l'intégrité sémantique du mot français, il n'en est pas ainsi pour la langue d'arrivée. L'intégration des mots d'origine française, modifiés et ajustés pour satisfaire un besoin d'expressivité ou par commodité, témoigne de l'ouverture d'esprit du locuteur tunisien, de la malléabilité et souplesse de son système cognitif et de sa perméabilité culturelle.

De cette ébauche de réflexion, nous pouvons conclure que l'effacement sémantique n'est plus un simple résultat qui dénote vide, passivité et absence. Pensé dans le cadre d'une étude sur l'emprunt linguistique du tunisien au français, ce phénomène linguistique devient le moteur d'une créativité lexicale toujours en activité, bien qu'elle soit de plus en plus influencée par l'anglais, comme en France d'ailleurs, du fait de l'hégémonie mondiale de la culture américaine. L'emploi de l'anglais dans le domaine des nouvelles technologies est à invoquer ici comme la principale raison.

## Références

Deroy, Louis. 1956. *L'emprunt linguistique*. Presses universitaires de Liège.

Pruvost, Jean. 2017. *Nos ancêtres les Arabes. Ce que le français doit à la langue arabe*. JC Lattès.

*TLFi. Trésor de la langue Française informatisé*, http://www.atilf.fr/tlfi, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

# A não-tradução de marcadores discursivos nas traduções de romances de José Saramago para o catalão, espanhol, francês e italiano

**Thomas JOHNEN**
*Universidade de Ciências Aplicadas de Zwickau*

**Abstract.** This article aims at inquiring why discourse markers often aren't translated even in literary translation and what are factors which favor their non-translation. Therefore, a corpus of two novels by the Portuguese writer José Saramago and their translations into four Romance languages (Catalan, French, Italian, and Spanish) has been analyzed in a qualitative way. The choice of Saramago is motivated by his style which is characterized by a continuous fluidity of monologues by the narrator and dialogues with few final points and paragraphs. This is the reason why in his novels the frequent use of discourse markers is essential for the text structure which presents a real challenge to translators.

**Keywords:** Non-translation of discourse markers; Portuguese-Catalan-French-Italian-Spanish translation comparison; literary translation; José Saramago's novels

## 1. Marcadores discursivos como desafio para a tradução literária

Os marcadores discursivos (doravante: MD) são divididos geralmente segundo a sua função em dois grupos: em conectores (= marcadores que contribuem para a arquitetura do texto) e operadores (= marcadores que operam na relação interpessoal ou intersubjetiva) (cf. p.ex. Fuentes Rodrigues 2018: 114). Risso, Silva & Urbano (2006), que chegam a uma classificação análoga, distinguem entre *marcadores basicamente sequenciadores*

e *marcadores basicamente interacionais* insinuando com o atenuador *basicamente* que as fronteiras entre os dois grupos são apenas graduais. Exemplos para MD sequenciadores são *contudo* e *ora* em (1), que introduzem câmbios de perspectiva na fala do narrador, primeiro a passagem de uma narração de fatos para os sentimentos de uma das figuras, Herodes, e depois para os conhecimentos compartilhados entre narrador e leitor sobre essa figura.

(1) *Depois, em cada noite, de cada vez, tendo isto dito, como a um sinal que só ele pudesse ouvir, Miqueias desaparece como desfeito em fumo.* ***Contudo****, o que faz despertar Herodes em ânsias e suores não é tanto o assombro dos proféticos gritos, mas a impressão angustiante que se levanta, é a boca que se abre, o guardasse para a próxima vez.* ***Ora****, qualquer um sabe que este rei Herodes não é homem a quem amedrontem ameaças* (Saramago, *Evangelho*, 87, g.n.)[1].

Exemplos para MD interacionais são *sim*, *pois então* e *aliás* em (2) que todos marcam uma tomada de turno, mas ao mesmo tempo contribuem para a coerência da conversa.

(2) *E a feira. A feira, senhor ministro, creio ser preferível não pensar nela. Porquê, A indústria não gostaria com certeza, estão ali investidos milhões, Nesse caso resta o manicómio,* ***Sim****, senhor ministro, o manicómio,* ***Pois então*** *que seja o manicómio,* ***Aliás****, a todas as luzes, é o que apresenta melhores condições* (Saramago, *Ensaio*, 46, g.n.).

Na tradução há o desafio de recriar na língua alvo a mesma função textual e interacional do MD da língua de partida. Isso se revela também para a tradução entre línguas aparentadas (como as línguas românicas) uma tarefa nem sempre evidente. Assim, mostra a análise de Duarte (2012: 454-455) que os MD muitas vezes simplesmente não são traduzidos. A mesma observação nos levou a excluir as traduções para o espanhol de uma comparação de tradução de MD em um trabalho anterior a este (cf. Johnen no prelo)[2].

---

1 g.n. = grifo(s) nosso(s). Além disso, alerta-se que para facilitar na leitura a distinção entre o corpus e a literatura linguística, citamos a seguir as obras do corpus segundo o primeiro substantivo do título, a literatura linguística segundo o ano de publicação.

2 Neste artigo exemplificamos as dificuldades de achar equivalentes funcionais dos MD do texto de partida em português na língua alvo bem como a negligência dos MD nos dicionários bilíngues, mas não poderíamos analisar de maneira mais sistemática o fenómeno da não-tradução dos MD.

Assim, o presente artigo objetiva indagar, ao exemplo de traduções do português para quatro línguas românicas, se há fatores que favorecem a não-tradução de MD.

Como corpus escolhemos dois romances de José Saramago: *O Evangelho segundo Jesus Cristo* e *Ensaio sobre a cegueira* e suas respectivas traduções para o catalão, francês, italiano e espanhol.

Na base da escolha deste corpus há duas razões principais. Primeiro, parece o autor muito apropriado para a análise de tradução de MD por causa do seu estilo de fluxo contínuo que recria de certa maneira um estilo oral e que faz um uso muito reduzido de pontos finais e parágrafos para estruturar o texto. Como já frisa Carreira (2012: 340), neste estilo os MD exercem um papel primordial. Por isso, não podem ser deixados de lado pelos tradutores, se objetivam recriar o estilo específico de José Saramago na tradução. A escolha específica dos dois romances do corpus é motivada pelo fato de que em *Evangelho segundo Jesus Cristo* o narrador possui um papel importante e, portanto, prevalecem MD sequenciadores. Em *Ensaio sobre a cegueira* há muitos diálogos, de maneira tal que uma grande parte dos MD são interacionais.

A análise será principalmente qualitativa e não quantitativa por opinarmos que uma análise restrita ao quantitativo apenas pode mostrar tendências, sem fornecer respostas sobre eventuais razões. Contudo, essas tendências não carecem de certo interesse. Por isso, realizamos, sim, de maneira exemplar, uma análise quantitativa da frequência da não-tradução dos MD portugueses nas traduções do corpus na base de 190 páginas do texto de partida e foi possível constatar uma divergência relativamente grande. Enquanto na tradução para o italiano apenas 3,6% dos MD portugueses não foram traduzidos, na tradução para o espanhol a proporção é quase três vezes mais alta com 10% de não-traduções, sendo as traduções para o catalão com 4,7% e o francês com 7,9% de não-traduções entre estes dois extremos. Cabe perguntar, se as divergências se podem explicar com as preferencias dos tradutores, especificidades das línguas ou se há fatores gerais que favoreçam a não-tradução dos MD. Como a primeira questão exigiria uma análise mais profunda e mais ampla do estilo dos tradutores, concentraremo-nos a seguir na última questão.

## 2. Fatores favorecendo a não-tradução dos MD

A nossa comparação das traduções do corpus revelou como resultado mais importante que a presença de outros meios de estruturação textual favorecem a não-tradução do MD, independentemente da língua alvo, de maneira tal que os MD não são imprescindíveis para a compreensão do texto. Vejamos os quatro casos 1)-4):

### *2.1. Antecedência de um verbum dicendi de um MD inicial de turno*

Um fator favorecendo a não-tradução de um MD interacional no início de turno, parece ser a antecedência introdutória do discurso direto por um verbum dicendi que estrutura as camadas de vozes no texto como em (3), onde o verbum dicendi *dizia* precede o MD *ora* no início de turno. Nenhuma das traduções fornece um equivalente para *ora*:

(3) *Ouviu vozes, passos, Quantos serão, a mulher falara-lhe de uns dez, mas não era de excluir que fossem bastantes mais, certamente nem todos estavam no átrio quando tinham ido deitar a mão na comida. O da pistola era o chefe era a sua voz chocarreira que* ***dizia****, **Ora** vamos lá ver as riquezas que nos traz a primeira camarata lado direito, e depois, com tom mais baixo, falando para alguém que devia estar muito perto, Toma nota* (Saramago, *Ensaio*, 145, g.n.).

(3it) […] *scherzando,* ***diceva,*** *Vediamo un po' quali ricchezze ci porta la prima camerata lato destro,* […] (Saramago, *Cecità*, 128, g.n.).

(3esp) […] *era su voz grosera y áspera la que* ***decía,*** *Vamos a ver las riquezas que nos trae la primera sala lado derecho,* […] (Saramago, *Ensayo*, 152, g.n.).

(3cat) […] *a veu cínica que* ***deia****, Anem a veure les riqueses que ens porten aquests de la primera habitació banda dreta* […] (Saramago, *Assaig*, 146, g.n.).

(3fr)[…] *c'était sa voix goguenarde qui* ***disait,*** *On va voir maintenant les trésors que nous apporte le premier dortoir côté droit,* […] (Saramago, *L'aveuglement*, 168, g.n.).

### *2.2. Posição inicial de um novo parágrafo*

Outro fator que favorece a não-tradução é a existência de um elemento estruturador do espaço gráfico, p.ex. quando o texto já é estruturado por um novo paragrafo e o MD inicia este como em (4). Apenas a tradução para o italiano opta por traduzir o MD *ora* no início do novo parágrafo[3]:

(4) [...] *quando será que aprenderemos que há certas coisas que só começaremos a perceber quando nos dispusermos, a remontar, às fontes.*
***Ora,*** *depois de os homens terem comido, e enquanto as mulheres, lá no seu canto, se alimentavam com o que tinha sobejado* (Saramago, *evangelho*, 57, g.n.).

(4it) […] *quand'è che impareremo che certe cose cominceremo a capirle solo quando ci accingeremo a risalire alle fonti.*
***Ebbene,*** *dopo che gli uomini ebbero mangiato, e mentre le donne, nel loro cantuccio, si cibavano* (Saramago, *vangelo*, 43, g.n.).

(4esp) *Cuándo aprenderemos que hay ciertas cosas que sólo comenzaremos a entender cuando nos dispongamos a remontarnos a las fuentes.*
*Después de que los hombres cenaran y mientras las mujeres, allá en un rincón, se alimentaron con las sobras* (Saramago, *Evangelio*, 56).

(4cat) [...] *quan aprendrem que hi ha certes coses que només se'ns començaran a fer entenedores quan ens decidim a remuntar-nos a les fonts.*
*Quan els homes van haver menjat, i mentre les dones, al seu racó, s'alimentaven amb el que havia sobrat* (Saramago, *Evangeli*, 50) .

(4fr) *Quand donc apprendrons-nous que pour comprendre certaines choses il faut accepter de remonter aux sources.*
*Quand les hommes eurent mangé et pendant que les femmes là-bas dans leur coin s'alimentaient des restes* (Saramago, *L'Évangile*, 48).

---

[3] Convém mencionar aqui que o mesmo vale também para a tradução para o romeno (cf. Saramago, *Evanghelia*, 49) que não faz parte do nosso corpus.

### *2.3. Presença de uma expressão de ancoragem dêitica temporal*

Um terceiro fator que favorece a não-tradução dos MD sequenciadores é a presença de uma expressão de ancoragem dêictica temporal no texto de partida que, além do MD, contribui para a estruturação textual como *foi nesta altura* em (5). Apenas as traduções para o italiano e o catalão traduzem *ora* com o MD italiano *ebbene* e o conector catalão *i,* anunciando a sequencialidade dos enunciados a seguir.

(5) *Ressoavam ainda nos seus ouvidos as estranhas palavras de Simeão, porém, custava-lhe a aceitar que uma mulher pudesse ter tanta importância assim, pelo menos esta sua nunca lhe havia dado sinal, medíocre que fosse, de valer mais do que o comum de todas.* ***Ora***, ***foi nesta altura***, *mas já então ia olhando em frente, que lhe veio à lembrança o caso do mendigo e da terra luminosa* (Saramago, *Evangelho*, 65, g.n.).

(5it) *Gli risuonavano ancora nelle orecchie le strane parole di Simeone, ma stentava ad accettare che una donna potesse avere così tanta importanza, o perlomeno la sua non gli aveva mai mostrato, per quanto mediocre fosse, di valere più delle altre.* ***Ebbene***, ***fu a questo punto***, *mentre si stava girando per guardare avanti, che si rammentò del mendicante e della terra luminosa* (Saramago, *Vangelo*, 49, g.n.)

(5esp) *Todavía resonaban en sus oídos las extrañas palabras de Simeón, pero le costaba trabajo aceptar que una mujer pudiera tener tanta importancia, al menos esta suya nunca le dio señal, por mediocre que fuese, de valer más que el común de todas.* ***Fue en este momento***, *pero entonces iba mirando hacia delante, cuando le vino a la memoria el caso del mendigo y de la tierra luminosa* (Saramago, *Evangelio*, 65-66, g.n.).

(5cat) […] *però, les estranyes paraules de Simeó, li costava acceptar que una dona pogués tenir tanta importància com deia, almenys la seva no li havia donat mai mostra, per insignificant que fos, de valdre més que la majoria d'elles.* ***I justament en aquell moment***, *però quan ja tornava a mirar endavant, li a venir a la memòria el cas del captaire i de la terra lluminosa* (Saramago, *Evangeli*, 57, g.n.).

(5fr) *Les étranges paroles de Siméon résonnaient encore dans ses oreilles, pourtant, il avait du mal à accepter qu'une femme pût avoir autant d'importance, la sienne tout au moins ne lui avait jamais donné un signe, aussi médiocre soit-il, qui montrât qu'elle valait plus que le commun d'entre elles.* ***A cet instant****, mais déjà il regardait devant lui, lui revint en mémoire l'histoire du mendiant e de la terre lumineuse* (Saramago, *L'Evangile*, 54, g.n.).

### 2.4. Presença de uma expressão apresentativa

A co-ocorrência de um MD com uma expressão apresentativa como *aí está*, parece também favorecer a não-tradução do MD como em (6), onde apenas a tradução para o catalão traduz a conectividade de *ora* pelo conector *i*:

(6) *Ainda aí estão, gritou o sargento, vou contar até três, se as três não tiverem desaparecido da minha vista podem ter como certo que não chegarão a entrar, uuum, dooois, trêêês,* ***ora aí está****, foram palavras abençoadas, e para os soldados, Nem que fosse um irmão meu* (Saramago, *Ensaio*, 69, grifos nossos).

(6it) *Siete ancora lì, urlò il sergente, conterò fino a tre, se al tre non sarete scomparsi dalla mia vista state pur certi che non rientrerete più, uuuno, duuue, tree,* ***ecco fatto****, parole benedette, e rivolto ai soldati, Neanche se fosse mio fratello* (Saramago, *Cecità*, 62, g.n.).

(6esp*) Aún están ahí, gritó el sargento, voy a contar hasta tres, si a las tres no han desaparecido de mi vista pueden estar seguros de que no volverán a centrar, uuuno, dooos, treees,* ***fue verlo y no verlo****, y a los soldados, Ni aunque fuera un hermano mío* (Saramago, *Ensayo*, 71, g.n.).

(6cat) *Encara sou aquí, va cridar el sergent, comptaré fins a tres, si a les tres no heu desaparegut del meu davant, us juro que mai més no tronareu a entrar, uun, doos, treees,* ***i va ser tal dit, tal fet****, van desaparèixer, i dirigint-se als soldats va afegir, Ni que fos germà meu* (Saramago, *Assaig*, 70, g.n.).

(6fr) *Vous êtes encore là, cria le sergent, je vais compter jusqu'à trois, si à trois vous n'avez pas disparu de ma vue, vous pouvez être sûrs que vous ne*

*réussirez pas à entrer, uun, deeux, trooois, ça y est, ce furent paroles bénies, et aux soldats, Pas même si c'était mon frère* (Saramago, *L'aveuglement*, 80, g.n.).

Muitas outras não-traduções parecem ser devido à razões individuais do tradutor sem aparente motivo. Um exemplo para isso é a omissão de um equivalente para o MD conclusivo *então* na tradução para o espanhol em (7esp). As traduções para o italiano, catalão e francês apresentam um equivalente que marca da mesma maneira como em português, que o locutor do enunciado dirigido ao oftalmologista tratante marca de maneira explícita que a questão a seguir foi formada na base de uma conclusão lógica de que há uma contradição entre o estado perfeito dos olhos constatado pelo oftalmologista e a cegueira do locutor, o que intensifica o caráter indagativo da pergunta.

(7) *Se os meus olhos estão perfeitos, como diz,* ***então*** *porque estou cego* (Saramago, *Ensaio*, 23, g.n).

(7it) *Se i miei occhi sono perfetti, come dice,* ***allora*** *perché sono cieco* (Saramago, *Cecità*, 22, g.n.).

(7esp) *Si, como dice, mis ojos están perfectos, por qué estoy ciego* (Sramago, *Ensayo*, 22).

(7cat) ***Llavors****, si segons el que diu els meus ulls estan perfectes, com* ***és que*** *estic sec* (Saramago, *Assaig*, 22, g.n.).

(7fr) *Si mes yeux sont parfaits, comme vous dites, pourquoi suis-je* ***donc*** *devenu aveugle* (Saramago, *L'aveuglement*, 25-26, g.n.).

Enquanto as traduções para o italiano e o francês usam marcadores com funções parecidas a *então* em (7), a tradução para o catalão, no entanto, opta por uma ancoragem na situação por *llavors* e uma intensificação do caráter indagativo da pergunta por meio da construção de realce *és que*[4].

---

[4] Cabe mencionar aqui, que a tradução para o inglês tampouco traduz *então*. As traduções para o alemão, neerlandês, dinamarquês e sueco traduzem *então* por marcadores de ancoragem situacional como alemão *dann*, neerlandês *dan*, dinamarquês *da*:
(7in) *If my eyes are perfect as you say, why am I blind* (Saramago, *Blindness*, 14).
(7al) *Wenn meine Augen vollkommen sind, wie Sie sagen, warum bin ich* ***dann*** *blind* (Saramago, *Stadt*, 25, g.n.).

## 3. Conclusão

Os fatores de não-tradução de MD constatados nesta análise apontam para que em regra geral os tradutores, parecem ser conscientes da importância de traduzir os MD. Convergências na não-tradução dos MD entre as traduções aqui comparadas mostram a presença de um elemento estruturador que torna o MD em questão menos imprescindível. Mostrou-se também a vantagem de uma ampla comparação multilíngue que é capaz de detectar tendências que independem da individualidade do tradutor. Ora, os casos de não-tradução por razões individuais dos tradutores foram considerados aqui apenas de maneira exemplar, sem permitir conclusão qualquer. Sendo estes um campo amplo para pesquisas futuras.

## Referências

Carreira, Maria Helena Araújo. 2012. La recréation littéraire de l'oral en portugais. In Carreira, Maria Helena Araújo & Teletin, Andreea (eds.), *Les rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes*, 329–342. Saint-Denis: Université Paris VIIII.

Duarte, Isabel Margarida. 2012. Comment la fiction traduit-elle l'oralité en portugais? In Carreira, Maria Helena Araújo & Teletin, Andreea (eds.), *Les rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes*, 447–462. Saint-Denis : Université Paris VIII.

Fuentes Rodrigues, Catalina. 2018. Teaching L2 Spanish discourse markers and pragmatic markers. In Dumitrescu, Domniţa & Andueza, Patricia Lorena (eds.), *L2 Spanish Pragmatics: from research to teaching*, 108–128. London; New York: Routledge.

Johnen, Thomas (no prelo). Marcadores discursivos do Português Europeu na tradução literária: As traduções italiana e sueca de dois romances de José Saramago. In Duarte, Isabel Margarida & Ponce de León, Rogelio (eds.), *Marcadores Discursivos: o Português como Referência Contrastiva*. Frankfurt am Main: Lang.

Risso, Mercedes Sanfelice, Silva, Giselle Machline de Oliveira e & Urbano, Hudinilson. 2006. Traços definidores dos marcadores discursivos. In Jubran, Clélia Cândida Abreu Spinardi & Koch, Ingedore Grunfeld Villaça. (eds.),

(7nl) *Als mijn ogen perfect zijn, zoals u zegt, waarom ben ik* ***dan*** *blind* (Saramago, *Stad*, 20, g.n.).
(7dk) *Hvis mine øjene er i orden, som De siger, hvorför er jeg* ***da*** *blind* (Saramago, *Fortælling*, 19, g.n.).

*Gramática do português culto falado no Brasil, vol. 1: Construção do texto falado*, 403–425. Campinas, SP: Editora da Unicamp,

## Corpus

Saramago, José. 1991. *O Evangelho segundo Jesus Cristo: romance*. São Paulo: Companhia das Letras.
Saramago, José. [1991] 1993. *L'Évangile selon Jésus-Christ: roman*. Trad. Geneviève Leibrich. Paris: Seuil.
Saramago, José. [1991] 2010. *Il vangelo secondo Gesù Cristo*. Trad. Rita Desti. Milano: Feltrinelli.
Saramago, José. [1991] 2010. *L'Evangeli segons Jesucrist*. Trad. Xavier Pàmies. Barcelona: Ed. 62.
Saramago, José [1991] 2012. *Evanghelia după Isus Cristos*. Trad. Miora Caragea. Iaşi: Polirom.
Saramago, José. [1991] 2019. *El Evangelio según Jesucristo*. Trad. Basilio Losada. Penguin Random.
Saramago, José. [1995] 1998. *En fortælling om blindhed*. Trad. Peer Sibast. København: Samleren.
Saramago, José. [1995] 1999. *Ensaio sobre a cegueira: romance.* 10ª ed. São Paulo: Companhia das Letras.
Saramago, José. [1995] 1999. *Ensayo sobre la ceguera*. Trad. Basilio Losada. 7ª ed. Buenos Aires: Seix Barral.
Saramago, José. [1995] 1999. *Blindness*. Trad. Giovanni Pontiero. Orlando: Harvest.
Saramago, José. [1995] 2000. *L'Aveuglement: roman*. Trad. Geneviève Leibrich. Paris: Seuil.
Saramago, José. [1995] 2002. *Assaig sobre la ceguesa*. Trad. Núria Prats. Barcelona: Ed. 62.
Saramago, José. [1995] 2003. *Die Stadt der Blinden: Roman*. Trad. Ray-Güde Mertin. 11ª ed. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.
Saramago, José. [1995] 2004. *De stad der blinden*. Trad. Harrie Lemmens. 13ª ed. Amsterdam: Meulenhoff.
Saramago, José. [1995] 2015. *Cecità*. Trad. Rita Desti. 8ª ed. Milano: Feltrinelli.

# “Do demo? Não gloso”. Perdita e guadagno nelle traduzioni italiane di João Guimarães Rosa (1908-1967)[1]

**Silvia BRAMBILLA**
*Università degli Studi Roma Tre/Sapienza Università di Roma*
**Sofia MORABITO**
*Università di Pisa*

**Abstract.** This paper deals with the Italian translations of João Guimarães Rosa's (1908-1967) work. Rosa's work is characterised by the mix of languages, registers, neologisms, and intertextual references, as well as a literary complexity which could lead to different interpretation. Hence, by using Eco's term, the Italian translators are forced to "negotiate" between the meaning of the text and the author's style, in order to preserve the "essence" of the text. However, some losses are inevitable when translating such a complex work. Here are provided some noteworthy examples of these losses by applying Bruno Osimo's framework for the "quality" of translations.

**Keywords**: Italian translations, João Guimarães Rosa, Osimo, quality of translation.

## 1. Introduzione

Questo contributo si propone di valutare le traduzioni italiane di João Guimarães Rosa (1908-1967) nella prospettiva della "qualità delle traduzioni" proposta da Osimo (2004). In questa sede presenteremo una

[1] Sebbene questo contributo sia frutto del continuo confronto tra le due autrici, a Silvia Brambilla vanno ascritti i paragrafi 2, 4, 6 e a Sofia Morabito i paragrafi 1, 3, 5.

campionatura di uno studio più approfondito che prende in esame gli aspetti specifici di tutte le traduzioni rosiane in italiano, con l'obiettivo di proporre una sintesi organica e comparativa delle soluzioni adottate dai traduttori. Benché esistano studi che analizzano le singole opere tradotte e il linguaggio rosiano in traduzione[2], manca al momento uno studio sistematico sulle traduzioni nel loro insieme.

Ci concentreremo qui su quelli che sono i due aspetti predominanti dell'opera rosiana: da un lato, la dominante linguistica – per usare i termini di Osimo –, ossia l'uso innovativo e *sui generis* della lingua; dall'altro, la dominante *stricto sensu*, cioè "la caratteristica essenziale dell'opera intorno alla quale si costituisce il testo come sistema integrato" (Osimo 2004: 149). Per l'occasione proponiamo un'analisi circoscritta ai titoli e agli incipit, volta a mostrare gli aspetti predominanti riscontrabili nelle singole traduzioni. Per questo studio, abbiamo ritenuto opportuno concentrarci sulle pubblicazioni in volume, escludendo quelli che sono racconti avulsi tradotti in italiano[3]. Rientrano quindi nel nostro corpus *Corpo di Ballo* (tr. di Edoardo Bizzarri, 1964; ed. or. *Corpo de Baile*, 1956), *Grande Sertão* (tr. di Edoardo Bizzarri, 1970; ed. or. *Grande Sertão: Veredas*, 1956); *Le sponde dell'allegria* (tr. di Giulia Lanciani, 1988; ed. or. *Primeiras Estórias*, 1962), *Sagarana* (tr. di Silvia La Regina, 1994; ed. or. *Sagarana, o Duelo*, 1946) e *Tutameia: Terze Storie* (tr. di Virginia Caporali e Roberto Francavilla, 2015; ed. or. *Tutaméia. Terceiras Estórias*, 1967).

Come base teorica per l'analisi di queste traduzioni abbiamo scelto di rifarci al modello di valutazione proposto da Osimo e di integrarlo con l'idea che lo stesso Guimarães aveva della traduzione. Il modello di Osimo ha come obiettivo la sistematizzazione di criteri oggettivi che permettano ai critici di

[2] Riguardo alle riflessioni sulle singole traduzioni (italiane e non), rimandiamo a Lanciani (1990 e 2012), Pessoa Carneiro (2007 e 2014), Borges de Faveri (2009), Machado Seidinger (2011), García (2014), Waldrigues Galindo (2016), Caporali (2018). Per quanto riguarda invece gli studi sulla lingua nelle traduzioni rosiane, citiamo, a titolo di esempio, le tesi di dottorato di Collina Bastianetto (1998) e Gazola Pessôa Barros (2011), dedicate in particolare alle traduzioni italiani di Edoardo Bizzarri.

[3] I racconti esclusi sono i seguenti: *Il Duello*, tradotto da Edoardo Bizzarri, e *L'ora e il momento di Augusto Matraga*, tradotto da Pasquale Aniel Jannini, del 1959 e successivamente pubblicati nel 1963 nel volumetto *Il Duello* dalla casa editrice Nuova Accademia di Milano; *Mio zio il giaguaro*, a cura di Roberto Mulinacci, edito da Guanda nel 1999.

valutare la bontà di una traduzione a partire da cinque punti fondamentali: l'accettabilità, l'adeguatezza, il residuo comunicativo, la dominante e il sistema lingua-cultura.

Accettabilità e adeguatezza sono i poli di un continuum legato al rapporto che esiste tra il prototesto (*testo di partenza*) e il metatesto (*testo di arrivo*). L'accettabilità consiste nell'omologazione del prototesto alla cultura del metatesto, ossia come le caratteristiche linguistico-culturali del testo originale si adeguano ai parametri che regolano il sistema della cultura ricevente. L'adeguatezza, invece, consiste nel tentativo di ricostruire gli aspetti più importanti del prototesto nel metatesto, anche per quanto riguarda le scelte linguistiche[4].

Con residuo comunicativo s'intende l'elemento del messaggio che, in modo intenzionale o inconsapevole, si perde nella comunicazione tra prototesto e metatesto. In senso lato, possiamo quindi associarlo a quella che abbiamo denominato la dominante linguistica perché la lingua rosiana si caratterizza per la presenza di specifiche espressioni, riferimenti intertestuali e neologismi che possono andare persi nel processo di traduzione. Non si tratta di una perdita della dominante vera e propria, ma del messaggio legato a queste scelte linguistiche: quindi non costituisce un ostacolo alla comprensione globale del testo.

La dominante è, come già menzionato sopra, la componente che si ritiene fondamentale per garantire al testo la sua integrità, oppure, per dirla alla Eco (2003), l'*essenza* del testo. La scelta della dominante viene rimandata sia al critico, nel momento in cui deve valutare l'opera, sia al traduttore, quando deve individuare la sua strategia traduttiva e decidere quali siano gli elementi del prototesto da "salvare" nel metatesto.

---

4 La dicotomia adeguatezza-accettabilità è tutt'altro che sconosciuta alla teoria traduttiva. Già nel 1813, nelle sue lezioni sulla traduzione, Friedrich Schleiermacher individua due possibili vie che può percorrere il traduttore quando si cimenta nell'atto di tradurre: o il traduttore "lascia in pace" l'autore il più possibile e muove il lettore verso di lui (l'adeguatezza, secondo le definizioni che abbiamo adottato), oppure "lascia in pace" il lettore e muove l'autore verso di lui (l'accettabilità). Cfr. Lefevere (1997: 74), Venuti (2004: 20). Venuti, tra i molti che si sono interrogati sulla questione all'interno del filone di studi sulla traduttologia, definisce questi due poli rispettivamente *foreignizing translation* e *domesticating translation* (tradotte in italiano come *estraniamento* e *addomesticamento*). Inoltre, queste prospettive vengono spesso etichettate anche come *source-oriented* e *target-oriented*.

L'ultimo criterio è il sistema lingua-cultura, che si interfaccia con gli altri punti analizzati, in quanto comprende tutti gli elementi che fanno parte della conoscenza extralinguistica legata non solo alla cultura emittente, ma anche a quella ricevente. Detto altrimenti, si tratta delle conoscenze enciclopediche comuni e condivise da entrambi.

Oltre al suddetto quadro teorico, in questo specifico caso non ci si può esimere dal tenere in considerazione l'idea stessa di traduzione che Rosa aveva espresso nel carteggio scambiato con il traduttore italiano Edoardo Bizzarri. Il nostro autore, infatti, in vari momenti della corrispondenza espone la sua opinione riguardo all'equilibrio necessario nell'esercizio traduttivo. Non dobbiamo dimenticare che Rosa ha esercitato l'incarico di diplomatico ad Amburgo (1938-42), Bogotà (1942-44) e Parigi (1948-1951) e che quindi riproponeva anche nel contesto della traduzione lo stesso atteggiamento necessario in diplomazia[5]. Ben consapevole delle esigenze editoriali legate a un pubblico straniero, distante dal suo mondo *sertanejo* e letterario, non esita a invitare più volte i suoi traduttori a ricercare un giusto equilibrio tra il mantenimento delle sue peculiarità linguistiche (l'adeguatezza) e l'adattamento alla cultura straniera del tempo (l'accettabilità). A tal proposito, scrive al suo traduttore tedesco, Curt Meyer-Clason:

> Para tanto, porém, o confronto com o original terá de ser feito linha por linha, palavra por palavra, vírgula por vírgula, PENSAMENTO POR PENSAMENTO. Muita coisa, naturalmente, terá de perder-se, de evaporar-se, por intraduzível. Mas, que não sejam as coisas vivas, importantes (Rosa 2003: 116).

Rosa mostra inoltre rispetto e ammirazione profondi nei confronti dei traduttori che si cimentano nell'impresa di riportare le sue opere nelle loro lingue materne, e arriva addirittura a paragonare il suo modo di scrivere al processo traduttivo. Infatti, in una lettera datata 4 dicembre 1963, scrive:

> Eu, quando escrevo um livro, vou fazendo como se o estivesse "traduzindo", de algum alto original, existente alhures, no mundo

[5] Analizzare il ruolo di Rosa come diplomatico anche nel processo traduttivo esula dallo scopo di questo contributo. In questa sede ci limitiamo a richiamare gli studi di Armstrong (2000 e 2001). Come sottolinea lo stesso Armstrong, oltre a provare rispetto e stima nei confronti dei traduttori, Rosa in realtà sembrerebbe corteggiare i suoi traduttori in modo da portarli a esigere da sé stessi uno sforzo maggiore per rendere le traduzioni un prodotto di altissima qualità (Armstrong 2000: 581 e 2001).

> astral ou no "plano das idéias", dos arquétipos, por exemplo. Nunca sei se estou acertando ou falhando, nessa "tradução". Assim, quando me "re"-traduzem para outro idioma, nunca sei, também, em casos de divergência, se não foi o Tradutor quem, de fato, acertou, restabelecendo a verdade do "original ideal", que eu desvirtuara.... (Rosa 1981: 63-64).

Sulla base dei criteri stabiliti da Osimo e della visione rosiana di un equilibrio tra adeguatezza e accettabilità, passiamo ora all'analisi più dettagliata delle singole opere tradotte.

## 2. Le traduzioni di Bizzarri: *Corpo di Ballo* e *Grande Sertão*

Edoardo Bizzarri è l'unico traduttore italiano a poter dialogare direttamente con l'autore, attraverso una fitta corrispondenza epistolare, che è stata pubblicata nel 1972 dall'*Instituto Cultural Italo-brasileiro*. Già in una lettera datata 5 ottobre 1959, Rosa esprime il suo giudizio positivo nei confronti di Bizzarri come traduttore della sua opera, in seguito alla lettura della traduzione de *Il Duello*. Sulla scia di questo commento, la traduzione di Bizzarri di *Corpo di ballo* avviene nella completa fiducia da parte dell'autore, il quale arriva ad affermare il 6 novembre 1963:

> Não sei, mas V., para mim, cresce a cada momento. Parodio a Bayer: ... "Se é Bizzarri – é bom"! Você é um mistério. V., em tudo, me permite o puro prazer de a d m i r a r. (Rosa & Bizzarri 1981: 36)

Inoltre, questo riconoscimento da parte dello stesso Rosa fa sì che venga affidata a Bizzarri anche la traduzione di *Grande Sertão*, che inizierà soltanto due anni dopo la morte dell'autore.

Come si può notare nel seguente estratto, le scelte traduttive di Bizzarri sono in linea con la continua ricerca di equilibrio tra adattamento e accettabilità richiesta da Rosa:

(1) Esempio tratto da *Corpo de baile* e relativa traduzione

| ***Campo Geral*** | ***Miguilim*** |
| --- | --- |
| *Um certo Miguilim morava com sua mãe, seu pai e seus irmãos, longe, longe daqui, muito depois* | *Un certo Miguilim viveva con la madre, il padre e i fratelli, lontano, assai lontano di qui, molto più in là della **Vereda-*** |

| | |
|---|---|
| *da* ***Vereda-do-Frango-d'Água*** *e de outras veredas sem nome ou pouco conhecidas, em ponto remoto, no* ***Mutúm****. No meio dos Campos Gerais, mas num covoão em trecho de matas, terra preta, pé de serra. Miguilim tinha oito anos. Quando completara sete, havia saído dali, pela primeira vez: o Tio Terêz levou-o a cavalo, à frente da sela, para ser crismado no* ***Sucuriju****, por onde o bispo passava.* | ***della-Gallinella-d'Acqua****, e di altre veredas senza nome o poco conosciute, in un punto remoto, nel* ***Mutúm****. In mezzo ai Campos Gerais, ma in un avvallamento in zona di foreste, terra nera, alle falde delle montagne. Miguilim aveva otto anni. Quando ne aveva compiuti sette, si era allontanato di lì per la prima volta: lo zio Terês l'aveva portato a cavallo, sul davanti della sella, perché fosse cresimato a* ***Sucurijú****, dove passava il vescovo.* |
| (João Guimarães Rosa, *Corpo de Baile*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1984 [1956]: 5, i grassetti sono nostri) | (João Guimarães Rosa, *Corpo di Ballo*, traduzione di Edoardo Bizzarri, Milano, Feltrinelli, 1964: 13, i grassetti sono nostri) |

Se non si tenesse conto del carteggio tra l'autore e il traduttore, il titolo del racconto potrebbe sembrare un esempio di perdita della dominante, dal momento che l'accento viene posto non più sul paesaggio *sertanejo* in cui si svolge la storia, bensì sul protagonista, cioè il bambino Miguilim. In realtà, questa scelta viene pienamente supportata da Rosa in una lettera datata 11 ottobre 1963, nella quale l'autore, a proposito del titolo, propone a Bizzarri di scegliere a suo piacimento tra *Miguilim* o *Campos Gerais*, o perfino

> qualquer coisa mais bizarra na linha de Miguilim, bimbo ou Miguilim gli occhi? Quanto mais a vontade você inventar, mais me alegrará (Rosa & Bizzarri 1981: 24).

Lo stesso equilibrio nel progetto traduttivo di Bizzarri si può riscontrare anche negli esempi in grassetto, relativi a toponimi. Questi tre termini rimandano immediatamente, quasi fossero nomi parlanti, alla realtà del *sertão*. Nel primo caso, Bizzarri traduce parzialmente il nome *Vereda-do-Frango-d'Água* (Vereda-della-Gallinella-d'Acqua), mantenendo però il termine originale *vereda*, incluso nel glossario in appendice all'opera tradotta. Negli altri casi lascia invariati i termini. Questa scelta traduttiva, benché apparentemente non uniforme, permette in ogni caso al lettore italiano di entrare nel mondo del *sertão* gradualmente, senza subire un impatto culturale troppo forte. Inoltre, tra i tre toponimi, quello parzialmente

tradotto è anche l'unico che ha un immediato corrispettivo in italiano, mentre gli altri due rimandano ad animali della fauna locale che non sono presenti in Italia.

Per quanto riguarda *Grande Sertão*, il progetto traduttivo è analogo a quello delineato da Bizzarri per *Corpo de baile*. A ogni modo, riteniamo opportuno soffermarci su alcuni aspetti della traduzione. Per quanto riguarda il titolo, Bizzarri, a differenza del primo traduttore francese di *Grande Sertão: Veredas*, Jean-Jacques Villard[6] o della traduttrice americana Harriet de Onís, esclude il sottotitolo *O diabo na rua, no meio do redemoinho*. Questa decisione è comprensibile data l'impossibilità di mantenere il gioco linguistico tra *diabo* e *re-demo-inho*, in cui il termine *demo* (diavolo) si trova anche in mezzo alla parola *redemoinho* (mulinello). Inoltre, in modo analogo a quanto era stato fatto nel 1964 per la versione tedesca tradotta da Curt Meyer-Clason, non include *Veredas* nel titolo dell'opera. Queste due "mancanze", sebbene possiamo ipotizzare siano state dettate da considerazioni di carattere editoriale, non vengono giustificate nell'*Avvertenza al lettore* con cui Bizzarri precede l'opera tradotta. Il riferimento alle *Veredas* e alla loro importanza nel testo è solo implicito: il traduttore si premura solamente di invitare il lettore a «ricorrere al glossario posto in appendice», aggiungendo che

> [t]ale glossario, per alcune parole tematiche (vereda, sertão, Burití, jagunço - leggere giagunso), dovrebbe essere consultato prima ancora d'iniziare la lettura del testo (Rosa 2017 [1970]: 7).

In questo modo, nell'ottica di Bizzarri, il lettore italiano può essere introdotto "alla conoscenza autentica di un mondo diverso, di una remota plaga del Brasile", anziché "presentargli la selva brasiliana sotto forma di giardino all'italiana" (Rosa 2017 [1970]: 7). L'esclusione della parola *Veredas* dal titolo può dunque essere interpretata come un residuo comunicativo che non genera una perdita completa della dominante del testo rosiano, sia

---

[6] Villard opta per il titolo *Diadorim - Le diable dans la rue, au milieu du tourbillon*, scegliendo perciò di mantenere il sottotitolo originale e di modificare il titolo dell'opera. La seconda traduttrice francese, Maryvonne La Plonge-Pettorelli, mantiene il titolo scelto dal suo predecessore, ma decide di non includere il sottotitolo.

*stricto sensu* sia linguistica. Diverso è il caso dell'incipit che proponiamo di seguito:

(2) Esempio tratto da *Grande Sertão: Veredas* e relativa traduzione

— ***Nonada***. *Tiros que o senhor ouviu foram de briga de homem não, Deus esteja. Alvejei mira em árvore, no quintal, no baixo do córrego. Por meu acerto. Todo dia isso faço, gosto; desde mal em minha mocidade. […] Mas, hoje, que na beira dele, tudo dá — fazendões de fazendas, almargem de vargens de bom render, as vazantes; culturas que vão de mata em mata, madeiras de grossura, até ainda virgens dessas lá há.* ***O gerais corre em volta***. *Esses gerais são sem tamanho. Enfim, cada um o que quer aprova, o senhor sabe:* ***pão ou pães, é questão de opiniães***... *O sertão está em toda a parte.*
***Do demo? Não gloso***. *Senhor pergunte aos moradores.*
(João Guimarães Rosa, *Grande Sertão: Veredas*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1984 [1956]: 7, i grassetti sono nostri)

***Nonnulla***. *I colpi che vossignoria ha sentito non erano di rissa di uomini, no, Dio ne guardi. Ho sparato contro un albero, dietro la casa, dalla parte del torrente. Per esercizio. Lo faccio tutti i giorni, mi piace; fin da quando ero appena un ragazzo. […] Ma, oggi, lungo il suo corso, c'è di tutto – signore fazende, pascoli di sponde fertili, tratti di greto coltivati, piantagioni che vanno da una macchia all'altra, foreste enormi, addirittura di vergini ce ne sono ancora, là. I Gerais corrono tutto all'intorno. Questi Gerais non hanno misura. Infine, ognuno trova buono quel che più gli fa comodo, vossignoria lo sa:* ***ciocie o scarponi, è questione di opinioni***… *Il Sertão è in ogni parte.*
***Del Demonio? Non dico nulla***. *Vossignoria domandi qui agli abitanti.*
(João Guimarães Rosa, *Grande Sertão*, traduzione di Edoardo Bizzarri, Milano, Feltrinelli, 2017 [1963]: 9, i grassetti sono nostri)

Già da questo breve estratto possiamo notare immediatamente una perdita della dominante linguistica relativa ai molteplici neologismi rosiani, forme non-standard e solecismi, tra cui in particolare *nonada*, con cui l'autore apre e chiude il romanzo. Sebbene il termine *nonnulla* scelto da Bizzarri sia semanticamente equivalente, non genera alla lettura un estraniamento, che invece è forte nell'originale. Inoltre, *nonada* verrà successivamente ripreso da Rosa in *Tutaméia*, a sua volta neologismo dell'autore, per spiegarne il significato. Nello stesso paragrafo possiamo notare che in italiano non vengono ripresi alcuni elementi tipici dell'oralità non-standard delle zone meno alfabetizzate del Brasile: ad esempio non vi è accordo tra soggetto e

verbo (es. *os gerais corre*), e i plurali di parole terminate in *-ão* (es. *opinião*) selezionano una desinenza diversa da quella del portoghese standard, ossia *-ães* invece di *-ões*. La resa in italiano colloquiale non genera perciò alcun tipo di estraniamento nel lettore. Inoltre, Rosa nell'originale, riporta uno pseudo-proverbio popolare (*pão ou pães, é questão de opiniães*), che Bizzarri traduce in italiano con *cioce o scarponi, è questione di opinioni*. Per mantenere la rima e il riferimento al mondo contadino, Bizzarri ricorre al lessema *ciocia*, tipica calzatura della zona rurale dell'Italia mediana, ma traslando l'immagine dall'ambito dell'alimentazione (il pane), a quello del vestiario (ciocie e scarponi).

Da notare è anche la frase con cui si apre il secondo paragrafo, ossia *Do demo? Não gloso*. In portoghese è caratterizzata da un arcaismo di carattere popolare, *demo* per *demónio*, e un neologismo *gloso* per *comentar*, tratto dal greco *glossa* (lingua) oppure dallo spagnolo *glosar* (commentare, parafrasare), mentre in italiano è perfettamente adattata a un linguaggio colloquiale e comune.

Per concludere, dall'estratto emerge una scelta traduttiva chiaramente volta a una accettabilità maggiore rispetto a quelle che sono le peculiarità linguistiche rosiane, scelta che verrà riproposta da Bizzarri all'interno dell'intero romanzo. Possiamo ipotizzare che questa scelta sia dovuta alla mancanza di una seconda corrispondenza con l'autore, su cui Bizzarri, per *Corpo de baile*, ha sempre potuto contare, oppure, sarà forse stata frutto di una scelta della casa editrice Feltrinelli.

### 3. *Le sponde dell'allegria*

La traduzione di *Primeiras estórias* eseguita da Giulia Lanciani viene pubblicata in Italia in due edizioni diverse: la prima, del 1988, si intitola *Le sponde dell'allegria* (dal titolo del primo racconto della raccolta, *As margens da alegria*), mentre la seconda, del 2003, si intitola *La terza sponda del fiume* (dal titolo del sesto racconto, *A terceira margem do rio*). La scelta del titolo, che non viene giustificata dalla traduttrice, costituisce un residuo comunicativo. Con *Primeiras Estórias*, Guimarães adotta un genere narrativo, quello della *short story*, che riproporrà anche in *Tutaméia - Terceiras Estórias* creando un gioco di rimandi intertestuali che nella traduzione italiana inevitabilmente si perde.

Oltre alla questione del titolo, è interessante anche la resa dell'incipit del testo:

(3) Esempio tratto da *As margens da alegria*, in *Primeiras Estórias* e relativa traduzione

*ESTA É A ESTÓRIA. Ia um menino, com os Tios, passar dias no lugar onde se construía a grande cidade. Era uma viagem inventada no feliz; para ele, produzia-se em caso de sonho.*

*Saíam ainda com o escuro, o ar fino de cheiros desconhecidos. A Mãe e o Pai vinham trazê-lo ao aeroporto. A Tia e o Tio tomavam conta dele,* ***justinhamente****.* ***Sorria-se, saudava-se, todos se ouviam e falavam****. O avião era da Companhia, especial, de quatro lugares.*

*Respondiam-lhe a todas as perguntas, até o piloto conversou com ele. O vôo ia ser pouco mais de duas horas. O menino fremia no acorçôo, alegre de se rir para si,* ***confortavelzinho,*** *com um jeito de folha a cair. A vida podia às vezes raiar numa verdade extraordinária. Mesmo o afivelarem-lhe o cinto de segurança virava forte afago, de proteção, e logo novo senso de esperança: ao não-sabido, ao mais. Assim um crescer e desconter-se - certo como o ato de respirar-o de fugir para o espaço em branco. O Menino.*

(João Guimarães Rosa, *Primeiras Estórias*, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1976 [1962]: 3, i grassetti sono nostri)

*Questa è la storia. Andava un bambino, con gli Zii, a passare dei giorni nel luogo in cui si costruiva la grande città. Era un viaggio inventato nel felice; per lui, si svolgeva in circostanza di sogno.*

*Uscivano ancora col buio, l'aria fine di odori sconosciuti. La Madre e il Padre lo accompagnavano all'aeroporto. La Zia e lo Zio lo prendevano in consegna,* ***convenientemente****.* ***Ci si sorrideva, ci si salutava****, tutti si ascoltavano e parlavano. L'aereo era della Compagnia, speciale, a quattro posti.*

*Gli rispondevano a tutte le domande, perfino il pilota chiacchierò con lui. Il volo sarebbe durato poco più di due ore. Il bambino fremeva dall'eccitazione, contento da ridersela tra sé,* ***languidamente****, con un'aria di foglia che cade. La vita poteva a volte risplendere in una verità straordinaria. Anche l'allacciargli la cintura di sicurezza si mutava in forte carezza, di protezione, e subito un nuovo senso di speranza: per il non-saputo, il più. Così un crescere e scomprimersi - certo come l'atto di respirare quello di fuggire verso lo spazio in bianco. Il Bambino.*

(João Guimarães Rosa, *Le sponde dell'allegria*, traduzione di Giulia Lanciani, Torino, SEI, 1998: 13-14, i grassetti sono nostri)

Nell'estratto possiamo notare che la traduttrice cerca di preservare la dominante linguistica di Rosa per quanto riguarda la sintassi. Dal punto di vista lessicale, invece, la scelta sembra propendere maggiormente per un acclimatamento delle particolarità tipiche dell'autore, come ad esempio l'uso del diminutivo *justinhamente*[7] e *confortavelzinho*. In entrambi i casi, il diminutivo ha un valore affettivo associato a una partecipazione emotiva di carattere positivo, e inoltre *confortavelzinho* presenta anche un valore aumentativo. Lanciani, però, cambia il significato dei due diminutivi traducendoli l'uno *convenientemente* e l'altro *languidamente*, e nel caso di *confortavelzinho* trasforma anche l'aggettivo in un avverbio, spostando l'attenzione dallo stato d'animo del bambino che si siede per la prima volta su un aereo, all'azione del sedersi. Ad ogni modo, questa ricerca di equilibrio nel progetto traduttivo di Lanciani, talvolta più propensa all'accettabilità, talaltra all'adeguatezza, risulta in linea con l'idea di Rosa della traduzione.

L'unica presa di posizione traduttiva di Lanciani, che può essere interpretata come una perdita di dominante, è l'uso della terza persona singolare per indicare la prima plurale. Questa scelta implica l'inclusione del narratore nella storia, quando invece, nell'originale portoghese, abbiamo un narratore onnisciente in terza persona. Questo tipo di perdita, comunque, che non è riscontrabile nelle traduzioni di Bizzarri, può essere ricondotto sia al mancato confronto con l'autore sia alla complessità narrativa e linguistica del testo. Infatti, come afferma la stessa Lanciani

> Tradurre *Primeiras Estórias* ha significato convivere non con un testo definito e stabile, ma con un'entità viva, in continua metamorfosi e dunque difficilmente afferrabile nella sua globalità (Lanciani 1998: 10).

## 4. *Sagarana*

Anche per *Sagarana*, riportiamo l'incipit del racconto con cui si apre l'opera:

---

[7] *Justinhamente* è un esempio di neologismo rosiano. Qua l'autore forma un avverbio aggiungendo il suffisso *–mente* a un aggettivo nella sua forma diminutiva (*justinha*), non rispettando la regola della formazione delle parole in portoghese secondo cui il suffisso avverbiale *–mente* può essere applicato esclusivamente agli aggettivi femminili di grado zero.

(4) Esempio tratto da *Sagarana* e relativa traduzione

| | |
|---|---|
| *Era um **burrinho pedrês**, miúdo e resignado, vindo de **Passa-Tempo**, **Conceição do Serro**, ou não sei onde no sertão. Chamava-se **Sete-de-Ouros**, e já fora tão bom, como outro não existiu e nem pode haver igual. [...]* | *Era un **asinello bigio picchiettato**, minuto e rassegnato, veniva da **Passa-Tempo**, da **Conceição do Serro** o non so dove nel sertão. Si chiamava **Settebello**, e ai suoi tempi era stato un campione come non ce n'era un altro, né mai ci potrà essere. […]* |
| *Vinha-lhe de padrinho jogador de truque a última intitulação, de baralho, de manilha; mas, vida a fora, por amos e anos, outras tivera, sempre involuntariamente: **Brinquinho**, primeiro, ao ser brinquedo de meninos; **Rolete**, em seguida, pois fora gordo, na adolescência; mais tarde, **Chico-Chato**, porque o sétimo dono, que tinha essa alcunha, se esquecera, ao negociá-lo, de ensinar ao novo comprador o nome do animal [...].* | *L'ultimo nome da carta da gioco, da partita a scopa, gli era venuto dal padrone giocatore di sette e mezzo; ma durante la sua vita, cambiando padrone e anno, ne aveva avuti altri che gli piacesse o meno: **Orecchino**, dapprima, quando era giocattolo di bambini; **Rotolino** poi, perché grasso nell'adolescenza; più tardi, **Ciccio Palloso**, perché il settimo padrone, che aveva questo soprannome, quando l'aveva venduto s'era dimenticato di insegnare al nuovo acquirente il nome dell'animale […].* |
| (João Guimarães Rosa, *Sagarana*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 2015 versione ebook: 14.2-14.4, i grassetti sono nostri.) | (João Guimarães Rosa, *Sagarana*, a cura di Luciana Stegagno Picchio, traduzione di Silvia La Regina, Milano, Feltrinelli, 1994: 1-2, i grassetti sono nostri.) |

La traduzione di Silvia La Regina sembra rispettare i criteri di valutazione che abbiamo stabilito nell'introduzione. Infatti, come si vede dall'estratto, in linea con Bizzarri, opta per tradurre i nomignoli dati all'asino protagonista del primo racconto della raccolta, in quanto nomi parlanti, mentre lascia invariati i toponimi, per richiamare immediatamente la realtà del *sertão*, termine che a sua volta lascia in portoghese. Tuttavia, tra le traduzioni rosiane, questa parrebbe aver avuto meno successo rispetto alle altre e non sembrerebbero esserci studi critici che l'analizzino. Per questioni di spazio, purtroppo non ci è possibile analizzare in modo più completo la traduzione di La Regina, ma contiamo di riportarla in una pubblicazione futura.

## 5. *Tutaméia–Terze Storie*

Per quanto riguarda la traduzione di *Tutaméia*, a opera di Virginia Caporali e Roberto Francavilla, nel 2017 la stessa Caporali pubblica il saggio *Il latte versato*, in cui commenta e giustifica le scelte traduttive che hanno suscitato maggiore perplessità da parte della critica. Prima fra tutte la mancanza del paratesto, cioè la scelta dei traduttori e dell'editore di non includere gli indici di lettura e rilettura, nonché le epigrafi, che sono parte integrante del gioco letterario dell'autore.

Il titolo stesso della prima prefazione[8] *Aletria e Hermeneútica* è emblematico: la Caporali sceglie di tradurlo con *Capelli d'angelo ed ermeneutica*, poiché *aletria* corrisponde al nome portoghese dei capelli d'angelo e anche al nome di un dolce tipico realizzato con questa stessa pasta. Ma potremmo anche ipotizzare che si tratti di un neologismo legato alla parola *letra*. Se frammentassimo il termine in pseudo-componenti morfologici (a privativo + letr + ia), l'associazione alla "mancanza di lettere" risulterebbe ancora più immediata. Quest'ultima interpretazione verrebbe corroborata proprio dalla vicinanza a *ermeneutica*, con la quale formerebbe una coppia antonimica, in un gioco linguistico che inevitabilmente si perde con la scelta di *capelli d'angelo*. In quest'ottica, la traduzione di Caporali e Francavilla, per quanto perfettamente in linea con il significato lemmatizzato di *aletria*, implicherebbe un residuo comunicativo e a sua volta una perdita della dominante testuale. In effetti, questo mondo senza lettere, inteso come non scritto, che si contrappone a quello dell'ermeneutica e degli intellettuali, coinciderebbe con il mondo del *sertão*, che vive di racconti di tradizione popolare, tramandati oralmente. Del resto, leggendo la prefazione *Aletria e Hermeneútica*, questa contrapposizione, e al contempo commistione, tra erudito e popolare sembrerebbe per Rosa l'essenza stessa dell'*estória*.

---

[8] Ricordiamo che questa è l'unica prefazione scritta appositamente per la raccolta, mentre gli altri racconti/prefazioni erano stati pubblicati precedentemente su varie riviste. Per un approfondimento sulla struttura di *Tutaméia* rimandiamo agli studi Novis (1989) e Covizzi (1978).

## 6. Considerazioni finali

Nonostante questo campione esiguo non fornisca il materiale sufficiente per poter presentare delle conclusioni di ampio respiro sulle traduzioni italiane di Rosa, permette comunque di mettere in evidenza alcune delle perdite inevitabili nell'atto di tradurre. Dato che questo lavoro è il frutto di uno studio più ampio che non abbiamo potuto presentare in questa sede, vorremmo comunque evidenziare una differenza tra le traduzioni di Bizzarri, Lanciani, La Regina, da un lato, e quella di Caporali e Francavilla, dall'altro. I primi addomesticano maggiormente la sintassi e attuano scelte traduttive lessicali volte a permettere al lettore italiano il piacere di avvicinarsi al testo rosiano senza troppi sforzi. Di contro, Caporali e Francavilla obbligano il lettore a cimentarsi in una lettura più faticosa, ma più fedele a quella dell'originale. Quest'ultima scelta, alla luce del dibattito odierno della teoria della traduzione, potrebbe essere proposta anche per una eventuale nuova traduzione di *Grande Sertão*.

Infine, ci auguriamo in un futuro lavoro di poter approfondire le questioni rimaste in sospeso e magari di includere nello studio anche le traduzioni dei racconti avulsi.

## Bibliografia Primaria

Guimarães Rosa, João. 2015. *Sagarana*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira. [versione ebook].

Guimarães Rosa, João. 1994. *Sagarana*. In Luciana Stegagno Picchio (ed.). Traduzione di Silvia La Regina. Milano: Feltrinelli.

Guimarães Rosa, João. 1964 [1956]. *Manuelzão e Miguilim*. Rio de Janeiro: José Olympio Editora.

Guimarães Rosa, João. 1964. *Corpo di Ballo*. Traduzione di Edoardo Bizzarri. Milano: Feltrinelli.

Guimarães Rosa, João. 1984 [1956].*Grande Sertão: Veredas*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira.

Guimarães Rosa, João. 2017 [1963]. *Grande Sertão*. Traduzione di Edoardo Bizzarri. Milano: Feltrinelli,

Guimarães Rosa, João. 1976 [1962]. *Primeiras Estórias*. Rio de Janeiro: José Olympio Editora.

Guimarães Rosa, João. 1998. *Le sponde dell'allegria*. Traduzione di Giulia Lanciani. Torino: SEI.

Guimarães Rosa, João. 2013. *Tutaméia–Terceiras Estórias*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira, [versione ebook].

Guimarães Rosa, João. 2014. *Tutaméia–Terze Storie.* Traduzione di Virginia Caporali e Roberto Francavilla. Avellino: Del Vecchio Editore.

Guimarães Rosa, João. 2003. *Correspondência com seu tradutor alemão Curt Meyer-Clason (1958-67)*. In Maria Apparecida Faria Marcondes Bussolotti (ed.). Traduzione di Erlon José Paschoal. Rio de Janeiro e Belo Horizonte: Nova Fronteira, UFMG.

Guimarães Rosa, João. & Bizzarri, Edoardo. 1981. *Correspondência com seu tradutor italiano*. São Paulo: T.A. Queiroz Editor.

## Bibliografia Secondaria

Armstrong, Piers. 2000. Tradução e diplomacia: filosofias e práticas de Guimarães Rosa e de seus tradutores. In Leila Parreira Duarte (ed.), *Veredas de Rosa*, 577–582. Belo Horizonte: PUC Minas.

Armstrong, Piers. 2001. Guimarães Rosa in Translation: scrittore, editore, traduttore, traditore. *Luso-Brazilian Review* 38, v. 1. 63–87.

Borges de Faveri, Claudia. 2009. A tradução de Guimarães Rosa na França. *Alea* 11(2). 264–277.

Caporali, Virginia. 2018. *Il latte versato. João Guimarães Rosa:* Tutameia, *traduzione e ritraducibilità*. Livorno: Vittoria Iguazu.

Collina Bastianetto, Patrizia Giorgina Enrica Anna. 1998. *A tradução dos neologismos rosianos na versão italiana de Grande Sertão: veredas'', de João Guimarães Rosa*. Belo Horizonte: Universidade Federal de Minas Gerais.

Covizzi, Lenira. 1978. Prefácios Travestidos. Estudo sobre as funções dos prefácios em Tutaméia: terceiras estórias, de Guimarães Rosa. In L. Covizzi (ed.), *O insólito em Guimarães Rosa e Borges*. 88–102. São Paulo: Ática.

Eco, Umberto. 2003. *Dire quasi la stessa cosa*. *Esperienze di traduzione*. Milano: RCS Libri S.p.A.

García, Marta Susana. 2014. O estilo original de um autor e duas traduções ao espanhol: João Guimarães rosa e seu Grande Sertão: Veredas. *Mutatis Mutandis* 7(2). 238–252.

Gazola Pessôa Barros, Marilia. 2011. *Estudo do léxico de João Guimarães Rosa na tradução italiana de Grande Sertão: Veredas. Um dicionário bilíngue dos neologismos da obra em português/italiano e italiano/português*. São Paulo: UESP.

Lanciani, Giulia. 1990. A Metodologia da Tradução e o Texto de Guimarães Rosa. *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros* 31. 27–33.

Lanciani, Giulia. 2012. La poetica di João Guimarães Rosa: una lettura della vita come "sopra senso". L'approccio di un traduttore. *Quaderni ibero americani: Attualità culturale della Penisola Iberica e dell'America Latina* 103. 59–63.

Lefevere, André. 1997. *Translating Literature: The German Tradition from Luther to Rosenzweig*. Assen: Van Gorcum.

Machado Seidinger, Gilca. 2011. *Guimarães Rosa em tradução: o texto literário e a versão alemã de Tutaméia*. São Paulo: Editora UNESP.

Meyer-Clason, Curt. 1998. João Guimarães Rosa e a língua alemã. *Scripta* 2(3). 59–70.

Novis, Vera. 1989. *Tutaméia: engenho e arte*. São Paulo: Perspectiva; Edusp.

Osimo, Bruno. 2004. *Traduzione e qualità: la valutazione in ambito accademico e professionale*. Milano: Hoepli.

Pessoa Carneiro, Davi. 2007. Traduções em correspondência. *Scientia Traductionis* 5 (online https://periodicos.ufsc.br/index.php/scientia).

Pessoa Carneiro, Davi. 2008. A tradução como percurso em *A terceira margem do rio* de Guimarães Rosa. *Scientia traductionis* 6 (online https://periodicos.ufsc.br/index.php/scientia).

Pessoa Carneiro, Davi. 2014. Experiência e reflexão na traduzadaptação italiana de *Grande Sertão: Veredas*. *Revista Araticum* 1(11) (online http://revistaaraticum.unimontes.br).

Venuti, Lawrence. 1998. *The scandals of translation: Towards an ethics of translation*. London/New York: Routledge.

Venuti, Lawrence. 2004. *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London: Routledge.

Venuti, Lawrence. 2013. World literature and translation studies. In T. D'haen, D. Damrosch. & D. Kadir (eds.), *The Routledge Companion to World Literature*. 180–193. London/New York: Routledge.

Waldrigues Galindo, Caetano. 2016. A Rosa *is a rose is arose*: avaliando traduções de *Grande sertão: veredas* para o inglês. *O eixo e a roda* 25(1). 87–108.

# Comment traduire l'argot sans peine/perte ? Remarques en marge de deux traductions en français du roman *Groapa* d'Eugen Barbu

**Mathieu MOKHTARI**
*Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca*

**Abstract.** The paper deals with the problems pertaining to the translation of Romanian slang into French. We will present the case of two French translations of Eugen Barbu's novel *Groapa* in which slang plays a key role in representing the atmosphere of the Bucharest underworld. Given that sociolect, which encompasses a large number of cryptic modes of expression, enjoys a reputation of untranslatability, we will wonder how the translators faced the difficulties of rendering the expressiveness of slang without major stylistic losses, which strategies they used to avoid a blandness of the target text and whether or not their choices are relevant.

**Keywords:** Eugen Barbu, retranslation, slang, expressive loss, translation strategies.

Les traductions d'œuvres littéraires roumaines faisant une large part à l'argot ne sont pas légion, c'est pourquoi il nous semble judicieux et intéressant de nous pencher sur ce sujet qui se situe au croisement de différentes disciplines et permet de réfléchir tout autant à des questions linguistiques et littéraires que socio-culturelles. L'ouvrage examiné ici est le roman *Groapa* d'Eugen Barbu dont le fréquent recours aux tournures argotiques et familières restituant avec minutie l'atmosphère sulfureuse des quartiers marginaux – dans les deux sens du terme – du Bucarest de l'entre-deux-guerres va nous donner l'occasion d'observer de plus près les défis

lancés aux traducteurs qui doivent parfois affronter des termes argotiques supposément intraduisibles. Nous allons donc nous demander à quelles difficultés ont dû faire face les différents traducteurs (Bălă 2012), quelles ont été leurs stratégies afin de réduire le plus possible les pertes d'effets stylistiques intrinsèques à l'acte traductif et si ces solutions sont convaincantes. Pour répondre à ces interrogations, nous définirons, dans un premier temps, la retraduction (Gambier 1994) et l'argot puis, dans un deuxième temps, nous présenterons le livre, son auteur ainsi que les deux traductions étudiées et leurs traducteurs respectifs et, enfin, dans un dernier temps nous nous occuperons de l'analyse comparative de ces deux traductions en commentant les choix opérés par les traducteurs et en proposant, le cas échéant, notre propre version.

Il est de coutume de considérer la retraduction comme une pratique relativement ancienne, celle-ci peut ainsi s'expliquer par trois raisons principales : tout d'abord, un besoin de réactualisation de la première traduction notamment lié à l'évolution de la langue et des goûts du public cible ; ensuite, une nécessité commerciale qui amène les éditeurs à financer une nouvelle traduction afin que le texte figure dans leur catalogue, que ce soit pour des questions de droits d'auteur ou de rentabilité, parce que la première traduction est épuisée ou bien car la qualité de cette dernière est perçue comme médiocre ; enfin, peut-être tout simplement le désir du traducteur d'offrir sa propre version, sa propre interprétation d'un texte.

Ainsi, dans la vision de Paul Bensimon (1990 : ix-x), les premières traductions sont vues comme des entrées en matière destinées à réduire les décalages entre culture de provenance et culture de destination, ce qui induit généralement un effet de distorsion par rapport à l'œuvre initiale. Quant à la retraduction, elle est censée corriger cet effet et restituer, autant que faire se peut, le texte. Antoine Berman (1990 : 5) ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque l'idée de perfectibilité des traductions de façon à ce que les retraductions atteignent, de temps en temps, l'« accompli ». C'est également le point de vue de Jean-René Ladmiral qui estime d'une part que la retraduction vise à l'amélioration de la première traduction et, d'autre part, que cette première traduction sert à préparer le lecteur à accueillir la retraduction en l'accoutumant à une culture étrangère (Ladmiral 2010 : 19-

20). Toutefois, certains traductologues s'élèvent contre ces mêmes opinions selon lesquelles on retraduirait parce que l'on traduirait de mieux en mieux et que, à la différence des textes originels qui restent de toute éternité « jeunes », les traductions vieilliraient. À cela, ils répliquent que l'on ne retraduit pas mieux, mais différemment, car la lecture ainsi que l'interprétation du texte originel changent et qu'une traduction récente n'est pas forcément meilleure qu'une traduction plus ancienne. Ensuite, ils soutiennent que, tout comme les traductions, les œuvres originales vieillissent également, notamment en ce qui concerne la langue qui peut devenir difficilement lisible pour le lectorat contemporain[1].

Avant de nous intéresser au profil des traducteurs, arrêtons-nous quelques instants sur l'œuvre, *Groapa* (désormais notée G), et son auteur, Eugen Barbu. Né en 1924 à Bucarest dans une famille d'ouvriers (son père travaille comme menuisier pour les Chemins de fer roumains), Barbu passe son enfance dans le quartier de Cuțarida, celui-là même où se passe l'action de son roman *Groapa*. Après l'obtention de son baccalauréat, il s'inscrit successivement en faculté de droit, à l'école de gendarmerie et en faculté de lettres, mais les abandonne toutes les trois assez rapidement. Il collabore au journal *Fapta* à partir de 1946 et, en 1950, il est embauché en tant que correcteur de presse. De 1962 à 1968, il est le rédacteur en chef de la revue *Luceafărul*, puis de 1970 à 1989, il occupe le même poste, mais à la revue *Săptămâna*. En 1974, il est élu membre correspondant de l'Académie roumaine et en 1990, il devient le directeur de la revue *România Mare*. Actif politiquement, Eugen Barbu a été élu membre suppléant du Comité central du Parti communiste roumain en 1969 et député de la Grande Assemblée nationale en 1975. Après la chute de Nicolae Ceaușescu, il devient député sous la bannière du Parti de la Grande Roumanie de 1992 jusqu'à sa mort survenue en 1993. Il a utilisé sa position privilégiée au sein des milieux littéraires autorisés pour s'attaquer aux dissidents roumains en exil, notamment Monica Lovinescu, Virgil Ierunca ou encore Paul Goma. De plus, son attitude largement complaisante à l'égard du régime en place l'a amené à être en contact avec la *Securitate* et il a dû aussi essuyer des accusations de

---

[1] https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/08/07/retraduire-pourquoi/ (page consultée le 24 août 2019).

plagiat à la fin des années 1970. C'est la raison pour laquelle il fut exclu de l'Union des écrivains roumains en 1990, puis il se compromit encore davantage en laissant libre cours à sa verve xénophobe, antisémite et ultranationaliste dans les pages de sa revue *România Mare*.

Concernant l'œuvre qui nous occupe ici, il s'agit d'un roman mettant en scène les habitants d'une décharge d'un quartier périphérique du Bucarest des années 1920. On suit alors les péripéties de ces personnages marginaux dont la vie est rythmée par les mariages et les enterrements, les petits larcins ainsi que le poids d'une existence misérable et laborieuse (Pîrjol 2012 : 157-158). D'un point de vue littéraire, il a été noté que Barbu échappe aux clichés du réalisme socialiste, car il met en scène comme protagoniste principal cette décharge vue comme vivante. De même, on a souligné le naturalisme de ses descriptions d'un monde interlope et ce, grâce à un style très expressif qui a recours à une langue teintée d'archaïsmes et d'argot (Oică 2014 : 154-155). Signalons par ailleurs que sa rédaction s'est étalée sur près de dix ans et que la version finale, publiée en 1957 chez Editura de Stat pentru Literatură și Artă, en est la treizième.

Intéressons-nous à présent aux deux traductions de ce roman et à leurs traducteurs respectifs. La première a été effectuée par Léon Negruzzi et Mauriciu Floresco, elle est intitulée *La Fosse* (désormais notée LF), compte 315 pages et a été publiée chez Buchet/Castel en 1966. Le premier traducteur est né en 1899 à Wiener Neustadt et appartient à la célèbre famille moldave des Negruzzi. Après des études de droit à l'Université de Iași, il s'installe en France à partir de 1925 et collabore avec les éditions Albin Michel pour lesquelles il traduit en français plusieurs romans de Zaharia Stancu (*Uruma*, *Șatra* et *Ce mult te-am iubit*). Il s'éteint à Paris en 1987 (Sasu 2006 : 209). Quant au second, très peu d'informations nous sont connues à son sujet, nous savons seulement qu'il a traduit en français sous le nom de Maurice Floresco le roman de science-fiction *O iubire în anul 41042* de Sergiu Fărcășan et qu'il a traduit, aussi, vers le français et cette fois-ci sous le nom de Maurice Florescu, divers ouvrages littéraires et historiques pour le compte de maisons d'édition roumaines (une monographie sur Octavian Goga, une encyclopédie sur la Roumanie, un livre sur les syndicats de la République socialiste de Roumanie et un autre sur la résistance intérieure roumaine lors de la Seconde Guerre mondiale).

La deuxième traduction s'intitule *Le Grand Dépotoir* (désormais notée LGD), elle a été réalisée par Laure Hinckel, compte 556 pages et a été publiée chez Denoël en 2013. Née en 1968, après avoir été journaliste pendant plusieurs années en Europe de l'Est, elle entame une carrière de traductrice au début des années 2000 et a traduit plus d'une vingtaine de romans de littérature contemporaine ainsi que quelques auteurs classiques.

Il faut également mentionner qu'une autre traduction de *Groapa* – intitulée *La Décharge* – a été publiée en 1964 (soit deux ans avant celle de Negruzzi et Floresco) par la maison d'édition roumaine Meridiane et est l'œuvre de Monica Lovinescu[2].

Quant à la question du pourquoi de cette retraduction, il semble que ce soient des critères qualitatifs qui ont sous-tendu cette décision, car Laure Hinckel, sur son blog, souligne les insuffisances de la version LF et déclare avoir lu cette dernière uniquement après avoir fini sa propre traduction[3]. Dans le même ordre d'idées, d'un point de vue paratextuel, il faut constater la grande différence du nombre de pages (241 exactement) entre la traduction LF (315 pages) et la traduction LGD (556 pages), sans compter que le format du livre de la version LF est plus réduit et les marges plus étroites. À titre de comparaison, l'édition de 1957 de l'original comporte 444 pages. Nous n'avons pas d'explication concluante motivant cette disproportion : soit les traducteurs ont seulement eu accès à une édition non définitive de l'œuvre (en effet, en 1968 – soit deux ans après leur traduction – sort la quatrième édition, en 1975 la septième et en 1983 l'ultime édition), soit ils ont volontairement éliminé certaines parties du texte originel dans la traduction[4]. Dans tous les cas, avant même l'éventuelle perte d'expressivité liée à l'acte traductif, nous avons déjà ici une perte « éditoriale », même si probablement involontaire, suite à la disparition de fragments de l'original dans la traduction.

---

2 Cette édition étant désormais introuvable, il ne nous a pas été possible d'en prendre connaissance.

3 https://laurehinckel.com/le-grand-depotoir-oeuvre-ecolo/ (page consultée le 26 août 2019).

4 La première raison semble la plus plausible, car dans LF nous trouvons certains passages absents de la publication roumaine récente que nous avons consultée. Par ailleurs, ces mêmes passages sont aussi absents dans LGD.

Pour ce qui est de l'argot, le définir de manière concise et complète n'est pas chose aisée, car les chercheurs eux-mêmes ont du mal à s'accorder sur le périmètre de cette notion. Tentons tout de même une esquisse de définition en nous appuyant sur les travaux de Jean-Pierre Goudailler (2002) et de Marc Sourdot (2002) : l'argot est un procédé linguistique qui se caractérise par la mise en œuvre des fonctions crypto-ludiques, conniventielles et identitaires afin de faciliter l'expression dans des groupes sociaux spécifiques qui ont leurs propres parlers.

Ainsi, on peut classer l'argot à l'aide de plusieurs critères. Tout d'abord, un critère fonctionnel qui regroupe la fonction cryptique (opacifier le message afin de réserver l'information aux seuls membres du groupe), la fonction ludique (plaisir de manipuler la langue, de jouer sur les mots, de transgresser), la fonction conniventielle (reconnaissance du sentiment d'appartenance au même groupe) et la fonction identitaire (renforcer la cohésion du groupe). Ensuite, nous avons une composante dynamique, car les argots se caractérisent par une très grande labilité de leurs unités. Puis, il y a un critère syntaxique qui repose essentiellement sur une réorganisation lexicale et un critère sémantique qui regroupe d'une part la métaphore et la métonymie, d'autre part la synonymie et la polysémie. Enfin, nous avons des critères formels qui rassemblent notamment la composition, la dérivation, l'apocope, l'aphérèse, le verlan et les emprunts (Sourdot 2002).

Avant de passer à l'analyse comparative des deux traductions en nous attardant sur des exemples contenant des éléments argotiques, précisons que l'argot existant dans ce roman se présente à la fois comme instrument de communication entre personnages faisant partie d'une même communauté et comme forme d'expression de la création littéraire. Ce n'est pas qu'un simple ornement, c'est aussi l'expression d'une réalité socio-historique et affective (Baciu 1981).

Dans ce premier extrait comprenant des dialogues, nous avons une concentration assez importante d'argot :

(1) *– De **zulit**, ai mai **zulit** la viața ta? [...] – O fi **găinar** d-äia de **ciordește** **corcovițe** și le mănâncă **fofeaza** [...] – Nu-i băga-n seamă, **bijboc**, fac pe **șmecherii** [...].* (G, 50)

> *– T'as déjà caroublé dans ta vie ?* [...] *– C'est encore un de ces embrouilleurs à la mangue qui chouravent des prunes et sucent des noyaux !* [Troisième réplique non traduite]. (LF, 59-60)
> *– Pincer, chourer, t'as déjà fait ça dans ta vie ?* [...] *– C'est rien qu'un voleur de poules : il les serre pour leur bouffer les volantes et basta* [....] *– Fais pas attention, jeunot, font les malins* [...]. (LGD, 79)

Concernant la version LF, remarquons d'emblée qu'une réplique est absente de la traduction. Pour ce qui est des deux autres, la première est bien rendue avec l'utilisation d'un ancien verbe argotique, *caroubler*, du même registre que l'original *a zuli*, ces termes signifiant tous deux 'voler'. Toutefois, le sens du verbe roumain est celui d'un vol à la tire alors que celui du verbe français équivaut à 'cambrioler', 'voler à l'aide de fausses clefs', la traduction est donc imprécise. Puis, la traduction de la seconde réplique restitue le sens général du texte source, mais avec des termes n'ayant rien à voir avec ce dernier, si bien que nous avons davantage affaire à une adaptation qu'à une traduction proprement dite où les poules du texte roumain se transforment en prunes dans la version française. Seul le verbe *a ciordi* est bien rendu par le verbe *chouraver* (les deux mots ayant le même étymon romani).

Tout à l'opposé se trouve la version LGD qui, elle, respecte bien mieux le texte d'origine : dans la première réplique, la traductrice se sert de mots d'argot adéquats pour rendre le sémantisme de *a zuli* (on se demande toutefois pourquoi avoir mis deux mots différents en français alors que le texte roumain comporte deux fois le même). Ensuite, dans la deuxième réplique, elle restitue bien le registre argotique et ajoute même une nuance supplémentaire familière en traduisant *a mânca* roumain par un *bouffer* français. Par ailleurs, à la place du verbe *serrer*, on aurait pu ici employer *chourer* (ou son dérivé *chouraver*), afin de coller au plus près de l'original roumain, car, comme nous l'avons relevé plus haut, les deux mots sont des emprunts à la langue romani. De la même manière, signalons le très bon choix du terme argotique *volante* utilisé pour traduire *fofează* et qui désigne les ailes des poules en question. Enfin, dans la dernière réplique, nous avons deux mots d'argot, *bijboc* et *șmecher* signifiant respectivement 'voleur sans expérience, débutant' et 'personne débrouillarde, futée, mais aussi respectée, influente' qui sont traduits par *jeunot* pour le premier et *malin* pour le second.

Ces solutions ne nous paraissent pas satisfaisantes, car ces deux termes ne sont pas argotiques et bien moins colorés que les deux substantifs roumains. On pourrait ainsi traduire le premier plutôt par *blanc-bec*, *bleu* (ou son dérivé *bleusaille*) ou encore *bizut(h)* (même si les deux derniers relèvent, à l'origine, respectivement de l'argot militaire et de l'argot scolaire) et le second par *marle* ou, bien mieux, par *mariole*, ce dernier terme ayant à la fois les sens de 'malin, habile', 'amusant, plaisantin' et 'fier, fanfaron'.

Quelques lignes plus loin, nous avons un autre passage contenant plusieurs termes argotiques :

(2) – ***Mişto cosor***, *să n-am spor! De unde l-ai* ***pescuit****? Oi fi neam de* ***caramangiu*** *și-ai moștenit sculă bună…* (G, 51)

*– Rien à dire ! Mais où que c'est que tu l'as déniché ? Sûr que t'as un boucher dans ta famille !* (LF, 60)

*– Sacré braquemart, putain de mon dard ! Où t'as pêché ça ? Si ça se trouve t'es d'une famille de grinchisseurs et t'as hérité de l'engin qui faut.* (LGD, 80)

Là encore la version LF est beaucoup plus sage que l'original, car on y déplore l'absence de plusieurs éléments. En effet, seule la forme verbale *l-ai pescuit* a été traduite en restituant une nuance si ce n'est argotique, au moins familière, notamment au moyen de la tournure interrogative imitant l'oral. Concernant les deux autres phrases, la première est réduite à sa plus simple expression, les traducteurs n'ont fait qu'en rendre le sens général, mais d'une manière très appauvrie par rapport à l'original. Idem pour la troisième où est seulement traduit le syntagme *oi fi neam de caramangiu* par *t'as un boucher dans ta famille* en référence au couteau évoqué quelques lignes plus haut, et ce alors que le mot *caramangiu* désigne un voleur à la tire.

Quant à la version LGD, sans surprise, elle est bien plus proche du texte source. Dans la troisième phrase, elle réussit à bien rendre le registre qui nous intéresse en utilisant le mot d'argot ancien *grinchisseur* pour traduire *caramangiu*. Les substantifs signifiant 'voleur' en argot étant multiples, il y avait plusieurs choix possibles, par exemple on aurait pu tout aussi bien employer le terme *tire-laine*, même s'il n'est plus ressenti comme argotique, mais plutôt comme désuet à présent. Ensuite, dans la deuxième

phrase, Laure Hinckel a traduit littéralement *De unde l-ai pescuit*? par *Où t'as pêché ça ?*, le verbe *a pescui* veut bien dire 'pêcher' au sens propre mais, dans l'argot roumain, il signifie également 'trouver', 'se procurer' et, par extension, 'voler'. Cette acception de *trouver* existe aussi dans l'argot français, mais plutôt dans le sens de 'prendre, saisir, attraper' ; ainsi, le choix de ce verbe ne nous paraît pas des plus appropriés ici, car on ne ressent pas suffisamment le côté argotique de ce terme qui semble dilué par l'emploi de *pêcher*. Peut-être aurait-on pu le traduire par le verbe *dégoter*, ce qui donnerait : *Où tu l'as dégoté ?*. Enfin, en ce qui concerne la première phrase, il faut saluer l'effort pour rendre tout à la fois la rime et le caractère argotique présents dans l'original roumain. Malheureusement, même si les deux substantifs utilisés, *braquemart* et *dard*, sont à l'origine des armes tranchantes, assimilables respectivement à une épée courte et à un couteau de lancer, et que le contexte nous éclaire (le mot *couteau* est évoqué dans les lignes précédentes), le sémantisme que revêtent ces mots en argot les renvoie nécessairement au membre viril, ce qui entraîne un effet comique certain, mais qui n'est pas celui recherché ici. Ce type de proposition est très difficile à traduire sans renoncer à certains éléments textuels ou bien sans sacrifier des effets d'évocation, c'est la raison pour laquelle il n'existe probablement pas de traduction idéale pour cette phrase. Ainsi, en complément de la version LGD, nous pouvons proposer deux autres solutions : *Classe ta lame, du haut de gamme !* ou encore *Michto le couteau, si j'mens j'finis au cachot !*. Elles ont l'avantage de respecter la rime – afin de préserver l'oralité du texte –, même si l'expressivité est moindre que dans l'original, car les termes utilisés ne sont pas proprement argotiques, mais davantage familiers. Dans la deuxième variante, nous avons utilisé l'adjectif *michto*, arrivé en français via le romani (Bălă 2015 : 40), qui permet de conserver le même mot que dans l'original. Le seul bémol est que, même si ce terme est attesté en français depuis les années 1950, il est essentiellement employé à partir des années 1990 et surtout en ce début de XXI^e siècle.

Voici un autre fragment possédant quelques mots d'argot et issu de la fin du livre :

(3) *S-a uitat afară, numai cizme de* ***gabori****.* [...] *– Ocna ne-a* ***halit****! zise* ***codoșul****.* (G, 355)

[Paraschiv] *regarda par la fenêtre. La cour était remplie de bottes.* [...] – *Ça y est, on est bon pour le bagne ! dit Georges.* (LF, 306)

*Il regarda dehors, que de la flicaille.* [...] – *C'est la mine de sel qui nous tend les bras ! dit le Codoș.* (LGD, 545)

Il y a ici trois mots d'argot : *gabor*, *a hali* et *codoș* qui signifient, en langage courant, 'policier', 'manger avidement, engloutir' et 'proxénète, souteneur'. De nouveau, la version de Negruzzi & Floresco comporte des omissions, car aucun des mots argotiques n'est ici rendu. Le syntagme *numai cizme de gabori* est traduit par *la cour était remplie de bottes* où la référence aux policiers est faite par une simple synecdoque. Quant à la réplique, celle-ci est victime d'appauvrissement qualitatif, car la métaphore *ocna ne-a halit* devient un plat *on est bon pour le bagne*. De même, le substantif *codoșul* est simplement remplacé par le prénom, francisé, dudit proxénète.

Chez Laure Hinckel, la traduction est bien plus fidèle au texte source : les *gabori* deviennent de la *flicaille* et *ocna* une *mine de sel* (traduction littérale du mot roumain, même si l'équivalence *bagne* de LF est tout aussi valable, car elles renvoient toutes les deux à la même réalité). En revanche, pour ce qui est du verbe, nous sommes en présence d'un changement de perspective, car dans l'original c'est la *ocna* qui fait l'action, qui engloutit littéralement la bande de voleurs (*ne-a halit*) tandis que dans la traduction c'est le mouvement inverse, elle subit l'action, elle reçoit cette bande (*qui nous tend les bras*). Dans ce cas-ci, une traduction adéquate est délicate à trouver, peut-être à l'aide du verbe *bouffer* ? Toujours dans la version LGD, le substantif *codoș* n'est pas traduit, mais est laissé tel quel en français avec toutefois une majuscule. Les raisons de ce choix ne sont pas clairement énoncées, mais on peut supposer que cela a pour objectif de donner plus de pittoresque au texte cible (ce procédé revient d'ailleurs à plusieurs reprises et pour plusieurs mots tout au long de cette traduction). Si l'on souhaite tout de même traduire ce terme, on peut le rendre par *le maquereau* (ou, par apocope, *le mac*).

Examinons à présent quelques mots d'argot isolés :

(4) – [...] *să dați cu **șuriul*** [...]. (G, 194)

– [...] *de sortir vos cure-dents* [...]. (LF, 168)

– [...] *vous sortirez les surins* [...]. (LGD, 301)

Là aussi nous sommes en présence d'un terme d'argot emprunté, tant en roumain qu'en français, à la langue romani et qui désigne un couteau, un poignard. Dans LF, ce mot est traduit par un des nombreux équivalents argotiques pour *couteau*, à savoir *cure-dent*. Cette solution n'est pas mauvaise mais, à l'image de ce qui est fait dans la version LGD, il aurait été plus pertinent d'employer le terme *surin* (ou son dérivé *chourin*) afin d'être le proche possible du texte original – puisque le lexique commun nous en donne la possibilité ici – et d'en faire ressortir toute la couleur et la spontanéité.

Ici un autre exemple se situant quelques pages plus loin :

(5) *– Când te mai văd, cucoană, că tare mai ești* ***șucară****...* (G, 202)

*– Quand est-ce qu'on se revoit, madame ? Vous m'avez troublé.* (LF, 175)

*– Quand est-ce qu'on se revoit, madame, parce que t'es sacrément à croquer...* (LGD, 313)

Dans cette séquence, nous voyons clairement que le registre argotique du terme original *șucară* disparaît complètement dans LF où cet adjectif est traduit par transposition en un *vous m'avez troublé* insipide et tout à fait standard alors que le contexte d'énonciation ne s'y prête pas du tout. La solution proposée dans LGD est meilleure au sens où la traductrice rend, également par transposition, le mot original par un syntagme plus adapté à la situation, car d'un registre familier, mais toujours trop édulcoré par rapport au terme initial, ce qui peut induire une perte d'expressivité. D'autant plus que le locuteur s'adresse à une femme bien plus âgée que lui alors que l'expression *à croquer* s'adresserait plutôt à une jeune femme. Notons néanmoins que les deux adverbes *tare* et *mai* (le second renforçant le premier) sont relativement bien rendus par un unique *sacrément* dans LGD (et inexistant dans LF). On aurait pu ainsi, par exemple, traduire cette proposition à l'aide de l'adjectif *choucard* qui, en français aussi, est issu du romani (Bălă 2015 : 39) et qui signifie donc 'beau', 'agréable', 'plaisant', tout en lui adjoignant l'adverbe *drôlement* (ou *rudement*, voire *vachement*), ce qui donnerait : *parce que t'es drôlement choucarde*. L'avantage de ce choix est qu'il s'agit là d'une équivalence formelle permettant de conserver et le registre argotique et la saveur du texte source. De plus, cet adjectif était

majoritairement employé dans les années 1950-1960, ce qui correspond à l'époque de publication de la version finale de *Groapa* et à celle de ses deux premières traductions, même si cela suppose qu'il est bien moins connu des lecteurs actuels. Une autre solution pourrait être : *parce que t'es rudement bien conservée*, voire même *parce que t'es vachement bien foutue*, même si cette dernière relève plus du langage vulgaire qu'argotique. Notons enfin que ce terme réapparaît quelques chapitres plus loin : *Şucară ?* (G, 300), absent dans LF et traduit par *Elle est bonne ?* dans LGD (p. 460), meilleure solution que la première fois, mais plutôt familière qu'argotique à proprement parler.

Dans la même veine et quelques lignes plus bas, nous avons l'expression suivante :

(6) ***– Găina bătrână face zeama bună…*** (G, 202)

[Non traduit dans LF]

*– Les vieilles poules font les meilleurs bouillons*… (LGD, 313)

Ici nous avons affaire à une traduction littérale qui existe en français, mais plutôt sous la forme *D'une vieille poule, on fait un meilleur bouillon* et qui signifie, au sens figuré, que les femmes d'âge mûr sont plus expérimentées sexuellement que les jeunes. Toutefois, elle n'est guère connue (et encore moins usitée) sous cette forme. En revanche, on peut traduire cette expression à l'aide d'une équivalence référentielle du type *C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes* qui est parfaitement attestée, a de nombreuses occurrences et produit le même effet que l'expression roumaine[5]. On pourrait même la rendre, par un calembour mâtiné de mauvais esprit, en *C'est dans les vieilles peaux qu'on fait les meilleures soupes.*

Après avoir analysé quelques fragments significatifs du roman *Groapa* d'Eugen Barbu contenant des termes argotiques, nous sommes à présent en mesure de constater à quel point la traduction en est difficile sans consentir à des pertes d'expressivité parfois inévitables.

En effet, la traduction de l'argot est soumise à plusieurs limites (chronologiques, socio-spatiales, linguistiques et culturelles, cf. Raus 2014)

[5] Cette expression possède d'ailleurs plusieurs variantes : *c'est dans les vieilles marmites qu'on fait les meilleures soupes*, *c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures*, etc.

qui entravent le processus de traduction et posent de sérieux problèmes aux traducteurs. Nous avons ainsi pu bien nous rendre compte de la nécessité d'opérer une retraduction de cette œuvre majeure de la littérature roumaine en raison des lacunes présentes dans la version de Léon Negruzzi et Mauriciu Floresco, révélatrices des difficultés auxquelles ceux-ci se sont heurtés. Le sentiment général est celui d'autocensure de la part des traducteurs car, même si leur version dans son ensemble inclut de nombreux termes argotiques liés au monde de la pègre, leur traduction devient bien plus atténuée que l'original lorsqu'il s'agit d'aborder des passages plus licencieux, c'est notamment le cas des traductions des chansons lors de la scène de la noce. En outre, le fait que les traducteurs de LF soient de langue maternelle roumaine nous amène également à nous questionner sur la pertinence et la complexité de traduire dans une autre langue que sa langue maternelle.

Un autre aspect sensible – et inhérent à toute retraduction, *a fortiori* lorsqu'il est question d'argot – est ici de savoir comment traduire l'argot d'un roman dont l'action se déroule dans les années 1920, publié à la fin des années 1950, traduit au milieu des années 1960 et retraduit au début des années 2010. Le décalage temporel entre toutes ces étapes est tel qu'il faut trouver des stratégies de traduction qui permettent à la fois de rendre le texte accessible au public contemporain tout en conservant le piquant et le dynamisme de l'argot employé (Milică 2009), c'est la raison pour laquelle il faut renoncer à la tendance à classiciser la langue française afin de rester le plus près possible du texte original, de retranscrire l'oralité et de restituer ce qu'a voulu dire l'auteur (Gacoin-Lablanchy & Bastien-Thiry 2014). Cette tâche est d'autant plus ardue, car l'argot évolue et change constamment, et ce encore plus rapidement et radicalement que la langue standard. Par conséquent, et comme nous venons de le voir, les retraductions d'œuvres contenant de l'argot s'imposent lorsque l'on constate que la première traduction comporte trop de manques, qu'elle frôle l'adaptation à certains moments ou bien quand on remarque que le fossé culturel et linguistique entre l'original et sa traduction est trop important.

## Références

Baciu, Miorița. 1981. Elemente de argou în *Groapa* de Eugen Barbu. *Cercetări de lingvistică* 26 (2). 199–206.

Bălă, Laurențiu. 2012. Despre dificultăți de traducere a argoului francez în limba română. *Intertext* 3-4. 193–202.

Bălă, Laurențiu. 2015. Cuvinte și construcții asemănătoare în argoul francez și în cel românesc. *Transilvania* 9. 39–45.

Barbu, Eugen. 1997. *Groapa*. București: Editura 100+1 Gramar.

Barbu, Eugen. 1966. *La Fosse* (traduit du roumain par Léon Negruzzi et Mauriciu Floresco). Paris : Buchet/Castel.

Barbu, Eugen. 2012. *Le Grand Dépotoir* (traduit du roumain par Laure Hinckel). Paris : Denoël.

Bensimon, Paul. 1990. Présentation. *Palimpsestes* 4. ix–xiii.

Berman, Antoine. 1990. La retraduction comme espace de la traduction. *Palimpsestes* 4. 1–7.

Colin, Jean-Pierre. 2010. *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*. Paris : Larousse.

Gacoin-Lablanchy, Pauline & Bastien-Thiry, Adèle. 2014. André Markowicz et les enjeux de la retraduction. *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin* 40. 83–94.

Gambier, Yves. 1994. La retraduction, retour et détour. *Meta* 34(3). 413–417.

Goudailler, Jean-Pierre. 2002. De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. *La linguistique* 38(1). 5–24.

Ladmiral, Jean-René. 2010. La traductologie que j'ai développée est une réflexion qui s'appuie essentiellement sur mon propre travail de traducteur (entretien avec Muguraș Constantinescu). *Atelier de traduction* 14. 15–30.

Milică, Ioan. 2009. *Expresivitatea argoului*. Iași: Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza".

Oică, Iuliana. 2014. Limbajul argotic în romanul *Groapa* de Eugen Barbu. *Columna* 3. 151–163.

Pîrjol, Florina-Elena. 2012. Argou, mâncare și amor sau cum vorbește, mănâncă și iubește mahalaua în literatura română. *Argotica* 1(1). 155–182.

Raus, Rachele. 2014. Traduire l'argot : les stratégies des traducteurs face aux défis de l'intraduisibilité. *Argotica* 1(3). 15–24.

Sasu, Aurel. 2006. *Dicționarul biografic al literaturii române. Vol. II : M-Z*. Pitești: Paralela 45.

Sourdot, Marc. 2002. L'argotologie : entre forme et fonction. *La linguistique* 38(1). 25–40.

Volceanov, George. 2007. *Dicționar de argou al limbii române*. București: Niculescu.

# ROMANIA CONTEXTA II

Les colloques *Romania contexta* du Département de Langues et Littératures Romanes de l'Université Babeș-Bolyai réunissent tous les deux ans des spécialistes de différents champs – grammaire, lexicologie, épistémologie, pragmatique, traductologie – préoccupés de « tisser ensemble » les langues romanes.

Résultat du colloque qui s'est tenu à Cluj-Napoca en octobre 2019, le présent volume aborde un aspect inédit dans la linguistique romane : ce qui s'est perdu (ou se perd actuellement) dans nos langues et cultures. En effet, la linguistique a ignoré, avec de rares exceptions, les phénomènes de perte, se concentrant sur les changements ou les apparitions de mots, règles ou conceptions. Or, les traits aujourd'hui disparus éclairent mieux la communauté romane que ne le font les traits nouveaux, souvent facteurs de divergence. Ce deuxième volume *Romania contexta* réunit ainsi des réflexions sur différentes formes d'oublis, de disparitions ou de pertes dans les langues romanes. Il se veut également un manifeste contre la « disparition » de la linguistique romane, et prouve que le dialogue est encore possible entre les branches de l'arbre roman et entre les branches de la linguistique.

UNIVERSITAS • NAPOCENSIS
ROMANIA
PRESA UNIVERSITARĂ

ISBN: 978-606-37-0997-5
ISBN: 978-606-37-0996-8